HAL
open science

Du visible au lisible : essai d'application sémiotique et linguistique sur le texte-Rorschach dans une perspective diagnostique différentielle

Christine Rebourg-Roesler

▶ **To cite this version:**

Christine Rebourg-Roesler. Du visible au lisible : essai d'application sémiotique et linguistique sur le texte-Rorschach dans une perspective diagnostique différentielle. Psychologie. Université Nancy 2, 2005. Français. NNT : 2005NAN21025 . tel-01776453

HAL Id: tel-01776453

https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01776453v1

Submitted on 24 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

LN 005/25-1 bis

UNIVERSITE DE NANCY II
U.F.R. Connaissance de l'Homme

Groupe de Recherche en Psychologie Clinique et Pathologique de la Santé (GREPSA)
Laboratoire de Psychologie Cognitive et Clinique (E.A N° 3946)

DU VISIBLE AU LISIBLE

Essai d'application sémiotique et linguistique sur le texte-Rorschach dans une perspective diagnostique différentielle

Thèse sur Titres et Travaux

SCD NANCY 2
46, av. de la Libération
B.U. LETTRES

En vue de l'obtention du titre de Docteur en Psychologie
Spécialité : Psychopathologie et linguistique

Présentée et soutenue publiquement
par

Christine REBOURG-ROESLER

Le 9 décembre 2005

sous la direction de :
Monsieur le Professeur Claude de TYCHEY

JURY
Pr Claude de TYCHEY, Université Nancy 2
Pr Marie-Frédérique BACQUÉ, Université de Strasbourg
Pr Pascal ROMAN, Université Lyon 2
Joëlle LIGHEZZOLO, Maître de Conférence HDR, Université Nancy 2

REPRODUCTION INTERDITE

293

En hommage à Frieda ROSSEL
et à
Colette MERCERON
qui nous a quittés,
un matin.
Trop tôt.

A Pierre, ma ligne de cœur,
dont les pleins et les déliés
m'ont ouverte à d'autres définitions de
l'être et de la vie.

A Noune,
A ma famille,
A mes enfants William et Quentin,

ma ligne de vie.

Mes remerciements sont :

« un hommage rendu aux héritages, à des prédécesseurs et à des contemporains choisis, ceux que le peintre plaçait allusivement dans sa galerie ou son atelier, ceux qui veillent aux portes. »

Breugnot

A **Monsieur le Professeur Claude de TYCHEY**, dont l'accompagnement dans mon travail fut exemplaire, sachant maintenir l'énergie quand elle me faisait défaut.
Il fut, à un moment donné, une lumière.
Je rends ici hommage à l'homme, dont l'éthique et la rigueur l'apparentent à *l'honnête homme* du 17ème siècle.

A **Monsieur le Professeur Michel MUSIOL**, pour sa disponibilité et sa lecture critique de certains chapitres qui m'obligèrent à préciser, dans le domaine de la pragmatique, mes orientations et mes objectifs scientifiques.

A **Monsieur Jean-Paul MACHER**, Médecin-Chef du Secteur 8 de Psychiatrie du Haut-Rhin, qui a soutenu mes premiers pas, il y a de cela un quart de siècle.
Pour la liberté de ton qui fut toujours la nôtre.
Pour la liberté d'exercice qu'il m'autorisa.
Parce que nous avons rêvé ensemble, créé ensemble, un laboratoire de psychologie clinique.

A **Odile HUSAIN** pour sa générosité intellectuelle et la qualité de ses réflexions toujours aiguës et ciselées.

A **Philippe HUON**, mon compagnon pendant vingt ans, le père de mes enfants, la *mémoire vivante* de mon parcours professionnel et privé, dont la pertinence et l'acuité intellectuelles ont éclairé et élargi mes réflexions.

A **Stéphanie ROESLER** dont les traversées du désert et les élans créateurs dans le domaine des Lettres m'ont bouleversée puis inspirée.

A **Nadine, Carine, Stéphane, Mikelina, Agnès, Nathalie, Alexis, Delphine, Francine, Martine,** mes collaborateurs et amis qui m'ont accordé leur confiance dans le cadre de leur pratique clinique et dont les sensibilités respectives m'ont enseigné à quel point un psychologue clinicien travaille avec sa propre matière de vie.

A **Viviane**, ma première patiente aujourd'hui disparue, qui m'a fait comprendre comment vouloir le mieux pour l'autre ne permet pas de guérir toutes les blessures.
On ne réécrit pas un destin.
On le rend lisible.

A **tous mes patients**, je dis à dessein *mes* patients, car ils sont plantés en moi comme autant de sources vives d'inspiration.
Nous avons appris, ensemble.
Ils m'ont rendue sensible au caractère unique de chaque vie qui porte en elle-même un sens à déchiffrer.

A **Nadine STEPHAN**, **Marie-Antoinette HERRMANN, Nathalie SCHNEIDER**, pour leur disponibilité et leur investissement très au-dessus de la norme dans la mise en forme définitive de ce travail.

A **David BARRÉ,** HERMÈS aux ailes d'argent, qui a tracé les routes me conduisant ici et là.

PLAN GENERAL

PREMIERE PARTIE : INTRODUCTION GENERALE

DEUXIEME PARTIE : MISE EN CONTREPOINT DE DEUX METHODES D'ANALYSE APPLIQUEES AU TEST DE RORSCHACH

I – Analyse du Système Intégré d'EXNER : approche américaine quantitative informatisée

A) remarques préliminaires
B) monographie du cas de M. L. ou « l'effacement du JE »

II – Analyse de la méthode psychodynamique du discours du Groupe de Lausanne : approche qualitative

A) remarques préliminaires
B) monographie du cas de Madame A. ou « le miroir sonore »

TROISIEME PARTIE : ANALYSE LINGUISTIQUE DANS LE CHAMP DE LA SCHIZOPHRENIE

I – Un effet de « punctum » : l'abstraction schizophrénique et son analyse dans « le Rorschach : une peinture intérieure »

II – Analyse élargie des modalités linguistiques dans la schizophrénie, dans : « étude des troubles des processus de pensée au test de Rorschach avant et après la décompensation schizophrénique »

QUATRIEME PARTIE : ANALYSE LINGUISTIQUE DANS LE CHAMP DE LA PERVERSION

I – Un effet de « punctum » : l'oxymore, figure antithétique dans « une stylistique masochiste »

II – Analyse élargie des procédés rhétoriques à l'œuvre dans les aménagements pervers de la personnalité dans : « Quand le mot devient acte au Rorschach »

CINQUIEME PARTIE : SYNTHESE ET CONCLUSIONS

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

1) dans le domaine de la psychologie, de la psychanalyse et des méthodes projectives
2) dans le domaine de la linguistique, de l'art et de la littérature

GLOSSAIRE

ANNEXES

Protocoles de Rorschach

a- de Mr L. (cas Exner)

b- de Mme A. (cas du Groupe de Lausanne)

TABLE DES MATIERES

Fiche technique

Les phrases soulignées et les mots mis en majuscule sont le fait de l'auteur, afin de mettre en valeur certaines idées ou concepts-clés.

Un glossaire, situé à la fin de notre travail, permettra au lecteur de circuler plus facilement dans le champ de la linguistique. Les termes renvoyés à leur définition dans le glossaire sont accompagnés d'une astérisque.

Dans le texte, les termes de *locuteur* et de *destinataire* renvoient invariablement :

- pour le locuteur : au sujet examiné
- pour le destinataire : au psychologue examinateur

PREMIERE PARTIE :

INTRODUCTION GENERALE

Plan détaillé de l'introduction générale

Préambule : « l'éthos » de l'auteur

I/ Approche critique du corpus des travaux de recherche

A/ Isotopie du corpus et polyphonie énonciative

B/ Quête ontologique de l'objet-Rorschach

C/ Choix de l'objet unique en recherche

D/ Choix de l'outil-Rorschach

E/ Particularités de l'outil-Rorschach

a) La transitivité de la situation d'énonciation

b) Le Rorschach : objet de la famille icônique

c) Le Rorschach comme « texte » : spécificités

- Facture discontinue
- Degré bas de grammaticalité
- Hétérogénéité des énoncés
- Saturation du lexique en substantifs
- Mise en actes de langage
- De l'explicite à l'inférentiel

d) Le Rorschach : un présent et une présence

F/ Histoire d'une filiation

a) Intertextualité

b) La pluralité des langues : esprit « sémioclaste » puis fédérateur

c) L'auteur « logoklepte » ou preneur de langues

d) Filiation et affiliation

II/ De l'empirique au scientifique : du continu au discret

A/ Recherche d'articulations signifiantes : approche structurelle et analyse des « écarts » stylistiques

B/ La sémiotique : de l'analyse narrative et sémantique à l'analyse pragmatique

C/ La démarche herméneutique : la « *dramatisation* » comme méthode d'analyse

PRÉAMBULE : « l'éthos » de l'auteur

La notion « d'éthos » héritée d'Aristote et développée par DUCROT (1984) et MAINGUENEAU (1993) désigne l'image de soi que le locuteur construit dans son discours. *« L énonciateur doit légitimer son dire : dans son discours, il s'octroie une position institutionnelle et marque son rapport à un savoir. Mais il ne se manifeste pas seulement comme un rôle, un statut, il se laisse appréhender comme une voix et un corps. »* (MAINGUENEAU, 1993).

Cette voix se traduit aussi bien à l'oral qu'à l'écrit. L'éthos *« n'est pas un portrait en frontispice du livre mais un réseau d'apostilles que le lecteur marque »* (COMPAGNON 2003).

Nous proposons en préambule « un réseau d'apostilles » approchant l'éthos de l'auteur qui n'a bien évidemment aucune visée narcissique, mais qui propose au destinataire la lecture d'une voix, celle à l'œuvre dans cette compilation de recherches, partant du principe que dans l'éthos il n'y a rien qui soit « hors texte ».

Rédiger un mémoire de thèse sur titres et travaux au terme de vingt-deux années de pratique en tant que clinicienne, amène à un questionnement circonstancié sur la pratique clinique et sur la logique interne des recherches qui en sont nées : ce regard critique posé sur sa propre production constitue un exercice difficile.

La première question qui vient à l'esprit est : Pourquoi maintenant ?

Nous répondrons que c'était le moment, le « kaïros », soutenu par la volonté de « poser » la pratique un temps et de s'en libérer un peu : *« On écrit les textes un peu pour les tuer, un peu pour ne plus en parler. »* (BARTHES, 1973).

Ce travail constitue un temps momentané de clôture pour désigner un SENS à l'ensemble des textes produits.

La seconde question, triviale mais réelle, fut : quelle forme donner à l'écriture pour présenter ce travail ?

L'auteur a choisi l'ESSAI.

« Il faut entendre par cette forme ce en quoi consiste en général une expérience de la pensée. C'est-à-dire une démarche incertaine, une approche faite d'essais et d'erreurs,

d'allées et de retours, de piétinements et de redites, une hésitation intellectuelle dont on ne sait jamais si elle est progressive et féconde. », dit PONTREMOLI (1996). BARTHES (1980), pour qualifier l'essai, évoque le ton précautionneux qui le caractérise « *assumant la défection obligée du théoricien au profit d'une hypothétique MATHESIS SINGULARIS soumise à l'émotion* ».

L'auteur de ce travail a envisagé une modalité d'énonciation qui ne soit ni celle de l'assertion, ni celle du doute, mais « *d'une valeur qui chercherait à se convertir en théorie avec légèreté* », comme le suggère le sémiologue BARTHES (1980).

Une question, corollaire de la précédente, arrive dans son sillage : quel pronom personnel utiliser pour écrire le texte en tant que sujet d'énonciation et de prise de responsabilité de la parole ?

L'usage universitaire invite au NOUS, au ON, au IL dissipant l'auteur, or « *le passage du JE au NOUS marque le début de l'imposture, le refus de la subjectivité ou l'effort pour la dissimuler sous une généralité abusive* » (ROUDIEZ, 2003).

L'usage de ces pronoms personnels qui tiennent éloigné le JE et les citations entre guillemets qui ont pour fonction de légitimer le propos émis font disparaître en partie le sujet de l'énonciation et amènent à un paradoxe dans le cas qui nous concerne, à savoir un aplatissement du JE dans un travail qui, on le verra, tente de réhabiliter le JE en tant que locuteur responsable de l'énonciation.

Dans ce travail qui consiste à porter un regard critique sur sa propre production, sans complaisance et sans dénigrement, obligeant à des incursions méta-linguistiques et des boucles réflexives puisqu'il faut « évaluer son dire », le IL sera le pronom de la distance et de la convenance.

Si le IL, c'est « *mortifier, faire de quelqu'un, quelqu'un d'un peu mort* », comme le dit BARTHES (1975), dans une optique brechtienne, le IL est épique là où le sujet se met lui-même en critique. Nous retiendrons cette optique brechtienne pour justifier le choix du IL et du NOUS, pronoms personnels qui renforcent l'idée d'une activité de méta-représentation et d'une analyse dans la distance du côté de l'auteur.

Dernière question : quoi retenir et commenter dans l'ensemble du corpus de recherche ?

Notre première interrogation à ce sujet a concerné la bibliographie à citer : devait-elle rendre compte de l'ensemble des références de toute une vie de pratique clinique ou éclairer ce texte présent à finalité universitaire ? L'auteur aurait aimé une présentation anaphorique comme le fameux texte de PEREC (1998) intitulé « Je me souviens ». La formule introductive des 480 phrases du texte de PEREC est « je me souviens... », et PEREC de se souvenir de tout... entendons par là du principal et de l'anecdotique, du détail et de l'ensemble, de l'insolite et du factuel, du social et de l'intime. L'ensemble des énoncés hétéroclites rend au final la possibilité de lire et d'entendre un sens général, un contexte précis, une temporalité dessinée, une classe socioculturelle d'appartenance et un homme. Dans un autre contexte que celui qui nous occupe, la bibliographie idéale eût pris cette forme-là, répondant au jeu de la mémoire et du souvenir, en désordre, au rythme des associations, mélangeant les classes littéraire, psychanalytique, linguistique, artistique et d'autres.

Parmi les influences, il y a celles officieuses, certaines non présentes dans la bibliographie et pourtant constitutives d'un fond de pensée qui habite l'auteur et le constitue intellectuellement : tous les livres de la littérature lus, les essais philosophiques étudiés, les rencontres anonymes, les lieux d'exposition, les réalisateurs et les photographes, autant d'œuvres d'art et de sources d'inspiration, tout ce réseau de SIGNES d'abord disjoints, qui travaillent clandestinement dans la psyché du sujet et au final s'éclairent réciproquement pour constituer le « sujet-pensant » : VIVO ERGO COGITO.

Aucune bibliographie, même élargie ne peut rendre compte du fond de pensée de chaque auteur. Celle qui sera présentée dans les dernières pages de ce mémoire est la liste des influences officielles et des instruments théoriques à disposition durant des deux années de la rédaction de ce travail. Elle se divise en deux parties : l'une comprenant l'ensemble des références théoriques utilisées dans le champ de la LINGUISTIQUE ; l'autre, incluant les références théoriques utilisées dans le champ du RORSCHACH, dont l'ensemble des travaux du Groupe de Lausanne auquel l'auteur est affilié.

Dans cette introduction, l'auteur se propose, dans une première partie, de réaliser une approche critique du corpus des travaux de recherche, consignés en annexe, comme autant d'*hypotextes*, matériau de base à l'*hypertexte* (GENETTE,1982) que constitue le corps de cet essai.

Dans cette partie, l'auteur va étudier les rapports entre :

- un sujet (l'auteur) et
- un outil préférentiel (le test de Rorschach)

qui ont donné lieu à un ensemble de recherches dans un espace-temps chronologique de vingt-deux ans et un espace-lieu permanent et fixe (un service d'orientation neuro-biologique dans une institution psychiatrique).

Dans une deuxième partie, il éclairera sa démarche scientifique en développant ce que sont les démarches sémiotique et herméneutique et en définissant les axes privilégiés d'une approche linguistique énonciative et pragmatique.

I/ APPROCHE CRITIQUE DU CORPUS DES TRAVAUX DE RECHERCHE

A/ ISOTOPIE DU CORPUS

Ce travail se veut un travail de synthèse des titres et travaux réalisés en observant qu'une logique interne régit le corpus des différentes recherches menées. L'isotopie* désigne, selon GREIMAS (1966), les procédés concourant à la cohérence d'un ensemble fondé sur la redondance d'un même trait dans le déploiement des énoncés.

À la relecture de notre corpus, on note la perpétuation d'une question inlassablement poursuivie avec des nuances, des détours, des rectifications, des aménagements et des enrichissements. Le corpus pourrait se lire comme un seul texte avec des ajouts dans les marges, même si des influences diverses et des rencontres marquent le propos, le complexifient et en constituent ce que nous appellerons sa « polyphonie »* (CHARAUDEAU et MAINGUENEAU, 2002).

Quand on écrit plusieurs textes, la question est : qu'est-ce qui se répète d'un texte à l'autre, qu'est ce qui tient l'ensemble du corpus ?

Cette question est le fondement de cette première partie.

Il existe bien une isotopie*, une cohérence interne et des liens logiques de réciprocité au sein du corpus, que nous analyserons, tout comme existent les deux notions de PROGRESSION et de CONSTANCE dans le choix de l'outil, dans la démarche et le rythme de l'activité de recherche.

Nous évoquerons alors le concept d'INTÉGRATION en opposition à celui de SYNCRÉTISME (juxtaposition fortuite et dépareillée) pour définir ce corpus.

Les derniers travaux présentés sont, dans cet esprit, la réalisation de la synthèse des textes antérieurs (hypotextes) et la pierre angulaire de la méthode d'analyse finale (hypertexte). Les deux termes sont empruntés à GENETTE (1982), l'hypertextualité pouvant être définie comme *« toute relation unissant un texte B à un antérieur A sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire »*.

B/ LA QUETE ONTOLOGIQUE DE L'OUTIL

Chaque jour, pendant 22 ans, inlassablement il fut question du Rorschach. 7 000 patients ont été rencontrés le temps d'une évaluation diagnostique avec le test de Rorschach par l'auteur, ou par un de ses pairs dont il supervisa l'évaluation.

Dans cette obstination à questionner l'objet, on peut dire que quelque chose est cherché, qui échappe. Ce temps qui creuse la matière au même endroit, verticalement, pour en révéler le nucleus, ressemble au temps du chercheur qui tente de saisir « l'eïdos » de son objet, ici le Rorschach, et par quels traits il se distinguerait de la communauté des « images » à laquelle il appartient.

Le test de Rorschach fut et sera jusqu'au bout de la pratique clinique l'objet de prédilection de l'auteur pour la recherche.

BARTHES (1975) dans son ouvrage *Vers une esthétique sans entrave* dit s'imaginer *« un peu à la manière de l'ancien grec tel que le décrit HEGEL : il interrogeait avec passion, sans relâche, le bruissement des feuillages, des sources, des vents, bref le frisson de la nature pour y percevoir le dessin d'une intelligence. Et moi, c'est le FRISSON DU SENS que*

j'interroge en écoutant le bruissement du langage, de ce langage qui est ma Nature à moi, homme moderne ».

Ce propos vaut pour l'auteur qui, pris par le « frisson du sens », questionne depuis presque un quart de siècle les textes obtenus au Rorschach avec un intérêt à ce jour jamais démenti : nous pourrions évoquer ici une érotisation autour de l'objet Rorschach et une « jouissance » épistémique.

« L'aveu d'un désir ontologique suggère que l'attention du chercheur n'adoptera pas l'indifférence scientifique à l'égard de l'Être. » (PONTREMOLI, 1996)

C/ CHOIX DE L'OBJET UNIQUE EN RECHERCHE

Si la multiplication des outils est l'usage dans la pratique clinique, avec la recherche de points de congruence et de convergence en vue de l'élaboration d'un diagnostic, dans le cadre de sa recherche, l'auteur fera le choix de l'objet unique. *« C'est la force empirique d'une expérience régulièrement corroborée qui importe »*, dit CHABERT (1987). ROSSEL et ses collaboratrices (2001) parlent d'une *« observation comparée toujours répétée qui permet de dire que tel phénomène observé à un test projectif est en rapport avec telle ou telle problématique ».*

Pourtant, ces auteurs ont toujours défendu la nécessité de la multiplication des techniques pour l'évaluation diagnostique (HUSAIN, 1992). JAFFE (1991) *« déplore que la plupart des manuels de test s'étendent peu sur ce besoin et que les pratiques actuelles, sous l'influence d'EXNER notamment aux Etats-Unis, tendent à revenir vers un usage quasi exclusif du Rorschach ».*

HUSAIN, ROSSEL et MERCERON (2001) évoquent le *« déterminisme de l'objet-test »* que les travaux de GROSCLAUDE (1987) ont illustré, lié à la *« nature de leur support, leur enjeu, leur texture ».*

Le bilan psychologique, selon le Groupe de Lausanne, *« se conçoit donc à la fois comme une tentative d'accumuler des preuves concordantes, comme une confirmation d'une*

technique par une autre, mais aussi comme une confrontation à une diversité de stimuli, d'essence différente de par le degré d'ambiguïté ou de structuration du matériel, d'évocation ou d'estompage de la réalité » (HUSAIN, ROSSEL, MERCERON, 2001).

CHABERT (1998) parle d'un *« affinement considérable de l'évaluation diagnostique, d'une part en étayant le diagnostic par une double argumentation, d'autre part en provoquant une dynamique largement offerte par leur matériau qui déclenche des expériences et des conduites psychiques dont la variété peut être exploitée par le sujet »*. Elle conclut qu'il convient de *« s'efforcer de saisir les diverses modalités de fonctionnement psychique d'un individu dans une visée qui en rassemble les aspects les plus variés, les plus contradictoires en n'oubliant jamais que, au Rorschach comme au TAT, c'est toujours le même sujet qui parle »*.

Nous ferons un arrêt sur cette dernière proposition fondamentale car, en effet, c'est « toujours le même sujet qui parle ». Il nous semble qu'on ne peut défendre à la fois une méthode qui se fonde sur une théorie qui accorde à « la structure » sous-jacente un rôle essentiel en tant qu'elle permet de dégager des « systèmes de relation » et à la fois défendre une procédure marquée par l'éclatement des données issues d'épreuves multiples qu'il convient de rassembler au final dans un tout, parce que le sujet ne serait pas UN à chaque test mais un « bout de lui-même » à chaque fois différent en fonction du support et de sa « texture ».

En effet, « c'est toujours le même sujet qui parle » et s'il parle différemment d'un test à l'autre, il appartient au psychologue d'évaluer les constantes qui définissent son STYLE : *« Tout style consiste en des reprises incessantes, en des modulations ou variations réglées sur des formes similaires : ces formes qui ne cessent de revenir finissent par devenir typiques. Tout style est l'accumulation patiente de telles répétitions modulées. »* (HAAR, 1994).

Les différences repérées d'un test à l'autre sont peut-être des interprétations non abouties des énoncés du côté du destinataire psychologue qui n'a pas su « lire l'identique», plus qu'une franche dysharmonie ou dissonance des données du côté du locuteur testé.

Nous savons aussi d'expérience le traitement infligé à la dysharmonie des données : par confort intellectuel et par souci de cohérence, la non-concordance des données est parfois « négligée» dans la retranscription finale ou simplement citée sans être traitée plus avant.

La multiplication des instruments nous semble dans un certain nombre de cas, pour des professionnels qui n'ont pas la compétence des auteurs précédemment cités, une parade d'allure scientifique dont la fonction contraphobique vise à faire silence sur sa propre insécurité cognitive et à faire taire les sempiternelles critiques entendues en institution du type « ce n'est qu'un test… vous ne pouvez pas généraliser ! »

Notre question est : à partir de combien de tests la parole sur un sujet est-elle généralisable et légitime ?

Ensuite, l'accumulation de données hétéroclites, extraites de champs épistémiques peut constituer un « bruit » parasite qui noie le SENS général recherché.

Enfin, l'auteur, habitué à des communications entendues lors de manifestations scientifiques nationales et internationales en neurosciences appliquées à la psychiatrie, basées sur la mise en correspondance audacieuse entre telles et telles données pourtant disjointes mais reliées par la magie des statistiques censées leur donner sens, a nourri dans le temps une méfiance radicale pour ce type d'approche comparative.

La non-dispersion des outils ou choix d'un objet unique permet :

- une sensibilité empirique à la fréquence des données,
- des études longitudinales avec un même sujet évalué à des temps différents permettant un travail sur les constantes et les variables,
- l'exploration fine des limites de l'outil dans une démarche épistémologique.

La démarche scientifique ici adoptée est clinique et non expérimentale.

Dans le cadre d'une recherche, la question scientifique de l'auteur est : qu'est ce que dit de lui un sujet au Rorschach ? L'objet (le sujet testé) et l'espace (le Rorschach) sont ici clairement circonscrits, et n'ont pas une ambition de vérité absolue. Ceci vient justifier l'usage d'un outil unique en tant qu'instrument de recherche : on ne saurait être spécialiste en plusieurs choses. Le choix d'un objet unique permet d'en cerner les contours et les limites. Les données obtenues ne constituent pas la vérité absolue d'un sujet mais sa part visible et analysable par le biais de l'objet en question qui en évalue certains aspects spécifiques.

D/ LE CHOIX DE l'OUTIL RORSCHACH

Le psychodiagnostic de RORSCHACH publié en 1921 a suscité dès l'origine de nombreuses réactions polémiques et des débats sur sa validité et sa pertinence scientifiques. Il garde aujourd'hui une réputation sulfureuse, à la fois *« objet de fascination »* (GROSCLAUDE,1992) et de dénigrement.

Aucun autre test dans l'histoire de la psychologie ne peut se prévaloir d'une telle popularité à double tranchant. Le cinéma et la publicité s'en sont emparés pour stigmatiser certaines situations « comiques ». Cette ambivalence autour du test, entre idéalisation (peut-être peut-on tout y lire...) et dévalorisation (ce ne sont que des taches d'encre, un jeu enfantin...), perdure et aurait à voir avec la nature même du test : son ambiguïté et son « flou ».

Le test de Rorschach, « instrument catachrétique » (PONCE, 1986), a donné lieu à plusieurs écoles d'application d'inspirations théoriques différentes, répondant ainsi plus que n'importe quel autre outil à la définition de « test projectif ».

Test projectif ou lieu de rencontre entre :

- un sujet testé-locuteur qui façonne cette pâte à modeler mentale et fortuite selon ses propres images et représentations, et produit un texte sur ce support signifiant, et
- un sujet testeur-destinataire qui va analyser le corpus des énoncés ou « texte » selon une approche qu'il choisira.

PONCE (1986) a largement évoqué dans sa thèse l'historique et la multiplicité des approches possibles de ce test qui lui confère un statut particulier dans l'esprit des praticiens psychologues et dans celui de la population générale. Nous nous y référons, ainsi qu'à l'introduction très circonstanciée d'EXNER dans son manuel *Le Rorschach, un système intégré* (1995).

BARTHES (1975) évoque dans tout choix la double présence d'un COGITO et d'un LIBIDO.

Le choix du Rorschach pour l'auteur répond à ce double paramètre.

Du côté du « cogito » :

- la quête du SENS dans la répétition inlassable d'une pratique éclairée de l'outil.

Du côté du « libido » :

- une fascination liée à l'objet qui constitue une *« semiosis illimitée »*, comme en parle ECO (1988), une fascination dans la prise de conscience progressive que tous les textes produits et reçus sont à la fois autant de paroles individuelles uniques, autant de peintures intérieures irréductibles et néanmoins autant de « déjà entendus » permettant des regroupements possibles.

À la lecture des textes-Rorschach produits, une musique revient qui rend du coup familier l'inconnu et fait dire que des tendances stylistiques existent en fonction des différentes organisations de personnalité.

Le constat, d'abord empirique, a provoqué l'envie dans un premier mouvement d'une collection de « cas ». L'auteur ouvrira donc ses premiers classeurs intitulés SCHIZOPHRÉNIE, PARANOÏA, PERVERSION, PSYCHOSE MANIACO-DEPRESSIVE... et il laissera décanter. Il pressent que quelque chose de fécond a lieu, là, dans cet espace de classement, mais qu'il est encore trop tôt pour penser la question ; ce n'est pas encore le moment, le « kaïros ». D'une certaine façon on sait avant de Savoir : le savoir empirique préexistant au Savoir scientifique.

« La collection des faits d'observation suscite l'expérience, engendre des lois. Même si elle est d'abord « bricolage », la collection représente une étape première de l'investigation scientifique, prémice nécessaire de la recherche. » (CHANGEUX, 1994)

Cette collection de textes de Rorschach ou banque de données, ressemble à ces « cabinets de curiosité » de la Renaissance, *« formes hybrides et balbutiantes de la science. L'activité de collection atteste une curiosité assidue et toujours en éveil, un appétit de connaître pour le plaisir de connaître »* (CHANGEUX, 1994).

Nous appellerons pulsion épistémique ce qui tient notre auteur à son objet, objet VISUEL et TEXTUEL. Dans une prédilection certaine pour le « Voir », -ainsi la peinture et la photographie sont-elles dans le domaine privé une passion-, le Rorschach en tant que peinture intérieure répond au double critère esthétique et psychologique et au double

paramètre linguistique et icônique puisqu'il s'agit pour le sujet testé de produire un « texte » sur une « image ».

E/ PARTICULARITES DE L'OUTIL

a) La transitivité de la situation d'énonciation

Cette situation d'énonciation que représente la passation d'un test de Rorschach est spécifique dans la mesure où « quelqu'un (le destinataire psychologue) *regarde* quelqu'un (le locuteur testé) qui *regarde* un matériel et en parle ». Le locuteur dans cette situation porte des choses visibles au regard du destinataire, le VISIBLE devient LISIBLE puisque transmis par le langage, d'où l'intitulé de notre essai et notre téléologie : analyser le DIT au regard du VU.

Cette transitivité, ce jeu détourné du regard, provoque des effets dans la situation d'énonciation dont il conviendra d'étudier les aménagements en fonction des différentes organisations de personnalité.

b) Le Rorschach : objet de la famille icônique

Le test de Rorschach n'est ni un dessin, ni une photo, ni une peinture abstraite mais un support icônique au sens plastique du terme. Ce support fait appel à la sémiologie des œuvres plastiques. *« Devant une image, le regard perd ses habitudes vagabondes. Il s'immobilise. On parle peut-être un peu trop vite de fascination pour dire l'abandon de l'initiative visuelle au visible lui-même. Car il ne s'agit pas d'une sorte d'engourdissement de l'œil devenu incapable de se déprendre du spectacle, mais plutôt d'un approfondissement d'une perspicacité aiguisée, ordonnée au visible clos du format. Cette façon d'outrepasser l'image pour aller à son référent appartient à toute activité spectatrice »* (PONTREMOLI, 1996) et appartient à l'attitude sollicitée par le Rorschach.

Le Rorschach, objet plurivoque, tire son ambiguïté de sa double polarité perceptive-projective. Son devenir pourra être selon le cas :

- un signe qui se superpose à son référent ou ICONE

Exemple : « c'est LA chauve-souris »

- un signe qui indique avec probabilité la *trace, l'empreinte* du référent ou INDICE

Exemple : « ces traces-là montrent qu'un ours est passé par là »

- un signe qui représente autre chose en vertu d'une *correspondance analogique* ou SYMBOLE

Exemple : « ça représente un papillon ».

L'ensemble des caractéristiques suivantes montre comment le Rorschach est un objet de la famille des images totalement singulier. Le mot « image » est utilisé ici dans le sens plastique du terme :

- **matière** informelle mais prédécoupée,
- **matière** amorphe mais suscitant l'éveil,
- **matière** aux contours flous (taches d'encre) mais aux bords clairement délimités (planches). Un champ visuel est circonscrit : le bord des planches oriente le regard et le délimite ;
- **matière** discontinue (10 planches) mais présentée dans un ordre chronologique,
- **matière** constante (taches d'encre ordonnées autour d'un axe de symétrie) et variable (achromatique et chromatique, compacte, bilatérale ou éclatée dans l'espace).

ROMAN (2001,2003) a longuement évoqué l'enjeu de la confrontation entre le noir et le blanc, pouvant être appréhendée comme *additive* (noir + blanc), *alternative* (noir ou blanc) ou *superposée* (noir sur blanc). ROMAN observe le noir *« dans la massivité de son inscription et l'ambiguïté de son statut qui renvoie à l'occulte, le secret, l'indicible, l'invisible, l'irreprésentable »*. Le blanc peut être appréhendé, selon lui, tantôt comme *vacance* ou vide, tantôt comme *lumière, pureté, transparence*. Il évoque le noir *« comme mise en négatif de la fonction encadrante du blanc »*. Il s'appuiera sur le traitement particulier du noir, selon les peintres, comme *« une mise en suspens de l'objet et du créateur à la manière de Malevitch»* ou comme *« une matière sensible, malléable, profonde, surface d'inscription à la manière de Soulages »*, pour lequel LE LANNOU (2001) parlait de *« plénitude du visible »*.

- **Matière** visible et néanmoins énigmatique.

Nous nous référons à la traversée de la matière par le regard qui donne forme à ce qui n'en avait pas, car ces taches sont des « images » de quelque chose qui ne s'y trouve pas ;

- **Matière** réelle mais objet à représenter.

Aux yeux de Sartre, cité par PONTREMOLI (1996), une étroite parenté lie le dessin, la photo, le tableau. Nous y ajouterons le Rorschach. Ce sont *« des choses qui représentent et leur infirmité commune exige que je coopère à la représentation »*. Le Rorschach, s'il est simplement regardé, apparaît comme un rectangle de carton avec des taches de couleurs, des plages ombrées distribuées d'une certaine façon autour d'un axe symétrique. Dès que le sujet y inscrit une forme, le phénomène mental est d'une autre nature : une intention l'anime. *« Il est nécessaire qu'un certain concours de la part du sujet vienne animer ce bout de carton, lui prêter sens. Ce que je perçois, c'est ce que j'y mets »*, d'où la dimension projective de l'objet. Phénoménologues, philosophes et neurobiologistes, se rejoignent autour de l'observation du phénomène perceptif-projectif. Ainsi, comme le dit le neurobiologiste CHANGEUX (1994), *« l'activité perceptive fait partie du domaine subjectif. Elle est incommunicable dans sa totalité, elle ne se transmet que très imparfaitement par des bribes de phrases, des qualificatifs plus ou moins appropriés »*. ROSSEL et ses collaboratrices (2001) argumentaient leur intérêt pour les nuances de la formulation et du « comment c'est dit » issu des travaux de SCHAFER (1954, 1958) en s'appuyant sur la constatation que *« nous n'avons jamais accès directement à la perception brute du sujet mais seulement à ce qu'il en dit. Sur le plan langagier, cela signifie qu'il existe une multitude de formulations possibles pour rendre compte d'une perception supposée identique »*.

- **Matière** à percevoir et matière à penser.

Le Rorschach, objet flou, réfractaire, opiniâtre dans son irréalisme va provoquer l'exercice de la mémoire doublé d'une mise en évidence du ressemblant ou du différent entre ce que l'on a sous les yeux et ce que l'on a déjà vu. Dans l'épreuve du Rorschach, le sujet doit apercevoir des rapports, saisir des enchaînements, ce qui constitue un acte dynamique, irréalisable pour certains, comme nous le verrons. CHANGEUX (1994) dit, et nous l'appliquons au Rorschach, que *« la compréhension d'un tableau passe par la capture du rythme des formes et des figures, par la reconnaissance d'une organisation. Elle se rapproche de ce fait du raisonnement »*.

c) Le Rorschach comme « texte » : spécificités

Au Rorschach, nous voyons maintenant qu'il ne suffit pas seulement de voir et percevoir, mais de transmettre activement ce qui a été vu. Le langage ici confisque le VOIR, portant le VISIBLE au LISIBLE.

L'image est toujours image de quelque chose, *« liaison indissoluble des deux termes co-extensifs. Considérez l'un isolément et vous manquerez l'autre et plus encore leur nécessaire jumelage »*, dit PONTREMOLI (1996).

Il est bien question au Rorschach de « signifier » là où est vu « un référent », le mot prononcé (signifiant) désignant la chose perçue (signifié). Le Rorschach fait ainsi appel à ce que WITTGENSTEIN (1961) nomme la nature *« dépictive »* du langage. Selon lui *« la proposition est une image de la réalité, une transposition de la réalité telle que nous la pensons »*. La proposition est entendue par lui comme une *PROJECTION* contenant en elle-même des similitudes de structure avec l'objet tel qu'il est perçu. Plus simplement, nous dirons que la configuration formelle de la proposition se superpose à celle de la perception et que les deux présenteraient un isomorphisme, une structure commune. Dans cet esprit, l'objet perçu - le « contenu » au Rorschach - n'aurait aucun sens projectif. Seule la proposition qui encadre le contenu a un sens, *« ce n'est que dans le contexte d'une proposition qu'un nom a une signification »*, d'où notre intérêt pour le tissu discursif, la matière verbale qui entoure le référent au Rorschach.

La planche de Rorschach sous les yeux du sujet est vue avec une intention de lecture. Le balayage visuel de la planche, que le sujet réalise, correspond à la lecture sémantique qu'il en fait : on ne voit que ce que l'on pense. L'exploration spatiale perceptive est contemporaine de sa retranscription par le langage. On pourrait parler au Rorschach de sujet « grammatographe » dont le travail de la langue, le « comment c'est dit », s'identifie radicalement au travail de la perception ou du « comment c'est vu ». Avec HAAR (1994), nous disons que *« la perception déjà stylise...le style prolonge et systématise ce travail de découpage symbolique opéré par la perception, c'est-à-dire par la corporéité vivante. Il est l'emblème d'une manière d'habiter le monde »*. Cette dernière expression citée par HAAR est empruntée à MERLEAU-PONTY (1960).

Néanmoins, tout ce qui a été vu n'est pas toujours communiqué. Il reste pour l'analyse la part LISIBLE du sujet, celle saisie dans la matière du langage, d'où notre téléologie : analyser « le peu » de ce qui est dit « du tout » de ce qui est vu.

Le texte produit au Rorschach, n'est ni un texte avec une intention littéraire, ni une conversation quotidienne comme l'étudient par ailleurs certains pragmaticiens (MUSIOL, TROGNON, 1992, 1999, 2000). Le texte produit a une nature spécifique que nous analysons.

Nous parlons de TEXTE au Rorschach, indépendamment de la longueur de l'énoncé, en respectant la définition qu'en donne BENVENISTE (1966). Le texte peut être un mot, une proposition indépendante, plusieurs propositions juxtaposées ou coordonnées et qui recouvrent ce qu'en linguistique on appelle des « sémantèmes », c'est à dire les unités linguistiques les plus petites qui portent en elles-mêmes un sens.

Nous retiendrons comme spécificités du texte-Rorschach :

- Son caractère discontinu

La séquentialité du discours au Rorschach fut déjà évoquée par le Groupe de Lausanne (HUSAIN, MERCERON, ROSSEL, 2001). Les énoncés en effet se succèdent sans lien syntaxique au rythme de la présentation séquentielle et chronologique des 10 planches, *« signifiants à la recherche de signifiés »* (COSNIER, 1975).

Le texte final appelé « protocole », discontinu dans la forme, peut néanmoins être envisagé comme un tout animé d'une certaine temporalité qu'il conviendra d'évaluer et comme *« un système synchronique où les éléments peuvent correspondre entre eux »* (LANTERI LAURA, 1969).

- Son degré variable de grammaticalité

L'observation première de cette spécificité appartient à DURAND DE BOUSINGEN (1969) qui regrettait qu'une analyse spécifique de ce type de texte n'ait pas encore vu le jour.

Les fragments de discours obtenus sont, il est vrai, le plus souvent plus proches du « haïku » japonais que du récit élégiaque. Mais là encore, la stylistique et le tissu discursif présents dans les protocoles auront à être analysés et retenus comme

indicateurs formels de l'organisation de personnalité sous-jacente. À la lumière des travaux de la critique littéraire et tout particulièrement des écrits de SPITZER (1970), nous pourrions évoquer certaines stylistiques témoins d'un certain type de personnalité : la stylistique « proustienne » marquée par de longs développements circonstanciés et des enchaînements complexes, à l'opposé de la stylistique « durassienne » (NOGUEZ, 2001), adepte de la parataxe* ou juxtaposition des mots sans liaison, qui conduit à un certain niveau d'abstraction. Nous pourrions citer aussi la stylistique « houllebecquienne » développée par NOGUEZ (2003) qui *« traduit un humour gris dans une écriture blanche »*, révélateur d'un mysticisme négatif ou d'un nihilisme repérable dans des saillies crues et inconvenantes qui perforent un tissu discursif neutre. Nous développerons différents modes possibles de tissu discursif, véritable « chair » du texte, signifiants d'un mode d'être.

- L'hétérogénéité des énoncés

Une *marquetterie linguistique* présente au Rorschach exprime la multiplicité des fonctions du langage utilisées tel qu'en parle le linguiste JAKOBSON (1963 – 1973). Cette hétérogénéité provoque des effets « pragmatiques »* du côté du destinataire qui se trouvera « réveillé » par certaines pointes perlocutoires* ou performatives* du texte, ce que BARTHES (1980) appelle les « punctum ». PONCE (1986) évoque dans sa thèse le texte du sujet testé comme une succession de « bruits » d'amplitude variée dont il convient d'analyser la mélodie et les variations.

- Un lexique saturé en substantifs :

L'induction par la consigne de « dire ce que l'on voit » favorise la fonction référentielle du langage qui consiste à NOMMER, d'où la multiplication des substantifs qui rendent compte des contenus perçus.

Nous verrons les différentes manières de traiter cet axe référentiel du langage.

- La mise en acte du langage :

BARTHES (1969) cite le travail princeps du critique d'art Shefer lorsqu'il commente une partie d'échecs du peintre vénitien Bordone : *« Shefer rompt exemplairement avec la dissertation ; l'analyse ne donne pas ses résultats induits ordinairement d'une somme de prélèvements, elle est continûment en ACTES DE LANGAGE puisque le principe de Shefer est que la pratique même du tableau est sa propre*

théorie. Le travail de la lecture qui définit le tableau s'identifie radicalement avec le travail de l'écriture : il n'y a plus d'écrivains parlant peinture, il y a le grammatographe, celui qui écrit le tableau ». Le langage a ici valeur d'AGIR et répond à la définition qu'en donnent les pragmaticiens (AUSTIN, 1970, SEARLE, 1972)).

- De l'explicite à l'inférentiel :

Nous pouvons observer dans les textes au Rorschach toutes les positions possibles des énoncés sur un vecteur qui irait de l'explicite à l'implicite incluant l'inférentiel. Nous nous appuyons sur les travaux de SPERBER (1989, 2002) qui dit : « *Les phrases d'une langue humaine sont riches de sens linguistique et pourtant elles ne donnent jamais qu'une indication très ambiguë et toujours incomplète du sens voulu par le locuteur* », ceci du fait de l'arbitrarité du signe, de sa polysémie et du « malentendu » inhérent à toute activité langagière. Mais de la même manière que le destinataire ne peut comprendre d'une façon univoque tout ce que dit un locuteur, de la même manière il peut comprendre beaucoup plus que ce que le locuteur n'en dit. « *Comme nous le disons dans notre jargon, le sens linguistique sous-détermine le vouloir dire du locuteur.*»

Le sens linguistique est souvent différent du sens voulu par le locuteur. Le décodage du sens linguistique d'un énoncé n'est qu'un aspect de la compréhension. Il se produit toujours quelque chose de plus. Intervient aussi un processus d'inférence : « *L'auditeur ne se contente pas de décoder le sens voulu par le locuteur. Il l'infère à partir de deux types d'éléments qui sont, d'une part le sens linguistique et d'autre part le contexte... Une inférence est un processus qui part de prémices et aboutit à une conclusion qui en ce sens fonctionne comme un raisonnement mais qui peut opérer de façon automatique et inconsciente* ». Spontanément, inconsciemment, nous inférons le sens qui est approprié dans le contexte et compris intuitivement par empathie avec le locuteur. SPERBER (2002) pose la question : « *Comment le destinataire d'un acte de communication parvient-il à reconstituer le vouloir dire d'une communication à partir des indices que lui fournit celui-ci et du contexte ? Quelle aptitude psychologique est-elle mise en œuvre ?* »

Son hypothèse est que « *la compréhension inférentielle est rendue possible par une capacité psychologique éminemment caractéristique des êtres humains, une capacité*

de se représenter mentalement les représentations mentales d'autrui, une capacité que l'on peut appeler « méta-représentationnelle ».

SPERBER (2002) conclut *« qu'en l'absence d'une capacité méta-représentationnelle, les autres espèces animales voient le comportement d'autres animaux non point comme des actions guidées par des états mentaux mais comme des mouvements d'un corps ».*

Trop souvent, les rorschachiens ne retiennent que l'intention informative du locuteur, réduisant le sujet à son dire et oubliant la dimension communicative inférentielle qui permet au locuteur de se croire compris alors même qu'il n'a pas tout dit ni tout développé. Dans une perspective psychanalytique, ROMAN (1997) s'était interrogé sur ces réponses qui, dans le processus de production, impliquent a minima la relation transféro - contre-transférentielle, dans le cadre des troubles somatiques et des catastrophes de symbolisation. Au Rorschach, face à un énoncé obscur, opaque au niveau informatif, l'enquête qui a lieu au deuxième temps du déroulement du test est là pour faire préciser ce qui a été vu et ce qui a été dit. Du côté du destinataire, l'intention est de savoir ce que le locuteur voulait dire lorsqu'il parlait de tel ou tel référent au Rorschach.

d) Le Rorschach : un présent et une présence

PONTREMOLI (1996) dans son ouvrage *L'excès du visible* évoque à propos de la photographie *« un visible qui règne seul, à distance, comme une puissance autarcique qui semble toujours se dérober ».*

Percevoir, c'est, dit-il, *« tenir solidairement un présent et une présence ».* La multiplication des réponses données au Rorschach face à une même planche pour un même sujet témoigne de ce réel qui ne saurait être saisi dans une forme unique. Cette présence de l'objet dont parle PONTREMOLI (1996) n'est possible au Rorschach que si le sujet testé anime la matière brute des formes et des couleurs disposées sur les planches : la présence est à créer, elle n'est pas là, à lire où à observer comme sur une photo.

Le Rorschach sollicite une adhésion transitoire à la réalité du représenté : le sujet locuteur l'anime de son propre monde intérieur. Il se sert des emprunts faits au monde

sensible pour ouvrir un champ imaginaire. *« On y perçoit pour quitter la perception et le perçu »*.

Le philosophe DERRIDA (1981) dit que, dans la photo *« le référent (y) est visiblement absent »*. Par cette figure d'oxymore* accolant des termes contradictoires, DERRIDA dit bien l'ambiguïté de la présence du référent sur une photographie : là (du registre du réel) et plus là (aujourd'hui).

Le Rorschach, à l'inverse de la photographie, ne propose pas de référent visible qui fût un jour, dans le passé, un objet tangible et réel. Une temporalité existe dans la photographie : un hier figé, un « avoir été là » dont parlent les phénoménologues et qui n'existe pas au Rorschach.

La présence du référent pressenti au Rorschach est une fiction, une illusion, une image mentale, une construction psychique, un présent. L'objet perçu n'est pas un objet de la réalité qui appartient au passé, mais il est un objet mental. Nous verrons comment certains sujets (schizophrènes) dévient de ce sens et prennent pour présence ou dérobade du réel tangible ce qui n'est que construction mentale contingente.

Si la photo *« se réfère obstinément au non-être du passé »* (PONTREMOLI, 1996), le Rorschach est une image conjuguée au présent de l'indicatif, seul temps possible même si celui-ci provoque des allers-retours entre un passé antérieur et un ici maintenant, par le mouvement actif de la mémoire.

BARTHES (1964), dans *La rhétorique de l'image*, dit que la photo *« installe non pas une conscience de l'être-là de la chose, mais une conscience de l'avoir-été -là »*.

Le Rorschach provoque une conscience de l'être-là de l'image, de la représentation. L'image est un néant d'objet, dit la phénoménologie. À l'inverse de la photographie, qui dans un mouvement d'égalité pose que l'objet a bien existé un jour, et qu'il a été où je le vois, au Rorschach, l'objet n'a jamais existé là où je le vois et répond à cette définition de « néant d'objet ».

Nous verrons comment la présence de l'objet, sa temporalité, sont saisies au Rorschach par les différentes organisations psychiques, allant, sur un vecteur, de « l'analogon » à l'abstraction totale et de *l'icône au symbole* (PEIRCE, 1978).

F/ HISTOIRE D'UNE FILIATION

a) Intertextualité*

Il y a toujours du langage avant le texte et autour du texte, ce que le linguiste GENETTE (1969,1972,1982) nomme l'*intertextualité**, c'est-à-dire toutes les voix présentes dans le texte d'un auteur. *« L'intertextualité ne se réduit pas à un problème de sources ou d'influences. L'intertexte est un champ général de formules anonymes dont l'origine est rarement repérable, de citations inconscientes ou automatiques données sans guillemets. Epistémologiquement, le concept d'intertexte est ce qui apporte à la théorie du texte le volume de la socialité. »* (BARTHES, 1975)

Dans tout langage et dans toute recherche, d'autres voix parlent que celle officielle de l'auteur. Ce procédé, lorsqu'il est conscient, permet à l'auteur de se glisser dans la langue de l'autre parce qu'il s'y reconnaît et que son idée personnelle, d'abord imprécise, se concrétise soudain dans la masse et la consistance d'une formule empruntée qui paraît faite « sur mesure » : tout chercheur connaît cette « jouissance » quand le mot ou la formule justes viennent saisir la « chose », signifié et signifiant perdant de leur distance.

La polyphonie* énonciative décrit le caractère polymorphique des sources langagières. Un chercheur se situe au carrefour de ces sources, historiquement et idéologiquement. Il y a toujours un contexte d'apparition qui précède une méthode et une recherche : leur choix ne naît pas ex nihilo. Dans la quête ontologique de l'objet qui concerne l'auteur, il lui fallait aller là où l'on parle du Rorschach, là et ailleurs : Nancy, Paris, Lyon, Strasbourg, Lausanne et sur tous les lieux des colloques et réunions scientifiques nationaux et internationaux sur le thème.

Le chercheur n'échappe pas aux pressions sociales, aux forces économiques, aux idéologies. La démarche de la science, dit CHANGEUX (1994), est celle d'un débat collectif ouvert et critique. Il est intéressant d'observer que lors de réunions scientifiques internationales, des intervenants des quatre coins du monde font des observations identiques et dans des termes proches alors qu'ils ne s'étaient jamais rencontrés. Il y a bien une temporalité « supérieure » qui gouverne l'esprit de la recherche. *« On n'a jamais vu d'observé sans observateur, lequel observateur n'est pas indépendant des données socioculturelles historiques qui, volens nolens, le déterminent pour une bonne part. »* (COURTES, 1995)

Le sémiologue COURTES (1995) poursuit : *« Il ressort que ne peut être observé que ce qui est socio-culturellement observable, recevable par une communauté scientifique donnée à un moment donné. L'emploi du « je » dans une thèse de doctorat ne saurait être qu'exceptionnelle. »*

Chaque époque est plus ou moins dominée par un modèle théorique de référence, « l'épistémé » selon FOUCAULT (1966). Aujourd'hui on parle de *paradigme.*

Il y a eu le paradigme du structuralisme des années 60, nous pourrions citer celui de la « complexité des systèmes » qui aujourd'hui marque la neurobiologie, les sciences économiques et sociales.

b) La pluralité des langages : esprit « sémioclaste » puis fédérateur

DAMISCH (2003) parle de *« l'originalité de Roland BARTHES d'avoir su lier sa jouissance à la pluralité non seulement des langues mais des langages au fait que ceux-ci travaillent comme le veut le mythe d'une BABEL heureuse, côte à côte en amitié ».*

Sans prétendre au génie barthésien, l'auteur ose dire en empruntant ses mots : *« Ce que j'écrirai sera nouveau, si je laisse remonter dans mon expérience et mon écriture tous les langages que j'ai appris depuis vingt ans ».*

Faire travailler en bonne intelligence tous les apports reçus fut un long apprentissage car s'il est riche de se nourrir d'influences diverses, il est difficile d'en réaliser une synthèse vivante et créative. Pour ce débat conventionnel entre subjectivité et neutralité scientifique, l'auteur reprend les termes de BARTHES en 1980 dans *La chambre claire*, une des voix de sa polyphonie énonciative, et pose la question : « n'y aurait-il pas une science nouvelle par sujet ? Une « mathesis singularis » et non plus « universalis » ? ».

L'objet de cette thèse n'est rien d'autre que cette recherche d'une « mathesis singularis » selon laquelle un auteur porteur d'un certain nombre d'influences théoriques variées exprime sa version personnelle du Rorschach et son parcours de chercheur sans aucune prétention d'universalité. Dans la mise en scène, la « dramatisation » de la méthode

d'analyse que nous définirons, il choisit de se compromettre dans une expérience brûlante du discours.

Dans le parcours présenté, peut-être peut-on lire une volonté de fédérer le composite et de rassembler les différences après une démarche « sémioclaste » qui a longtemps consisté à quitter un système théorique une fois qu'il fût acquis. Le dogmatisme de certains langages, l'idéologie ambiante, les discours préformés ont été longtemps pris comme un empêchement de penser, d'où le passage chronologique d'un système à l'autre et la non-inféodation à un seul groupe de référence. Néanmoins, le passage d'un système théorique à l'autre ne s'est fait qu'après une connaissance sinon accomplie du moins satisfaisante du système en question. Ainsi, l'auteur a connu des aller-retour hebdomadaires pendant deux années de Colmar à Paris pour une formations universitaire dans le cadre du DESS de Psychologie Clinique dispensée entre autres par RAUSCH de TRAUBENBERG, puis pour un cycle de perfectionnement en Méthodes Projectives dispensé par BALLY SALIN, dans l'esprit de l'école de Paris où la pratique du Rorschach entre dans le domaine de la psychanalyse appliquée (CHABERT 1998,2001). Puis pendant trois ans, l'auteur a refait plusieurs fois par année les mêmes aller-retour Colmar-Paris pour une initiation à la méthode d'analyse américaine d'EXNER dispensée par ANDRONIKOFF-SANGLADE. L'auteur et son équipe furent les premiers en Europe à être initiés à cette méthode - d'abord confidentielle - qui allait connaître par la suite le développement que l'on sait.

Enfin, pendant cinq ans, des voyages bimensuels, entre Colmar et Genève, ont permis à l'auteur une familiarisation avec la méthode d'analyse dispensée par le Groupe de Lausanne sur certaines particularités langagières en fonction des organisations psychiques rencontrées.

Au-delà de l'aspect « sémioclaste », il y avait un appétit à connaître, à approfondir, à poursuivre. Aujourd'hui, l'auteur, réconcilié avec les différentes approches, reconnaît le déterminisme culturel inhérent à tout chercheur et voit dans sa recherche personnelle l'empreinte de ses différents formateurs et leurs voix à l'œuvre : *« Plus ou moins tous les livres contiennent la fusion de quelques redites complexes »* (MALLARME, 1945).

c) L'auteur « logoklepte » ou preneur de langues

Nous empruntons le mot au lexique barthésien. La présentation protéiforme du propos est volontaire, avec un refus d'uniformiser le discours et de le rendre lisse. Il y a du côté de l'auteur le désir de lire dans cette accumulation de textes produits, aux voix différentes, un sens transversal, une logique interne qui tient le sujet et qui est : un intérêt obsédant pour le langage.

BARTHES, pour désigner la fascination pour la langue chez un sujet, parle de « logoklepte » ou preneur de langue (DAMISCH, 2003).

L'auteur « logoklepte » est allé à la rencontre du plus grand nombre possible de langues parlées par tous les patients testés et par différents chercheurs rorschachiens.

Toute recherche dite scientifique se donne un objet, qu'il soit d'ordre cognitif dans les sciences dites exactes, ou de nature empirique dans le cas des sciences humaines. *« La pluralité des approches possibles d'un même objet empirique est un fait d'évidence dont témoigne bien l'histoire des sciences, plus généralement celle des savoirs. Les activités intellectuelles auxquelles il est généralement fait recours, peuvent être ou non scientifiques »* dit COURTES (1995).

Etant donné l'extension des recherches en sciences humaines, il est évident qu'un texte, pour être correctement analysé, présuppose le recours à une multitude de disciplines différentes, plus ou moins concurrentes et plus ou moins complémentaires. Les problèmes posés relèvent donc de l'interdisciplinarité, ce que nous observons dans notre corpus théorique qui fait appel à la linguistique, la philosophie, la psychanalyse, la sémiotique, autant de sciences qui se placent au niveau de LA LECTURE DU SENS.

d) Filiation et affiliation

Ce travail reprendra les deux axes diachronique et synchronique de la recherche voulant montrer l'histoire d'une filiation et d'une affiliation, et comment une recherche en clinique est au carrefour de quatre exigences.

- une problématique personnelle lisible dans le thème et la méthode.

Ici le Rorschach et l'intégration de différentes méthodes pour constituer au final un outil héritier des-dites méthodes dans une perspective « œcuménique ».

- un cadre de travail.

L'institution psychiatrique et une fondation en neurosciences appliquées à la Psychiatrie qui définit une population (psychoses, perversions et pathologies du narcissisme) et un paradigme ou « épistémé ».

- la rencontre avec des maîtres spirituels.

. les enseignants universitaires de Nancy II et Paris V pour l'analyse dite classique du Rorschach inspirée des enseignements de RAUSCH DE TRAUBENBERG (1970) puis de CHABERT (1987).

. l'approche américaine du « Système Intégré » d'EXNER initiée par ANDRONIKOFF-SANGLADE (1995).

. la rencontre majeure et déterminante avec le Groupe de Lausanne (ROSSEL, MERCERON, HUSAIN, 1986, 2001) dont les écrits exemplaires sur l'analyse de la forme du discours au Rorschach marqueront l'auteur et l'orientation définitive de ses travaux.

Le Groupe de Lausanne, à l'origine d'inspiration piagétienne, mène ses travaux dans la lignée psychanalytique de celle développée par RAPAPORT, GILL et SCHAFER (1968).

Cette méthode qui concerne l'analyse des particularités du langage dans les différentes organisations de personnalité a comme cadre de référence théorique la psychologie génétique et la psychanalyse.

. la pratique clinique et la multiplication des rencontres avec des patients donnant chair et corps, esprit et sens à la recherche.

Au niveau diachronique, il y a bien là l'histoire d'une filiation avec des « parents universitaires » (DE TYCHEY, RAUSCH DE TRAUBENBERG), une initiatrice collatérale (ANDRONIKOFF-SANGLADE) et une affiliation postérieure personnelle (ROSSEL) venant parfois contester le système de pensée d'origine et permettant au final un enrichissement de la pensée.

Sur l'axe du temps (1982-2004), nous repérons quatre cycles :

- **un premier cycle** avec l'application respectueuse et fidèle des enseignements dispensés à Nancy et Paris.

  L'accent est mis sur l'analyse de la perception et le COTABLE.

  Il s'agit d'un travail sur le CONTENU et le FOND plus que sur la forme.

  L'esprit de la méthode QUANTITATIVE est une recherche combinatoire de signes entre des signes indépendants les uns des autres.

  L'école de Paris, sous l'impulsion de CHABERT et de ses collaboratrices, a montré une évolution dans le cadre de ses recherches, conjuguant à l'analyse quantitative des signes, une analyse qualitative des mécanismes psychiques à l'œuvre dans les séquences et défendant l'usage du test de Rorschach en tant qu'instrument au service de la psychanalyse appliquée.

- **Un deuxième cycle** avec l'application du système de cotation EXNER qui élargit la méthode inaugurée par Rorschach. L'objectif est d'augmenter le nombre d'indicateurs dans le psychogramme afin de traduire un plus grand nombre d'énoncés. La méthode s'enrichira dans le temps de nouveaux symboles de cotation aboutissant au « Système Intégré » informatisable.

  Ce qui intéressera l'auteur, outre la sophistication du système de cotation présenté de façon très pédagogique, est l'introduction dans le répertoire du psychogramme des COTATIONS SPECIALES incluant certains types de verbalisations particulières, certaines formes de combinaisons perceptives inappropriées et certains troubles de la logique. Exner fut le premier à quantifier un registre jusque-là uniquement considéré sous l'angle qualitatif. Dans ce système, la quantité de signes importe plus que la nature du signe, avec l'idée d'une proportionnalité interprétable entre la quantité de signes produit et la gravité de l'état psychique du sujet testé.

  La question du type d'organisation de personnalité en jeu et de la nature du fonctionnement psychique ne concerne pas EXNER qui

considère le Rorschach comme une épreuve avant tout cognitive. Le diagnostic est posé en termes de traits de caractère et non pas en termes d'organisation psychique.
Dans l'analyse après coup, on peut dire que le choix de la méthode EXNER à un moment donné de la pratique ne fut pas le fruit du hasard. En effet, cette méthode fit écho et entra en résonance avec l'épistémé du lieu de travail, un centre en neurosciences. Une logique historique existe donc dans ce choix où il s'agit à la fois pour l'auteur de se différencier en ayant son propre outil (Rorschach) et à la fois d'appartenir au groupe de référence institutionnel en adoptant une méthodologie scientifique commune (quantification et informatisation des données).

- **Le troisième cycle** marque un changement radical dans l'esprit de la recherche avec une orientation définitive des travaux dans le champ de la linguistique énonciative. Dès l'origine de la recherche, dans les deux premiers cycles précités, il y eut un intérêt fondamental pour le langage, d'où une focalisation sur certaines cotations spéciales du Système Intégré d'EXNER qui concernent les verbalisations[1].

La rencontre avec le Groupe de Lausanne va marquer un changement radical dans l'abord du langage dans le sens où la priorité est donnée à l'analyse de la forme sur le fond, à l'analyse du « modus » (BALLY,1905,1932). Le « contenu », dans cette méthode, importe moins que la manière dont il est dit. Dans la volonté d'une méthode d'analyse qualitative et non quantitative, il y a l'expression de la critique d'une approche atomiste et combinatoire des signes et l'option pour une approche structurelle et intégrative des données. Il s'ensuivra pour l'auteur une série de travaux portant tout d'abord sur des contenus spécifiques (la réponse «masque », la réponse « animal », la réponse « banalité »[2]) et leur expression différente en fonction de l'organisation de personnalité en jeu. Il est démontré dans ces travaux comment un même contenu peut être donné par des organisations de personnalité très différentes, ne permettant pas une discrimination fine des dites personnalités alors que la facture de la

[1] Annexe 3.

séquence linguistique, encadrant le contenu, fera la différence. Les travaux d'IRIGARAY (1969) évoquant l'intérêt d'une analyse des particularités de la grammaire d'énonciation pour une différenciation fine des niveaux de fonctionnement psychique, avaient à l'origine fortement inspiré le Groupe de Lausanne.

D'autres travaux suivront sur des populations ciblées, la psychose schizophrénique, la psychose maniaco-dépressive et les pathologies du narcissisme à composante perverse, afin de dégager certaines particularités cognitives et langagières des populations étudiées.

II/ DE L'EMPIRIQUE AU SCIENTIFIQUE : du continu au discret

La méthode d'analyse linguistique et sémiotique du Rorschach ici présentée s'est construite dans le temps.

A/ RECHERCHE D'ARTICULATIONS SIGNIFIANTES : Approche structurelle et analyse des « écarts » stylistiques

Le point d'arrivée de la démarche scientifique ici SÉMIOTIQUE, -au sens qu'en donne HÉNAULT (2002), dans son ouvrage extrêmement détaillé sur le thème-, est un objet « construit », une méthode définissable par un ensemble de relations cohérentes.

Il s'agit de repérer dans les énoncés ou « textes » obtenus au Rorschach des relations régulières et des constantes qui permettront d'arriver à la *« généralisation, laquelle est le propre, l'une des conditions et l'un des buts de l'activité scientifique : il n'y a de scientifique que du général »* (COURTES, 1995).

La deuxième condition pour répondre à la définition d'une méthodologie scientifique est la reproductibilité par un autre sujet de la méthode appliquée sur « un ensemble flou » - ainsi désigné en sciences physiques contemporaines - le Rorschach.

Comme le dit COURTES (1995), en sciences du langage, en sciences humaines, nous *« procédons selon une méthode hypothético-déductive mais en nous basant généralement sur*

---

[2] Annexes 2 et 4.

des recherches préalables du type proprement inductif ». Il poursuit, et nous retenons ce propos pour son adéquation par rapport à notre démarche scientifique, que ce qui semble caractériser la démarche scientifique dans notre domaine *« c'est le passage du continu (le vécu) au discret (l'objet scientifique) »*.

Le « continu » de la pratique clinique et « l'arrêt sur image » que constitue le « discret » de cet exposé forment le corps de ce travail de synthèse.

Longtemps nous avons eu recours à une analyse linguistique puis pragmatique du langage sans le savoir. Des rencontres et des lectures nées de ces rencontres ont mis des mots appropriés sur la démarche et donné une direction plus précise à nos travaux.

La théorie linguistique, depuis les années 80, a porté sur le problème de l'ÉNONCIATION (KERBRAT-ORECCHIONI,2002 ; COURTES,1991), problème-carrefour où se sont rencontrées la linguistique, la sémiologie, la psychanalyse et la critique idéologique, d'où notre sensibilité à ce domaine par un jeu d'influences socio-culturelles.

Le but de notre recherche, menée depuis 22 ans, est le repérage d'articulations signifiantes au niveau du langage à mettre en rapport avec les différentes organisations de personnalité envisagées de façon structurelle comme en parlent KERNBERG (1997) et BERGERET (1986), auteurs du courant post-freudien.

Le sémioticien a ici le rôle d'éclairer un ensemble signifiant. Si le point d'arrivée de la démarche sémiotique est un objet construit défini par un ensemble de relations cohérentes pour aboutir à une généralisation, on peut en conclure que l'objectif est structurel. *« Malgré son souci constant de scientificité (avec le critère de reproductibilité par un sujet quelconque), GREIMAS (1994) n'en insistait pas moins sur le « jeu des structures » au double sens du terme. C'est dire que lui-même admettait que les structures (narratives, sémantiques, énonciatives) ne sont pas fermées sur elles-mêmes mais qu'il y a entre elles un « jeu » dans le sens d'une certaine liberté, d'une absence au moins relative de contraintes : l'organisation du sens n'est pas seulement de l'ordre du « devoir être » (seule nécessité), mais aussi du « pouvoir être » (de l'ordre de l'indépendance) ou du « pouvoir ne pas être » (à savoir le possible).»* (COURTES, 1995)

Cette observation de COURTES (1995) est valable par rapport à l'analyse de nos textes Rorschach parfois « scriptibles », porteurs de sens, parfois obscurs, inclassables et du côté du « pouvoir ne pas être », pour lesquels il n'a pas été trouvé d'articulations signifiantes.

Les textes de Rorschach vont être étudiés dans leur dimension pragmatique et énonciative. L'étude d'une grammaire narrative qui vise à définir des STYLES, des « écarts » au sens de SPITZER (1970), concernera la population accueillie dans l'institution psychiatrique.

Dans le domaine de la psychanalyse, ANZIEU (1983) s'est intéressé à l'écriture narrative de Beckett, dont il dit qu'il est question « d'un soi disjoint et d'une voix liante ». ANZIEU parle du style « qui consiste à se tailler une parole personnelle dans la langue commune ».

Dans le domaine de la critique littéraire, un courant marqué par SPITZER (1970), COHEN (1966) ou RIFFATERRE (1971) insiste sur la notion *« d'écart »*. SPITZER cherchait à découvrir le dénominateur commun des styles à travers les déviations que le style invente par rapport à l'usage moyen. COHEN (1966) définit l'écart *« à la fois comme infraction au code de la langue et à la fois comme détournement de ce code : où il y aurait écart, il y aurait style »*. DARRIEUSSECQ (2002) ajoute que *« le style ne se définit ici que par rapport à une hypothétique langue neutre de laquelle on peut plus ou moins s'écarter »*. Le style viendrait donc en surplus, comme ornement de l'expression linguistique. Dans le même esprit, RAFFATERRE (1971) suppose un *« processus de communication minimal, en quelque sorte une parole neutre à laquelle le style ajouterait quelque chose par des modifications expressives (intensification de la représentation, coloration affective, connotation esthétique)* » (DARRIEUSSECQ, 2002).

Dans notre analyse du « modus » ou du « comment c'est dit » plus que du « dictum » ou du « ce qui est dit », le style vient toucher la fonction référentielle mobilisée au Rorschach. Nous souscrivons à la définition du style qu'en donnent ces auteurs, ainsi qu'à celle de BARTHES (1972) pour qui le style est *« le produit d'une poussée et non d'une intention »*, une nécessité, une nature non choisie, indissociable de celui qui l'énonce. *« Des images, un débit, un lexique naissent du corps et du passé de l'auteur. Ainsi sous le nom de style se forme*

un langage autarcique qui ne plonge que dans la mythologie personnelle et secrète de l'auteur ».

Nous nous sommes intéressée aux « mythologies individuelles » et avons dès lors exploré différents styles possibles au Rorschach, en mettant en évidence « l'étymon » commun à tel ou tel groupe de référence.

Ainsi nous avons, dans nos travaux, tenté de mettre en évidence une stylistique schizophrénique, une stylistique faux-self, une stylistique masochiste et une stylistique maniaco-dépressive.

Le style est « *l'incarnation de l'auteur sur la page, il est une voix qui insiste* », dit DARRIEUSSECQ (2002).

Nous avons écouté ces effets d'insistance, de redondance, de continuité.

En effet, si le « contenu » au Rorschach - référent cité en guise de réponse à la consigne - est manipulable consciemment et constitue le « dictum », la facture du « modus » n'est pas de l'ordre de l'intentionnel. Il s'agit bien d'une « *poussée* » comme le dit BARTHES (1972) et c'est cette poussée que nous analysons.

B/ LA SÉMIOTIQUE : de l'analyse narrative et sémantique à l'analyse pragmatique du discours

Étymologiquement, les mots de « sémiotique » et de « sémiologie » renvoient à la notion de SIGNE. Au milieu de cet immense champ que représente l'étude des signes, c'est la linguistique, description et analyse scientifique des langues naturelles, qui a été largement privilégiée.

La sémiotique est « *l'étude de la signification, tant au plan de l'énoncé (syntaxe et sémantique) qu'à celui de l'énonciation de l'ordre de la pragmatique qui met en jeu les conditions de production du sens, les rapports avec le contexte, avec les interlocuteurs* » (COURTES, 1995).

« Si la sémiotique s'est d'abord intéressée à l'organisation interne du discours, à la suite des travaux de Propp et de Levi Strauss, elle a depuis plusieurs années accordé chaque jour plus d'importance à l'énonciation, à tout ce qui relève de la pragmatique : elle tente donc d'associer à une analyse de type objectif (structure narrative et sémantique de l'ordre de l'énoncé), une approche de caractère plus subjectif qui fait appel à ces deux instances individuelles et/ou sociales que sont l'énonciateur (l'émetteur) et l'énonciataire (le récepteur). » (COURTES, 1995).

Ce passage dans le temps, d'un intérêt d'abord centré sur l'énoncé puis sur l'acte d'énonciation, se retrouve dans la lecture historique, chronologique du corpus de notre recherche.

Au Rorschach, le locuteur voit des formes, des surfaces, des couleurs, tout ce qui relève du signifiant et en même temps au plan du signifié, il comprend tout autre chose : s'appuyant sur les données perceptives, il les sélectionne, les classe, les hiérarchise et les argumente, dégageant LA SIGNIFICATION qui est d'un autre ordre que la perception. Cette démarche « idéale » vaut pour certaines organisations de personnalité quand d'autres n'y ont pas accès.

Le travail du destinataire, en tant que sémioticien, s'éclaire par les propos de COURTES (1995) : *« L'objectif de la sémiotique est d'expliciter sous forme de construction conceptuelle les conditions de la saisie et de la production du sens quels que soient les supports signifiants en jeu. »*.

Dans ce contexte, le Rorschach est un *support signifiant.*

La sémiotique, conclut COURTES, ne se donne pour objet d'analyse que la *« signification primaire »* et sert de préalable à une compréhension plus approfondie ou *« signification secondaire »*, celle que les sciences humaines sont à même de lui apporter. D'où le passage que nous opérons de la lecture sémiotique de nos textes-Rorschach à une lecture psychodynamique pour éclairer le niveau d'organisation psychique auquel ils renvoient.

La limite de la démarche sémiotique est liée à « l'instabilité du sens » ; il en résulte que les sémioticiens défendent le recours à une entrée plurielle, à la multiplication des points de vue pour appréhender l'objet. Ainsi, d'autres disciplines accompagneront la sémiotique : la linguistique énonciative et la pragmatique, la stylistique et la psychanalyse.

Dans le domaine du langage, ce qui est en jeu, c'est que le locuteur n'est pas nécessairement au diapason du destinataire. *« Chacun sait que les mêmes mots, les mêmes images n'ont pas nécessairement la même signification selon que l'on adopte le point de vue de l'énonciateur (locuteur) ou celui de l'énonciataire (destinataire). »* (COURTES, 1995)

Au Rorschach, quelle que soit la qualité de la formalisation du discours du côté du locuteur, le destinataire psychologue ne pourra jamais appréhender le sens absolu du discours reçu.

Certains auteurs rorschachiens ressemblent à ces sujets de l'Antiquité grecque qui pensaient que la vocation de l'art était d'imiter et de reproduire la nature. Ainsi Hermès exige de Prométhée qu'il dise *« exactement chaque chose »* (CHANGEUX, 1994). En cotant les contenus obtenus au Rorschach et en multipliant les variables qui permettent d'évaluer la perception en action, comme dans le Système Intégré d'EXNER, les rorschachiens cherchent à savoir « exactement la chose perçue ». Or, depuis la Renaissance, une rupture épistémologique décisive est amorcée, que le Romantisme va consommer, ainsi que le dit CHANGEUX (1994) : *« L'artiste concrétise une certaine idée du monde »*, idée singulière et non universelle qui fait passer le monde des Idées et de la perception, de la *« chose en soi »* à la *« chose pour soi »*. L'auteur rorschachien effectuera ce saut épistémologique en considérant chaque texte produit comme « une chose pour soi », c'est-à-dire une vision singulière du monde par le sujet.

C'est une certaine idée du monde que nous évaluons chez nos sujets au Rorschach, qui passe par le langage.

Du côté du destinataire, nous savons que tout texte peut donner lieu à un nombre infini de transcriptions de sens, de lectures. PEIRCE (1978) et ECO (1988) parlent de *« sémiosis illimitée »*. La place que nous occupons dans le dispositif de la recherche est celle du destinataire qui va tenter de définir un ou plusieurs sens possibles, tels qu'ils lui sont perceptibles, et c'est bien là la *« mathesis singularis »* de BARTHES.

Notre démarche sémiotique fut d'aller du plus simple au plus complexe, c'est-à-dire de l'aspect narratif à l'aspect sémantique puis pragmatique. Un peu à la manière de l'enfant lors de l'apprentissage du langage, nous avons « buté » sur les « contenus », premiers mots du Rorschach. Tout jeune rorschachien s'accroche d'abord à ces fameux contenus, fasciné par le fait qu'on puisse voir autant de « contenus » différents d'un sujet à l'autre. Puis nous avons élargi l'étude à l'énoncé, fragment de réponse lisible ou « sémantème » qui encadre le contenu.

Aujourd'hui nous prenons en considération l'ensemble de l'acte d'énonciation ou « pragmatème » et tous ces petits mots « insignifiants » jamais cotés, les déictiques* ou shifters* (KERBRAT-ORECCHIONI,2001,2002,2005), mais qui forment le TISSU DISCURSIF et qui définissent le STYLE du sujet (BACRY, 1992 – RICALENS – POURCHOT, 1998). Nous sommes bien passés là du visible des « contenus » au lisible du discours.

C/ LA DÉMARCHE HERMÉNEUTIQUE : la *«dramatisation »* comme méthode d'analyse

Nous exposons les mouvements sensibles présents dans la démarche herméneutique qui nous concerne et les raisons du choix de la *dramatisation* comme méthode d'analyse : nous entendons par *dramatisation* une mise en acte progressive qui contient en elle-même un processus de compréhension tel qu'en parlent les sémioticiens.

La lecture des protocoles de Rorschach, textes écrits sur des discours produits par un locuteur, suit le rythme d'une attention flottante qui permet d'en suspendre ou d'en accélérer le rythme en fonction des « punctum » et des variations textuelles émis. C'est le premier temps de la méthode.

Un fragment, un mot, vont arrêter le lecteur subitement et convoquer en lui un sens. Une répétition, une saillie, une dissonance ou une bizarrerie vont conduire le lecteur à une pause parce qu'il sent là intuitivement que quelque chose se joue au cœur de l'énoncé. Cet arrêt sur image devient alors un acte créateur puisque le lecteur refonde le texte et d'une certaine manière va le réécrire.

Deux mouvements sont possibles le temps de la lecture :

- un mouvement d'accommodation du sujet à l'objet : le texte devient ce corps que le lecteur s'approprie
- un mouvement d'assimilation de l'objet par le sujet : le texte s'empare du lecteur

Dans le second cas, il semblerait que quelque chose fonctionne du registre de la fonction *conative*. En effet, le point d'origine – le texte – vient « saisir » le lecteur qui, touché par un effet textuel lié à l'usage d'une figure de style en particulier, se trouve comme prisonnier : le texte déposé sous ses yeux est comme « venu » le chercher pour l'atteindre, mû par l'énergie présente dans telle ou telle figure stylistique.

Les extraits « percutants » sont des moments *scriptibles* au sens barthésien, c'est-à-dire susceptibles d'être réécrits en produisant du sens quand d'autres sont simplement *lisibles :* ils sont là à entendre comme une toile de fond ou la ligne de base du texte.

Dans un deuxième temps, ces « bruits » ou « punctum » vont favoriser, de manière inconsciente et automatique chez le destinataire-lecteur, l'ouverture vers tel ou tel champ sémiotique de référence : la peinture, la prose littéraire, le cinéma, la poésie, la neurocognition...

Nous voulons dire par là qu'une image ou un mot vont être associés spontanément au fragment de discours entendu, tenus l'un et l'autre par un réseau de sens et une causalité encore muette à ce moment-là du processus.

Deux de nos chapitres ici présentés parlent de ces effets de « punctum » qui ont chacun ouvert un champ sémiotique spécifique de référence :

- celui intitulé « une peinture intérieure » qui associe fragments de discours schizophrénique et peinture non figurative formelle à la manière des peintres Morellet, Mondrian ou Malevitch ;

- un autre intitulé « le miroir sonore », terme emprunté à ANZIEU (1976) et CASTARÈDE (1989), qui illustre une autre forme de « punctum », sonore cette fois-ci, et qui concerne l'abstraction faux-self nous amenant insidieusement vers le champ de la poésie plus particulièrement celle de Mallarmé.

Dans un autre temps, certains fragments de discours maniaque nous avaient fait évoquer l'art baroque[3], alors que le discours pervers nous avait renvoyée à certaines images de l'expressionnisme.

Ces deux premiers temps de la méthode sont des temps d'ENREGISTREMENT DES DONNEES.

Nous les rappelons :

- identification des « punctum »
- association libre et spontanée vers un champ sémiotique spécifique

Un troisième temps, celui du TRAITEMENT DES DONNÉES EN SYSTEME, sera le temps qui « pose » la clinique. Le destinataire de l'énoncé cherche quelle peut être la correspondance de sens, d'abord muette et énigmatique, entre tel phénomène langagier et telle ouverture de champ. En d'autres termes : pourquoi a-t-il pensé à cela ? Pourquoi a-t-il associé peinture abstraite et énoncé schizophrénique, par exemple ?

Quand une correspondance est saisie par le destinataire, la démarche intégrative et structurelle de la méthode peut opérer.

Deux exemples illustrent cette MISE EN SYSTÈME :

- dans le cas de la peinture abstraite, registre icônique de référence appliqué par le destinataire à un fragment de discours schizophrénique, la volonté du destinataire de « mettre en image et en peinture » les énoncés schizophréniques vient signifier quelque chose : en l'occurrence une problématique autour du domaine des objets du VISIBLE lorsque l'on sait que les énoncés schizophréniques sont marqués par la «fuite des images » (WAWRZYNIAK, 1995 – GRILLIAT, 1999). Quelque chose est à VOIR et à FIXER par le destinataire, qui échappe au locuteur schizophrène pris par l'impossibilité de saisir des images qui se dérobent sans cesse. L'on peut dire que le destinataire met en « image » ce qui fait défaut chez le locuteur schizophrène pris dans l'irréel et l'intangible.

[3] Cf Annexe 6.

- dans le cas du registre faux-self, l'abstraction poétique de Mallarmé vient en écho à l'abstraction poétique du faux-self, signe que quelque chose est à ENTENDRE du côté du destinataire pour le réintroduire ensuite dans le domaine du VISIBLE chez le locuteur. Ce passage opéré par le destinataire à l'enquête, du sensible à l'intelligible, va favoriser *l'incarnation formelle progressive de l'énoncé* dans un mouvement de l'abstrait vers le concret. La substitution fréquente du substantif abstrait au verbe ou au qualificatif qu'on attendrait vient dire, chez le faux-self, son impossibilité à habiter son corps et le primat de l'intellectualisation. Ainsi, l'énoncé « la blancheur de la lumière » contient, dans sa forme, l'abstraction de la formule différemment dite que « une lumière blanche ». L'accent, dans la première séquence, est mis sur le qualificatif ou l'atmosphère alors que l'accent, dans la deuxième séquence, est mis sur le substantif et l'objet. Nous retrouvons la même idée dans l'énoncé « un envol » : cet envol sera identifié à l'enquête comme étant celui d'un oiseau, plus particulièrement une mouette.

Le démarche d'AJUSTEMENT EN ECHO, du destinataire au locuteur, fait que les deux protagonistes de la relation vont se rejoindre à un moment dans un espace d'expérience commune. Ici, le registre poétique. Puis, le destinataire va se démarquer en invitant à l'enquête le locuteur à se réinscrire dans des images communes et concrètes, provoquant ainsi un mouvement d'incarnation et de tangibilité de son énoncé.

De ce mouvement d'*ajustement* locuteur-destinataire, qui appartient au champ de l'inférentiel*, se noue un acte fondateur clinique où jaillit la problématique du sujet.

Nous pourrions décliner cet *ajustement en écho* dans d'autres types d'interaction au Rorschach.

Ainsi, les figures de l'excès, qui opèrent comme « punctum » chez le maniaque et le pervers, amènent à convoquer chez le destinataire, pour l'un l'art baroque, pour l'autre l'expressionnisme. L'excès parle d'être « hors de » : hors de soi chez le maniaque, hors de la loi chez le pervers. Dans les deux cas, les figures de rhétorique à disposition « forcent » le destinataire dans le domaine du SENTI :

- TROP SENTI chez le maniaque, dont les excès d' « éprouvés corporels bruts »[4], font dire à BUCI-GLUCKSMANN (1986) que « les débordements de frontière marquent tous les passages, passages du monde interne au monde externe, de la vie à la mort, du plein au vide ».

KAËS (1988), pris lui aussi au niveau stylistique par une forme d'exaltation et de comblement des sens, parle de « débordement » et de « retrouvailles du moi qui se trouve embrasé par son accord avec l'idéal ! ».

- TROP PEU SENTI chez le pervers, dont le défaut d'éprouvé lui fait scénariser l'obscène et l'intolérable pour jouir par procuration de ce qu'il a pu déposer d'effroi chez le destinataire.

Comme dernière proposition d'illustration d'*ajustement réciproque,* nous citons le champ de la neurocognition appliqué à certains fragments de discours schizophrénique. Ce recours à ce champ théorique particulier nous a fait poser l'hypothèse que, face aux désordres du langage, de la pensée et des éprouvés chez le schizophrène, le recours aux sciences cognitives du côté du destinataire était une façon de réintroduire de la logique là où il n'y en a plus ! Quelque chose n'est pas « pensable » en pleine conscience par le schizophrène, étranger à lui-même, évoquant souvent un cerveau qu'il ne contrôle plus. Ce « non pensé » va être « pensé » et articulé au plan de la logique par le destinataire qui ainsi prend instinctivement le relais du locuteur.

L'ensemble de ces exemples nous fait dire que la *dramatisation de la méthode d'analyse,* ici présentée dans ses trois actes, contient en elle-même l'expression de la problématique en jeu chez le locuteur examiné : c'est ce que nous posons comme démarche herméneutique.

Après notre introduction, nous exposons les grandes lignes du plan de notre HYPERTEXTE, corps de cet essai.

[4] Cf Annexe 5.

Dans une deuxième partie, nous exposerons, en contrepoint, deux méthodes d'analyse appliquées au Rorschach, contrastées dans leur esprit et leur démarche :

- une méthode quantitative : le Système Intégré d'EXNER
- une méthode qualitative : l'approche dynamique de la forme du discours du Groupe de Lausanne.

Deux monographies viendront au soutien de l'exposé :

- la monographie du cas de Mr L, choisi par EXNER, que nous avons intitulée : « Mr L. ou l'effacement du JE »

- la monographie du cas de Mme A., choisi par le Groupe de Lausanne, et que nous avons intitulée : « Mme A. ou le miroir sonore ».

Dans une troisième partie, nous proposons une analyse linguistique dans le champ de la schizophrénie exposée en deux sous-chapitres :

- l'un expose un effet de « punctum » : l'abstraction schizophrénique dans le sous-chapitre intitulé : « Une peinture intérieure »

- l'autre développe une analyse élargie des modalités linguistiques dans la schizophrénie dans un sous-chapitre intitulé « Analyse des processus de pensée au test de Rorschach avant et après la décompensation schizophrénique »

Dans une quatrième partie, nous proposons une analyse linguistique dans le champ de la perversion exposée en deux sous-chapitres :

- l'un expose un effet de « punctum » : l'oxymore* ou figure antithétique dans le sous-chapitre intitulé «Une stylistique masochiste » ;

- l'autre développe une analyse élargie des procédés rhétoriques à l'œuvre dans les aménagements pervers de la personnalité dans le sous-chapitre intitulé : « Quand le mot devient acte au Rorschach ».

Dans notre conclusion, cinquième partie, nous ferons :

- la synthèse des axes organisateurs traités par la linguistique énonciative et pragmatique

- l'analyse des huit points qui constituent les postulats et l'esprit de la méthode

- l'ouverture vers les travaux de recherche futurs qui touchent le domaine de l' « invisible du langage ou l'ombre des mots » ; cette terminologie nous appartient.

Cet essai ne constitue pas un point final mais invite à une ouverture, car *« on écrit avec son désir, on cherche avec son désir, et je n'en finis pas de désirer »* (BARTHES, 1975).

Chercher, désigner, nommer, poser, constituent pour tout chercheur un acte métaphysique d'une valeur absolue, mais sans jamais se départir d'une extrême vigilance pour ne pas être pris dans l'engourdissement de l'habitude, l'aisance des formules toutes faites, les syntagmes figés.

DEUXIEME PARTIE :

MISE EN CONTREPOINT DE DEUX METHODES D'ANALYSE APPLIQUEES AU TEST DE RORSCHACH

Plan détaillé

I/ Analyse du Système Intégré d'Exner : approche américaine quantitative informatisée

A/ Remarques préliminaires sur la méthode

a) Le processus de la réponse Rorschach comme processus de perception

b) La relation examinateur-examiné

c) La complexité de l'outil-Rorschach

d) La traduction du langage en code Rorschach

e) Traitement de la verbalisation

f) Hétérogénéité du matériel verbal : son traitement

g) Les verbalisations inhabituelles ou Cotations Spéciales

h) Les réponses co-déterminées ou Blends

i) La continuité discursive

j) La confrontation de la lecture verticale et horizontale du Rorschach

k) L'ambiguïté du langage et son traitement

l) Intérêt d'une lecture fragmentaire

m) Conclusions

B/ Monographie du cas de Mr L. ou « l'effacement du JE »

a) Introduction

b) Etude de la deïxis impliquée dans l'acte d'énonciation : les marqueurs pragmatiques

° la place du locuteur et du destinataire

° le rôle des déictiques temporels

° le rôle des déictiques spatiaux

c) Analyse du style de Mr L. : les marqueurs stylistiques

° le statut des modalités épistémiques

° le discours « objectif »

° l'indétermination des substantifs

° la multiplicité des syntagmes verbaux à valence passive

° Le traitement spécifique de la donnée « chromatique »

° La saillie inattendue du registre émotionnel dans l'enquête

d) Conclusion

II/ Analyse de la méthode psychodynamique du discours du Groupe de Lausanne : approche qualitative du Rorschach

A/ Remarques préliminaires sur la méthode

B/ Monographie du cas de Mme A. : « Le miroir sonore »

a) Analyse de la forme du discours de Mme A. par le Groupe de Lausanne

b) Analyse du texte de Mme A. selon la méthode linguistique énonciative structurale

- La traduction d'un texte Rorschach comme ré-écriture
- Les marqueurs pragmatiques
- Les marqueurs stylistiques
  - ° les figures qui affectent la syntaxe
  - ° les figures qui affectent les sonorités
  - ° les figures qui affectent le lexiques selon des critères sémantiques

C/ Conclusions

Note : Les protocoles de Rorschach de Mr L. et de Mme A. sont situés en Annexes 1 & 2, à la fin de ce volume.

I) ANALYSE DU SYSTEME INTEGRE D'EXNER : approche américaine quantitative informatisée

A) REMARQUES PRELIMINAIRES SUR LA METHODE

Le protocole de Mr L. étudié ici est extrait du manuel intitulé *Le Rorschach, un Système Intégré* produit par EXNER et traduit par ANDRONIKOV – SANGLADE (1995).

Très fidèle à l'esprit des travaux d'EXNER, ANDRONIKOV-SANGLADE, Professeur de psychologie clinique à l'Université de Paris X, anime de nombreux séminaires de formation continue dans différentes universités européennes. Elle est reconnue sans contestation aucune comme sa collaboratrice la plus proche en Europe, à l'origine d'un travail considérable d'initiation à la méthode et de divulgation de l'avancée des travaux scientifiques de l'auteur et de ses collaborateurs.

Sa triple « compétence » - en langue américaine, dans la pratique du Rorschach et dans sa connaissance aiguë de l'esprit de la méthode Exner- réduit le champ d'erreurs possibles et de faux-sens souvent présents dans les traductions.

Le manuel de référence cité expose de façon rigoureuse et circonstanciée la méthode d'analyse quantitative défendue par EXNER. Cette méthode est l'aboutissement de multiples travaux expérimentaux en amont dont la finalité fut l'exploration minutieuse des différentes méthodes d'analyse américaines préexistantes à la sienne.

Après un récapitulatif historique des cinq systèmes de cotation les plus utilisés dans les années 50 aux Etats-Unis (Rapaport en 1946, Beck en 1952, Piotrowski en 1950, Klopfer en 1956 et Hertz en 1952), Exner démontre le caractère hétéroclite de l'utilisation du test de Rorschach qui pourrait se résumer ainsi : à chacun sa consigne d'administration, ses modalités de passation, ses critères de cotation et son système d'interprétation. Il en conclut que *« la notion d'UN Rorschach participe d'un mythe plutôt que d'une réalité »*.[5]

[5] L'ensemble des citations présentées par la suite dans notre texte et qui sont attribuées à EXNER sont extraites du manuel traduit par ANDRONIKOV-SANGLADE en 1995. Nous n'en rappellerons pas l'année de publication à chaque citation.

Les enquêtes préalables à l'établissement de son Système Intégré ont montré que 22% des praticiens avaient abandonné toute forme de cotation et utilisaient exclusivement une analyse subjective de contenus. 232 praticiens sur 308 reconnurent qu'ils avaient personnalisé leur cotation d'où, après plusieurs études expérimentales sur les variables de la situation-Rorschach, la volonté d'EXNER de standardiser l'administration de la consigne, les critères de cotation et d'interprétation. L'objectif prioritaire de sa démarche méthodologique fut la démonstration de la validité scientifique de ce test, validité controversée à cette époque.

a) Le processus de la réponse Rorschach comme processus de perception

EXNER, après un débat critique sur l'utilisation « projective » du Rorschach, faisant ainsi référence à la soudaine prolifération des travaux du courant psychanalytique et des concepts psycho-dynamiques appliqués à ce test, réhabilita un travail centré sur la PERCEPTION. Il voulait, dit-il, respecter l'esprit d'Hermann RORSCHACH (1947) qui considérait que *« le processus de la réponse était un processus de perception et/ou d'aperception »*. EXNER nuancera cette position radicale en disant que *« le Rorschach n'avait pas été conçu comme une méthode projective, ni développé comme telle pendant les deux premières décennies de son utilisation. Il est toutefois vrai que la nature de la procédure du test ainsi que l'ambiguïté du stimulus permettent une grande variété de réponses. Il est vrai aussi que la complexité des formulations des réponses peut être révélatrice du sujet »*.

EXNER envisage le Rorschach comme une « tâche de résolution de problème » où face à un choix multiple de réponses, le sujet examiné doit décider de celles qui seront pertinentes et transmissibles à l'examinateur. *« La nature du test force le sujet à convertir la tache en quelque chose qu'elle n'est pas. Le sujet est confronté à une situation particulière de résolution de problème qui suppose un certain degré de violation de la réalité »*. L'auteur cite CATTELL (1951) qui le premier, selon lui, nota que *« le sujet est prié de fournir quelque chose qui ne s'y trouve pas vraiment (...) et exige du sujet une fausse perception du stimulus. Cette fausse perception le pousserait à projeter quelque chose de lui-même dans la réponse »* .

Si la notion de « projection » n'est pas remise en question par EXNER, ce n'est pas la définition au sens freudien, celle liée aux mécanismes inconscients, qui est adoptée, mais celle formulée par MURRAY (1938).

b) La relation examinateur/examiné

EXNER se centre sur les mécanismes en jeu dans l'activité perceptive au Rorschach, d'où une cotation très élaborée enrichie de nouveaux symboles et combinaisons pour approcher au plus près ce qui est VU par le sujet examiné.

Cette centration sur les mécanismes en jeu dans l'activité perceptive ne lui fait pas négliger l'importance de la relation examinateur/examiné et son impact sur la qualité de la productivité finale du sujet.

Ainsi, dans des études expérimentales préalables au Système Intégré, il évalua l'impact de la place occupée dans l'espace par l'examinateur (face à face, côte à côte), celui du choix des mots dans l'administration de la consigne, celui encore des mimiques et expressions non verbales de l'examinateur, de son sexe, de sa familiarisation avec la pratique du test, sur la réponse Rorschach. Ces études donnent lieu à des conclusions extrêmement intéressantes sur l'impact du cadre dans le processus de la réponse au Rorschach. Il démontrera qu'un renforcement verbal ou non-verbal peut modifier les fréquences de certains types de réponses, mais il ne précise pas la nature ou la qualité du type de réponse en question, ce que nous regrettons. Seule la quantité (augmentation ou diminution de la productivité) est évaluée, la qualité intrinsèque des énoncés ne l'est pas, problématique qui appartient au champ de la « linguistique énonciative » représentée par BENVENISTE (1966, 1974), KERBRAT-ORECCHIONI (2001, 2002), MAINGUENEAU (1993) et qui nous concerne. Dans le domaine de la psychanalyse appliquée aux méthodes projectives, revendiquée par l'Ecole de Paris, la question de l'impact de l'examinateur sur l'examiné est posée : *« Nous insistons sur le poids de la relation, sur l'importance des facteurs subjectifs, personnels, dans la détermination d'un discours dont l'analyse sera, elle aussi, tributaire des implications du psychologue. C'est dire également à quel point nous sommes éloignés d'une situation standardisée, d'une conception anonyme et mécanisée du test. »* CHABERT (1998) poursuit : *« Le clinicien, sensible aux particularités de cette relation qui passe par des indices ou des signes hors protocole »* confrontera dans un travail de liaison les manifestations hors protocole et celles intra-protocole, afin d'en évaluer l'harmonie ou l'écart.

Notre méthode d'analyse linguistique, comme nous le verrons, a comme particularité d'intégrer dans un ensemble unique les deux types de messages produits.

EXNER reconnaît que *« l'examinateur se trouve impliqué dans une procédure complexe qui repose pour une grande part sur son expertise en matière de cotation »*. Un bon

examinateur exerce selon lui constamment son jugement pendant la passation du test. Ces propos témoignent de façon explicite de l'importance qu'il accorde au savoir et à l'expérience clinique de l'examinateur pour aborder la cotation de telle sorte qu'elle soit une traduction fidèle des séquences linguistiques obtenues au Rorschach. Si l'on respecte l'esprit du propos d'EXNER, on en déduit que, pour cet auteur, la cotation ne saurait être l'application méthodique mais non éclairée d'un code-Rorschach : une bonne traduction en langue Rorschach (cotation) va de pair avec une bonne compréhension des séquences linguistiques analysées au plan morphosyntaxique et sémantique. Dans l'énoncé, l'esprit doit être compris autant que la lettre, le sens implicite autant que l'articulation explicite de la chaîne parlée.

La relation examinateur/examiné fut un des sujets de préoccupation majeure d'EXNER lors de l'élaboration du *Comprehensive System*, préexistant au *Système Intégré*. Nous le citons : « *L'impact de l'examinateur ou des signaux qu'il émet ne devrait pas être sous-estimé dans aucune situation de test et à fortiori au Rorschach* ». SCHACHTEL (1945) fut un des premiers à conceptualiser ce phénomène. Néanmoins, ces remarques étant posées, il semble qu'EXNER ne se soit soucié de l'impact de l'examinateur que dans la mise en place du cadre du testing. Il a évalué toutes les variations possibles jugées parasites car témoins de la subjectivité de l'examinateur. En affinant toujours plus les modalités de passation, il a tenté d'effacer toute marque de sa présence. Une fois la situation de test mise en place dans le strict respect des consignes d'administration, il n'abordera plus l'impact et le rôle de l'examinateur sur la facture même de la séquence linguistique obtenue.

Nos approches divergent à ce point-là de l'analyse car le CONTENU de la réponse autant que le CONTENANT du cadre porte une part de l'empreinte de l'examinateur. Il n'y a pas d'un côté une forme et de l'autre des conditions d'énonciation. L'énonciation suppose un locuteur, un destinataire, un moment et un lieu particuliers. Cet ensemble définit la SITUATION D'ÉNONCIATION, ce que nous analysons.

Le fait qu'un texte soit destiné à être dit à haute voix et écrit par un tiers destinataire dans tel espace, tel temps et tel contexte, a « *une incidence radicale sur son mode d'existence sémiotique* » (MAINGUENEAU, 1993). Loin d'évacuer ce qui relèverait selon EXNER d'une subjectivité regrettable du côté de l'examinateur, nous décidons d'intégrer cette variable dans l'analyse en posant comme objet d'observation l'interaction examinateur/examiné.

Les effets induits par la présence de l'examinateur sont intrinsèquement liés à la situation d'observation. *« Le statut des sujets énonçants et de ceux à qui ils sont sensés s'adresser est inséparable des genres de discours utilisés »* (MAINGUENEAU, 1993). L'interdépendance examiné/examinateur ou locuteur/destinataire ou énonciateur/co-énonciateur, pour reprendre un terme de CULIOLI (1979), est une des données de l'acte d'énonciation. MAINGUENEAU (1993) dit : *« tout sujet (toute réponse) est le corrélat d'un destinataire, d'un co-énonciateur »* .

Depuis les travaux scientifiques dans le domaine de la physique quantique (HEISENBERG,1972), il est admis qu'il n'y a pas d'un côté un sujet observant et d'un autre un sujet observé. C'est un SYSTÈME observant/observé qui est évalué, et ceci d'autant plus que nous travaillons sur une matière vivante, ambiguë, arbitraire, source de malentendus et de réajustements qui comporte une large part d'implicite, à savoir le langage.

Dans une démarche scientifique, il nous paraît plus juste d'intégrer dans l'analyse les différents composants objectivables de la situation d'énonciation et leurs effets réciproques plutôt que de chercher à réduire ou faire taire certains de ces effets intrinsèques à la situation et par là même incontournables. Au niveau de l'analyse d'un matériel verbal, faire « comme si » il n'était question que du traitement du seul registre objectif correspond à notre avis à une démarche fallacieuse.

c) La complexité de l'outil-Rorschach

La cotation suppose une claire connaissance de l'outil utilisé et de la psychopathologie, son terrain d'application en ce qui nous concerne. Elle n'a de pertinence que manipulée par un examinateur expérimenté et ne saurait palier à un manque du côté de la connaissance clinique. Trop souvent, des étudiants débutants et des jeunes psychologues peu expérimentés se réfugient dans la pratique des tests afin, pensent-ils, de repérer dans le rebus fascinant du psychogramme du Rorschach la réponse à leurs questions cliniques. Or il n'existe de pratique du Rorschach pertinente qu'associée à une pratique clinique pertinente. Pour trouver réponse à la question diagnostique préalable posée par l'examinateur, encore faut-il savoir ce qu'évalue très précisément le test, en connaître ses limites, ses possibles et savoir comment intégrer les données pour les articuler dans une analyse structurale d'ensemble cohérente, lisible et partageable avec d'autres.

Le Rorschach, outil extrêmement complexe au niveau de l'analyse, quel que soit le champ conceptuel ou d'observation de référence, ne peut en aucun cas être improvisé dans sa pratique à la manière d'un candide qui jetterait au hasard les cartes d'un jeu sur la table pour y lire un message latent. Le Rorschach, outil diagnostique et de recherche majeur, ayant donné lieu à ce jour à plus de 2000 publications internationales au cours des vingt dernières années (BERNAUD,1998), nécessite pour une pertinence scientifique *la répétition inlassable d'une pratique éclairée*, comme un musicien fait ses gammes au quotidien. Cette pratique seule permet de manière empirique d'aboutir, au-delà d'un certain confort dans sa pratique, à une certaine fréquence de données afin de saisir les regroupements possibles des réponses et d'inclure ensuite chaque sujet examiné dans un des groupes de référence. De la même manière, CHABERT (1987) dit : *« c'est la force empirique d'une expérience régulièrement corroborée qui importe »*.

d) La traduction du langage en code Rorschach

Notre réflexion concerne la place accordée au champ de L'IMPLICITE et du sens latent présent dans toute séquence linguistique et à partir de là, les questions posées par la traduction d'un texte en code Rorschach.

Traduire mot à mot un Rorschach en le cotant sans en comprendre le sens implicite et l'enjeu communicationnel aboutirait à un contre-sens. D'où pour nous l'impossible négligence de la dimension pragmatique du langage et de ce qui se joue quand deux protagonistes sont en interaction verbale. Le Système Intégré, qui revendique une objectivité dans l'analyse, néglige à notre sens cette donnée incontournable dans le champ de la linguistique. Si l'objectif d'EXNER est de traduire au plus près ce qui est vu par le sujet, il ne peut faire l'économie de ce qui en est DIT puisque l'épreuve proposée n'est pas une épreuve gnosique au sens neuropsychologique, c'est-à-dire une épreuve mettant en jeu la seule reconnaissance et discrimination visuelle. Le protocole de Rorschach, matériel verbal analysé, est un TEXTE appliqué à du VISUEL. Qui dit TEXTE dit LANGAGE, avec ce que ce domaine comporte d'ambiguïté liée à la polysémie des mots.

« Le langage scientifique ou technique revendique légitimement l'univocité et l'unidimensionnalité des signes, alors que la polysémie des mots de la langue naturelle (qui

est notre outil dans le cas des méthodes projectives) *en assure la richesse expressive »*, dit FARAGO (1999). Nous ajouterons que la polysémie des mots en complexifie l'analyse.

e) Traitement de la verbalisation

Un deuxième point de désaccord concerne le traitement de la verbalisation. EXNER a montré sa sensibilité particulière à la question de la verbalisation, à la fois dans ses consignes concernant la retranscription par écrit du matériel verbal obtenu, et dans l'introduction très intéressante dans le psychogramme de ses COTATIONS SPÉCIALES censées répertorier certaines figures de langage inhabituelles, déviantes ou inappropriées dans le contexte. *« La verbalisation doit être relevée VERBATIM »*, dit-il. Il insiste sur la fidélité absolue du texte écrit par l'examinateur par rapport à celui oral produit par l'examiné. Il veut ainsi réduire les opérations de transformation linguistique parfois inconscientes réalisées par certains examinateurs pour rendre les énoncés plus lisibles, ou admissibles au plan de la logique et respectueux des règles grammaticales.

Nous savons combien certains examinateurs inexpérimentés, dans la retranscription, négligeront des termes jugés anecdotiques. D'autres résumeront certaines phrases très longues, difficiles à retranscrire par écrit du fait du débit ou du désordre de leur agencement, d'autres colmateront certains trous dans le texte en introduisant des maillons manquants, les deux discours examinateur/examiné se trouvant ainsi confondus. Nous connaissons ce propos si souvent entendu lors des séances de supervision de protocoles de Rorschach lorsque la syntaxe du côté de l'examiné présente quelque défaillance au plan formel. Aussitôt l'examinateur s'en excuse et justifie ainsi « l'erreur » : « J'ai dû mal comprendre ou mal écrire ! ». Or c'est précisément dans ces craquées de langage, ces erreurs formelles que s'expriment certains troubles cognitifs et affectifs bien spécifiques.

Les travaux de HUSAIN et ROSSEL (2002) sur la « transmissibilité au Rorschach » sont sur le sujet très éclairants : *« Les jeunes professionnels ont souvent une propension, particulièrement en raison de leur peur de la pathologie, à corriger spontanément les erreurs, à combler les lacunes d'un discours, à introduire des liens là où le sujet examiné n'en a pas énoncés. Il s'agit d'une tendance humaine générale, dans le but de maintenir des relations sociales ou pseudo-sociales, or le problème ne se pose pas en ces termes quand il s'agit de se prononcer sur le fonctionnement psychique d'un patient ou d'un expertisé. SCHAFER (1954)*

met clairement l'examinateur en garde contre la tentation de combler le discours du sujet et propose d'ailleurs qu'un tel phénomène soit retenu pour sa valeur diagnostique ».

Les travaux de l'Ecole de Paris vont dans le même sens d'une prise des protocoles obéissant à un certain nombre de règles garantissant la rigueur de la démarche : *« Il est préférable que le clinicien note par écrit les associations du sujet, en respectant absolument les caractéristiques de son discours : pas de résumé, pas d''etc', pas de rectification grammaticale... »* (CHABERT,1998).

Dans le champ de la phénoménologie, MINKOWSKA (1956) a produit des travaux d'importance sur l'intérêt de relever certaines expressions dites inappropriées mais à l'éclairage psychopathologique, pathognomoniques de certaines pathologies.

COSNIER (1975), WARWZINIACK (1995), dans des perspectives théoriques différentes, psycholinguistique et phénoménologique, ont porté une attention toute particulière au langage.

Nous partageons avec l'ensemble de ces auteurs l'idée d'une retranscription VERBATIM des propos du sujet examiné, en respectant les termes exacts, les silences, les hésitations, les répétitions et les erreurs de langage. Ce souci est d'autant plus justifié dans notre méthode, qu'elle repose pour une large part sur l'analyse de la trame du discours, du TISSU DISCURSIF, plus que sur le fond (contenus et thèmes).

EXNER reconnaît l'intérêt des études de SCHAFER (1954)qui insiste sur la tonalité émotionnelle de la verbalisation et de LINDNER (1943), un des premiers à promouvoir l'analyse de contenus. LINDNER (1943) citait à l'appui des cas où *« la configuration formelle des données ne permettait pas d'établir un diagnostic juste de sujets psychopathes alors qu'une analyse de la verbalisation le pouvait ».*

Curieusement, après ces allusions du plus grand intérêt, EXNER se rétracte et se réfugie dans l'argument de RORSCHACH (1947) lui-même qui avait une confiance très modérée dans la valeur interprétative du matériel verbal. RORSCHACH insista sur le fait que *« ce test ne provoque pas un processus d'association libre mais que si une idéation inconsciente ou subconsciente survient au cours du test, elle se manifestera dans le contenu ».*

Il est possible que cette position de méfiance par rapport à l'analyse du matériel verbal soit réactionnelle à certains écrits de chercheurs rorschachiens, marqués par l'extrapolation hasardeuse de la théorie psychanalytique, confondant association libre sur le divan et association d'idées au Rorschach. EXNER ajoute qu' *« il serait tout à fait erroné de croire que toutes les réponses ont quelque chose de particulier à apporter »*. Par ces mots, il dénonce la symbolisation parfois excessive, voire inadéquate appliquée à des contenus au caractère neutre.

Notre objection est la suivante : si certains contenus ont un caractère « neutre » au plan d'une symbolique freudienne, sont-ils pour autant INSIGNIFIANTS ? Quelle place ont-ils dans le discours et quelle fonction dans la communication ? Enfin, si certaines réponses n'ont rien de particulier à apporter, pourquoi les coter et les inclure dans le psychogramme ?

Dans le Système Intégré, toutes les séquences linguistiques sont cotées dans la mesure et la limite du système qui multiplie pourtant le nombre d'éléments pris en compte. Cet effort de traduction au plus près de la séquence linguistique obtenue n'évite pas la part de non cotable et de négligence d'une partie du matériel verbal. Malgré l'invention d'autres symboles, rubriques et catégories, certaines données linguistiques ne trouveront pas de moyens de traduction dans les colonnes du psychogramme. EXNER dit de façon paradoxale qu'il faut que *« toutes les composantes apparues dans la réponse soient incluses dans la cotation »* et reconnaît, dans le même temps, que *« bien qu'une partie de la substance de la réponse soit perdue dans le processus de traduction des mots en symboles ou cotations, les données obtenues grâce à ces cotations permettent d'évaluer des styles de réponses et d'autres caractéristiques psychologiques du sujet d'une manière unique »*.

Cette affirmation établissant qu'une partie du discours analysé est suffisante pour l'appréhension globale d'un sujet aurait mérité une démonstration scientifique. Ainsi peut-on dire qu'une partie d'un discours (le sous-ensemble cotable) renvoie au Tout du texte exprimant le caractère métonymique de la méthode. Peut-on dire que le cotable, partie du Tout, constitue un « absolu » du sujet après la multiplication des filtres utilisés ?

Dans la méthode d'analyse linguistique qui nous concerne, si nous n'appréhendons pas le tout du texte, puisque nous revendiquons d'opérer certaines coupes sémiotiques particulières, c'est parce que les fragments de discours retenus sont considérés par nous comme étant porteurs d'un sens particulier. Cette sélection au cœur du texte est un choix

éclairé. Dans le cas d'EXNER, ce choix résulte non pas de cette conviction particulière, mais d'un choix « par défaut » : ne pouvant tout coter, il ne prendra en considération que ce qui, pour lui, est cotable. Cette remarque critique vaut pour l'ensemble des cotations quantitatives réalisées à ce jour.

f) Hétérogénéité du matériel verbal : son traitement

Nous faisons le choix, pour rendre compte de l'hétérogénéité du matériel verbal obtenu, d'évaluer les différents niveaux de langage en jeu et de les analyser sans en négliger certains aspects. Il n'y a pour nous, dans une perspective sémiologique, ni paroles vaines, ni paroles insignifiantes. Il y a des creux et des pleins du discours, des formules qui font saillie dans l'ensemble d'un texte, des énoncés explicites et d'autres ambigus, mais il n'est rien qui ne signifie quelque chose.

Différents niveaux de langage existent ou différentes fonctions, selon JAKOBSON (1963, 1973) : fonctions référentielle, expressive, conative, phatique*, métalinguistique et poétique. Certaines séquences ont pour fonction de nommer et désigner les objets perçus ou représentés (fonction référentielle), d'autres expriment la tonalité émotionnelle ou affective attribuée au stimulus ou à la représentation (fonction expressive), d'autres commentent la qualité de la production émise ou l'éclairent de références personnelles anecdotiques (fonction métalinguistique), d'autres encore font appel à une intervention ou une réaction du côté de l'examinateur (fonctions conative et poétique), enfin certaines s'assurent du maintien d'un contact avec l'interlocuteur et de la pertinence ou non de la réponse avancée (fonction phatique).

Plusieurs de ces fonctions sont parfois présentes au sein d'un même test de Rorschach et ont des missions « pragmatiques » spécifiques. Le plus souvent, une de ces fonctions prévaudra sur les autres, donnant une teinte, un *style*, particulier au texte, ce qui dans le champ de la psychopathologie n'est pas *insignifiant*. Dans cette perspective sémiologique qui consiste à « faire *signe* de tout bois », pour parodier une expression connue, aucune formule n'est anodine ou *insensée*. Nous illustrons, dans nos travaux exposés dans cet essai, le primat de l'exercice de la fonction conative du langage chez le sujet pervers[6], celui de la fonction

[6] Cf 4ème Partie

poétique chez le sujet faux-self[7] et celui de la fonction référentielle chez le sujet schizophrène[8].

La réduction ou le nivellement de l'ensemble des séquences linguistiques obtenues à un seul niveau de langage, comme si toutes les séquences relevaient de la même fonction, ne rend pas compte de la variété subtile des différents registres mobilisés dans la communication.

La finalité méthodologique du Système Intégré étant l'analyse de la PERCEPTION, tous les critères retenus dans le système ont pour mission d'éclairer et de soutenir l'analyse de ce qui est VU par le sujet examiné et non de ce qui est DIT, d'où la logique interne et la cohérence du système.

Notre téléologie est d'analyser ce qui est DIT de ce qui est VU. L'ordre des priorités étant différent, le champ d'observation aussi, et la méthode sera donc adaptée au besoin qui soutient la démarche envisagée.

g) Les verbalisations inhabituelles ou Cotations Spéciales

Nous avions évoqué plus haut l'intérêt d'EXNER pour certaines formulations inappropriées ou inhabituelles à l'origine de 6 de ses 14 cotations spéciales ayant trait à la verbalisation. EXNER pondère la cotation *« en fonction du degré de dégradation du discours et de l'importance du désordre cognitif qu'elle récuse »*, comme nous le mentionnons dans notre article « *Six cotations spéciales du système synthétique d'EXNER comme indicateurs des troubles de la pensée chez les schizophrènes paranoïdes* » (FLEIG, REBOURG, HASSLER, 1989,)[9].

Le symbole DV (*deviant verbalisation*) est la cotation attribuée à toute utilisation déformée d'un mot, à tous les modes d'expression idiosyncrasiques qui viennent s'insérer dans le langage au travers du mot. D'un point de vue linguistique, le DV rejoint la notion d'ÉCART SEMANTIQUE développée par BERTAGNI et BRACINI (1979). Dans notre

[7] Cf 2ème Partie
[8] Cf 3ème Partie
[9] Cf. Annexe 3.

article, nous développons certaines particularités langagières du discours schizophrénique susceptibles de rentrer dans les catégories spéciales d'EXNER.

EXNER dit que *« lorsqu'il survient un désarroi cognitif, qu'il soit momentané ou plus durable, il se manifeste souvent dans la verbalisation. Dans les réponses Rorschach, cela peut se passer de trois manières différentes : (1) verbalisation particulière, (2) combinaison inappropriée ou (3) logique inappropriée »* .

La première catégorie, qui nous intéresse plus particulièrement, dite *« verbalisations particulières »* comprend deux cotations spéciales : DV (*deviant verbalisation*) et DR (*deviant response*) *« qui doivent être différenciées selon leur degré de bizarrerie. On indiquera toujours s'il s'agit d'un niveau 1 ou 2 »*.

Dans les cotations spéciales pour les verbalisations particulières, l'une (DV) porte sur un dérapage ponctuel d'un mot et l'autre (DR) sur un segment entier de réponse. *« Les deux sont caractérisées par des modes idiosyncrasiques d'expression qui interfèrent avec la capacité de communication du sujet »* .

- les verbalisations déviantes, ou DV, vont de la redondance (ex : un cadavre mort) au néologisme, fait linguistique plus grave (ex : un cranoncule) ;
- les réponses déviantes, ou DR, se manifestent soit dans des phrases à côté (ex : on pourrait voir une souris, ma mère en avait horreur), soit dans des réponses circonstanciées sous forme d'associations libres, de commentaires absurdes annexes et de fuites des idées.

EXNER dit que *« dans une réponse DR, le sujet erre parfois sans but et bien souvent il ne revient même pas à l'objet dont il parle...<u>une réponse DR n'est pas nécessairement bizarre mais inappropriée car hors contexte</u>. Le commentaire peut être tout à fait justifié dans un autre contexte. Rapaport pensait que ce type de réponse indiquait une perte de distance par rapport à la tâche »*.

Dans ce commentaire, EXNER ne dément pas l'intérêt d'une analyse du <u>contexte</u> d'énonciation telle que préconisée par la pragmatique du langage.

Les cotations spéciales ont l'intérêt de repérer et QUANTIFIER certaines caractéristiques verbales, jusqu'à EXNER uniquement envisagées de manière qualitative.

Ce répertoire des verbalisations inhabituelles, déviantes ou singulières, permet un traitement quantitatif, mais n'est accompagné d'aucune démarche sémiologique autour du SENS des SIGNES observés. Les cotations spéciales sont envisagées comme des indices importants dans l'étude des dérapages cognitifs. Leur présence en grand nombre atteste d'un *« désarroi cognitif »*, certes objectivé mais non explicité.

h) Les réponses co-déterminées ou BLENDS

Parmi les novations du Système Intégré, nous citerons le traitement particulier de ses réponses co-déterminées ou BLENDS. *« Le terme association de déterminants (BLEND) signifie que plus d'un déterminant a été utilisé dans la formation de la réponse »*. Les déterminants possibles sont au nombre de 9 dans le Système Intégré : la forme, la couleur (chromatique et achromatique), l'estompage (texture – diffusion – profondeur), la perspective formelle, la spécularité (réponses « paires » et « reflets »), et le mouvement (humain, animal ou attribué à un objet – de nature actif ou passif). Pour EXNER, *« la question de savoir quelle méthode employer pour rendre compte des déterminants multiples a donné lieu à des controverses entre les différentes écoles... C'est Klopfer (1942-1954) qui s'éloigna le plus de l'approche proposée par RORSCHACH. Il postula en effet qu'un seul déterminant peut être premier dans la formation d'un percept et il sépara le déterminant premier ou principal des autres déterminants cotés comme additionnels »*. Cette procédure, selon EXNER, constitue l'un des défauts principaux du système Klopfer *« ce qui est corroboré par le fait que les critères de hiérarchisation des déterminants dans les réponses sont quelque peu arbitraires »*, avis que nous partageons.

EXNER fait le choix de citer l'ensemble des déterminants en jeu dans le processus de réponse, sans les hiérarchiser en « principal » et « secondaire ». Chacun des déterminants de la réponse est séparé d'un autre par un point. L'ensemble des déterminants de la réponse est posé sur une même ligne d'écriture dans la deuxième colonne du psychogramme.

Nous citons pour illustration l'exemple de cotation du protocole de Mr L. pour un énoncé de la planche IV :

« ça pourrait être un gorille assis sur un tronc d'arbre ».

EXNER propose la cotation : FMP.FD.FTo

Les déterminants multiples mis les uns à la suite des autres peuvent éclairer soit un seul objet, soit plusieurs objets, à la condition qu'ils soient mis dans une relation de proximité ou de sens. Ce deuxième cas de figure vaut pour l'exemple précité de la planche IV du protocole de Mr L. qui met en relation deux référents, un gorille et un tronc d'arbre.

Un autre exemple est extrait du manuel, nous le citons (Planche IV) :
« On dirait un serpent ou un ver de terre qui est en train de sortir de dessous une feuille »

À l'enquête, le sujet examiné justifie le serpent « à cause de rayures » et précise que « la feuille est noire comme une feuille morte ».

EXNER cote ainsi la réponse : FMa.FY.C'F.FD.

Nous traduisons :
La cotation fait état de l'action réalisée par l'animal « en train de sortir » (FMa), des rayures qui ont induit la référence au serpent (FY), de la couleur noire de la forme indéterminée de la feuille morte (C'F), et de l'inscription dans l'espace des deux objets mis en rapport (FD).

Nous observons là que sur une même ligne d'écriture sont situés indifféremment les déterminants qui éclairent l'objet animal et ceux qui éclairent l'objet botanique. Nous relevons dans ce procédé UNE CONTRACTION DANS UNE SEULE SÉQUENCE de phénomènes qui appartiennent à deux objets différents.

Si la cotation EXNER a le mérite de restituer par cette écriture l'opération perceptive complexe d'une mise en rapport de deux objets différents, néanmoins elle rend confuse l'attribution d'une qualification respective aux deux objets en question. Les déterminants alignés et juxtaposés mêlent des variables qui sont dans la séquence linguistique différemment distribuées.

Dans le champ de la linguistique à titre de démonstration, c'est comme si au terme de la lecture d'un texte, le destinataire choisissait pour l'analyse de mettre dans deux espaces cloisonnés, d'un côté les qualificatifs regroupés indépendamment de leurs référents respectifs et d'un autre côté les substantifs cités sans souci de leur place et de leur fonction sur l'axe syntaxique. Par ce classement arbitraire, ne respectant plus les lois de la chaîne parlée dans notre langue, nous arriverions à une écriture dadaïste, à la manière des surréalistes !

i) La continuité discursive

Les lois de la linguistique insistent sur le rôle de la place du mot sur l'axe de la chaîne parlée, l'axe syntagmatique. Le même mot que l'on fait circuler sur l'axe du langage, le positionnant à des places variables, prend des sens différents : tantôt sujet, tantôt objet, tantôt élément clé moteur, tantôt élément contingent anecdotique et circonstanciel.

Décider de bousculer l'ordre des mots et leur agencement sur l'axe du langage, c'est faire fi du principe qui préside tout énoncé, à savoir la création d'un équilibre entre ce que les linguistes appellent le principe de *cohésion* et le principe de *progression*. En effet, tout texte, pour respecter une dynamique cohérente, doit répondre à la double obligation d'une *liaison* entre plusieurs séquences de phrase, qui lui assure la cohésion, et d'une *progression* entre les différentes séquences en question. La temporalité et la logique ne peuvent être absentes d'un texte si l'on veut respecter une certaine forme de cohérence.

C'est ce que dit ADAM (2005) dans *La linguistique textuelle* avec ses termes : « *Tout texte se trouve pris dans une contradiction entre sa cohésion (liée à la structure thématique, à la connexion et à la concaténation des éléments successifs) et sa progression* ».

La lisibilité d'un texte repose donc sur la double nécessité d'une cohérence horizontale (cohésion) et verticale (progression). TISSET (2000) dit que « *la cohésion d'une phrase ou d'un texte assure l'intelligibilité du propos parce que l'information est délivrée en continu grâce aux chaînes anaphoriques* et aux isotopies** ». Il y a intelligibilité de la phrase si certains mots d'un même énoncé renvoient à un référent unique. Dans le cas de la cotation quantitative, les référents volent en éclats. Ne restent que les déterminants juxtaposés renvoyant à des référents multiples de façon indifférenciée. Ainsi, les déterminants sont

rassemblés dans la deuxième colonne du psychogramme, isolés des référents ou contenus, répertoriés dans la troisième colonne, et subissant un traitement statistique d'une autre nature.

L'isotopie aussi assure la cohésion d'une série de phrases et son intelligibilité. *« Pour ce qui nous concerne,* dit TISSET (2000), *l'isotopie peut se définir comme la répétition de sèmes* dans un texte... On parlera de sèmes contextuels pour la récurrence d'expressions ou de contenus. Les isotopies sont comme des guides de lecture qui permettent au lecteur de ne pas s'égarer, de bien percevoir la continuité discursive ».*

Dans l'éclatement des déterminants, isolés de leurs référents respectifs, l'idée d'une CONTINUITÉ DISCURSIVE disparaît. Or, l'évaluation de la présence ou non d'une continuité discursive dans un texte est pour nous du plus grand intérêt au niveau diagnostique, l'évaluation de ce qu'ADAM (1989) nomme les *« opérations de textualisation »*. Il cite entre autres les opérations de LIAGE comme :

- les LIAGES DU SIGNIFIÉ qui assurent la continuité référentielle et la cohésion isotopique ;
- les LIAGES DU SIGNIFIANT dans les réponses phoniques (allitérations), rythmiques, lexicales (répétitions, dérivations*), morphosyntaxiques (polyptotes*) ;
- les CONNEXIONS : connecteurs (certes, mais, car...) et organisateurs (puis, d'autre part, en somme...).

Nous avons, dans une publication antérieure intitulée *« Identification et qualification »*[10], longuement développé l'idée d'une discontinuité discursive chez le sujet schizophrène qui multiplie ce qu'en linguistique on nomme les asyndètes*, ou juxtapositions de propositions indépendantes sans organisation logique d'ensemble. L'approche pointilliste et atomiste inhérente à la démarche de cotation est incompatible avec l'idée même d'une évaluation de la présence ou non d'une continuité discursive. Cette évaluation ne peut que relever d'une approche structurale.

[10] Cf Annexe 10.

La cotation française aurait dédoublé la séquence du protocole d'EXNER sur deux lignes d'écriture : l'une concernant le référent « serpent », l'autre « la feuille morte ».

Nous sommes là dans une démarche strictement inverse de celle adoptée par EXNER, à savoir qu'il y a dans ce choix de transcription la claire différenciation des deux référents, mais il y a aussi la négligence de l'organisation perceptive d'ensemble présente dans la mise en rapport de ses référents. La cotation française éclaterait donc en deux propositions indépendantes, ce qui relève dans le texte de deux propositions articulées entre elles, une proposition principale et une proposition circonstancielle.

Les deux cotations, française et américaine, n'ayant pas pour objet d'observation *l'organisation interne du discours*, ne prennent pas en compte les modalités discursives et les enchaînements interphrastiques, ce que nous faisons.

Le LIAGE discursif concerne à la fois la phrase et le texte :

« La phrase n'est pas un tas de mots » (TISSET,2000). Les mots sont liés entre eux par des marques morphosyntaxiques et par leur sémantique. *« Le Français contemporain n'étant pas une langue casuelle, les fonctions sont marquées par un ordre canonique. Si l'ordre est différent, il faut en rechercher les raisons du bouleversement ».*

De la même manière que l'ordre des mots peut révéler la subjectivité du locuteur et nous permettre de comprendre ce qui, dans une phrase, a le plus de poids pour lui, de la même manière, l'absence de lien entre des propositions ou, à l'inverse, la surproduction de liens sont l'une et l'autre démonstratives du style du locuteur.

C'est de la Suisse que vient l'élaboration théorique la plus complète en linguistique sur la notion de TEXTE, avec ADAM (1989) déjà cité et son ouvrage *La linguistique textuelle.*

De même que la phrase n'est pas un tas de mots, au niveau du « texte » ou succession d'énoncés, TISSET (2000) dit dans son ouvrage *Analyse linguistique de la narration* qu'un texte n'est pas *« un tas de phrases »* Un texte est constitué d'une suite d'énoncés liés entre eux par divers procédés.

Dans le psychogramme, le texte Rorschach devient « un tas de phrases ». Asyndètes* (propositions juxtaposées sans liaison) et polysyndètes (propositions coordonnées) sont traitées de manière équivalente. Nous pourrions citer tous les « oublis » liés à la cotation : les « *balises textuelles* », ces petits mots qui concluent un énoncé, du type « voilà ! c'est tout ! », les indications spatio-temporelles ou connecteurs, les déictiques* ou shifters* ; tous ces phénomènes linguistiques qui appartiennent à la rubrique *liaisons interphrastiques* font état de la qualité de la cohésion discursive du texte émis.

Le repérage objectif du TISSU DISCURSIF ou de la TRAME DU DISCOURS est dans notre méthode un élément clé pour le diagnostic. Nous avions évoqué plus haut l'asyndète schizophrénique qui offre un tissu discursif morcelé et disjoint. Nous pourrions évoquer son contraire, le discours du sujet maniaque, adepte de la polysyndète, qui dans ses enchaînements interphrastiques nombreux, expose au destinataire un discours que nous avions qualifié dans un travail antérieur de « baroque » par ses mises en lien audacieuses, ironiques et ludiques.[11]

j) La confrontation de la lecture verticale et horizontale du Rorschach

Pour conclure ces remarques préliminaires à l'analyse du cas de Monsieur Mr L., nous citerons un point d'accord avec EXNER : la lecture VERTICALE du protocole du Rorschach comme matériel verbal d'étude.

Le matériel verbal analysé est celui recueilli le temps de la passation. Il forme le protocole. Ce texte composé au rythme de la distribution des 10 planches, offre une lecture VERTICALE. Dans le second temps de l'investigation, le temps de l'enquête, chacune des propositions de réponse est commentée par le sujet examiné sur sollicitation du testeur. Le texte né de l'enquête prend une forme dialoguée, formellement très différente du « monologue » de la première passation. La position de ce texte dialogué en regard des réponses correspondantes dans le protocole offre une lecture HORIZONTALE.

Trop souvent, la cotation inscrite dans le psychogramme est la résultante de la combinaison des deux niveaux de lecture, vertical et horizontal.

[11] Cf Annexe 6.

EXNER dit : « *l'examinateur doit être conscient qu'à l'enquête, le sujet fonctionne de manière complètement différente de la phase d'association, à tel point que LEVIN (1953) l'a comparée à un second test* ». EXNER défend une analyse de la verbalisation qui « *doit toujours être effectuée verticalement selon la séquence spontanée, sans tenir compte de l'enquête* ». Il met en garde les examinateurs du danger qui consiste à « *lire à la suite le matériel spontané et l'enquête comme s'ils relevaient d'un même processus. Or il ne s'agit en aucun cas d'un même processus : la réponse spontanée est formulée bien avant l'enquête et dans des conditions très différentes de cette dernière... À l'enquête, le sujet est poussé à parler et produit fréquemment des fioritures* ».

Nous ignorons ce qu'EXNER met dans le mot « fioritures ». En ce qui nous concerne, les ornements, ajouts, précisions, commentaires, explicitations, nuances, réponses additionnelles, annulations de réponses, références personnelles et autres, mobilisés à l'enquête sont d'importance.

Le premier temps porte sur le seul texte lu verticalement obtenu lors de la passation, quand le sujet examiné en présence du destinataire psychologue, silencieux, parle de ce qu'il voit.

Le premier temps du test, temps de la passation, constitue une intervention *monologale* sans tour de parole. L'examiné est seul à prendre la parole, mais n'est pas seul dans l'espace ni dans la relation. Son texte nous permet d'évaluer ses capacités communicationnelles spontanées et la place qu'il assigne au destinataire, lisible dans tel ou tel morphème grammatical.

Le deuxième temps, celui de l'enquête, constitue un échange *dialogué*, les deux protagonistes prenant alternativement la parole. Ce temps permet d'évaluer si la présence « parlante » du destinataire est facilitatrice, inhibitrice, angoissante, stimulante ou d'une autre nature.

Ce temps d'explicitation mobilise d'autres ressources cognitives et communicationnelles que celles sollicitées lors de la passation : la logique, la causalité, le déploiement du langage à des fins argumentatives et la participation éventuelle à une perception collective commune. Pour EXNER, l'enquête ne sert pas à générer de nouvelles informations, mais « *simplement à clarifier ce qui a été perçu pendant la phase d'association* ». L'introduction type proposée par EXNER est : « *Je voudrais que vous m'aidiez à voir ce que vous avez vu exactement comme vous l'avez vu* ». Il dit que le point crucial de ce message est que l'examinateur « *veut voir l'objet de la même façon que le sujet*

lui-même l'a vu ». Cette prescription rentre tout à fait dans la logique du Système Intégré et témoigne de sa cohérence méthodologique : le choix des outils (consignes – enquête) vient au service de l'évaluation de l'objet et ne dévie en rien de l'objectif final qui est l'appréhension des modalités perceptives du sujet examiné.

D'autres auteurs rorschachiens utiliseront ce temps de l'enquête à d'autres fins. Nous citons les travaux de De TYCHEY et LIGHEZZOLO (1983, 1984, 1994) sur les associations mobilisées à l'enquête par l'examinateur et interprétées sous l'angle psychanalytique.

« *L'enquête est une phase cruciale du test, elle en est aussi son talon d'Achille* », dit EXNER. « *Un examinateur incompétent ou négligent peut porter gravement atteinte à l'intégrité du test* ». L'auteur répertorie certaines questions qu'il juge inappropriées. Les questions les plus complexes, dit-il, concernent les déterminants car la localisation de la réponse (où ?) et le contenu de la réponse (quoi ?) sont le plus souvent explicites et sans ambiguïté. À l'inverse, la question « comment est vu l'objet ? », qui rassemble l'ensemble des déterminants en jeu, est une question plus délicate car elle oblige à comprendre le processus cognitif et affectif en jeu dans la réponse.

Nous pourrions évoquer à ce sujet l'hypothèse selon laquelle la difficulté d'analyse est liée à la confrontation entre les deux registres de l'implicite et de l'explicite : l'examinateur a cru comprendre la séquence verbalisée et l'examiné s'est cru compris quand il parlait ! Voilà en quelques mots toute la définition du « malentendu » intrinsèquement lié au langage, matière ambiguë et polysémique et de la dimension inférentielle présente dans le discours comme en parlent SPERBER et WILSON (1989).

k) L'ambiguïté du langage et son traitement

Le caractère polysémique du langage et sa dimension implicite rendent complexe la traduction du langage en symboles Rorschach.

Dans la partie consacrée à l'enquête, EXNER insiste sur le rôle déterminant de l'examinateur pour la validité du recueil des données. Il fait référence un nombre incalculable de fois à l'obligation de *compétence* et de *bon jugement* de l'examinateur, avis que nous partageons et que nous avons développé plus haut. Néanmoins, EXNER s'en tient à l'évocation d'un vœu pieux qui est : on peut tout comprendre et tout traduire des modalités

perceptives d'un sujet si l'on éclaire les données obtenues par des questions pertinentes, appropriées, non orientées et stratégiques.

Cette conviction qui consiste à croire que tout ce qui est dit est d'une part entendu par l'examinateur, d'autre part pensé par l'examiné, relève d'une croyance autour de la linéarité de transmission d'informations, ce que conteste CULIOLI (1973). Cet auteur insiste sur la non-symétrie entre l'émission de l'énoncé et la réception par le destinataire. Il rejette le modèle linéaire de transmission de l'information. SARFATI et PAVEAU (2003) évoquent *« le caractère plastique déformable du jeu énonciatif, d'où les ratés et les réajustements »*. Tant de sujets examinés ont ce qu'ils appellent « l'idée » vague de certains contenus et se trouvent embarrassés pour la justification de leurs réponses à l'enquête, s'accrochant à la première argumentation possible et recevable qui ne constitue en fait qu'une rationalisation à posteriori. Il est extrêmement difficile d'évaluer l'amont et l'aval d'une réponse, ce qui l'a constituée à son origine, et d'évaluer le travail d'ajustement tacite du locuteur à l'attente implicite du destinataire.

Par ailleurs, les capacités de démonstration rhétorique sont variables d'un sujet à l'autre, dépendantes entre autres de la sociolinguistique de la classe sociale concernée. Ainsi la classe « ouvrière », ou les milieux socio-culturels « inférieurs », aurait une pensée plus intuitive, moins démonstrative que la classe « bourgeoise » et les milieux socio-culturels « supérieurs ». Cette distinction inspirée d'une idéologie marxiste dans les années 70 représentée par BOURDIEU (1975), ALTHUSSER (1976), FOUCAULT (1969) et BUTLER (2004) n'attribue pas des critères discriminatifs de qualité aux termes « inférieurs » et « supérieurs » et ne remet pas en question l'intelligence à l'œuvre dans la réponse mais en décrit strictement les modalités discursives différentes.

Certains sujets s'avancent dans une proposition de réponse avant même d'en avoir la preuve et la justification à l'esprit, quand d'autres pèsent le bien fondé et le caractère vraisemblable, admissible et transmissible de la réponse avant de la soumettre à l'examinateur. Certains sujets, dans l'après-coup, annulent la réponse ou la nuancent, d'autres la précisent et l'enrichissent, et d'autres enfin persistent en répétant le même énoncé tout en commentant « j'en sais rien, mais je vois ça, c'est tout ». Toutes ces différentes modalités discursives sont bien évidemment riches de sens et méritent une analyse détaillée en rapport avec l'organisation de personnalité sous-jacente du locuteur et sa représentation du contexte, du cadre et du destinataire.

l) Intérêt d'une lecture « fragmentaire »

Le dernier point que nous soulèverons est la lecture d'un protocole selon la méthode d'EXNER, comme si ce texte était un ciel plat, lisse, uniforme pour reprendre une expression de BARTHES (1968). Il craint, dans l'intérêt porté au matériel verbal, qu'il arrive *« trop fréquemment qu'on soit happé par l'impact d'une ou deux réponses. On risque de faire fausse route en attribuant un poids excessif à ces réponses, ce qui empêche généralement d'intégrer des éléments nouveaux ou divergents »*. À l'inverse, nous défendons l'idée « d'une lecture fragmentaire », celle qui se fait au rythme des fragments *« scriptibles et conducteurs de sens »*, les « punctum », avant l'engagement dans une lecture d'ensemble, méthode préconisée par les stylisticiens (SPITZER, 1970) et les sémiologues (ECO, 1988 – BARTHES, 1975). Traiter isolément certains énoncés ne signifie pas négliger ou faire silence sur les autres parties du discours, mais permet de montrer comment certains mots font saillie dans l'ensemble du texte et viennent accrocher le destinataire, prenant ainsi une valeur illocutoire.

EXNER traite le langage au Rorschach comme s'il était l'équivalent d'un langage scientifique ou technique, dont le caractère univoque du signe est évident. *« Le discours scientifique est impersonnel et n'est pas affecté par le moyen linguistique qui sert à l'exposer »*, dit FARAGO (1999). L'analyse du discours obtenu au Rorschach renvoie à la réalité strictement inverse, à savoir que le discours analysé est *affecté* par le moyen linguistique qui sert à l'exposer.

m) Conclusions

L'ensemble de ces commentaires illustre comment, à partir d'observations souvent identiques par les différents praticiens du Rorschach quant au rôle des variables qui entrent en jeu dans le contexte d'énonciation de la réponse, les orientations méthodologiques divergent.

Le Système Intégré tente de contrôler au mieux l'impact de l'examinateur sur le processus de la réponse en multipliant les indications par rapport aux consignes d'administration, de cotation et d'interprétation des données afin de réduire, voire éliminer toute trace de la présence du destinataire et de sa subjectivité.

Pour EXNER, le fond compte plus que la forme et la langue n'est considérée que sous l'angle d'un instrument de transmission d'informations. Le travail d'analyse d'EXNER concerne les énoncés produits, témoins de l'activité perceptive du sujet et non son ÉNONCIATION, c'est-à-dire les conditions dans lesquelles sont produits les énoncés.

Notre orientation méthodologique repose sur les principes suivants :

1/ Le fait qu'un texte soit destiné à être dit à haute voix et écrit par un tiers destinataire dans tel espace, tel temps et tel contexte, - le Rorschach et l'examen psychologique-, a *« une incidence radicale sur son mode d'existence sémiotique »*. C'est le **mode d'existence sémiotique du texte Rorschach qui nous concerne.**

2/ On ne peut juxtaposer **l'énoncé et l'acte d'énonciation**.

Dans l'esprit des travaux de la *linguistique énonciative* développés par BENVENISTE (1966), MAINGUENEAU (1993), et KERBRAT-ORECCHIONI (1999) qui consiste à décrire les traces de l'inscription du sujet parlant dans l'énoncé, c'est-à-dire la subjectivité dans le langage, nous disons que *« la conception pragmatique* (du langage) *s'oppose radicalement à l'idée que la langue ne serait qu'un instrument de transmission d'informations. Elle place au premier plan le caractère INTERACTIF de l'activité langagière, elle restitue l'ensemble de la situation d'énonciation »*, ce que nous analysons.

MAINGUENEAU (1993) dit : *« Les énoncés se présentent non seulement comme des fragments de langue naturelle ou telle ou telle formation discursive, mais aussi comme des échantillons d'un certain GENRE de discours. Chaque genre suppose un contrat spécifique par le rituel qu'il définit. C'est dire qu'on ne borne pas un terrain, on ne le démonte pas comme une machine. C'est un SIGNE de quelque chose POUR quelqu'un DANS un contexte de signes et d'expériences. »* EXNER tente de borner le terrain et de démonter le matériel verbal, quand notre méthode envisage la réponse, le texte comme UN SIGNE.

3/ **Le destinataire examinateur ou co-énonciateur interpellé le temps du test n'est pas seulement un individu qui se voit proposer des réponses, des représentations.**

La présence du destinataire opère une contrainte sur le locuteur : *« On se représente la condition sociale de cette personne, sa situation supérieure ou inférieure à la nôtre, surtout*

les relations qui existent entre elle et nous et qui peuvent nous éloigner ou nous rapprocher d'elle » (BALLY, 1932).

L'adaptation à l'image du destinataire détermine par voie de conséquence la forme même du message. « *L'analyse linguistique détermine l'image que le sujet parlant donne de lui-même – son éthos – compte tenu du statut de son interlocuteur* ». Il est pour nous extrêmement important d'analyser ce niveau d'ajustement possible au destinataire dans la situation Rorschach. Nous avons développé dans un travail sur les enjeux pragmatiques dans la perversion, présenté en 4ème Partie, comment le locuteur va « jouer » avec le statut du destinataire et produire un message à fort pouvoir perlocutoire qui dans un autre contexte passerait inaperçu.

Nous envisageons la réponse au Rorschach comme l'expression d'une information, d'une pensée, d'un éprouvé, communiqués à autrui et intégrant une certaine représentation du destinataire que se fait le locuteur.

4/ Le destinataire est aussi quelqu'un qui « accède au DIT à travers une MANIÈRE DE DIRE, cette dernière s'enracinant dans une manière d'être ».

Dans la manière d'être, nous intégrons la voix, l'intonation, le geste, la mimique, les silences, le débit et autres manifestations non cotables.

La voix, par exemple, est une des dimensions de la formation discursive. Comment, par exemple, avoir accès aux figures de l'ironie si l'on n'évalue pas le ton sur lequel est dit l'énoncé ? Une « curiosité » linguistique sera perverse, maniaque, organique ou schizophrénique en fonction du ton. Si l'énoncé appartient pour une grande part au registre de l'explicite, le ton et autres manifestations corporelles appartiennent à celui de l'implicite. Ils peuvent être une indication sur les capacités de métareprésentation qu'un sujet a de lui-même, sur son niveau de distance par rapport à l'énoncé et sur son jeu possible avec le langage. Pour MAINGUENEAU (1993), « *le discours est inséparable de ce qu'on pourrait désigner grossièrement comme une voix, l'ETHOS... Ce qui est dit et le ton avec lequel on le dit sont aussi importants l'un que l'autre et inséparables* ».

La rhétorique s'organisait autour de la parole VIVE et intégrait l'aspect physique de l'orateur, ses gestes, son intonation. En réalité, dit MAINGUENEAU (1993), « *même les corpus écrits ne constituent pas une oralité affaiblie, mais quelque chose qui possède une voix* ». **La méthode d'EXNER analyse une parole « désincarnée ». Notre méthode analyse la parole VIVE et ACTIVÉE d'un énonciateur.**

Nous savons combien l'éthos du faux-self est différent de celui du schizophrène, par exemple, et l'éthos du mélancolique différent de celui du masochiste. Parfois la différence d'analyse se fera pour un même énoncé au plan formel, en fonction du ton émis par le locuteur, sa manière très particulière d'habiter le langage. Le discours est indissociable de la manière dont il « prend corps ». Les figures d'oxymore* par exemple, tour à tour et selon les cas, jeu rhétorique pervers qui manipule les catégories du langage ou figures de contradiction flagrante dont le caractère antagoniste échappe au sujet schizophrène, illustrent l'importance du ton, de la voix pour une évaluation diagnostique fine. *« Loin d'être un ornement, la voix a une valeur pragmatique qui contribue par sa valeur illocutoire à signifier quelque chose »*, dit MAINGUENEAU (1993) qui poursuit et parle d'*incorporation* pour désigner cette intrication essentielle d'une formation discursive et de son éthos à travers le procédé énonciatif.

5/ Les énoncés au Rorschach ne sont pas envisagés comme des phrases-modèles de grammairiens ou des générativistes mais en tant qu'elles sont réalisées par un locuteur.

Pour BENVÉNISTE (1974) : *« La phrase est chaque fois un événement différent. Elle n'existe que dans l'instant où elle est prononcée et s'efface aussitôt : c'est un événement évanouissant »*.

Au Rorschach, des phrases grammaticalement identiques renvoient à des réalités différentes en fonction du contexte d'énonciation, de la personnalité du locuteur, d'où la nécessité de les traiter en « contexte ». La cotation quantitative quant à elle applique le même code à la séquence linguistique envisagée indépendamment de son énonciation.

Nous parlons d'énoncés au Rorschach et non de phrases, reprenant cette distinction de DUCROT (1984) qui stipule que la phrase est l'enchaînement syntagmatique, alors que l'énoncé est le segment produit par un locuteur.

Notre méthode d'analyse s'intéresse non pas à la phrase au sens morpho-syntaxique et saussurien du terme mais à l'énoncé, au fait de PAROLE, au STYLE, à l'acte d'énonciation réalisé par un locuteur dans la réalité de la communication.

Après BREAL (1897) et bien avant BENVÉNISTE (1974) et BAKHTINE (1929), c'est BALLY (1905) incontestablement qui le premier va décrire la subjectivité expressive comme *« un fait de langue »*.

BALLY, cité par SARFATI (2002), *« reste fidèle à la distinction saussurienne entre la langue et la parole mais annexe au domaine de la langue, la langue parlée envisagée dans son contenu affectif et subjectif »*. Elle réclame une étude spéciale : c'est cette étude que BALLY appelle la stylistique.

Cette notion de stylistique sera reprise plus tard par la notion d'énonciation. Il y a en effet une distinction classique en linguistique : la chose dont on parle (le dictum) et ce que le sujet en dit, comment il le dit (le modus).

BALLY va mettre en exergue une analyse spécifique des formes de *« l'élément subjectif dans le langage »*.

Le courant pragmatique opèrera plus tard la même distinction, à savoir : séparer dans l'acte de parole ce qui relève du contenu asserté (acte locutoire*) et ce qui relève de la façon dont le locuteur asserte ce contenu (acte illocutoire*).

Si EXNER s'intéresse au dictum, au contenu asserté, aux actes locutoires, notre méthode s'attache à identifier le modus du contenu asserté, sa valeur illocutoire et son style.

Tout comme Bally et ses héritiers, BENVÉNISTE (1974) et DUCROT (1972), nous développons une critique de la conception informative du langage au profit d'une conception subjective de la prise de parole.

Dans la tradition de la linguistique énonciative, nous ne distinguons pas l'énoncé et l'énonciation. Il s'agit d'une seule et même donnée, « l'énoncé – énonciation », qui est une « forme – sens ».

6/ Le TISSU irrégulier du texte Rorschach mérite une approche respectueuse de son hétérogénéité. L'HÉTÉROGÉNÉITE ÉNONCIATIVE n'est pas seulement liée à la présence dans un même énoncé de sujets distincts, elle peut aussi résulter de la construction par le locuteur de niveaux distincts à l'intérieur de son propre discours . Notre méthode prend en compte l'ensemble du flot discursif, sa continuité, son hétérogénéité et pas seulement l'axe

référentiel constitué par le contenu et les éléments permettant de le coter. Les hésitations, annulations, alternatives, affirmations, répétitions, commentaires et gloses sont entendus comme autant d'éléments métadiscursifs qui viennent traverser le texte Rorschach et qui manifestent un travail d'ajustement des termes dont on doit rendre compte : le méta-discours peut être considéré comme un ensemble d'ajouts contingents destinés à rectifier la trajectoire de l'énonciation, la mettre en conformité avec les intentions du locuteur.

Le méta-discours, trop souvent mis en marge du discours « officiel » lors de la cotation et isolé dans la rubrique qualitative « commentaires et critiques », appartient au sujet d'énonciation. Les gloses et commentaires ont, dans l'analyse discursive, autant de poids et de sens que l'énoncé référentiel lui-même.

Pour conclure, nous dirons que l'ensemble de notre méthode d'analyse favorise les formes activées de langage du côté du locuteur et la réhabilitation de la place du destinataire co-énonciateur dans le processus de la réponse.

Cette méthode est conforme au principe établi par la pragmatique du discours qui développe que parler c'est beaucoup plus que dire et informer, c'est aussi agir une relation et assigner des places.

À l'analyse des termes utilisés par les différents praticiens du Rorschach, nous comprenons le choix de leur objet d'observation : EXNER parle de sujets « testés », le Groupe de Lausanne de sujets « examinés », les rorschachiens d'obédience psychanalytique de « Sujet » et les linguistes de « locuteur » et d' « énonciateur ».

Ce choix des termes en fonction des auteurs est bien ici révélatrice de leur fond conceptuel. Ceci illustre très clairement les observations faites par la linguistique discursive et le courant socio-linguistique représenté par BOURDIEU, ALTHUSSER et FOUCAULT, déjà cités, qui interrogent les rapports entre pratiques discursives et pratiques sociales : *« alors que le locuteur croyant être sujet pense parler, il est parlé par le déjà-là idéologique »* (SARFATI et PAVEAU, 2003).

B) MONOGRAPHIE DU CAS DE Mr L. OU « L'EFFACEMENT DU JE »

a) Introduction

Le texte de Mr L. frappe à la première lecture par le caractère anaphorique et impersonnel de ses énoncés.

Anaphorique, dans la répétition stéréotypée d'une séquence identique en tête de plusieurs phrases : « ça pourrait être... ».

L'anaphore* est répertoriée dans les figures dites de RÉPÉTITION en linguistique (BACRY, 1992) et crée, dans le cas de Mr L., un appauvrissement stylistique.

L'expression « ça pourrait être» introduit 9 énoncés. Si l'on prend en considération les variations autour de cette formule du type : « le centre pourrait être ... », « le tout pourrait être... », « ce brun pourrait être... », on comptabilise 14 énoncés anaphoriques sur 25.

Le texte très sobre au niveau stylistique est répétitif dans la forme.

Nous parlions du caractère impersonnel des énoncés de Mr L.. Le texte produit est plus proche du *récit* que du *discours* et Mr L. plus proche du « *sujet parlant*» que du « *locuteur énonciateur* » au sens de DUCROT (1984).

Les termes *discours* et *récit* ne doivent pas être entendus ici dans leur sens usuel ; il s'agit de concepts grammaticaux développés par BENVÉNISTE (1966) et repris par MAINGUENEAU (1993) : *« relève du DISCOURS toute énonciation écrite ou orale qui est rapportée à son instance d'énonciation JE-TU/ICI/MAINTENANT, autrement dit qui implique un embrayage. Le RÉCIT en revanche correspond à un mode d'énonciation narrative qui se donne dissocié de la situation d'énonciation »*. La trace de la présence de l'énonciateur est effacée dans le récit, les événements sont racontés comme se racontant eux-mêmes. *« Le récit efface les marques de subjectivité mais demeure néanmoins un acte de communication »*. Pour MAINGENEAU (1993), *« L'identification du récit est celle d'un système énonciatif qui ne montre pas de trace de subjectivité comme des interjections, des énoncés interrompus, des éléments appréciatifs, des phénomènes dialogiques (vocatifs, interrogation...) etc... »*.

Le texte produit par Mr L., plus proche du RÉCIT que du discours, prend une facture impersonnelle qui montre très peu de traces de la subjectivité discursive. Dans cette situation d'énonciation, le locuteur n'assume pas la responsabilité de la narration, il y a comme une

distinction *« entre le monde raconté et l'instance narrative qui tente d'effacer toute trace de sa présence »*.

GENETTE (1972) parlerait de narrateur *« extra-diégétique »*, non inclus dans le récit et DUCROT (1984) de *« sujet parlant »* et non de locuteur. Il différencie ainsi les deux termes : *« le sujet parlant joue le rôle de producteur de l'énoncé, le locuteur correspond à l'instance qui prend la responsabilité de l'acte de langage »* .

Mr L., selon cette définition, est plus proche du sujet parlant que du locuteur. Nous verrons quelles sont les modalités de ses énoncés qui nous permettent d'y voir un retrait par rapport à une prise de responsabilité de la parole.

Dans le récit de Mr L., la fonction référentielle est prioritaire : il s'agit de désigner et de signifier ce qu'il voit, plus précisément OÙ il voit ce qu'il voit, multipliant les déictiques* spatiaux du type « au centre », « en bas », « ici… ».

Mr L. a le souci de rendre explicite la localisation de ses perceptions, d'où la surabondance de ses références spatiales.

Son souci de lisibilité des places occupées dans l'espace par les objets référents cités témoigne d'une place accordée au destinataire et illustre ce que FARAGO (1999) appelle la *réflexivité*.

FARAGO (1999) dit que *« la meilleure description ne restitue jamais ce qu'on a observé mais plutôt ce que peut former un tiers qui n'a pas vu la chose… Le langage appartient donc au domaine de la réflexivité »*. La syntaxe très courte, peu déployée, est sur le modèle suivant :

Usage :

. d'un déictique spatial : *« là », « en-bas »,*

. d'un morphème ou pronom démonstratif *ça,*

. d'un syntagme verbal au conditionnel,

. d'un référent (contenu) sans syntagme qualifiant,

. d'une proposition relative adjacente.

Nous citons l'exemple de la planche III :

« Et là, en bas,	ça	pourrait être	une cloche »
↕	↕	↕	↕
Déictique spatial	P. démonst.	verbe d'opinion Conditionnel	référent

DUCROT (1984) parle de *« verbe d'opinion »* et CHAROLLES (2002) de *« verbe de communication »*, pour traduire le rapport épistémique qu'entretient le sujet locuteur avec l'objet référentiel, du type « ça pourrait être… », « ça ressemble à… », « je pense que… », « j'imagine… » qui rentre dans l'ensemble des *modalités épistémiques*.

Nous développons l'exemple de la planche IX :

« Au centre,	on	pourrait voir	un vase »
↕	↕	↕	↕
déictique spatial	morphème impersonnel	verbe conditionnel	référent

Enfin, nous citons l'exemple de la planche X avant d'en commenter la facture :

« Ce brun,	ça	pourrait être	un cerf	qui saute »
↕	↕	↕	↕	↕
déictique spatial	P. démonst.	Verbe d'opinion au conditionnel	référent	propos. relative

Le locuteur, s'il déploie peu l'axe du langage, n'est cependant ni énigmatique, ni elliptique ; son souci d'explicitation concerne davantage la localisation du référent sur la planche que les déterminants ou qualifiants qui le connoteraient.

La priorité est donnée à l'activité de désignation (registre cognitif) plus qu'à celle de connotation (registre affectif), d'où le primat des substantifs sur les syntagmes qualifiants, substantifs qui ne nous renseignent d'aucune manière sur l'appréciation subjective de Mr L.

L'ensemble du récit prend une tonalité factuelle neutre quasi anonyme

EXNER, dans son analyse, évoque *« le maintien des émotions éloignées du raisonnement logique »*, ce que nous observons avec d'autres outils.

Le récit, simple dans la forme et explicite dans les localisations des référents, sera facile à coter puisque Mr L. ne déborde en rien des indications de la consigne d'EXNER : *« dire ce que ça pourrait être »*.

La faible présence des syntagmes qualifiants, représentés dans le psychogramme par les déterminants, conduit à une fréquence rare de Blends ou réponses co-déterminées. *« Ce maintien des choses à un minimum de complexité »* dit Exner, est observable dans le style dépouillé du récit.

Néanmoins, au cœur de ce texte, un énoncé, un fragment attire notre attention parce qu'il fait saillie dans l'ensemble : *« une fleur délicate »* (planche IV).

Cet énoncé sera accompagné à l'enquête d'une référence personnelle : « Je ne connais pas le nom, ma femme en fait pousser... ». Dans cet énoncé, Mr L. n'emploie pas ses procédés habituels. On note l'absence de déictique spatial introductif signalant la localisation du référent, et l'absence de verbe d'opinion.

Mr L. ouvre l'énoncé directement avec le référent (fleur) suivi d'un syntagme qualifiant polysémique (délicat) inattendu par rapport au faible recours au registre connotatif dans l'ensemble du récit.

L'adjectif « délicat » évoque à la fois le raffinement, la finesse et la fragilité. Il appartient au registre des sentiments et non à celui des sensations, bien que la texture velours ait joué un rôle dans l'allusion à la fleur en question. Ceci est révélé à l'enquête au deuxième temps du test. Cette enquête donnera d'autres éléments que ceux fournis par la lecture verticale du protocole et tout particulièrement l'allusion à un registre émotionnel présent mais contrôlé, libéré seulement en présence du destinataire pendant l'enquête.

L'enquête amène à des expressions signifiantes qui éclairent les référents de connotations particulières : « une sorte de supplication », « sur le point de ramasser des grosses pierres... », « ces variations de couleur, ça fait fourrure... », « on dirait presque du velours... », « on dirait de la fourrure partout... », « une ombre dans la nuit... », « les cheveux flottent au vent ». L'ensemble de ces énoncés révèle à la fois une certaine forme de sensualité (référence à la texture et au toucher) et une tendance à la passivité dans le domaine de l'action (« supplication... », « sur le point de... »).

La libération de ces éléments à l'enquête contraste avec le caractère formel, factuel, référentiel du langage lors du protocole et fait poser l'hypothèse d'une « pudeur » des sentiments, d'une censure des affects, du maintien d'un certain contrôle.

Ces quelques remarques, nées d'une première lecture d'imprégnation stylistique illustrent le propos de MAINGUENEAU (1993), qui dit : *« la langue ne doit pas être conçue seulement comme un lexique associé à des règles phonétiques et morphosyntaxiques mais aussi comme un système permettant aux locuteurs de s'approprier en quelque sorte ce système pour produire leurs énoncés singuliers ».*

Après une lecture soumise à l'attention flottante favorisant l'émergence de certains « punctum », nous retournons au texte d'ensemble et abordons les points d'analyse suivants en rappelant que *« la langue et son réseau de propriétés formelles n'est pas étudiée au sens saussurien mais en tant qu'expression d'un sujet inscrit dans une stratégie d'intervention. Nous faisons référence ici à la dualité radicale du langage, à la fois formel et à la fois traversé par des enjeux subjectifs et sociaux »* MAINGUENEAU (1993).

Le plan d'analyse proposé est le suivant :

Etude de la nature de la DEIXIS* impliquée dans l'acte d'énonciation : LES MARQUEURS PRAGMATIQUES

Avec :

. la place du locuteur et du destinataire : la référence à « on » et à « ça », morphèmes qui se substituent au JE traditionnel ;

. le rôle des déictiques temporels ;

. le rôle des déictiques spatiaux et de leur inflation,

comme indicateurs d'un *sujet parlant*, anonyme, impersonnel et non comme locuteur responsable de son acte d'énonciation.

Analyse du STYLE de Mr L. : LES MARQUEURS STYLISTIQUES

Avec :

. le statut des modalités épistémiques,

. le discours « objectif »,

. l'indétermination des substantifs,

. la multiplicité des syntagmes verbaux à valence passive,

. le traitement spécifique de la donnée « chromatique »,

. la saillie inattendue du registre émotionnel,

comme indicateurs d'une identité insécure balançant entre un désir de contrôle de soi et un désir d'abandon de soi. La question du POUVOIR, de la PUISSANCE et de ses écueils est posée dans ce protocole ainsi que celle d'un fléchissement dépressif.

b) Etude de la nature de la DEIXIS* impliquée dans l'acte d'énonciation : les marqueurs pragmatiques

° la place du locuteur et du destinataire : la référence à « on » et à « ça », morphèmes qui se substituent au JE traditionnel

Ce déplacement du JE sur un tiers anonyme « ON », cité comme lieu d'origine de l'énoncé, pose la question de l'absence de locuteur dans ce récit en tant que sujet de prise de responsabilité de l'énoncé.

Notre sujet parlant, narrateur extra-diégétique se met hors « JE » dans la scène narrative et prend la place soit d'associé dans le « ON », soit de second dans le « VOUS », montrant ainsi son peu d'assurance. Un destinataire existe, anonyme et indifférencié dans le morphème ON qui englobe les deux protagonistes de la relation. La plasticité sémantique du morphème ON s'interprète selon les contextes comme JE – TU – NOUS – LES HOMMES EN GÉNÉRAL. Le glissement du JE au ON permet de passer sans la moindre rupture narrative de l'expérience singulière à la généralité.

Si le locuteur est souvent absent en tant que responsable de l'acte d'énonciation, un destinataire existe, inclus dans le ON ou surgissant avec sa propre identité dans le VOUS :

« Vous savez … » (Planches VIII et IX)

« Le croiriez-vous… » (Planche VI).

Le destinataire est également pressenti dans la vocation des déictiques spatiaux puisqu'ils sont cités pour favoriser la lecture, le parcours visuel et la compréhension.

Mr L. usera du déictique JE le temps d'une glose, formule métaleptique* incluse dans une séquence qui fait irruption soudaine dans un texte impersonnel :

« ça pourrait être une chauve-souris ou un papillon mais plutôt un papillon parce que j'ai déjà dit chauve-souris » (Planche V).

Ce méta-discours, coté DR par EXNER, ajout contingent destiné à rectifier la trajectoire de l'énonciation, « discours à l'intérieur du discours », a pour fonction de justifier l'alternative proposée. Ce discours reprend le pouvoir sur l'acte d'énonciation dans un texte qui induisait l'idée d'une renonciation à la prise de responsabilité langagière et à la prise de décision.

Dans la cotation EXNER, le balancement hésitant entre les deux référents « papillon » et « chauve-souris », témoins du doute, n'apparaît pas. Le commentaire est sanctionné d'une cotation DR ou réponse déviante qui signifie juste qu'il existe une digression par rapport à la tâche.

Nous notons que la seule prise de pouvoir de Mr L. sur ses énoncés concerne un choix à faire entre deux réponses dites banales, chauve-souris ou papillon, et exprime sa crainte d'une répétition : « j'ai déjà dit ».

Nous sommes loin ici de certaines digressions de caractère narcissique qui établissent que le choix opéré entre deux propositions est légitimé par eux-mêmes et non soumis à l'approbation extérieure du destinataire.

Le désir de conformité, de convention est présent chez Mr L. qui s'assure du caractère acceptable de ses énoncés dans la formule « le croiriez-vous ? » alors que lui-même en semble étonné. Le besoin de s'assurer qu'il y a une communauté d'opinion entre lui et le destinataire s'exprime dans cette formule interrogative précitée et dans deux formules assertives du type « vous savez... ».

EXNER, s'appuyant sur ses propres critères, a évalué, lui aussi, que *« Mr L. est désireux de donner des réponses acceptables au détriment de sa singularité »*.

° le rôle des déictiques temporels

Après avoir évoqué les places du locuteur et du destinataire dans la déixis, nous abordons les indicateurs temporels ou déictiques temporels qui quadrillent l'acte d'énonciation.

La temporalité est présente de façon discrète. Un récit se déroule avec l'allusion à un « avant » et un « pendant » perceptibles dans des morphèmes grammaticaux, indicateurs temporels :

Planche I : « aussi » synonyme « d'en même temps », marqueur de la simultanéité.

Planches I et VI : « et là » synonyme de « ensuite », marqueur de la postériorité.

Planche V : « déjà dit » synonyme « d'avant », marqueur de l'antériorité.

Le récit se déroule et respecte une temporalité établie qui permet de reconstituer la chronologie de l'énonciation, ce que la cotation quantitative n'aborde pas. Or, la séquence de la Planche V, « ça pourrait être une chauve-souris ou un papillon, mais plutôt un papillon parce que j'ai déjà dit chauve-souris », ne prend sens que par rapport à la temporalité. Elle aurait été improbable à la première planche puisqu'elle suppose une antériorité et exprime le fait que le locuteur prend acte du temps qui se déroule. Nous observons ici qu'un choix à faire entre deux propositions posées sous forme d'alternative nécessite pour Mr L. une sélection qui opère par exclusion de l'une des deux propositions et ceci sur des critères temporels. Une réponse est éliminée au profit d'une autre pour des raisons temporelles de « déjà dit ».

EXNER ne l'aborde pas dans son commentaire.

Enfin, dans l'étude de la temporalité, l'usage quasi exclusif du conditionnel dans 19 énoncés sur 25, rend compte du choix d'un temps hypothétique très différent sémantiquement d'un présent discursif et narratif qui inscrit le locuteur dans l'ici et maintenant. Le conditionnel est un temps « frileux » qui augure d'un possible et laisse la proposition comme mise en suspens, ni dans l'ici, ni dans l'après. L'usage de ce temps au caractère non assumé, converge avec la place en retrait, extra-diégétique, prise par Mr L. qui rend l'ensemble de son texte très peu marqué par l'affirmation de soi.

Dans l'ouvrage *Le langage*, FARAGO (1999) dit bien combien la façon de parler est caractéristique de l'affirmation personnelle de chacun. *« D'une façon générale, hors champ spécifiquement littéraire, la parole intervient en fait comme un principe d'individuation. Groddeck puis Freud ont bien montré que la naissance à soi-même consiste à pouvoir parler à la première personne et là ou il n'y avait que le* ça *impersonnel et anonyme, à faire en sorte que surgisse le* Je. *C'est par la verbalisation reprise en première personne que l'on peut échapper aux pièges de l'aliénation que constitue la parole de l'autre qui nous objective.*

L'identité narrative chère à Ricoeur est sans doute la réappropriation de soi-même et son histoire propre dans un style répudiant la façon des autres » .

Au terme de cette première partie de notre propos, nous posons la question :
« Qu'en est-il de l'identité narrative de Mr L. et qu'exprime cet impossible usage du JE alors même que la menace de la psychose n'existe pas ? ».

Il semble que ce soit l'enjeu du JE en termes de prise de pouvoir sur l'énoncé qui est inassumable par Mr L. et qui évoque une position d'impuissance.

° le rôle des déictiques spatiaux

Tout comme à la multiplicité des verbes d'opinion, nous sommes sensibles à la surabondance des déictiques spatiaux. Nous les citons :
« En bas… », « Au milieu… », « Autour… », « Le centre… », « Le centre rouge… », « Là et là… », « De ce côté… », « Le tout sur le côté… », « Le haut, dans ce sens… », « Ce brun… au milieu, autour… ».

Dire la localisation où se situe le référent prévaut sur l'évocation de la nature qualitative du référent en question. Plus que l'objet lui-même, c'est la place qu'il occupe dans l'espace qui importe. Ce souci de quadriller l'espace au plus près n'est pas indifférent.

Deux hypothèses sont envisagées :

→ le caractère scrupuleux de Mr L. qui ne laisse aucune place au doute quant à la localisation du référent, et sa nécessité de partager un « espace commun » avec le destinataire afin de voir « ensemble et au même endroit » ;

→ l'ajustement de Mr L. à la consigne du Système Intégré qui vise à « voir très précisément là où les contenus ont été vus ».

Peut-être un destinataire exnérien mobilise-t-il plus que d'autres l'usage des déictiques spatiaux, le genre de discours emprunté dépendant toujours du contexte et de l'attente implicite du co-énonciateur comme le disent les linguistes. Un travail sur le pourcentage des déictiques spatiaux employés en fonction du destinataire, de sa théorie d'inspiration, des termes de sa consigne et de son attente mériterait d'être réalisé.

Nous retiendrons comme valide la première hypothèse citée qui concerne une particularité langagière propre à Mr L., à savoir son obsession d'inscrire un objet dans l'espace. Notre question est :

« Où lui-même se situe-t-il par rapport à l'énoncé ? »

Nous avions évoqué un effacement du JE et une certaine façon de « donner la parole » aux référents qui du coup étaient les seuls présents sur la scène narrative. L'exemple de la planche III en est une illustration éloquente :

« Deux hommes qui se penchent pour ramasser quelque chose ».

L'énoncé introduit directement le référent « deux hommes » et néglige la proposition implicite inaugurale « Je vois ». Le locuteur s'absente de la scène narrative pour laisser toute la place à sa représentation. Nous retrouvons la même idée dans la séquence déjà développée de la planche IV : « une fleur délicate ».

Quand, à la planche VI, Mr L. interroge le destinataire « une peau d'animal, le croiriez-vous », là encore il disparaît de la scène narrative. Restent en présence le destinataire et le référent.

Mais la prise de parole au travers du déictique JE n'est pas le seul lieu possible d'inscription de la subjectivité comme le développe KERBRAT-ORECCHIONI (1999) dans son ouvrage *L'énonciation.*

Pour désigner un objet, trois types de références sont possibles. La référence déictique mais aussi ce que l'auteur appelle la référence « absolue » et la référence « co-textuelle ».

KERBRAT-ORECCHIONI (1999) propose à titre d'illustration les exemples suivants :

- Pierre habite à <u>Lyon</u> (référence absolue)
- Pierre habite <u>au sud de</u> Paris (référence co-textuelle)
- Pierre habite <u>ici</u> (référence déictique)

Dans notre texte, nous pouvons repérer ces trois formes de référence :

- Planche IX : « <u>Au centre</u> on pourrait voir un vase » (référence absolue)
- Planche I : « Une femme au milieu, les bras en l'air et deux créatures qui dansent <u>autour »</u> (référence co-textuelle)
- Planche I : « Et <u>là</u> ça pourrait être une cloche » (référence déictique)

Les déictiques démonstratifs spatiaux « là », « ici », « là-bas», etc. sont soit référentiels au co-texte, ce qui suppose une mise en rapport entre deux contenus cités (dans l'exemple du protocole : « les deux créatures » par rapport à la « femme »), soit référentiels à la situation de communication (référence déictique dans l'exemple du protocole, où l'usage du démonstratif « là » situe le rapport dans l'espace du locuteur et de l'objet cité). La multiplicité des références déictiques dans ce texte témoigne d'une certaine place occupée par le locuteur par rapport à son acte d'énonciation. Ce recours au déictique favorise chez le destinataire une lecture plus aisée. Mr L. ne se contente pas de *nommer* des référents ; il en donne certaines informations spécifiques pour préciser leur place au destinataire.

KERBRAT-ORECCHIONI (1999) dit : *« Parler c'est signifier mais c'est en même temps référer : c'est fournir des informations spécifiques à propos d'objets du monde extralinguistique, lesquels ne peuvent être identifiés que par rapport à certains points de référence et à l'intérieur d'un système de repérage »* .

Les unités déictiques ont pour vocation, tout en appartenant à la langue, de la convertir en PAROLE. Ainsi Mr L., s'il hésite à prendre la place officielle du JE comme énonciateur actif et responsable de ses énoncés, n'est pas pour autant absent de la scène narrative à la manière d'un sujet psychotique. Il est là, présent, dans l'usage de ses déictiques spatiaux et temporels qui valident sa place de locuteur.

Cet effacement du JE n'est pas absence d'un JE, *« une vacance incessante »* (RICARDOU, 1970) où à peine un JE surgit qu'un autre est énoncé comme dans le théâtre de l'absurde. ANZIEU (1983) avait évoqué « un soi disjoint » dans l'écriture narrative de Samuel Beckett.

« Parler, c'est organiser le monde autour des trois repères JE, ICI et MAINTENANT » (BENVENISTE, 1966)). Si la place du JE n'est pas occupée, ICI et MAINTENANT cités de façon obsédante par Mr L. tentent de pallier à son effacement. Le JE traditionnel permet au locuteur de se constituer en sujet identique d'un acte de parole à l'autre puisque toujours désignable par le même signifiant. Dans son absence de l'usage du JE, Mr L. montre <u>l'absence de conscience d'une identité narrative continue</u>. <u>Celle-ci fluctue au cours de ses rencontres avec les objets référents</u> qui lui permettent de se déterminer. Cette observation nous confirme dans l'hypothèse d'un sujet locuteur en difficulté par rapport à la ferme conscience d'une position personnelle stable. L'extérieur est la balise de référence par rapport

à laquelle il se situe, à défaut d'avoir un baromètre intérieur fiable et permanent, non contingent.

Mr L. montre son manque d'audace à prendre la parole « personnellement », d'où son usage symptomatique du *on*, du *vous* et du *ça*, et son défaut dans le processus d'*appropriation de l'énonciation* .

KERBRAT-ORECCHIONI (2002) s'est interrogée sur l'entrée tardive de l'usage des déictiques dans l'enfance. JAKOBSON (1963,1973), qu'elle cite, dit que les pronoms comptent parmi les acquisitions les plus tardives du langage et parmi les premières pertes de l'aphasie. Le maniement des déictiques donne lieu à des dégradations pathologiques du comportement discursif dans des confusions ou inadéquations d'emploi. KERBRAT-ORECCHIONI (2002) répertorie, entre autres, la neutralisation de certains axes déictiques dans la confusion des JE/TU, AVANT/APRÈS, DEVANT/DERRIÈRE, que nous avons retrouvée dans le champ de la psychose comme le Groupe de Lausanne avant nous.

Or, Mr L. ne montre pas d'inadéquation dans le maniement de ses déictiques, ce qui le situe pour nous en dehors de la psychose. KERBRAT-ORECCHIONI (2002) évoque l'intérêt d'une étude approfondie sur l'utilisation variable interindividuelle des déictiques et de son sens. Elle parle de la *« prédilection pour certains sujets de structuration objective d'un espace dont ils préfèrent rendre compte sans s'y projeter ni s'y mettre en scène »*.

Mr L. rentre tout à fait dans ce cas de figure.

Nous abordons maintenant le deuxième point de l'analyse, à savoir les MARQUEURS STYLISTIQUES présents dans le texte.

c) Analyse du style de Mr L. : les marqueurs stylistiques

° Le statut des modalités épistémiques

Tout au long du texte, des énoncés du type « verbes d'opinion » nous renseignent sur le niveau de conviction du sujet par rapport à son récit :

« On dirait… », « ça pourrait aussi être… », « Le centre pourrait être… », « Le rouge, ça serait… », « On pourrait voir… », « On dirait… », « Vous savez, on dirait… », « Ce brun, ça pourrait… », « ça ressemble… ».

Un dénominateur commun existe entre ces différents types d'énoncés : **L'usage exclusif du temps conditionnel** qui marque une précaution verbale. Une réponse est proposée, pas imposée mais supposée. DUCROT (1972), dans ses verbes d'opinion, ne lui associerait pas le critère C (locuteur certain de l'opinion émise). CHAROLLES (2002) montre qu'à part DIRE, qui est neutre, les verbes dits de communication ou d'opinion véhiculent tous divers types de présupposés. Certains portent sur la *« valeur de vérité »* de l'énoncé. L'usage du conditionnel nuance la « valeur de vérité » des énoncés et montre un locuteur incertain, peu ferme dans ses positions qui propose un contenu qu'il soumet à l'évaluation critique du destinataire. Cette position nuancée du côté du locuteur peut être entendue soit comme la prise de conscience du caractère approximatif du matériel de Rorschach, qui invite à une nuance dans la proposition de réponse, soit comme le témoin d'une position d'incertitude cognitive. Ce point nous apparaît comme un indice convergent avec d'autres exprimés en préambule de notre propos, autour de l'impossible prise de parole ferme et assumée chez Mr L. .

° Le discours « objectif »

La linguistique démontre et répète que les productions discursives ne sauraient fournir un quelconque analogon de la réalité, mais qu'elles organisent le monde en classes de « dénotés ».

Ce sont les usages individuels du code commun qui nous intéressent, et lorsqu'un sujet d'énonciation se trouve confronté au problème de la verbalisation d'un objet référentiel, réel ou imaginaire comme au Rorschach, il a le choix entre deux types de formulation :

- le discours « objectif », qui s'efforce de gommer toute trace de l'existence d'une énonciation individuelle ;
- le discours « subjectif », dans lequel l'énonciateur s'implique explicitement comme la source de l'assertion.

Mr L. se situe du côté du discours « objectif ». Son style en porte les traces.

De même que le déictique JE est absent, ce qui gomme l'existence d'une énonciation individuelle, les adjectifs « affectivo-axiologiques »* qui énoncent un jugement de valeur et un engagement émotionnel du locuteur vis-à-vis de l'objet dénoté, le sont aussi. Les subjectivèmes affectifs et évaluatifs sont présents à minima, - nous rappelons l'exemple de « la fleur délicate ». Les substantifs sont indéterminés ou sans connotation particulière et les qualificatifs non axiologiques.

Deux énoncés traduisent bien une distance prise dans le choix des substantifs. Nous les citons :

Planche I : « une genre de danse moderne » est un énoncé sémantiquement différent de « trois personnes dansent » car l'abstraction de la scène prévaut dans le premier cas sur l'identification des personnages.
Nous ferons la même remarque pour l'énoncé de la planche X : « ça ressemble à une scène florale », différent de l'énoncé possible « un bouquet de fleurs ».

° L'indétermination des substantifs

L'indétermination de certains substantifs n'a pas à voir avec un faible niveau intellectuel puisque par ailleurs, à l'enquête, Mr L. parle avec beaucoup de précision « d'animaux ailés de la mythologie grecque... », « d'ailes en forme de delta... », « d'une queue bifide... », de la « superstructure du kiosque » et de « l'étrave d'un sous-marin... », « d'extrapolation et d'identification de formes... ». La précision langagière est présente à l'enquête quand l'indétermination ou la restriction informative touche le protocole. Des expressions telles que « un genre de... », « quelque chose... », « un effet d'ailes... », « une ombre dans la nuit... » évoquent une perte de la substance et de la consistance de l'objet que nous relierons à une dimension dépressive. Les objets non traversés d'énergie vitale sont là, présents comme des enveloppes anonymes et vides. Cette donnée va dans le sens de l'effacement du sujet.

EXNER parle de « solitude douloureuse » associée à une certaine détresse et au peu d'estime de soi. Pour nous, cette perte de consistance du noyau dur des objets évoque une dimension dépressive et asthénique.

° La multiplicité des syntagmes verbaux à valence passive

L'analyse des syntagmes verbaux confirme cette impression de pesanteur et de passivité : « plane... », « supplication... », « sur le point de soulever... », « lourdes pierres... », « couché... », « assis... ». Sans recours à des figures rhétoriques de l'ordre de la dramatisation et de l'excès, comme chez les personnalités masochistes[12] dont le discours subjectif, connotatif, résolument tragique et funeste nous fait parler de « fétichisation du néant », Mr L. montre **une perte d'énergie dans la facture stylistique**. Les phrases sont courtes, dénotatives, asyndètes* successives. **L'énergie obligée pour la construction d'un schéma narratif complexe avec la liaison et la coordination entre plusieurs propositions subordonnées, conjonctives ou circonstancielles est ici absente.**

Dans cet univers narratif de Mr L. marqué par la restriction et le contrôle, deux énoncés « punctum » contrastent de façon inattendue et donnent une autre facette du locuteur :
Planche VII : « deux femmes qui dansent le French Cancan (et qui se jettent à l'arrière) »
Planche IX : « quelqu'un sur une moto ou une bicyclette (on a l'impression que ses cheveux flottent au vent) »

Dans ces énoncés, une connotation positive est attribuée à la scène évoquant l'énergie, la joie, la licence, le clin d'œil et la douceur de vivre. L'insouciance touche des figures plus féminines.

EXNER relève l'équivalence curieuse posée entre moto et bicyclette, les deux objets induisant des caractéristiques sexuelles différentes. La moto suggère la puissance masculine et la bicyclette un moyen de déplacement plus débonnaire et non sexué. Cette équivalence entre deux moyens de transport radicalement différents traduit à la fois, nous semble-t-il, une certaine baisse d'énergie où ne reste que le concept « moyen de déplacement », indépendamment de la connotation qui lui est attribuée et à la fois une difficulté par rapport à l'identification sexuelle où féminin et masculin sont pris comme équivalents.

[12] Cf 4ème Partie

° Le traitement spécifique de la donnée « chromatique »

Dans tous les énoncés, la couleur est traitée, soit comme :

- **lieu de localisation de la réponse**

  Planche X : « ce brun, ça pourrait être un cerf qui saute »,

  Planche X : « cette chose bleue ressemble à des crabes »,

  Planche III : « le centre rouge pourrait être un nœud papillon »,

soit comme :

- **qualificatif évaluatif non axiologique***, c'est-à-dire dépourvu d'une quelconque connotation émotionnelle

  Planche VIII : « un emblème très coloré »

  Planche X : « des bleuets »

L'énoncé de la planche III est à ce titre très démonstratif d'une coupure transitoire et défensive de Mr L. par rapport au monde des émotions, ce que les psychanalystes qualifieraient d' isolation entre l'affect et la représentation.

Dans le même sens mais dans un esprit différent, EXNER parle d'un *« indice d'intellectualisation élevé qui indique qu'il recourt à ce mécanisme pour neutraliser l'affect plus souvent que la plupart des gens »*. Plus loin il ajoute que Mr L. *« aura tendance à certains moments à repousser ses affects pour aborder les problèmes de manière méthodique et logique »*.

° La saillie inattendue du registre émotionnel dans l'enquête

Cette saillie jouera comme « punctum » du côté du destinataire.

Dans l'énoncé « le centre rouge pourrait être un nœud papillon », la couleur vient qualifier la localisation de la réponse (le centre rouge) et non l'objet référent (nœud papillon), ce qui donne une facture froide, descriptive et dénotative au propos, sans engagement de la subjectivité du locuteur.

EXNER cote cet énoncé de la même manière que si Mr L. avait spontanément parlé « d'un nœud papillon rouge ». Or, la curiosité stylistique de l'énoncé tient dans le caractère inattendu du déplacement sur l'axe du langage du syntagme qualifiant « rouge ». Traditionnellement, ce syntagme qualifiant est accolé à l'objet référent, or ici il est déplacé et accolé au déictique spatial (le centre). **Le qualificatif passe donc du statut d'axiologique à celui d'évaluatif, le dévidant ainsi de tout caractère subjectif et émotionnel**. Et pourtant, à l'enquête, la liaison s'est faite : « le rouge a attiré mon attention, ça m'a fait penser à ces gros nœuds papillons rouges que portent parfois les clowns ». Mr L. dit bien ici l'impact de la couleur sur son fonctionnement affectivo-cognitif qui libère une réminiscence personnelle. La distance suggérée dans l'énoncé « le centre rouge » témoigne d'une nécessité de maîtrise du monde des émotions le temps de la passation. **L'affectivité est donc là possible, présente mais clandestine et bridée car suspecte de débordement**.

La lecture comparative entre le protocole et l'enquête est à ce titre très éclairante :

le « tigre » de l'enquête ranime la « peau d'animal » du protocole, la « moto, les cheveux qui flottent au vent » tonifie la « bicyclette », « les danseuses qui se jettent en arrière » débrident les « femmes qui dansent », la « superstructure du sous-marin » redessine plus clairement « l'ombre dans la nuit » et « le nœud papillon rouge d'un clown » ravive le « centre rouge » premièrement énoncé.

d) Conclusion

L'idée d'une « puissance perdue » énoncée le temps de la passation est contrebalancée par des représentations plus toniques, ardentes et audacieuses énoncées le temps de l'enquête et témoigne d'une double position narcissique active et passive possible chez notre locuteur.

L'effacement du JE et des affects le temps du protocole nous paraît circonstanciel, transitoire, et en aucun cas la seule définition identitaire possible de ce locuteur. En effet, à l'enquête, Mr L. devient un narrateur intra-diégétique parlant en son nom propre et se réconciliant avec sa subjectivité.

Nous voyons dans le cas de Mr L. comment la fonction référentielle dénotative peut être un moyen langagier spécifique à un moment particulier de la vie du sujet et comment le recours à la fonction référentielle, dont les marqueurs pragmatiques et stylistiques marquent un « écrasement du JE » comme sujet responsable pris momentanément dans une dimension

dépressive, l'amène à un défaut d'affirmation de soi, à l'appauvrissement de ses références et au contrôle de ses émotions.

L'enquête révèle, dans le discours du sujet, une possible problématique autour de l'identité sexuelle et la confusion qui en résulte. Cette méthode d'analyse linguistique ne dément en rien les conclusions proposées par le Système Intégré. Néanmoins, elle favorise un double niveau de lecture de la problématique de Mr L. que n'envisage pas la méthode d'Exner et qui a trait au repérage, d'une part d'un temps de crise dépressive qui touche l'ensemble des marqueurs pragmatiques et stylistiques du texte et, d'autre part, la mise en évidence de potentialités affectives et cognitives non actualisées mais vraisemblablement disponibles « hors crise ».

Ce texte a l'intérêt de montrer, malgré sa restriction, tous les marqueurs possibles de la subjectivité d'un sujet et comment, hors du champ de la psychose, il y a plusieurs façons de pouvoir dire « Je ».

Ce texte montre comment un discours au premier abord « objectif » contient en lui-même une certaine « marge », terme utilisé par les traducteurs et qui désigne le lieu où se manifeste la présence de l'énonciation dans l'énoncé. La notion de « marge » peut s'étendre à des segments qui *« tissés dans l'étoffe même de l'énoncé, réfléchissent l'acte d'énonciation »* et contiennent une partie du locuteur-énonciateur (FOLKART,1991). Aucun énoncé n'est dépourvu de « marge ». Même l'énoncé réputé « objectif » est frappé d'une certaine contingence énonciative. DUCROT (2002) affirme que *« tout énoncé, fût-il en apparence tout à fait objectif, fait allusion à son énonciation : dès qu'on parle, on parle de sa parole. Le dit dénonce le dire, même quand il ne le fait pas à l'aide de tel morphème explicite ».*

L'analyse du cas de Mr L. illustre comment l'étude de la place du locuteur dans son discours nous renseigne sur son registre identitaire et comment l'investissement du Je peut être polymorphe.

II) ANALYSE DE LA METHODE PSYCHODYNAMIQUE DU DISCOURS DU GROUPE DE LAUSANNE : approche qualitative

A) REMARQUES PRÉLIMINAIRES SUR LA MÉTHODE

Dans son ouvrage « *Psychopathologie et polysémie* », le Groupe de Lausanne (2001) expose dans une introduction circonstanciée la synthèse des axes de son *analyse dynamique du discours* et sa filiation.

Dès sa constitution, ce groupe s'est interrogé sur *l'émergence du non cotable* en tant qu'il est exclu du psychogramme. Le non cotable rassemble toutes les remarques du sujet qui ne sont pas à proprement parler des réponses mais dont l'importance est cruciale. Ce point d'étude fut pressenti par BOHM (1955), à travers ses observations sur les *phénomènes particuliers,* dont rendront compte nos auteurs, ROSSEL, MERCERON et HUSAIN, et qui constitueront le titre de leur deuxième manuel publié en 2003.

Leur *intérêt pour la formulation* avec SHAFER (1958) et HOLT (1958) leur a fait déplacer l'accent vers la forme du discours ; « *les implications diagnostiques de ce point de vue consistent à envisager la pensée et la verbalisation du sujet dans ses aspects formels comme dépendantes des formes de pensée de l'organisation de personnalité en question* ».

L'apport de la psychologie génétique (VOYAT,1983 ; GIBELLO,1984 ; SCHMID-KYTSIKIS,1996) et des concepts piagétiens va marquer leur méthode à son origine tout en défendant l'idée que certains concepts psychanalytiques et piagétiens peuvent se recouper, cela dans une perspective essentiellement développementale.

Leur attention au langage et à ses nuances s'inscrit dans la lignée d'auteurs qui différencient *contenant de pensée* et *contenu de pensée*. Les cognitivistes, avec Piaget, distinguent *aspects figuratifs* et *aspects opératifs* de la pensée, ce qu'évaluent nos auteurs.

Au niveau scientifique, cette analyse en outre allait permettre d'apporter des données « dures » à l'analyse des techniques projectives, alors qu'une analyse en termes des seuls mécanismes de défense, par exemple, reste du domaine des données « molles ». Ces références au domaine des Sciences exactes appartiennent au Groupe de Lausanne.

L'analyse de la forme du discours se conjugue à une analyse du fond (contenus, thèmes) qui place le Groupe de Lausanne dans une intertextualité* reconnue. Ainsi, il y a toujours du langage avant le texte et autour du texte, autant de voix présentes dans l'œuvre d'un auteur. Parmi les sources ou influences, le Groupe de Lausanne reconnaît les apports historiques issus de la théorie de la Gestalt nécessaire pour l'appréciation de la qualité formelle des réponses, respectant en cela l'esprit à l'origine de l'œuvre de Rorschach. Cette théorie de la forme est intégrée dans le champ plus large des apports psychanalytiques et piagétiens. « *Cette perspective associe en somme des concepts provenant des trois* exceptions notoires *dont parle BLATT (cité par LERNER et LERNER, 1980) qui ont pour dénominateur commun d'accorder à la structure sous-jacente un rôle essentiel.* »

Leur intérêt pour le « comment c'est dit » et pour toutes les nuances de la formulation, issu de SHAFER (1954, 1958), s'appuie sur le fait que nous n'avons jamais accès directement à la perception brute du sujet mais seulement à ce qu'il en dit. Tout comme SHAFER (1954, 1958) et BLATT (1968), les auteurs défendent le principe de l'existence d'un *multidéterminisme des réponses* et de leur significations complexes.

Le Groupe de Lausanne propose une méthode d'analyse structurale qui met en évidence l'isomorphisme entre tel type de processus de pensée à l'œuvre selon les shèmes piagétiens et tel axe organisateur de la personnalité défini par les propositions de BERGERET (1974) et de KERNBERG (1975). Ces axes concernent le mode de relation d'objet, la nature de l'angoisse et le registre de mécanismes de défense spécifiques à chaque organisation de personnalité.

L'analyse centrée sur le discours comprend l'idée du discours dans sa triple dimension, sociale, linguistique et psychologique :

- le discours est envisagé comme *entité* ;
- le discours est envisagé comme *séquence,* tenu par un vecteur temporel, d'où l'analyse possible de certains phénomènes, tels que la dégradation d'un protocole ou la persévération inter-énoncés ;
- le discours envisagé comme *matière non uniforme* dont il faut entendre certains « bruits » (BARTHES, 1967 – GROSCLAUDE, 1987 – PONCE, 1986) ;
- le discours envisagé dans sa *dimension polysémique* ;
- le discours envisagé comme *forme de cohérence :*

« La visée diagnostique que nous pratiquons consiste à réduire la masse du discours, la succession des énoncés à son plus petit dénominateur commun que nous puisons dans le champ du référent psychanalytique et de son application à la compréhension de la psychopathologie ».

Les auteurs, très attachées à la notion de *déterminisme de l'objet-test* qu'elles partagent avec GROSCLAUDE (1987, 1992) et avec l'Ecole de Paris (CHABERT et coll., 1987), défendent l'idée de la passation d'un bilan psychologique à plusieurs tests cognitifs et projectifs, et non de l'usage d'un test unique, justifiant ainsi leur choix : la multiplication des épreuves est une « *tentative d'accumuler des preuves concordantes comme une confrontation à une diversité de stimuli, d'essence différente de par le degré d'ambiguïté ou de structuration du matériel, d'évocation ou d'estompage de la réalité.* » Elles défendent aussi la pratique de l'examen « à l'aveugle », qui doit pouvoir se passer de toute référence à la réalité vécue du sujet (ROSSEL – HUSAIN - MERCERON, 1986). Elles se différencient en cela de l'esprit de l'Ecole de Paris.

Leurs travaux, dont la liste exhaustive trouve place dans la bibliographie en fin de mémoire, rassemblent l'ensemble de leurs réflexions critiques sur l'utilisation des techniques projectives et la définition, les axes de leur méthode et son application, dans le champ de la psychopathologie. Nous retenons comme thématiques préférentielles d'étude, présentes dans tous les travaux de recherche de ce groupe :

- la défense du groupe unique à faible visibilité groupale,
- le déterminisme de la verbalisation et les enjeux de la polysémie,
- la convergence projective des techniques dans l'examen psychologique avec :
  - ° le Wechsler comme support d'un discours psychopathologique et
  - ° l'interprétation du Rorschach et du TAT comme parcours de la « déliaison à la liaison »,
- l'approche différentielle possible au sein des états limites entre les organisations faux-self, psychopathiques et perverses de la personnalité,
- l'approche différentielle des dépressions psychotiques et non psychotiques,
- l'approche différentielle dans le champ de la psychose entre paranoïa et schizophrénie et, dans ces deux groupes, la distinction entre paranoïaque prudent et paranoïaque méfiant et entre schizophrénie simple et schizophrénie paranoïde,

- certaines particularités du langage et de la pensée, détectables dans l'usage de l'hypothétique et de l'alternative, par exemple ;
- le degré d'adéquation des liens d'ordre logique,
- la linéarité du temps et son intégration ou pas dans les organisations de personnalité,
- certains travaux sur les « contenus » ou *phénomènes particuliers* de BOHM (1955) comme « la référence personnelle », « le contenu animal », « le contenu masque » et « la réponse banalité ».

Ce qui traverse l'ensemble de ce corpus d'articles est la volonté scientifique de démontrer que derrière un symptôme identique au plan clinique peuvent se dessiner différentes problématiques possibles qu'il convient d'identifier afin de définir un sens psychopathologique spécifique inhérent à la structure de personnalité en jeu.

B) MONOGRAPHIE DU CAS DE MADAME A. ou « LE MIROIR SONORE »

a) Analyse de la forme du discours de Madame A. par le Groupe de Lausanne

Après ce bref rappel de la méthode, nous nous engageons dans l'analyse du cas de Mme A., exposé par les auteurs du Groupe de Lausanne dans leur manuel *Psychopathologie et polysémie* (2001), dont nous résumerons les conclusions. Puis, nous proposerons dans une autre partie notre « traduction personnelle » de ce texte, sachant qu'une entrée dans un texte est toujours plurielle et ceci sans effet contradictoire.

Les auteurs ont donné leur autorisation pour une autre lecture possible que celle exposée dans leurs pages, qui permet une confrontation entre deux types d'analyse du discours prenant en considération des paramètres différents mais non divergents.

Dans l'analyse proposée par MERCERON, ROSSEL et CEDRASCHI (2001), ce qui nous frappe c'est le poids de l'implicite qui pèse sans être dit officiellement sur l'appréhension que font les auteurs de la relation examinateur-examiné, et qui concerne l' « impact » de la personnalité faux-self.

Le texte Rorschach est reçu par ces auteurs avant tout, nous semble-t-il, dans sa dimension pragmatique manipulatoire : le lexique utilisé dans leur analyse finale et la connotation de certains énoncés nous font saisir l'irritation réelle presque palpable éprouvée

par les auteurs face à une dimension primordiale inhérente à la personnalité faux-self qui est le désaveu du narcissisme de l'interlocuteur et l'attribution d'une place de « spectacteur complice » (MAC DOUGALL,1982) et voyeuriste, non souhaitée.

Nous citons en désordre les expressions suivantes qui prennent place dans leur analyse : « *la manipulation omnipotente des vocables... le jeu du cacher-montrer... l'illusion d'une parfaite maîtrise... l'exhibition d'une pseudo- insight et d'une sorte d'auto-analyse... le fantasme de bisexualité triomphante... le déni de la valeur d'une relation à l'autre par l'auto-contemplation narcissique... leur mimétisme sur des idéaux collectifs dont elles offrent une image artificiellement amplifiée... les devinettes... leur goût pour les formules elliptiques... les manipulations d'idées qui peuvent effrayer... la domination illusoire de tous les possibles... l'exhibition de sa réaction triomphante aux couleurs... son pseudo-enthousiasme...* ».

Les termes sont soulignés par nous-même pour montrer l'isotopie du corpus présent dans l'analyse de nos auteurs. Le lexique s'organise autour de figures de puissance (triomphe, parfaite, omnipotente, tous les possibles) et autour d'expressions qui contiennent l'idée d'une imitation vaine voire fallacieuse (pseudo, illusion, artificiellement, jeu). Ce qui nous intéresse ici, dans l'analyse que nous faisons des termes utilisés par les auteurs destinataires de ce cas, c'est que le « senti » du côté des destinataires, ici retraduit, pointe les enjeux pragmatiques mis en scène par le sujet faux-self et agis durant le temps de la passation, à savoir la recherche d'une emprise, la toute-puissance, la lutte de pouvoir et la captation. A ces effets pragmatiques implicites, les auteurs répondent par la défense de leur propre narcissisme mis à mal par ce type de fonctionnement psychique.

Les réflexions menées par les auteurs sur la notion de faux-self et du cas de Mme A. nous ont fortement intéressée à la fois pour leur pertinence clinique, mais aussi pour leur démonstration qu'un destinataire entend un certain registre du discours émis par le locuteur et que sa traduction dans l'analyse finale sera une réécriture possible du texte d'origine, portant sans masque ce qui s'est joué le temps de l'interaction entre les différents protagonistes.

La traduction proposée par les auteurs constitue bien une réécriture qui porte en elle la trace des effets pragmatiques du discours faux-self sur le destinataire.

Nous proposons maintenant notre traduction, autre entrée possible du texte, qui ne dément en rien les conclusions du Groupe de Lausanne voire qui les confirme, mais qui simplement « parle autrement ».

b) Analyse du texte de Mme A. selon la méthode linguistique énonciative structurale

- La traduction d'un texte Rorschach comme ré-écriture

Le texte de Mme A. pose davantage que d'autres la question de la *traduction :* traduction ici, d'un texte à connotation « poétique » produit par un sujet faux-self, en langue Rorschach.

De l'énoncé à l'interprétation, il existe toujours un saut épistémologique, indépendamment de la théorie sous-jacente de la connaissance. Nous optons pour la définition donnée par une nouvelle science du langage, la *traductologie,* qui considère la traduction comme une *réécriture,* un passage obligé « *sur la rive du traducteur lequel ne s'efface pas, ne se masque pas mais assume clairement sa responsabilité à l'égard des mots du texte traduit qui se manifeste visiblement comme texte- réécrit* » (RISSET, 1999).

Le traducteur n'a pas à s'effacer dans sa traduction qui n'est pas une simple transposition. Il y a un dialogue implicite entre deux pensées, deux personnes.

Dans le choix de l'analyse du fragment de texte, nous défendons l'idée, défendue elle-même par la traductologie, que dans un seul mot parfois c'est toute une pensée, une façon d'être au monde qui s'incarne. Il fait jaillir, ce mot, quelque chose du texte : « *mettre au monde, porter à la lumière tout un monde est le but du travail que nous faisons* » (CAWS, 1977).

Dans notre domaine, celui de la psychologie et des méthodes projectives, nous partageons la démarche de BONNEFOY (1998, 2000), poète contemporain et traducteur remarquable de Shakespeare et Yeats entre autres, qui défend l'idée d'une *communication d'expérience* plus que d'une communication de message à l'origine de la traduction. Traduire ce sera dès lors saisir la profondeur poétique de l'œuvre à traduire, « pénétrer l'accord entre l'expérience et la parole de l'autre ». Les mots, le traducteur ne doit pas l'oublier, sont le réceptacle d'un sens, d'une pensée, cette pensée qui lie l'expérience à la parole. « *C'est à cette pensée qui s'incarne dans le poème, autant qu'à la manière dont elle s'y incarne, que le traducteur devra d'abord être fidèle.* » (ROESLER, 2004). BONNEFOY (1998) nous invite à

nous dégager de ce qu'il appelle « *les myopies du mot à mot* » car, dit-il, « *toute vraie traduction se doit d'être, au-delà de la fidélité au détail, une réflexion métaphysique, méditation d'une pensée sur une pensée différente* ». Il argumentera dans son ouvrage *La traduction de la poésie* (1976) que « *l'intuition poétique première, que le traducteur doit retrouver, n'est pas dans le poème, si on le définit comme un ensemble de mots, mais dans la poésie, au cœur de la substance poétique* ». ROESLER (2004) cite DE RIJCKE (1998) qui dit à propos de Bonnefoy : « *quand il cherche à retrouver la substance poétique, il tente de remonter à partir du poème à une parole de la présence, remonter jusqu'à l'acte poétique, là où il y a échange entre l'existence et le langage* ».

BONNEFOY (1993), dans sa traduction des poèmes de Yeats, met en garde le traducteur en lui recommandant de saisir ce lien entre l'expérience et la parole avant de chercher à le recréer : « *Il n'est pas bon de traduire si c'est pour mettre en circulation ce qui méconnaît que la poésie se joue dans une tension du sens autant que des mots, des signifiés autant que des signifiants.* »

Si nous faisons ce détour par la traductologie et par les références à Bonnefoy, traducteur émérite et poète, c'est parce que le texte de Mme A. nous place d'emblée dans le registre de la poésie.

Nous n'entendons pas un ensemble de mots, à l'écoute de son texte ou à sa lecture, mais nous nous situons « au cœur de la substance poétique ». Nous nous sommes surpris à lire à haute voix le texte de Mme A. comme si le sonore faisait partie intégrante de ce texte. Cela nous a rappelé l'analyse passionnante d'ANZIEU (1983) sur Beckett. Certains écrivains, comme Beckett ou Michaux, n'écrivaient qu'en parlant à voix haute. A propos de Beckett, ANZIEU souligne que « *Beckett accomplit cet autre paradoxe d'ordre plus spécifiquement littéraire ou encore esthétique, d'inventer une écriture qui mime la voix parlée... et d'être avant tout une voix qui parle.... Une voix qui, au niveau le plus profond de l'être, est d'abord le souffle, la respiration maintenue, la vie poursuivie... une voix qui fournit à celui qui l'émet l'ENVELOPPE SONORE dont on a manqué à l'entourer* ».

Sans cette plongée que nous opérons dans la matière poétique, la substance poétique, « *il n'y aurait que des lectures de surface, où le contresens fleurirait parmi les images flétries* » (BONNEFOY, 1994).

Tout ceci constitue le sens de notre démarche herméneutique.

D'autres que nous, bien avant nous, sont partis à l'écoute de ces voix littéraires qui les avaient saisis : BACHELARD (1960) et MINKOWSKA (1936) dans leurs analyses de Lautréamont ; GANIDEL (1956) et sa rencontre avec Baudelaire, Flaubert et Giraudoux ; enfin ANZIEU (1983) auquel nous avons emprunté l'expression « *miroir sonore* » pour cristalliser dans une seule expression ce qui nous a semblé signifier la problématique faux-self de Mme A.

Nous proposons maintenant notre traduction, autre entrée possible du texte de Mme A., notre *réécriture*.

Notre question est : qu'est-ce que le STYLE du texte dit par lui-même ? Qu'est-ce qu'il révèle du locuteur sans faire le détour du côté des inférences freudiennes, lesquelles « *forcent le texte à livrer le message latent appelé par l'interprète* » (STAROBINSKI, 1971) ? La présence du fonctionnement psychique du locuteur dans son texte est « *réductible au sens textuel immanent* ».

Le texte de Rorschach de Madame A., à sa première lecture, pose d'emblée la question du *cotable*, avec son corollaire : que signifie qu'une réponse soit cotable ou non au Rorschach ?

COSNIER (1975) admet qu'un tiers des mots seulement trouve traduction dans le psychogramme, ce qu'il dénonce. Dans le cas qui nous intéresse, très peu de mots trouveraient leur place dans les colonnes du psychogramme.

Nous récapitulons les énoncés cotables en observant le registre sémantique du lexique : « *papillon, chauve-souris, sexe féminin ouvert, scarabée écrasé, sang, sexe, danse, pieds fourchus et becs d'oiseaux, nature, des visages, deux femmes noires se regardent, deux monstres à cornes, un sexe féminin, un ventre vide, félin, anatomie, cancrelats, vomissures, tumeur, petit bonhomme vert* ».

Nous observons, à la lecture de ce lexique, que la plupart des référents cités appartiennent au registre de la destruction et de la sexualité. La première constatation est donc que le registre concret qui englobe des objets perceptibles clairement identifiés et ainsi cotables, est connoté d'une valence négative mortifère. D'où une première hypothèse : y a-t-il chez Mme A. un effet défensif dans le recours à l'abstraction qui lui épargne un vis-à-vis douloureux avec certaines représentations ?

Moins de la moitié du corpus des énoncés trouverait sa place dans le psychogramme, ce qui revient, dans le cas d'une démarche de cotation, à n'évoquer que la moitié du sujet testé, sa part cotable !

Comment traiter les autres énoncés qui appartiennent au registre des abstractions et des concepts, autrement qu'en les isolant dans une cinquième colonne du psychogramme, dite « qualitative », cette fameuse colonne qui contient une partie du registre non cotable au Rorschach et dont les éléments répertoriés se différencient en nature de ceux des quatre autres colonnes et bénéficient classiquement d'une analyse radicalement différente ?

Les quatre premières colonnes, standardisées dans leur définition, rendent compte de la nature et de la qualité de l'activité perceptive :

- où sont vus les contenus ?
- de quoi sont-ils composés ?
- à quelle catégorie d'objet appartiennent-ils ?
- sont-ils fréquents ou rares dans la population générale ?

La cinquième colonne voit son contenu varier en fonction des références théoriques des auteurs rorschachiens. Elle contient selon les auteurs les cotations dites spéciales (EXNER,1995), les mécanismes de défense tels que définis par la psychanalyse (CHABERT,1987 - DE TYCHEY,1986, 1994), les troubles de la logique, de la causalité et des catégories ainsi que certaines particularités du langage (HUSAIN – ROSSEL – MERCERON,1995,2001,2003), ainsi que les commentaires annexes, les références personnelles, les critiques d'objet, les sollicitations à l'examinateur, les chocs à la couleur, les remarques sur le matériel…

Cette cinquième colonne qui dans l'espace du psychogramme vient rassembler ce qui n'appartient pas au registre du cotable, est isolée de l'ensemble et scinde artificiellement le sujet d'observation en deux, à savoir sa part cotable et sa part non cotable. Cette distribution entre deux sous-ensembles au sein du psychogramme pose clairement une question épistémologique : qu'est-ce qui fait le lien entre ces deux sous-ensembles et qu'est-ce qui autorise le passage d'un sous ensemble à l'autre dans le cadre d'une analyse finale ?

Dans le cas de Madame A., deux groupes d'énoncés sont présents :

- les énoncés cotables (exemple : *papillon, scarabée…*)
- les énoncés « abstraits », non cotables (exemple : *harmonie, dérision…*)

Quelques énoncés se situent sur la limite qui définit la frontière entre les deux registres du cotable et du non cotable. Nous les citons : « *envol* », « *éclatement* », « *force négative* ». L'énergie est présente dans ces termes, dans le mouvement implicite qu'ils évoquent, mais on note une énigme autour du sujet référent qui serait à l'origine de l'action citée. Sujet référent et mouvement se trouvent donc décalés sur l'axe syntaxique.

Exemples :

V : « papillon… envol »

II : « sang… éclatement »

IV : « monstre… force négative »

Ces énoncés en pointillés avec la juxtaposition des termes, sans lien pour les tenir et les organiser, confèrent au texte un caractère d'étrangeté et une valeur sémantique différente d'expressions plus courantes au Rorschach, telles que : « *l'envol d'un papillon* » ou « *un papillon qui s'envole* ». Dans ce dernier exemple, un sujet clairement identifié (papillon) est associé à un prédicat qui lui correspond (s'envole). Dans cet énoncé, l'objet de référence est premier dans l'ordre et dans la logique, sur l'axe syntaxique, une action quelle qu'elle soit ne pouvant être que seconde par rapport au référent observable toujours premier.

Dans les exemples de Mme A., un objet référent est cité, sans article ni qualificatif (papillon), puis isolé sur l'axe syntaxique et décalé par rapport à l'action censée lui correspondre (envol). Ici, sujet et prédicat sont décalés, non intégrés, non articulés dans un tout cohérent, sur l'axe du langage. Le corps de l'objet du coup disparaît dans l'expression « envol ». Cette distribution en deux temps sur l'axe syntaxique de l'objet tangible et concret d'abord, puis d'une cinétique ou d'un mouvement isolé du référent, donne un style particulier au texte de Mme A. et pose la question de son rapport au langage, de son rapport au corps.

Dans le processus de réponse au Rorschach, classiquement, vision et sensation cénesthésique fonctionnent de concert et de manière intégrée : d'ordinaire le sujet testé « sent » quelque chose face à un objet perçu, d'où la liaison des éléments formels et des déterminants. Le registre du sensible et le registre de l'intelligible sont combinés. Or, chez Mme A., la perception visuelle de l'objet semble indépendante de sa perception proprioceptive, les sensations étant éclatées sur l'axe du langage et du temps sans correspondance intersensorielle simultanée. L'objet vu et senti est éclaté en deux dimensions

sensorielles différentes, comme chez le tout jeune enfant qui ne se représente pas encore les multiples facettes possibles d'un objet, qui, même si elles sont approchées par des organes sensoriels différents sont les composants d'un tout : l'objet qu'il voit, l'objet qu'il touche, l'objet qu'il goûte, l'objet qu'il sent, sera chaque fois autre jusqu'à ce qu'une correspondance intersensorielle se mette en place pour façonner une identité enfin intégrée et monolithique.

Dans son chapelet d'abstractions et de concepts égrenés tout au long du protocole, les mots sans « corps », sans tangibilité, purs signifiants ne renvoyant pas à des signifiés explicites, sont des enveloppes sonores apparemment vides de sens et non habitées par le sujet.

- Les marqueurs pragmatiques

Le style est elliptique, énigmatique pour le destinataire.

Il y a lieu de différencier ici ce qui relève du registre de l'expression et ce qui relève du registre de la communication. La distinction entre expression et communication permet d'affirmer, selon STAROBINSKI (1971), que jusque dans la folie, *individuum non est ineffabile. «La folie est une expression qui ne communique rien. Elle n'en est pas moins interprétable pour la stylistique, science de l'expression ».*

Si nous faisons référence à ce propos de STAROBINSKI, c'est parce que du côté du destinataire, à un moment, l'hermétisme des énoncés et l'impossibilité de partager avec le locuteur un référent quel qu'il soit lui ont fait poser la question d'une hypothétique folie.

Mme A. s'exprime. Nous verrons si elle communique.

Nous prenons à témoin les exemples suivants :

V : « Hosannah !... Adieu, Avenir ! une virgule entre les deux, y laisser de soi (épelle)... ambivalence... possible(s) au pluriel » ;

IX : « Effusion... Ivresse, profusion... piège... harmonie et dérision... ».

Dans son style, le mot n'est plus un témoin conventionnel et commun d'un objet appartenant à la réalité. La fonction référentielle du langage qui selon JAKOBSON (1963) nomme et désigne est ici absente. Prédominent, dans le texte, les fonctions poétique, métalinguistique et conative du langage : conative car le sonore AGIT sur le destinataire à la

manière d'une poésie ; métalinguistique si l'on en juge certaines irruptions du locuteur au profit d'un commentaire annexe sur la narration : ainsi Mme A. s'inquiétera de l'orthographe et de la ponctuation du texte écrit.

Exemple : « virgule entre les deux ».

En linguistique, on nomme *métalepse* * (TISSET, 2000), ces incursions du locuteur dans ses énoncés qui brisent le caractère irréel du propos en rappelant la réalité tangible de la présence du locuteur dans l'espace du contexte interlocutif.

Exemple :

V : « Adieu, avenir ! une virgule entre les deux... y laisser de soi, S... O... I... possible(s) au pluriel ».

Ces inclusions métaleptiques et métadiscursives amènent une dysharmonie dans le texte avec une alternance entre des moments d'absence et des moments de présence du locuteur. En effet, il y a chez Mme A. deux attitudes contradictoires : nous relevons à la fois un souci d'être comprise et à la fois un refuge dans l'abstraction qui a valeur d'énigme pour le destinataire. On note chez Mme A. le souci d'une retranscription de son propos, à la lettre, par le destinataire psychologue qui devient un scripteur docile et fidèle. Derrière son jeu avec l'hermétisme, son souci d'être entendue sans ambiguïté est manifeste dans l'irruption inattendue de sa présence qui vient couper un texte à caractère volontairement poétique.

Ce souci de transmissibilité cohabite curieusement avec un hermétisme du propos sans explicitation aucune de la part du locuteur, qui laisse le destinataire bercé ou irrité par un flot discursif emphatique et obscur. Cette alternance entre présence et absence en pointillés du côté du locuteur nous renseigne sur une certaine manière d'être en communication, très éloignée d'une relation continue permanente avec l'autre. Et pourtant, le destinataire a une place. Nous dirons une place ASSIGNÉE.

Le contrôle absolu, exigeant, parfois péremptoire sur sa production langagière, ne laisse de place réelle et entière qu'à elle-même, tandis que le destinataire est assigné à la place de spectateur et d'auditeur docile et soumis. La forme de la déixis, dans la distribution respective des places du destinataire et du locuteur, traduit une configuration relationnelle symétrique du registre narcissique.

Deux fragments extraits du protocole viennent pour nous jouer comme « punctum » et signifier quelque chose de la problématique psychique de Mme A :

III : « Moi et mon double ! » ;

IX : « Les mots parlent-ils ? »

Le premier énoncé « *moi et mon double !* » pourrait jouer comme sous-titrage possible de l'ensemble de la production langagière et du dispositif énonciatif à l'œuvre.

Le second énoncé, question posée au destinataire : « *les mots parlent- ils ?* », sans souci de sa réponse, peut être pris dans la triple acception du sens, à savoir :

- Me comprenez-vous quand je parle ?
- Prononcer des mots signifie-t-il pour autant échanger ?
- Les mots ou signifiants, indépendamment de l'intention du locuteur, ont-ils en eux-mêmes une portée langagière qui leur échappe ?

SPITZER (1970), cet éminent critique littéraire, démontre dans ses essais stylistiques l'intérêt de l'usage particulier que les individus font des ressources linguistiques disponibles. STAROBINSKI (1970), en préfaçant son ouvrage *Etudes de style*, dit de SPITZER qu'il s'efforce d'identifier l'acte mental responsable de certaines variations linguistiques et que « *le savoir linguistique ou COMMENT la variation s'est-elle produite n'a plus qu'une valeur instrumentale et se subordonne à la question POURQUOI la variation s'est-elle produite* ».

SPITZER (1970) s'intéresse « aux faits de parole » ou « particularités du langage » qui constituent la stylistique particulière d'un sujet. SPITZER est le premier dans son domaine à nous inviter à penser que rien dans la forme n'est accidentel. Cette remarque a la plus grande importance pour nous car elle éclaire les limites de la cotation classique. En effet, coter un texte puis appliquer un traitement statistique à l'ensemble de la cotation, c'est rendre compte de ce qui est répétitif. HUSAIN-ZOUBAIR (1992) partage l'idée de LEVY (1974) qui dénonce la « *centration sur les caractéristiques de conformité et de répétitivité qui excluent de l'analyse la prise en compte de ce qui est aberrant, exceptionnel des failles du discours : en mettant l'accent sur ce qui se répète, ce qui est le même, on exclut ce qui est autre* ».

EXNER (1995) parle de « *fioritures* » pour qualifier ce qui est « autre » et décide de ne pas l'intégrer dans son analyse puisque négligeable en nature et en quantité.

SPITZER (1970) s'intéresse à ces « écarts stylistiques » par rapport à l'usage moyen. Le texte de Mme A. constitue bien un tel exemple d'écart stylistique qui mérite toute notre attention. Si SPITZER s'intéresse au locuteur et à sa stylistique singulière, il se tourne aussi du côté du destinataire et de son interprétation en disant que *« le style de l'interprétation est lié à celui de son objet comme par une harmonie pré-établie »*. Ceci nous rappelle la démarche de BONNEFOY, tel que nous en avons parlé dans notre propos préliminaire, qui exprimait l'idée que la compréhension d'un texte reste durablement déterminée par le mouvement anticipateur de la pré-compréhension.

Ainsi, face à ce style singulier de Mme A., dont le caractère poétique vient nous surprendre, d'emblée des références littéraires s'imposent comme en écho au texte. Nous évoquerons par exemple la poésie de MALLARMÉ (1945), dont l'œuvre « obscure » constituera un virage radical dans la poésie contemporaine, avec la primauté accordée au signifiant. Nous développerons plus loin certains aspects de sa poésie que nous mettrons en parallèle avec le texte de Mme A.

SPITZER, dans une perspective structuraliste, approche tout texte à partir d'un détail que l'attention privilégie et qu'elle soumet à un examen au fort grossissement. *« Un détail initial est élu après une lecture préalable de l'ensemble. Il peut être choisi soit pour sa valeur différentielle, soit en raison de sa microreprésentativité, c'est-à-dire sa façon d'énoncer, déjà au niveau de la partie, ce qu'énoncera l'œuvre entière »*. Il faut selon lui confronter le détail ainsi éclairé et le tout précédemment pressenti. SPITZER fit de l'exégèse du détail une étape nécessaire dans la conquête de la signification globale. C'est ce que l'on a appelé *« le cercle herméneutique »*.

Nous pensons comme lui que si le texte-Rorschach est une structure où tout est corrélatif, certains détails seront sans doute meilleurs conducteurs de sens et c'est à ceux-là que nous nous référons, les fragments « scriptibles » de BARTHES (1980) qui permettent une interprétation possible.

Ainsi en est-il des deux fragments précédemment cités qui viennent éclairer et signifier l'ensemble du texte.

- Moi et mon double !

- Les mots parlent-ils ?

Dans l'esprit de cette démarche dite herméneutique, nous nous posons la question : Qu'en est-il de notre intuition du texte dès le premier contact avec lui, à sa première lecture ?

A la seule lecture des graphèmes sur la page, une musique se dégage : les points de suspension et les points d'exclamation, nombreux, font comme le tracé de notes de musique sur une partition. La première vision des graphèmes de ce texte dactylographié, avant même son analyse détaillée, est celle d'un texte à trous, perforé, et saturé d'exclamations qui expriment à la fois la discontinuité psychique du locuteur-narrateur et son outrance dans l'expression émotionnelle. La multiplication des points d'exclamation conduit à une annulation de l'effet d'amplification contenu dans le recours à ce type de ponctuation. En effet, chaque énoncé se voit affublé d'un signe d'amplification émotionnelle qui ne lui permet plus de se différencier de l'ensemble.

Exemple :

II : « Sang !... éclatement ! quelque chose dans le ventre ! voilà ! »

Les points d'exclamation qui théâtralisent l'énoncé sont écrits par le destinataire-scripteur et ne sont pas bien sûr dictés par le narrateur. Mais le ton, l'emphase, les effets phonatoires, la gestuelle légitiment cette traduction graphique sur papier et constituent « l'éthos » de Mme A. : sa manière d'être dans le « dit ». Quelque chose est dit de plus que le « dit » et concerne l'implicite, notion de la pragmatique du langage. Il y a autour de ce texte un effet de l'ordre de « l'invisible des mots ». En effet, le geste et la voix sont omniprésents et donnent « corps » au sens propre et figuré à des propos abscons et abstraits qui nous évoquent la poésie de Mallarmé.

Si nous faisons référence à ce poète, c'est pour la façon particulière qu'il a de s'échapper du monde des objets du réel pour ne rentrer que dans un jeu équivoque avec le langage et avec ses propriétés vibratoires. Yves BONNEFOY (1976) dénonce le manque d'incarnation de la poésie mallarméenne, ces textes « *sans voix d'auteur... le poète reste seul avec sa langue où il trouve sa patrie en acceptant le risque de n'être pas compris* ». Ce « *suspens* » vibratoire ainsi appelé par AUTHIER-REVUZ (1984) devient « *une algèbre du signifiant* ».

Du côté du destinataire, sentiment de solitude face au texte énigmatique et fascination d'ordre esthétique peuvent alterner ou cohabiter : ROSSEL, MERCERON et CEDRASCHI (2001), dans leur article sur le faux-self, citent Winnicott qui aborde sous l'angle

psychanalytique le registre de la fascination d'ordre esthétique ou intellectuelle provoquée par certains énoncés : « *les personnalités faux-self, fonctionnent sur la base d'un clivage entre l'intellect et le reste du psychisme. Leur manière d'intellectualiser à outrance peut en effet être comprise comme une sorte de fétichisation des contenus mentaux ; dans leur relation à l'examinateur, elles cherchent à exercer une sorte de fascination d'ordre esthétique ou intellectuelle tout en lui déniant le pouvoir d'interpréter, de décoder leur discours dans le sens d'une signification symbolique ...* ».

Après avoir évoqué certains marqueurs pragmatiques qui définissent la déixis et qui quadrillent l'acte dénonciation, nous évoquerons les marqueurs stylistiques présents dans le texte de Madame A.

1/ les figures qui affectent la syntaxe,
2/ les figures qui affectent les sonorités selon des critères phonétiques,
3/ les figures qui affectent le lexique selon des critères sémantiques.

- Les marqueurs stylistiques

° les figures qui affectent la syntaxe

La syntaxe est éclatée, chapelet d'abstractions et de symboles égrenés sur un ton mélodramatique et emphatique. Sur l'axe syntaxique, cette absence de liaison porte en linguistique le nom d'*asyndète** (BACRY, 1992) : les éléments de même niveau syntaxique apparaissent les uns à la suite des autres sans qu'aucune conjonction de coordination ne les relie. Les phrases sont éclatées et les mots devenus syntaxiquement indépendants brillent d'un éclat propre.

A l'observation du lexique, les mots du registre des objets concrets (papillon, scarabée...) sont présentés sans article, le plus souvent sans qualificatif ni proposition et ne sont précédés d'aucune modalité épistémique, telles que définies par MAINGUENEAU (1987), présentes dans les verbes dits d'opinion : « ça ressemble à... », « je pourrais voir... », « ça pourrait être... ».

On ignore où se situe le locuteur par rapport au référent énoncé, aucun déictique du type JE ne marque sa présence, pas plus que le déictique VOUS ne vient désigner le destinataire.

Le locuteur « s'absente » du texte pour laisser place à l'effet sonore de sa production devenue pur objet de contemplation. Cette absence de JE, qui d'ordinaire relie le sujet énoncé au locuteur qui se l'approprie, accentue le caractère anonyme et non incarné du propos que l'on pourrait résumer par la formule : un bruit est émis quelque part mais par qui ? celui qui parle est-il pleinement sujet responsable de sa parole ? Autrement dit, qu'en est-il de la structuration identitaire de Mme A ? Le texte « *qui a lieu tout seul... sans voix d'auteur* » a des accents mallarméens.

Le déictique JE le plus souvent absent du protocole va entrer en scène à trois reprises. Nous disons à dessein « entrer en scène ».

II : « J'ai aussi une sorte de malaise confus, quelque chose dans le ventre » ;

Dans ce premier exemple le corps de Mme A. est là, présent dans sa réalité concrète ; il n'est plus question de « représentation ».

L'adverbe AUSSI vient témoigner d'une identification curieuse du locuteur face à un énoncé antérieur qui devient du coup détaché de lui, extérieur à lui et nous fait nous interroger sur « qui » parlait quand Mme A. s'exclamait dans le premier temps de sa séquence : « *sang !... éclatement !...* ».

Cette facture particulière du discours, où certains éléments autonymes* constituent des corps étrangers dans les énoncés, nous rappelle l'interprétation intéressante d'AUTHIER (1980), de ce qu'elle nomme « *les paroles tenues à distance* ». Elle évoque entre autres les guillemets qui constituent les bords d'un discours en définissant un intérieur et un extérieur. Un mot, une série de mots sont sortis de leur contexte ou d'un ensemble et deviennent « *l'écho dans un discours de sa rencontre avec l'extérieur* ». Dans le texte de Mme A., les abstractions pourraient être prises entre guillemets puisque le locuteur « *cède l'initiative aux mots* », selon la formule de Mallarmé, au risque de s'y perdre. Le texte est comme écrit tout seul, avec la sacralisation des signifiants et la « disparition élocutoire » du locuteur. La parole est tellement tenue à distance que le locuteur la perd.

Dans un deuxième exemple, à la troisième planche, Mme A. s'exclame : « *moi et mon double* ! » et vient confirmer ce décalage ou cette brisure entre un JE et un MOI, à savoir un

JE parlerait d'un MOI qu'il observerait. Ces deux énoncés illustrent la fêlure identitaire de Mme A., où l'auteur (JE) à certains moments ne reconnaîtrait plus le personnage créé par lui-même (MOI). Les psychanalystes lacaniens y verraient l'expression d'une brisure au niveau du stade du miroir.

Du côté du destinataire, aucun déictique temporel ou spatial, aucune proposition ne vient éclairer la position du sujet locuteur face à l'objet perçu. La volonté de Mme A. d'être comprise et de partager avec autrui une perception est peu présente. Le destinataire n'est interpellé que dans sa fonction de scripteur docile et fidèle faisant de son écrit, parfois dicté avec autorité, le double exact de l'oral. Le destinataire est dans ce contexte le double symétrique d'un locuteur enfermé dans son propre propos, qui SE regarde écrit par un tiers jouant comme miroir, miroir dans lequel il se reconnaît : « *moi et mon double* ! ».

L'énoncé n'est pas adressé à un tiers mais au locuteur lui-même dans une boucle réflexive parfois inquiétante. L'hermétisme inquiète car il signe à un certain niveau une fermeture, une rupture au plan de la communication qui pourrait évoquer la psychose.

L'intérêt d'une analyse pragmatique du langage prend ici tout son sens, ou comment le langage organise les places des différents protagonistes et quels moyens langagiers sont mobilisés pour y parvenir.

Le Rorschach n'existe pas ici comme « espace d'interactions », expression empruntée à RAUSCH DE TRAUBENBERG (1983), ni la réponse-Rorschach comme « *une production contextuée* » (TROGNON, 1999).

L'objectivité est absente au profit de la fantaisie débridée avec, à la première lecture, une apparente absence de cohérence, de logique et une tendance à la répétition. Et pourtant, il y a une emphase, une façon de poser la voix, de contrôler le timbre, qui témoignent de la présence certaine d'un sujet sur la scène du discours.

L'hermétisme n'est pas ici synonyme de fermeture à l'autre, mais résulte d'une démarche esthétique. Preuve en est sa relation à l'interlocuteur, si l'on en juge ses sollicitations ponctuelles, son contrôle de l'orthographe et de la ponctuation. Ce soin extrême apporté à la ponctuation n'appartient pas au registre psychotique puisqu'il concerne un locuteur soucieux de la retranscription de sa propre parole à ne pas confondre avec celle d'un

autre. Le sujet est conscient d'en être le locuteur, le « maître des mots » attitré (AUTHIER, 1981). Cette dictée de l'orthographe et de la ponctuation est la trace d'une opération métadiscursive incompatible avec le registre psychotique :

Exemples : *« possible(s) au pluriel »*
« adieu, avenir ; virgule entre les deux »

Le destinataire n'est pas ici dénié comme chez le sujet psychotique, pour qui l'hermétisme marque un huis clos, mais il est assigné à la place de témoin docile. Mme A. souhaite une fidélité absolue du texte écrit par rapport à l'expression orale. Mme A. parle, mais n'échange pas. Elle parle sans être entendue. Elle se parle, dans une démarche réflexive avec un retour jouissif du sujet sur lui-même qui pourrait évoquer une position narcissique perverse.

Mme A. se parle et se regarde (écrite) par le destinataire psychologue : c'est dans cet effet de réverbération sonore que nous voyons l'illustration de ce que l'on peut nommer « l'effet de miroir sonore ». Le besoin de s'entendre parler, le besoin de se voir sur le papier, sont les indices de cette problématique narcissique à double miroir, sonore et visuel. Une expression populaire dirait : « elle s'écoute parler ». Le destinataire assiste à la musique singulière d'une patiente hyperexpressive, théâtrale et néanmoins muette au plan du sens, d'où la paradoxalité de la situation.

° Les figures qui affectent les sonorités

Habituellement, lorsque nous parlons, nous émettons du sens, « le signifiant se fait alors complètement oublier ; il intervient comme un moyen et ne récupère en aucune façon son autonomie » (CHISS, FILIOLLET, MAINGUENEAU, 2001). Or, dans le langage poétique, le refus de l'inscription de signes arbitraires sur un espace neutre redonne toute son épaisseur à « l'oralité » et à la « scripturalité » du signifiant. Le langage poétique tend à redonner valeur au signifiant, non seulement sonore mais aussi graphique. Les auteurs cités dégagent deux facettes du texte poétique indissolublement liées :

- le texte poétique comme **objet de signification**, où les signifiés sont structurés les uns par rapport aux autres ;

- le texte poétique comme **objet de signifiance**, où les sons, les graphèmes, les blancs, les ponctuations, les majuscules et leur disposition en unités linguistiques sur la page sollicitent directement la perception.

Nous avions évoqué, en amont de notre analyse, notre première lecture des graphèmes sur la page et avions avancé une première interprétation. Nous poursuivons avec le SONORE du texte.

Paul Valéry expliquait le langage poétique comme une hésitation prolongée entre le son et le sens. « Jakobson va plus loin en posant une équivalence entre son et sens. Toute similarité apparente dans le son est évaluée en termes de similarité et/ou dissimilarité dans le sens » (CHISS, FILLIOLET, MAINGUENEAU, 2001).

A l'étude, nous notons qu'une part importante du message est supportée par une organisation originale de la qualité acoustique des sons. Il y a une certaine *texture sonore* qu'il convient d'étudier.

Les mots s'ordonnent entre eux par couples sonores, ce qu'en linguistique on appelle des rapprochements de paronymes* et des retours de sonorités sous la forme d'allitérations et d'assonances. Nous citerons quelques figures d'homéotéleutes*et de paronomases* selon lesquelles les mots rapprochés s'achèvent de manière phonétiquement identique.

Exemples :
« Nature, jointure » ; « comprendre, prendre »

Dans le cas de l'homéotéleute*, il faut que l'identité soit également graphique, c' est-à-dire que l'on retrouve, dans l'écriture même, des lettres qui se répètent.

Exemples :
« En<u>v</u>ol, ou<u>v</u>ert » ; « <u>v</u>entre, <u>v</u>ide »

Le balancement rythmique existe, bisyllabique ou trisyllabique.

Exemples :

« Effusion, ivresse, profusion » ; « nature, terre, jointure »

Dans le premier exemple, « effusion, ivresse, profusion », l'allitération autour des « f » et « v » crée un effet de vague qui vient comme illustrer l'ivresse. Dans le deuxième exemple, « nature, terre, jointure », l'allitération autour du « t » enracine les termes dans le sol. Dans les deux cas « son » et « sens » travaillent conjointement. Chez Mme A., des prétentions esthétiques, poétiques existent et provoquent des effets sur le corps, d'où notre propos initial qui concernait la mobilisation de la fonction conative du langage ici présente. Les mots sont choisis pour leur effet sonore, dans le but d'émouvoir, de charmer ou d'intriguer. On pourrait parler de la valence perlocutoire quasi hypnotique de ces énoncés poétiques.

° Les figures qui affectent le lexique selon des critères sémantiques

Mme A. privilégie les qualités sonores, vibratoires de la langue et non sa sémantique, « langue incantatoire » mallarméenne. Le destinataire, sous l'emprise de l'effet sonore du texte, en oublie le sens qui devient comme secondaire. Néanmoins, une certaine logique existe qui tient les énoncés entre eux horizontalement et verticalement sur l'axe du langage. Ainsi, horizontalement, sur l'axe syntaxique, les mots se suivent, tenus par une cohérence phonétique et sémantique. Verticalement, d'une planche à l'autre, les mots choisis ont à voir implicitement avec le matériel et témoignent d'un ajustement minimum au percept. Si le style est marqué par la répétition, à savoir une psalmodie lancinante de termes abstraits tout au long du texte, néanmoins les mots choisis sont en partie inspirés par la planche de référence et ne pourraient trouver leur place ailleurs dans le texte. Une lecture en aveugle sans numérotation des planches permettrait la redistribution fidèle des mots à chacune des planches, ce qui signifie que, derrière l'hermétisme apparent, il existe une logique tacite qui tient le texte et qui rend la compréhension ou l'intuition de la réponse possibles.

Ainsi, la séquence « rituel... narcisse..., miroir... danse » trouve sa légitimité à la troisième planche et permet une identification réciproque locuteur-destinataire alors qu'on l'imagine improbable à la quatrième planche.

Dans ce qui relève d'une analyse du SENS, nous avons dans ce texte noté plusieurs figures d'*antithèse** ,où dans des couples de mots à connotation contradictoire, des figures du dissemblable renvoient à un travail sur le même. Mme A. donne sur le même plan et en contrepoint des couples de mots antagonistes dans un mouvement d'annihilation de la différence et de leurs valeurs implicites. Nous citons quelques-unes de ces figures :

« laideur, fascination » ;
« adieu, avenir » ;
« enfermement, échange » ;
« harmonie, animalité » ;
« renier, comprendre » ;
« envol, écrasé ».

Ce type d'énoncé bi-partite, contradictoire, existe dans le registre schizophrénique.

Dans un chapitre intitulé « *Analyse des troubles des processus de pensée au test de Rorschach avant et après la décompensation schizophrénique* », présenté dans cet essai[13], nous évoquons la paradoxalité qui marque certains énoncés schizophréniques avec la cohabitation d'antagonismes flagrants. Les paires d'opposés sont prises comme semblables et les équivalents divisés en contraires.

Comme exemple d'énoncé schizophrénique, nous citons :

Planche IX : « *un cauchemar très agréable* » ; « *mutation, impression de stabilité* ».

CONSOLI (1979) a mis en évidence, dans l'analyse de récits psychotiques, la juxtaposition de contraires narratifs. Il ajoutait que la particularité du texte psychotique ne réside pas dans la simple coexistence de possibilités narratives contradictoires mais bien dans leur juxtaposition sans aucune transition : « *Dans d'autres récits (non psychotiques), les possibilités narratives peuvent être énoncées dans leur polymorphisme mais d'une manière articulée par la syntaxe dans l'expression ou alors* ».

GRILLIAT (1999), dans sa thèse remarquable sur la *Spaltung* et l'étude théorique et clinique de sa diversité en psychopathologie, a développé cette notion de contradiction

[13] 3ème Partie, II.

présente dans le discours schizophrénique. Son approche phénoménologique est inspirée de celle de MINKOWSKA (1936, 1956) puis par celle de HELMAN (1984). Il dit : « *Dans l'ambivalence schizophrénique, le deux motions sont appréhendées et exprimées sur le même plan de réalité. Aucune scansion n'est marquée et rien ne laisse penser que le malade perçoit la contradiction inhérente à ses propos. En outre, pouvons-nous ajouter (...) que affirmation et négation ne s'articulent pas : aucune des deux n'agit en contrepoint de l'autre* ».

Dans le cas de Mme A., la notion de contradiction semble acquise et maîtrisée, non discordante. Mme A. est consciente de la liberté qu'elle prend au niveau sémantique et de la manipulation des antagonismes. En témoigne son énoncé : « *enfermement, mais aussi échange* ». L'usage de l'adverbe « mais » introduit une objection, une précision, une opposition.

Dans le « mais aussi », elle témoigne donc de sa maîtrise du caractère paradoxal de ce couple de mots et s'en soustrait.

Nous avons cité quelques figures antithétiques. Dans le même esprit, nous pourrions évoquer la présence au détour d'un énoncé d'une figure de rhétorique appelée zeugme* qui permet d'associer des éléments qui se répartissent entre registre concret et registre abstrait. Ainsi, Mme A. met sur le même plan deux éléments appartenant à des registres sémantiques différents.

Exemple : « *le regard sur le vide... le passé* »

Cette figure témoigne d'une manipulation des catégories et, dans le cas présent, il en résulte une intention esthétique, à l'inverse du sujet psychotique, qui réalise malgré lui des concrétisations d'objets abstraits. Une finalité tient la figure de rhétorique, ce qui rend caduque l'hypothèse d'un registre psychotique dans lequel l'intentionnalité dans l'action fait défaut.

Si les mots s'ordonnent par couples d'opposés, figures antithétiques, ils s'ordonnent aussi par contiguïté sémantique et les vocables éclairés par les acceptions de mots voisins s'allument de reflets réciproques.

Exemples :

« Puissance, félin » ; « anatomie, cancrelat, vomissures, tumeur, cancer » ; « Narcisse, miroir, double ».

On peut repérer dans certains énoncés une gradation* ascendante des termes qui concourt au caractère dramatique de l'énoncé.

A l'étude de ce texte incantatoire, il y a donc bien une logique interne qui tient l'ensemble du discours au premier abord abscons, fait de ponctuations isolées, de pleins et de silences, ce texte où « *le hasard est vaincu par le mot* », pour reprendre une expression de Mallarmé. On retrouve un fil possible qui tisse l'ensemble, au-delà d'une syntaxe éclatée. Le lien est créé non pas par la syntaxe, qui devrait prendre en charge la tenue du texte, mais par le registre sémantique et sonore. Un mot en appelle un autre dans un rapport de continuité, de contiguïté ou d'assonance. A l'enquête, Mme A. donne les chaînons associatifs manquants qui ont soutendu ses énoncés, et prouve ses ambitions poétiques dans sa facture stylistique opaque : « *crabe, cancer, maladie, tumeur, mort !* » ; « *je vois deux personnes qui évidemment se ressemblent beaucoup, d'où Narcisse, d'où miroir* ».

C) CONCLUSIONS

Si ce texte a retenu notre attention, c'est par la question qu'il pose du rapport du sujet au langage, du rapport du sujet au cotable et du rapport du destinataire-traducteur au texte d'origine.

Nous retenons :

- Le langage dans sa fonction poétique et conative ;
- Le langage comme émission sonore jubilatoire érotisée ;
- La traduction comme ré-énonciation.

Nommer des objets et les transmettre à un destinataire, ce que JAKOBSON appelle la fonction référentielle du langage, n'appartient pas comme priorité à notre sujet qui émet des mots pour le plaisir et pour créer un effet sur lui-même et sur l'autre. Les fonctions poétique et conative sont ici privilégiées. La forme des énoncés et l'esprit des énoncés, son et sens, se renvoient l'un à l'autre et présentent un isomorphisme structurel qui vient illustrer l'intérêt de l'analyse du « modus », du « comment c'est dit ».

Le texte est porteur de l'ensemble du sujet locuteur et nous permet à partir de son analyse une représentation de sa structure psychique, d'où notre choix délibéré d'un certain

angle de vue, à savoir l'analyse de « l'intentio oberis » c'est-à-dire l'analyse de l'intention du texte, porteuse des intentions inconscientes ou conscientes du locuteur.

Dans ce texte-Rorschach, les réponses informelles abstraites, réponses sans corps donc incotables, où l'idée et la sensation ne sont pas circonscrites et tenues dans une enveloppe formelle, nous renvoient peut-être à une problématique autour des relations précoces mère-enfant. Ce « bruit » énigmatique du Rorschach pose le problème de l'absence d'un terrain d'identification réciproque : on se parle sans se comprendre, avec des points aveugles dans l'échange et la communication.

Nous nous posons la question de la qualité du holding maternel et, avec les auteurs HUSAIN, ROSSEL et MERCERON (2001), nous nous demandons « *si le surinvestissement du discours au détriment de l'investissement perceptif n'est pas la faille fondamentale dans la constitution d'une identité personnelle véritablement spécifique* ». Nous nous posons la question sur la fonction de cette voix qui « *fournit à celui qui l'émet l'enveloppe sonore dont on a manqué à l'entourer* » (ANZIEU, 1983).

Enfin, du côté du destinataire, le recours spontané à des références littéraires, plus particulièrement la poésie mallarméenne, pour asseoir son analyse, vient illustrer la démarche défendue par certains sémiologues ou certains analystes littéraires déjà évoqués, à savoir que **l'interprétation est liée à l'auteur mais aussi à l'objet**. Dans une sorte de réajustement réciproque, tacite, inconscient, destinataire et locuteur se retrouvent dans un espace commun de langage. Le locuteur et sa production inspirent le destinataire qui se voit malgré lui amené vers des champs de référence spécifiques, ici la poésie. Le style de l'interprétation est lié à son objet comme par une harmonie pré-établie.

Nous défendons l'idée, dans le champ de la clinique, de l'analyse systématique de la nature de l'interaction locuteur-destinataire provoquée par le texte émis au Rorschach. Nous refusons l'application systématique d'une méthode d'analyse avec un référentiel unique qui se plaque sur le texte de façon uniforme sans respecter les vibrations individuelles, les « formes activées et vivantes du langage » et qui ont conduit par exemple SPITZER (1970) à rompre les barrières disciplinaires « *dans l'élan qui transforme le linguiste en stylisticien puis en poète d'idées* ».

SPITZER, sévèrement, parle de « *terrorisme méthodologique qui n'est la plupart du temps que le cache misère de l'inculture où l'on se forge naïvement des instruments rudimentaires parce qu'il importe que leur allure scientifique fasse illusion* ». Pour cet auteur, dans une démarche herméneutique et scientifique, rentrent en rapport dialectique la reconnaissance de la matérialité objective du texte et la qualité unique d'une lecture toujours singulière et particulière.

Cette démarche herméneutique vaut pour l'analyse de nos textes Rorschach, chaque fois singuliers et néanmoins susceptibles d'appartenir à une classe commune où l'on peut désigner « l'étymon » commun, la racine psychologique des particularités de langage, tout comme le linguiste décèle une racine étymologique derrière une famille de mots.

Apercevoir un « écart stylistique » par rapport à l'usage moyen, constitue un des sens de notre analyse linguistique au Rorschach, en montrant avec précision comment le texte s'organise, le *pourquoi* étant impliqué dans le *comment*.

Pour parodier l'aphorisme de SPITZER « *il n'est rien dans le style qui n'ait été dans l'âme de l'auteur* », nous disons qu'il n'est rien dans le psychisme du locuteur qui ne soit actualisé dans le style.

Nous redonnons en conclusion la parole au Groupe de Lausanne dont l'étude de cas a inspiré notre analyse ici exposée. HUSAIN, MERCERON et ROSSEL (2001) disent bien comment « *notre expérience et notre appréhension de la réalité sont influencées par la position relative de l'observateur et par ses présupposés* ». Elles citent DOREY (1983) qui dit : « *il n'y a pas de sémiologie innocente* ».

L'analyse d'un texte Rorschach est donc indissociable du ou des modèles théoriques dont se réclame le destinataire psychologue. Le texte produit par un locuteur est ré-écrit par le destinataire psychologue qui lui donne un ou des sens variables. Cette attribution de sens n'est pas, selon nous, que l'expression des présupposés théoriques du côté du destinataire. Elle évoque une part de vérité du côté du sujet locuteur dont le texte polysémique a produit des effets sur le destinataire. Le présent article a tenté d'en faire la démonstration en évoquant le non hasard dans l'utilisation du registre littéraire des deux côtés de l'interaction locuteur-destinataire : un texte X produisant un effet Y provoque à son tour une analyse Z inspirée de

X. X et Z se trouvent alors pris dans un référentiel commun qui prend un sens non anecdotique et qui n'est dû ni au fait du hasard, ni au fait de la fantaisie passagère du destinataire.

Enfin, **l'interprétation d'un texte est aussi liée à son auteur**, en l'occurrence le destinataire psychologue considéré comme un « ré-énonciateur ».

Nous insistons sur *« l'altérité du texte traduit, altérité essentielle qu'il faut non pas refouler mais assumer (...). On ne saurait de ce fait ré-énoncer sans y mettre du sien (...). Loin d'être une réplication de l'énoncé, la ré-énonciation entraîne toute une série de filtrages tant conscients qu'inconscients et qui interviennent lors de la réception comme lors de la ré-emission (...). Si le traducteur a pleinement conscience de ce qu'il doit ruser avec la matière linguistique pour remédiatiser le texte, il ne se rend pas compte que ce qu'il réactualise, c'est, non pas un absolu, mais sa vision du texte, le texte en interaction avec lui, une hypostase qui ne coïncide que partiellement avec l'énoncé sur lequel portent ses efforts, et non pas l'absolu objectif qu'il croit récupérer comme fruit de son exégèse. Bref, ce à quoi le traducteur reste fidèle au prix de tant d'efforts, c'est, qu'il le veuille ou non, l'idée qu'il se fait du texte. »* (FOLKART,1991)

Cette position théorique particulière par rapport à l'analyse textuelle considère le traducteur avec une épaisseur existentielle propre et non pas comme *« pure compétence désincarnée »* (FOLKART, 1991).

Nous avons proposé, dans ces pages, une des analyses possibles du texte de Mme A. qui est notre *ré-énonciation* assumée.

TROISIEME PARTIE :

ANALYSE LINGUISTIQUE DANS LE CHAMP DE LA SCHIZOPHRENIE

Plan détaillé

I/ Un effet de « punctum » : l'abstraction schizophrénique et son analyse dans « Le Rorschach : une peinture intérieure »

A/ Introduction

B/ Repères historiques esthétiques

C/ Renonciation au figuratif : l'abstraction lyrique et l'abstraction géométrique formelle

a) L'abstraction lyrique

b) L'abstraction géométrique formelle

D/ Le Rorschach, une pâte à modeler mentale

E/ La mise en peinture des mots au Rorschach

a) L'abstraction géométrique formelle

b) L'abstraction lyrique

F/ Conclusion

II/ Analyse élargie des modalités linguistiques dans la schizophrénie, dans : « Étude des troubles des processus de pensée au test de Rorschach avant et après la décompensation schizophrénique »

A/ Introduction théorique

B/ Troubles des processus de pensée chez les schizophrènes

a) Le champ du visible ou champ de la perception

b) Le champ de l'invisible ou champ des idées

C/ Troubles des processus de pensée chez les pré-schizophrènes

a) Le champ du visible ou champ de la perception

b)Le champ de l'invisible ou champ des idées

D/ Conclusion

I) UN EFFET DE « PUNCTUM » : L'ABSTRACTION SCHIZOPHRENIQUE ET SON ANALYSE DANS « LE RORSCHACH : UNE PEINTURE INTERIEURE »

A) INTRODUCTION

GOMBRICH (2002), dans « *L'art et l'illusion* », cite Cozens : « *faire des taches, c'est produire accidentellement des formes à partir desquelles des idées viennent à l'esprit, et faire une esquisse, c'est donner une forme à des idées que l'on invoque en faisant des taches* ». Il n'est pas impossible, dit-il, qu'entre cette nouvelle mode que s'efforce de lancer Cozens, et l'instrument diagnostique que Rorschach devait mettre au point 150 ans plus tard, il existe quelque filiation historique.

Léonard De Vinci, cité par GOMBRICH (2002), parlait du pouvoir que possèdent des *formes confuses,* telles que les nuages, pour susciter à la pensée des inventions nouvelles. Botticelli défendait l'idée qu'il suffisait d'appuyer contre un mur une éponge imprégnée de peinture, pour y laisser une tache où l'on découvre un superbe paysage.

La véritable source d'un intérêt nouveau accordé aux *formes accidentelles* et à la projection des images, nous la trouvons chez ALBERTI (1868) et sa théorie sur les origines de l'art qu'il fait remonter à l'utilisation de formes nées du hasard de la nature.

Certaines choses, que mille coups de pinceau sont incapables de peindre, peuvent être indiquées en quelques touches, pourvu que celles-ci soient justes. C'est là ce qu'on appelle « *donner une expression à l'invisible* » (GOMBRICH, 2002).

Donner une expression à l'*informel*, l'*accidentel* et le *fortuit,* c'est le travail que l'on invite précisément à faire au sujet face au test de Rorschach.

Le travail, par la consigne initiale, l'attire dans le cercle de la création et lui offre en partage un peu « *de cette ivresse de créer qui était jadis le privilège exclusif de l'artiste* » (GOMBRICH, 2002).

D'où l'intitulé de notre propos : « Le Rorschach, *une peinture intérieure* ».

La perception, re-création personnelle, implique une élaboration mentale, qui transforme la réalité en une construction personnelle, en un « fait esthétique » (VIGOUROUX, 1992). Comme les traces du peintre sur la toile, les énoncés au Rorschach rendent visibles la subjectivité et le style du locuteur, d'où notre tentative audacieuse de *mettre en peinture* certains de ces énoncés du registre schizophrénique.

Nous aborderons brièvement les différents courants esthétiques qui ont marqué l'histoire occidentale afin d'établir ensuite des correspondances qui nous appartiennent, entre tel type de mouvement pictural et tel type de production au Rorschach.

Nous avons dû sélectionner, dans l'histoire esthétique, tel mouvement pictural susceptible d'être illustré par telle production langagière au Rorschach. Nous nous limiterons donc ici au courant dit « non figuratif » et à ses déclinaisons possibles, de l'abstraction géométrique formelle à l'expressionnisme abstrait : l'art dit « informel ».

En effet, ce courant artistique contemporain pose la question du *visible* et de la *représentation.*

Dans une réflexion à l'interface de l'esthétique et de la psychologie, nous aborderons cette question de la non-figurativité au Rorschach sous l'éclairage de la psychose.

B) REPERES HISTORIQUES ESTHETIQUES

A l'Antiquité, la vérité de l'art est d'exprimer l'idée du cosmos. L'art a une fonction sacrée et doit être pure imitation de la nature et du divin. La création est anonyme, sans signature de l'artiste, envisagé comme un intercesseur entre les hommes et les dieux. L'exigence artistique est l'imitation ou *mimesis* (AUERBACH,1968) et l'œuvre, le reflet d'un monde transcendant.

Le génie créatif n'est pas encore celui qui invente mais celui qui découvre, met à jour, respectant les critères esthétiques suivants : l'ordre, l'harmonie, le beau, la mesure et la proportion, valeurs platoniciennes.

A partir du XVIIème siècle, l'homme va se mettre au cœur de l'œuvre qui devient l'expression d'une personnalité. L'accent est mis sur la « subjectivité ». Il s'agit, dit FERRY

(1998), de « *se libérer du despotisme de la doctrine du classicisme pour faire place aux sentiments, car de tous les talents, le talent le plus puissant n'est pas la supériorité d'esprit mais le talent d'émouvoir à son gré* ».

C'est le philosophe Kant qui fera la synthèse des deux tendances, primat de la raison et primat du plaisir, en énonçant que l'idéal du beau, du vrai et de l'agréable constitue la réconciliation du classicisme et du sentimentalisme. Il décrète que l'idéal esthétique est un intermédiaire entre l'intelligible et le sensible.

Depuis, la vérité de l'art se trouve dans l'artiste. L'œuvre est vue comme le reflet d'une personnalité, d'un auteur, avec, depuis l'avènement de l'art contemporain, le culte du nouveau et une exigence d'originalité. Il n'y a plus, comme dans l'Antiquité, l'idée d'un univers commun à révéler, qui dépasserait les individus, univers des *choses en soi* à découvrir, mais naît la conception d'une pluralité de mondes particuliers. Nous passons donc du concept d'un *monde* en soi à découvrir, à celui d'un *monde pour soi* à dire, fidèle à la métaphysique de la subjectivité de HEIDEGGER (1927).

FERRY (1998) cite Kandinski, précurseur de l'abstraction : « *il faut se détourner du monde pour exprimer sa pure vie intérieure* ». Il voit dans le philosophe Nietzsche celui qui va sonner le glas de la culture des Lumières, pour lequel : « *il n'y a pas d'état de fait en soi, seulement des interprétations, il n'y a pas un monde, mais une infinité de mondes* ».

L'art est aujourd'hui un univers nietzschéen qui revendique la multiplication infinie des points de vue. « *On ne représente plus le monde mais l'état pluriel et changeant des forces vitales du créateur* » ; ce propos de CHANGEUX (1994), valable pour l'art, l'est aussi pour l'esprit du rorschachien.

Nous pouvons dire que notre regard sur l'outil Rorschach est aujourd'hui orienté par la pensée nietzschéenne et la physique quantique qui font de la projection au Rorschach une œuvre personnelle et singulière. « *Il n'y a pas d'un côté l'image, matériau unique et stable, et de l'autre, le regard, comme un rayon mobile qui viendrait animer la page d'un grand livre ouvert ; l'image tire son sens du regard, regard que nous posons sur elle* » (DEBRAY, 1992).

Le primat du subjectif dans l'œuvre marquera une rupture décisive dans l'histoire esthétique, et de la fin du XIXème siècle à nos jours, une autre rupture interviendra : l'impératif du *beau* et du figuratif cèdent.

Peu importe le *beau*, le but sera de traduire une réalité différente de celle des anciens classiques, une réalité qui n'est plus « *rationnelle, harmonieuse, euclidienne, mais illogique, chaotique, non-euclidienne, difforme* » (FERRY, 1998).

Il y a là un souci de dépasser les apparences et de rendre visibles les « arrières-mondes », à savoir l'inconscient et l'infini.

Depuis Manet, chaque fois qu'une œuvre d'une autre vérité s'est produite, cela a provoqué un scandale ou une censure. L'histoire de l'art est devenue l'histoire des rejets, des refus et des ruptures, on en prendra pour exemples : le *Balzac* de Rodin, *Les grandes baigneuses* de Cézanne, *Les demoiselles d'Avignon* de Picasso, les corps de Bacon.

A l'époque contemporaine, la vérité est dans une mise en question du figuratif et dans la revendication d'exprimer les zones sombres et tragiques de l'humain, ses pulsions souterraines, sa misère, sa dégradation. La *« fascination de la laideur»* dont parle GAGNEBIN (1994), ainsi que l'audace, la provocation et la volonté de « rompre avec tout » ont fini par se banaliser, dans l'art contemporain.

La remise en question des codes de la représentation commencée au XIXème siècle par Manet, amène à :

- la disparition d'une composition d'ensemble,
- la disparition d'un récit figuratif ou formel,
- l'affranchissement d'incidences référentielles et subjectives,
- parfois, le renoncement à soi comme empreinte sur la toile.

Plus on avance dans l'histoire esthétique, plus le processus même d'exécution picturale va se révéler dans le produit fini. Peinture gestuelle ou trace matérielle visible sur la toile témoignent de l'activité physique du peintre : le fauvisme revendique cette marque, l'expressionnisme abstrait s'en inspirera.

L'allusion figurative cèdera à l'abstraction sans narrativité possible des formes. Certains artistes chercheront à évacuer toute trace de subjectivité (Bauhaus, Mondrian, Morellet). Il n'y a plus rien, comme dans ces peintures monochromes ou minimalistes, comme celles de Malevitch et du suprématisme avec *« la mise en suspens de l'objet et du créateur »*

(ROMAN, 2003). L'appui sur des formes simples, ligne droite, carré, cercle, couleurs élémentaires ou couleurs pures ouvre des fenêtres sur le vide et l'infini.

Dans cette renonciation au figuratif, deux tendances contemporaines vont dominer le XXème siècle :

- l'abstraction géométrique formelle
- l'abstration lyrique

Nous les abordons.

C) RENONCIATION AU FIGURATIF : l'abstraction lyrique ou « expressionnisme abstrait » et l'abstraction géométrique formelle

a) L'abstraction lyrique

Ce courant est dans le sillage de KANDINSKI (1989) pour qui « *ce ne sont pas les formes qui définissent le contenu d'une œuvre picturale, mais les forces, les tensions qui vivent dans ces formes* ». Ainsi se voit congédiée la représentation.

L'abstraction lyrique revendique la spontanéité. Cette peinture de l'*informel* est là pour « *émouvoir et traduire le monde en criant son âme* » (MATHIEU, cité par FERRIER,1999).

Ce courant, appelé plus tardivement, « expressionnisme abstrait », privilégie l'émotion, le geste, l'exécution ou la matière. Il regroupe les peintres Pollock, Gorki, Motherwell, Rothko, Still, Soulages, Hartung, Wols, Mathieu, De Staël qui voulaient exprimer leurs sentiments plutôt que de les illustrer, car la peinture, pensent-ils, est irréductible à toute explication, elle est essentiellement une expérience poétique. Est contestée l'idée d'une narrativité possible des formes ; il n'y a plus à dire quelque chose sur l'œuvre, mais il y a quelque chose à ressentir de l'artiste ou du graphisme et des couleurs.

Chez les peintres de l'*informel*, tantôt le geste, le corps comme dans *l'action painting* , tantôt la matière et ses déformations, ses imperfections provoquent quelque chose de non voulu par l'auteur.

PAULHAN (1910), critique d'art, écrit que « *le peintre informel représente moins ce qu'il pense qu'il ne s'efforce de penser ce qui se présente en quelque sorte malgré lui* ».

Tantôt la primauté est accordée à la vitesse d'exécution et à l'absence de préméditation des formes, comme dans ces chorégraphies très spectaculaires de Pollock au-dessus de ses toiles sur lesquelles il fait gicler des couleurs. Tantôt l'artiste abdique et se met à la disposition du hasard secrété par les matériaux et dont les effets graphiques ne résultent pas d'une finalité intentionnelle ; ainsi en est-il de Michaux (Illustration 1)[14], qui retrace des formes devinées dans l'aquarelle ou les encres diluées.

Pour la première fois dans l'histoire de la peinture, avec Pollock, l'acte, à savoir le geste, la participation physique et sa trace sur la toile sont aussi importants que le résultat. *« L'œil est invité à suivre le tracé des gestes de l'artiste et la matérialisation du temps »* (GAGNEBIN,1994).

Le hasard,l'aléatoire dominent et l'acte de peindre exige une intégration totale, physique et psychique. Il y a là la sacralisation de l'expression d'un individu concentré sur lui-même, sacralisation dénoncée par un autre courant, l'abstractionnisme géométrique formel qui refuse toute idée d'une trace personnelle de l'artiste dans l'œuvre.

Michaux, tout comme Masson, Tobey ou Dubuffet vont privilégier la matière qu'ils appréhendent comme vivante, ayant une dynamique propre. Il y a chez eux l'idée de rendre tangible la *doublure d'invisible des choses*. DUROZOI (1998) dit que Michaux ramène de l'espace *du dedans* de l'aquarelle, l'indice d'un être saisi à l'état natif. Ici le peintre se met à disposition de la matière qu'il va se contenter de fixer légèrement et de révéler.

Une autre tendance, plus contemplative et méditative, est représentée par Soulages et Rothko, dont la peinture profonde, matière sensible où l'on devine des *« régions secrètes et essentielles »* (ROMAN,2003) sans effet cinétique ni gestualité ni giclure, est comme un voile suscitant le désir de percevoir ce qu'il dissimule. Pour DUROZOI (1998), *« le regard est invité à définir un en-deçà ou un au-delà de ce qu'il perçoit »*.

FERRIER (1999) cite Rothko : *« Je ne m'exprime pas moi-même dans ma peinture, j'exprime mon non-moi »*.

La révélation des « arrière-mondes », inconscient ou infini, dont nous parlions plus haut, est présente chez ces artistes. Nous avons quitté le monde des objets sensibles.

[14] Les illustrations picturales sont situées à la fin de ce sous-chapitre.

b) L'abstraction géométrique formelle

Dans ce mouvement, les tenants de la plastique pure sont attachés à la ligne, l'angle droit, les couleurs primaires. Cette peinture anonyme non subjective, non émotionnelle, revendique rigueur, clarté et simplicité, critères défendus par le néoplasticisme dont Mondrian.

Dans le primat absolu de la géométrie, où l'artiste va au-delà de l'objet, le pulvérise, il arrive au dépouillement absolu du signe.

Remarque générale :

Ce qui nous intéresse dans ces mouvements picturaux autour de la renonciation esthétique au figuratif, c'est que nous sommes bien là dans le registre de la pré-histoire des formes, l'empreinte, la trace et non dans le champ du représenté et du symbole. Nos critères pour le dire sont les suivants :

- l'absence de forme sur la toile ;
- l'ébauche de forme, mais saisie dans la matière comme étant là, préexistante à l'artiste avec une figurativité allusive (Michaux, cf. Illustration 1) ;
- l'absence de forme représentée et figurée, mais présence du corps de l'artiste, de sa gestuelle et de sa trace dynamique dans l'*Action Painting* (peinture gestuelle) de Pollock ou dans le *Body Art*, avec Klein et ses *« pinceaux vivants »*.

Klein, peintre difficilement classable, dans son rejet de l'expressionnisme abstrait disait : *« Je déteste les artistes qui se vident dans leurs tableaux comme c'est bien souvent le cas aujourd'hui. Le morbidisme ! Au lieu de penser au Beau, au Bien, au Vrai, ils rendent, ils éjaculent, ils crachent toute leur complexité horrible, pourrie et infectieuse dans leur peinture comme pour se soulager et charger les autres...de leurs œuvres, de tout leur fardeau de remords, de ratés »* (cité par LACOSTE,1993).

Nous sommes là dans l'illustration de l'irreprésentable, de l'indicible et du corporel. Tout au plus peut-on relever, comme dans l'œuvre de Michaux où la figurativité est allusive, une empreinte, « éïdolon » ou amorce primitive de la représentation.

Cette quête de *la doublure d'invisible des formes* et cette pré-histoire de la forme en amont de la figurativité nous renvoient à certains énoncés produits au Rorschach et à leur impact sur le destinataire, dans le champ de la schizophrénie.

D) LE RORSCHACH, UNE PATE A MODELER MENTALE

Le Rorschach, pâte à modeler mentale, composé de formes fortuites, accidentelles mais pré-figurées (COSNIER, 1975) et de variations chromatiques, propose, de par sa composition bilatérale et symétrique, des lignes d'entrée aménagées, des circuits avec des lignes de force, des trouées que sont les détails intermaculaires.

Une certaine composition d'ensemble organise la disposition des éléments plastiques sur la surface de la planche, proposant un « récit figuratif » de son choix. Le locuteur va « travailler » ces formes et ces couleurs pour créer un espace représentatif ou non et y conduire un récit ou un commentaire traduisant sa « peinture intérieure ».

Nous nous attacherons ici aux productions langagières au Rorschach traduisant une peinture intérieure :

- tantôt formelle et abstraite, sans auteur, à la manière de Mondrian et Malevitch,
- tantôt expressionniste, abstraite et lyrique, avec le primat du mouvement, du chromatisme et de la sensation : « *Il n'y a ni forme, ni objet, que des événements, des surgissements, des apparitions...* » MASSON (1974).
- tantôt axée sur la matière brute du Rorschach à la recherche de formes pré-existantes au sujet, formes latentes et clandestines qu'il cherche à révéler.

Nous avons lu chaque texte comme une œuvre *nomothétique* qui, selon le philosophe Kant, pose ses propres lois en elle-même ; puis nous avons tenté des regroupements possibles autour de l'axe non-figuratif, souhaitant ainsi établir une grammaire des pré-formes du registre schizophrénique.

E) LA MISE EN PEINTURE DES MOTS AU RORSCHACH

Les équivalences entre esthétique et Rorschach, proposées ici, nous appartiennent.

Nous avons fait du sujet testé le peintre malgré lui de son espace psychique. Notre idée n'est pas de poser un regard clinique et psychopathologique sur les œuvres et les artistes cités, en associant tel diagnostic à tel mouvement pictural, mais de trouver dans les œuvres citées une possible illustration en images de certaines séquences linguistiques au Rorschach, nous autorisant ainsi quelques correspondances audacieuses.

La lecture que nous en faisons se situe à l'interface de l'esthétique et de la psychologie et dans l'esprit de PRINZHORN (1964) qui évoquait une parenté entre le sentiment du monde schizophrénique et celui qui se manifeste dans l'art contemporain : *« Mais chez le schizophrène, le monde sensible lui devient étranger et il subit la rupture par rapport au réel comme un sort cruel, inéluctable contre lequel il se bat avant de se résigner. Chez l'artiste contemporain, l'éloignement de la réalité (figurative) est un acte issu d'un jugement et d'une résolution ».*

a) L'abstraction géométrique formelle

L'absence d'allusion figurative et l'absence de trace de toute subjectivité montre qu'il n'y a pas d'auteur, seulement des formes et des couleurs élémentaires disposées géométriquement sur la surface.

Cette abstraction formelle et géométrique où seule existe une trace matérielle sans récit possible nous rappelle certaines productions schizophréniques au Rorschach.

Nous sommes dans le *rien* psychotique.

« Le schizo-rationnel se complaît dans l'abstrait, dans l'immobile, le solide et le rigide ; le mouvement et l'intuitif lui échappent ; il pense plus qu'il ne sent et ne sait pas d'une façon immédiate ; il est froid à l'instar du monde abstrait ; il discerne et sépare et, de ce fait, les objets, avec leurs contours tranchants, occupent dans sa vision du monde une place privilégiée ; ainsi aussi il arrive à la précision des formes. » (MINKOWSKI, 1953)

Les exemples qui suivent illustrent l'abstraction géométrique formelle présente dans certains énoncés schizophréniques.

X : « On a des couleurs primaires, on a du bleu, du jaune, oui »
(cf Illustration 2, MONDRIAN) ;

VI : « Je vois la symétrie, je vois du noir aussi »
(cf Illustration 3, MORELLET) ;

VII : « Beaucoup moins de choses, la matière disparaît là, c'est tout » ;

IV : « Il y a une trame de gris mais bon, ce sont des effets que l'on peut obtenir avec des encres » ;

VII : « On a un jeu positif et négatif, une forme qui est induite à l'intérieur, j'en dirais rien de particulier puisque c'est une forme née du hasard et elle le restera » ;
II : « Il y a des constantes dans les différents dessins. Bon y'a deux couleurs, enfin trois, le blanc, le noir et le rouge, en plus c'est symétrique, évidemment le lien entre le rouge, le noir et le blanc j'en vois pas » ;
II : « Je vois le Christ avec la croix, on le voit très bien, enfin non juste la tête, non pas la tête, la croix, disons deux lignes, une verticale et une horizontale je vois »
(cf Illustration 4, MORELLET).

Cette abstraction progressive de la forme jusqu'à sa réduction à des composants formels et chromatiques élémentaires n'est pas sans évoquer la démarche picturale de Mondrian : simplification obsessive des formes jusqu'à l'épure.

D'autres exemples avec référence au vide, au trou, à la fissure dans la matière sans aucun contenu nous rappellent l'art spatial défendu par Fontana qui dit ne pas vouloir faire un tableau, mais vouloir ouvrir l'espace, créer pour l'art une nouvelle dimension, le rattacher au cosmos ; ainsi perforait-il ses toiles monochromes, tout simplement.

Cette ouverture vers une troisième dimension créée par l'impression d'un creux ou d'une profondeur au Rorschach a donné naissance aux énoncés suivants :

II : « Il y a du creux là, c'est tout » ;

VII : « ça ressemble à un trou, un début d'abîme, quelque chose qui se fissure au niveau de cette ligne centrale ».

Dans l'énoncé à la Planche I : « *C'est une nuance teintée sur du blanc, un dessin nuancé sur blanc, un dessin symétrique forme noire sur fond blanc* », nous retrouvons Malevitch et son *monisme ontologique* : le sujet psychotique nous entraîne dans une ascèse visuelle, dans *l'inobjectif,* un monde sans objet. Malevitch rejeta la conception anecdotique de l'art en s'affranchissant de la tentation de s'intéresser à un thème figuratif.

Si le monde sans objet est une revendication esthétique de la part de ce peintre, elle est involontaire chez le schizophrène qui, malgré lui, ne peut *recevoir* les données du réel pour les *concevoir* dans une réalité sienne (WAWRZYNIAK,2000), traduisant un défaut fondamental dans sa capacité à élaborer une *vision en images* telle qu'en parle la phénoménologie (MINKOWSKA,1956).

Les phénoménologues (DELAUNAY,1975 ; WAWRZYNIAK,2000 ; GRILLIAT, 1999) évoquent les mécanismes schizo-rationnels typiques qui se manifestent par la schématisation, le géométrisme et la dissolution de la forme de l'image.

TISSERON (1995) parle de la puissance de *sens* dans l'image : *« toute image mobilise des représentations de mots qui tendent à s'organiser en un ensemble signifiant... l'image ne se réduit pas à la seule dénotation du référent, mais actualise un sens latent »*. Cette remarque ne vaut pas pour certains schizophrènes qui s'attachent au seul dénotatif du référent.

La disparition progressive de la forme, de l'empreinte du réel chez Malevitch est très troublante quand on sait qu'après avoir peint *noir sur fond noir*, il se suicida, lui qui disait : *« comment faire apparaître l'abîme de l'être dans la création picturale ? »*

Même interrogation pour Rothko qui mit fin à ses jours après sa série d'«œuvres en noir », et dont les tableaux ne dévoilaient pas l'infini mais le présentaient. Une troublante manière de faire corps avec l'œuvre.

Dans notre analyse du champ de *l'invisible,* nous sommes sensible à l'approche phénoménologique de la *fuite des images*. Ainsi, dans l'énoncé schizophrénique au Rorschach, une forme initiale proposée progressivement se détériore, prend un caractère indéterminé, vague, ne tient pas dans le temps, se dissipe, laissant une trace approximative pour aboutir au terme de la réponse à un graphisme élémentaire en termes de verticale, horizontale et de variation de couleurs.

Comme exemples de formes insaisissables, nous avons retenu :

I : « Je voulais voir, j'ai vu mais je sais pas, je vois plus rien » ;
II : « Je pensais et je pense toujours à une forme tout court » ;
III : « ça aurait pu devenir une autre forme, mais je le vois pas ».

Dans ces exemples, nous sommes confrontés au néant psychotique sans inscription de la moindre trace, juste l'intuition immotivée que quelque chose se passe et ne tient pas, quelque chose d'origine obscure.

Dans les exemples suivants, les contenus d'abord présents se dévident puis se dissolvent pour devenir des résidus d'une vague trace, donnée purement physique et abstraite. Le

phénoménologue DELAUNAY (1975) dit que *« le réel ne peut être analysé que du point de vue abstrait, avec une hypertrophie compensatrice de la rationalité »*.

Exemples :

VII : « Un conifère saupoudré de neige, il n'y a pas de conifère, mais il reste la neige, le blanc » ;

II : « Un chat, des moustaches, je vois juste des traits horizontaux en fait » ;

VII : « ça me fait penser à des petits fours, ce sont les restes, ils n'ont pas de formes, y'a rien » ;

VII : « sur cette image, je vois Napoléon Bonaparte, enfin le chapeau, non les épaulettes, enfin une forme blanche, c'est tout » ;

V : « ça me rappelle un escargot, les antennes seulement, peut-être la coquille on la voit pas, alors je dirais un escargot sous une feuille, on le voit pas l'escargot, rien » ;

VI : « Je vois presque une peau de renard étendue sur le carton, la peau je sais pas mais l'ensemble des couleurs grisâtres oui ».

Dans ce corpus d'énoncés de schizophrènes, le réel se démantèle, la forme perd sens et fixité et renvoie le sujet à sa propre perplexité.

MINKOWSKI, cité par GRILLIAT (1999) parle de *« réel dénudé sans jamais advenir à celui d'une image transmissible dialectisable. Ainsi se révèle par un vide de mots une coupure interdisant l'émergence de la vision en images. »*

On assiste là à un dysfonctionnement très primaire au niveau de l'enregistrement de la forme et du réel.

b) L'abstraction lyrique

Dans la facture de certains énoncés, tout aspect figuratif est absent -il n'y a toujours rien à voir de concret-, mais le chromatisme violent et l'introduction d'une cinétique font qu'il y a quelque chose à *sentir*, comme dans l'énoncé :

IX : « J'ai l 'impression d'une éclosion, quelque chose qui vient d'en bas et va vers le haut, quelque chose qui sort, de la luminosité agréable » .

Ici le corps est sollicité plus que l'esprit. Le processus d'exécution du matériel de Rorschach sera parfois cité, ainsi que l'allusion à une gestualité à l'origine du tracé des taches et des éclaboussures par un hypothétique auteur, comme dans l'exemple :

II : « Alors là ils ont écrasé du rouge sur le papier, il a éclaboussé sur le noir et ça a glissé là » (cf Illustration 5, STILL).

Comme chez Pollock et Hartung, dont la pâte est turbulente, faite d'éclaboussures et de giclures, les effets de texture au Rorschach sont désignés. Nous quittons le *rien* de l'abstractionnisme formel pour lire des effets du corps, un dynamisme, une énergie vitale pressentie sur la planche comme dans *l'action painting*. Pollock peint avec le corps entier et la toile comporte toutes les traces de sa gestuelle et de ses déplacements : traces du corps, traces sensibles d'un phénomène qui atteste d'une présence physique mais qui n'est pas une ébauche de représentation.

Exemples :

II : « De la couleur, la vie, le sang, y'a un mouvement, je n'aurais rien d'autre à dire qu'un mouvement » (cf Illustration 6, KANDINSKY) ;

V : « L'ensemble indique quelque chose de directionnel, ça me fait penser à un signe, mais je sais pas quoi » ;

VIII : « De la couleur, ça vit, ça bouge, une direction, quelque chose qui s'élève » ;

II : « je vois des lignes de vitesse vers le haut, ça tourne, une impression de vitesse, c'est tout » (cf Illustration 7, POLLOCK) ;

X : « Les formes font tache, un crash, un big bang » (cf Illustration 8, POLLOCK) ;

IV : « Une tache d'encre qui a été projetée dans un verre d'eau et qui s'étale, qui prend certaines formes, les filaments se détachent dans l'eau, prennent des formes vue la vitesse avec laquelle la goutte est tombée » (cf Illustration 9, POLLOCK).

Comment ne pas avoir la tentation d'associer à ce « dripping » rorschachien la définition de la démarche picturale de MASSON (1974) pour qui : *« il faut une dynamique... cracher l'encre ou l'insuffler... secouer la toile de haut en bas, de bas en haut en employant au maximum la flexibilité du corps ».*

On peut y retrouver aussi l'esprit de l'œuvre de Mathieu, ce *calligraphe contemporain*, qui met toute son énergie dans la vitesse d'exécution (cf Illustration 10).

Les énoncés précédents mettaient l'accent sur la dimension cinétique présente dans les planches à la manière des peintres « gestuels ». Les énoncés suivants illustreront la dimension chromatique à fort caractère dramatique qui renvoie le destinataire à un éprouvé parfois déplaisant et anxiogène comme chez De Kooning et son *tonnerre pictural.* RANCILLAC (1991) dit que *« la matière témoigne alors par elle-même du pouvoir affectif de la couleur sans le recours aux arguments discursifs du dessin ».*

Et comment ne pas retrouver Michaux dans les énoncés suivants, lui qui disait : *« rageusement, je balafre les surfaces pour faire ravage dessus, comme toute la journée ravage est passé en moi, faisant de mon être une plaie. Que de ce papier aussi vienne la plaie »* (cité par FERRIER,1999).

Exemples :

IX : « Des couleurs qui me font peur, rose violacé et ce vert tacheté qui se mélangent. C'est pas serein pour moi » (cf Illustration 11, SAM FRANCIS) ;

X : « ça pourrait être la fin du monde, l'apocalypse, les couleurs, y'aurait le noir et le violacé, la douleur et la maladie et le jaune renaissance, c'est tellement évident que ça ne l'est plus » ;

X : « Y'a de nouveau la couleur, enfin le noir est réapparu, mais le blanc beaucoup de blanc ici amène l'apaisement, le calme, alors que les formes font agitation, mouvement » ;

II : « Un cri... la douleur barbouillée de sang, l'impression de s'enfoncer dans quelque chose » (cf Illustration 12, DE KOONING) ;

VIII : « Des couleurs donc agressivité et des cassures là et là, des effets douloureux ».

Nous avons ici un ensemble de *concrétisations d'idées abstraites* du registre schizophrénique. Les éprouvés immotivés et dissociés du sujet rappellent ce propos de DEBRAY (1992): *« Les premières images sont des images des processus sensori-affectivo-moteurs avant d'être des signes de ce qu'elles représentent ».*

Parfois la dimension chromatique est plus calme et d'autres énoncés viennent en sous-titrage possible de l'œuvre contemplative de Rothko. Nous citons :

X : « Là deux choses, les couleurs multicolores du bas qui sont très distinctes de ce gris noir du haut, quelque chose ne va pas ensemble là » ;

VIII : « On part de couleurs chaudes vers des couleurs glaciales, grises » (cf Illustration 13, ROTKHO) ;

IX : « Alors on a trois rangées, de l'orange, du vert et du rose qui se mélangent à peine, trois niveaux de couleurs ».

Enfin, nous évoquions ces formes allusives présentes dans la matière comme dans l'œuvre de Michaux et Fautrier .

Des formes, vagues esquisses, naissent du hasard du matériel et sont fixées par le sujet qui croit révéler une forme pré-existante d'un chaos initial. Dans la fluidité du matériel, des formes naissent, parfois signes pseudo-calligraphiques, parfois amorces figuratives (cf Illustrations 14 (MASSON).

Il y a alors la trace sensible d'un phénomène, une présence réelle derrière l'apparence du *rien*, un « eïdolon » ou stade primitif de la représentation qui retient notre attention.

Exemples :

II : « Déjà en rouge donc sanguinaire, sanguinolent, déjà un grand espace là et un mouvement nerveux au fond, on dirait là deux formes, deux choses qui s'échappent, on peut pas encore expliquer quoi » ;

VII : « Des traces, des traces de deux personnes sur les murs à Nagasaki, après le souffle d'une bombe, un pochoir » (cf Illustration 16, KLEIN[15]) ;

V : « Une ombre, ça pourrait être l'ombre d'un papillon, cette forme je la vois en noir et gris, je me dis que c'est l'ombre parce que le papillon qu'on voit pas est en couleurs » (Cf Illustration 17, MOTHERWELL) ;

I : « Je dirais une ressemblance avec un insecte, j'ai du mal à mettre cela en relation avec du ressemblant dans la réalité, une forme bizarre, curieuse, pas finie » (cf Illustration 18, POLLOCK).

Dans ces derniers exemples, avec référence au figuratif allusif, il n'est pas encore question de représentation, et l'on reste dans le registre schizophrénique du *décryptage d'un réel* qui échappe à la conscience et qui se dérobe sans cesse car il ne peut se fixer.

[15] Ce rapprochement entre Klein et cet énoncé aurait pu être désavoué par le peintre qui ne se reconnaissait pas dans l'expressionnisme abstrait. Nous nous en excusons.

F) CONCLUSION

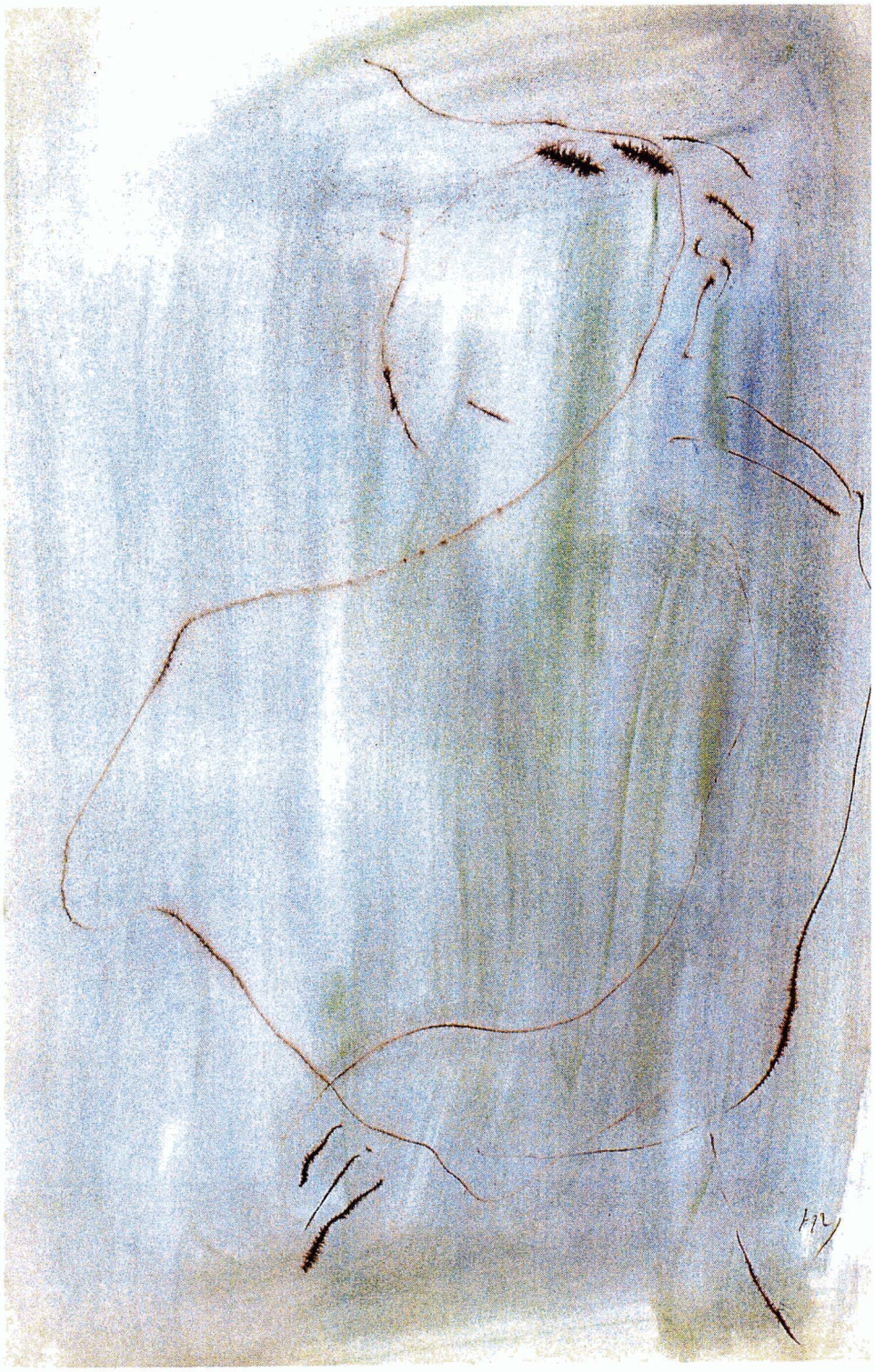
Dans l'ensemble de ces productions langagières au Rorschach, jouant comme autant de sous-titrages à des œuvres non figuratives abstraites, volontairement présentées comme *une mise en peinture*, se posent les questions de la forme, de la représentation et de la perception cohérente des formes sensibles du monde réel.

A l'inverse des artistes présentés, pour qui la non-figurativité ou l'abstraction fut une revendication esthétique, une intention esthétique, nos patients, dans leurs énoncés, révèlent leur problématique schizophrénique dans leur incapacité à mettre en forme un réel qui sous leurs yeux s'émancipe, comme dans leur incapacité à fixer une trace ferme et lisible au Rorschach.

Nous avons eu recours, à plusieurs reprises, au champ et aux concepts de la phénoménologie.

Peut-être, dans notre effort d'une *mise en peinture des mots* obtenus au Rorschach, avons-nous voulu proposer une « vision en images » au sujet schizophrénique et donner un sens à ce qui n'en a plus pour lui. Nous avons ainsi, oserons-nous dire, « incarné » une idée et donné sens au signe, respectant le propos de MATHIEU (cité par FERRIER,1999) : *« les lois de la sémantique aujourd'hui sont inversées : jusqu'alors une chose étant donnée, un signe était inventé, désormais un signe étant donné, il sera viable s'il trouve son incarnation ».*

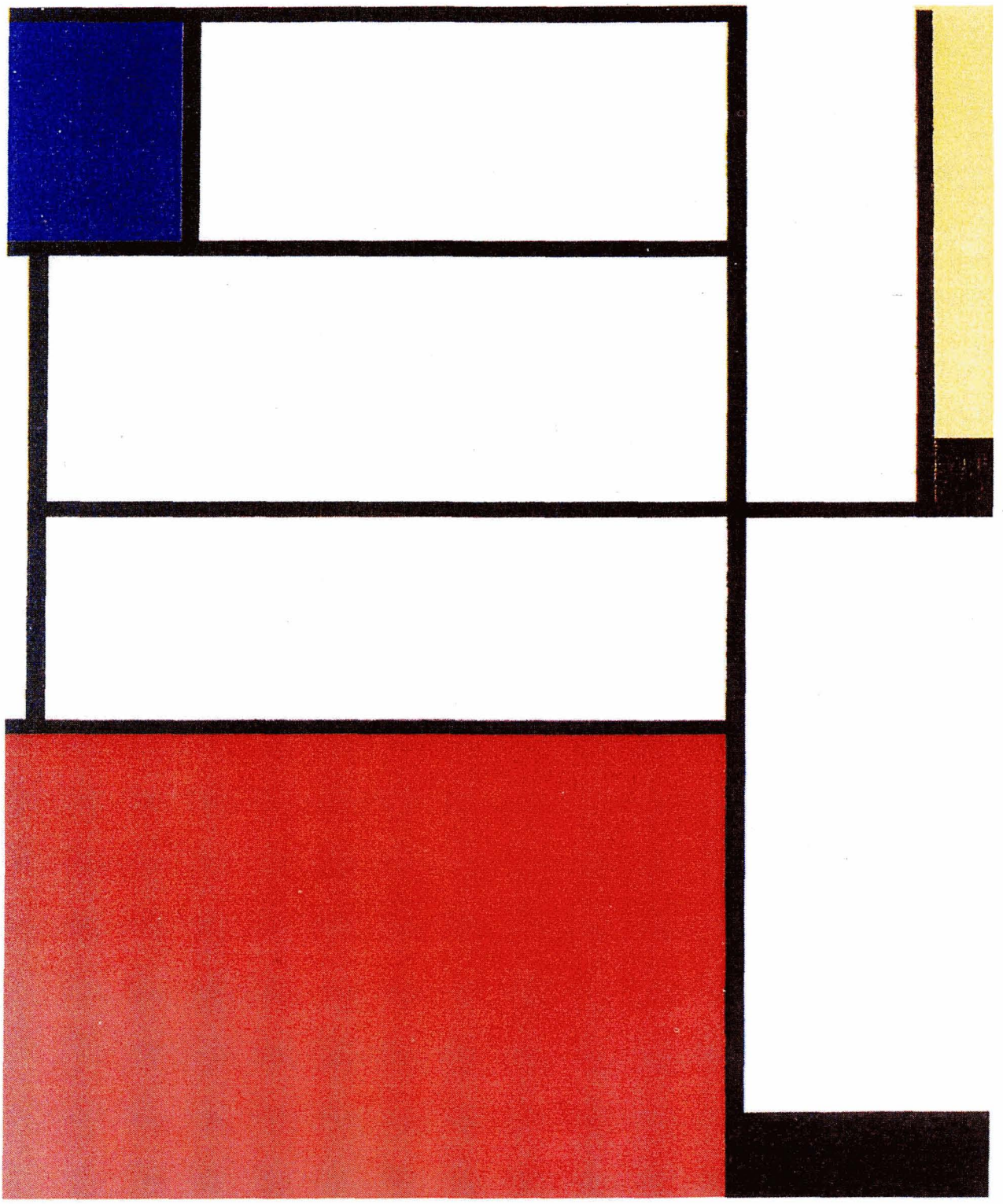
Après cette illustration d'un effet de « punctum » du type *abstraction,* nous nous engageons dans l'analyse plus détaillée des processus de pensée en amont et en aval de la décompensation schizophrénique et d'une stylistique propre à la schizophrénie.



MASSON

Ebauche de forme saisie dans la matière comme étant là préexistante à l'artiste avec une figurativité allusive.

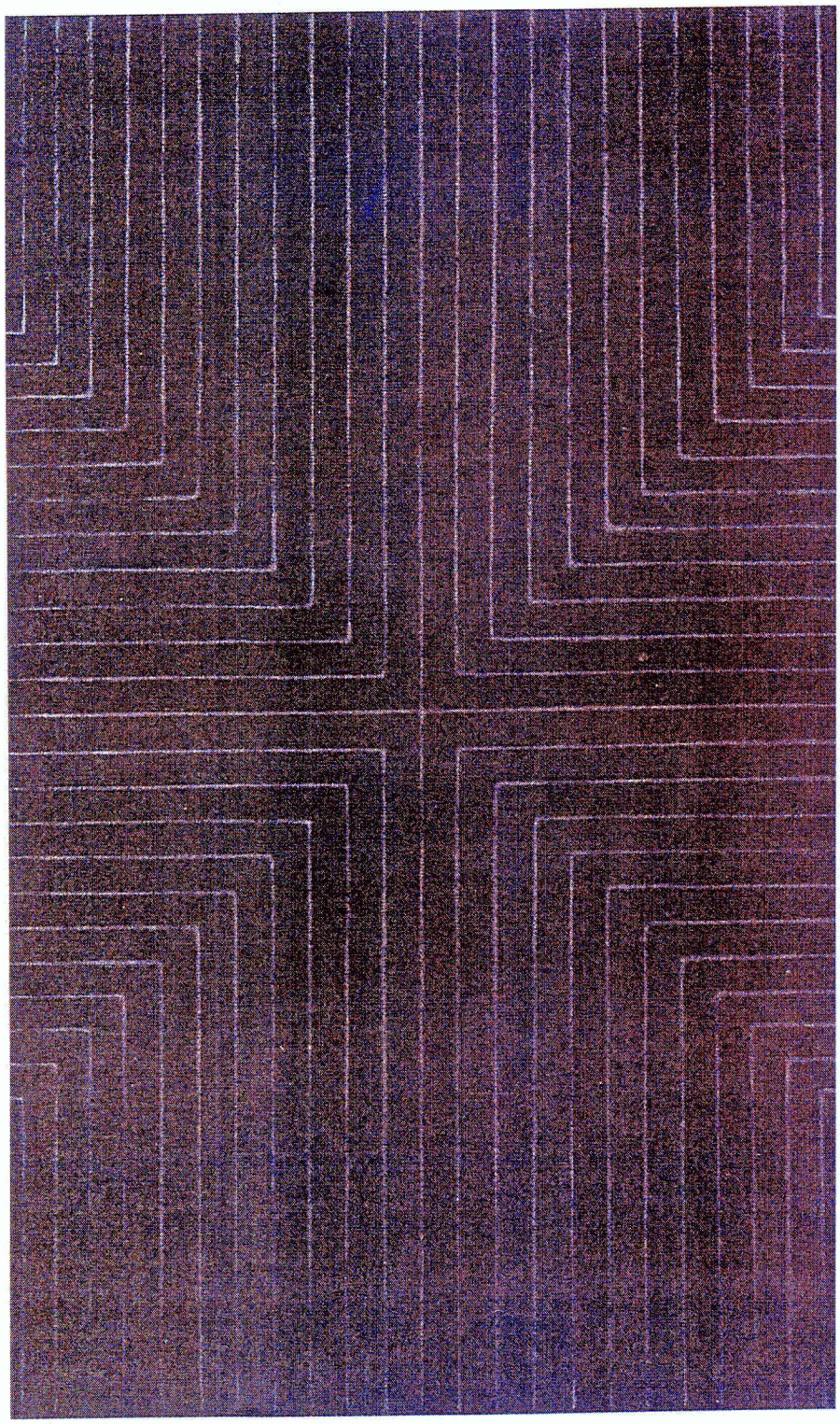
Illustration 1



MONDRIAN

Planche X : « *On a des couleurs primaires, on a du bleu, du jaune, oui.* »

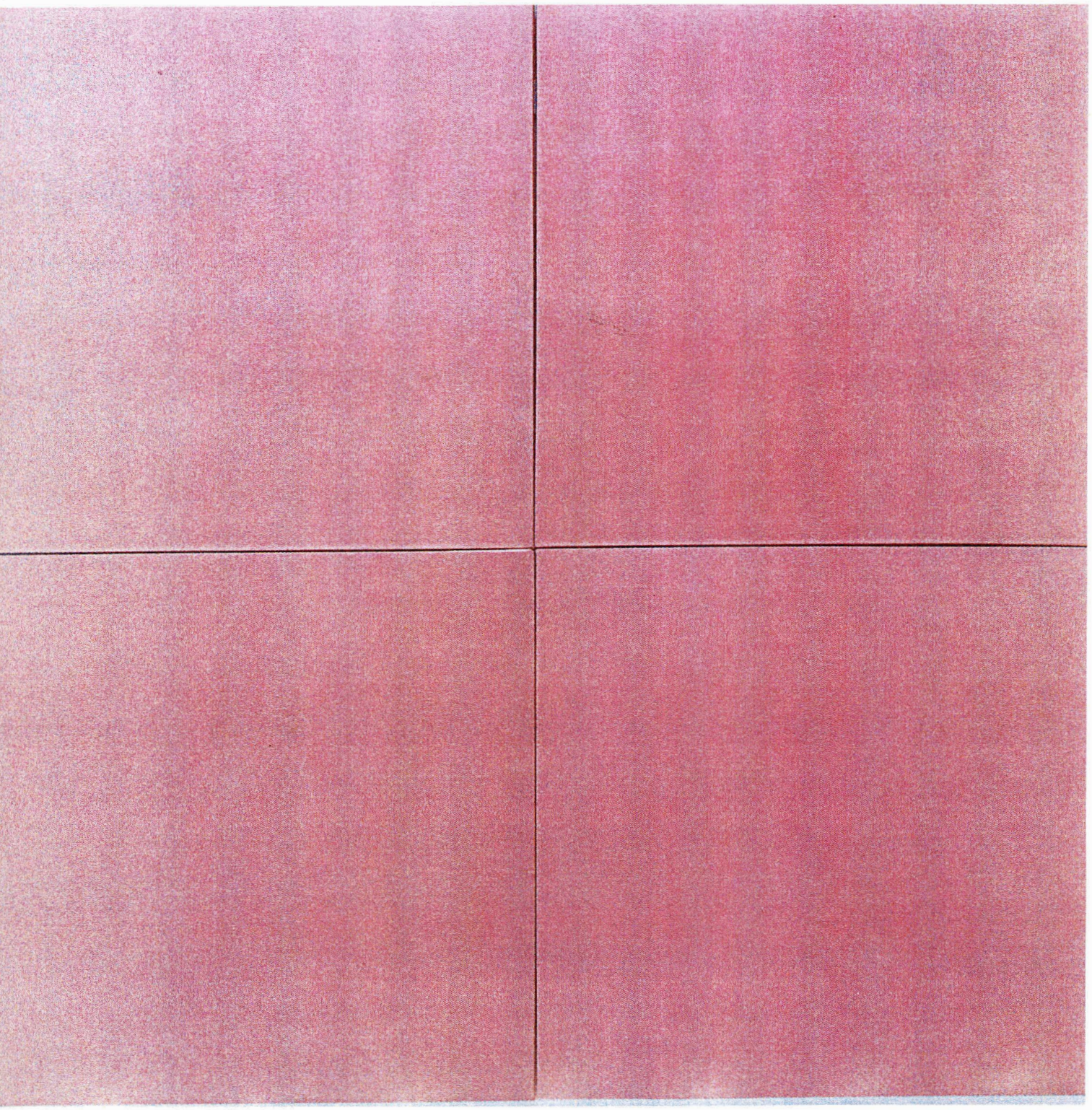
Illustration 2



MORELLET

Planche VI : « *Je vois la symétrie, je vois du noir aussi.* »

Illustration 3



MORELLET

Planche II : « *Je vois le Christ avec la croix, on le voit très bien, enfin non, juste la tête, non pas la tête, la croix, disons deux lignes, une verticale et une horizontale je vois.* »

Illustration 4

STILL

Planche II : « *Alors là, ils ont écrasé du rouge sur le papier, il a éclaboussé sur le noir et ça a glissé là.* »

Illustration 5

KANDINSKI

Planche II : « *De la couleur, la vie, le sang, il y a un mouvement, je n'aurais rien d'autre à dire qu'un mouvement.* »

Illustration 6

POLLOCK

Planche II : « *Je vois des lignes de vitesse vers le haut… une impression de vitesse, c'est tout.* »

Illustration 7

POLLOCK

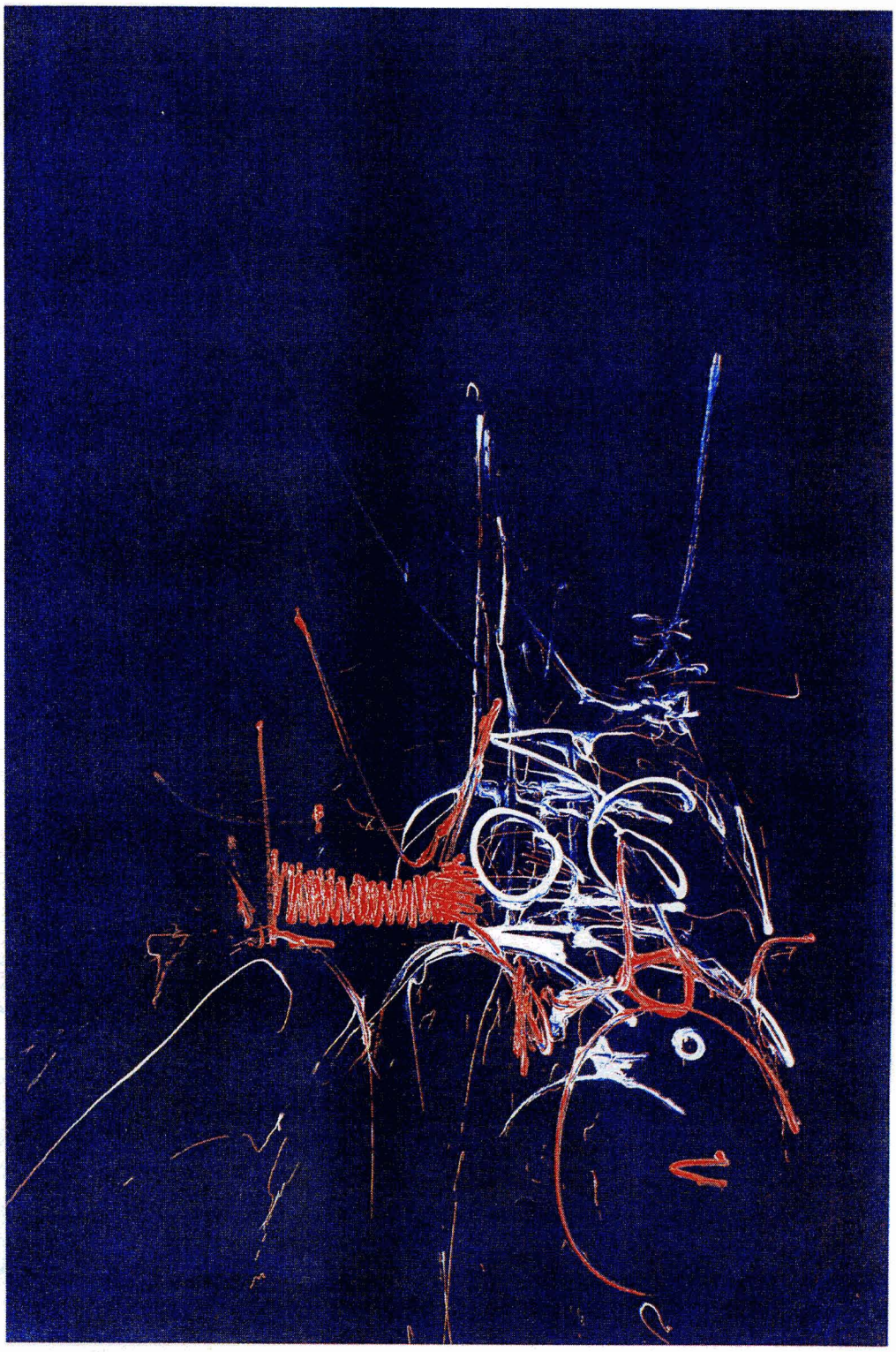
Planche X : « *Les formes font tache, un crash, un big bang.* »

Illustration 8

POLLOCK

Planche IV : « *Une tache d'encre qui a été projetée dans un verre d'eau et qui s'étale, qui prend certaines formes, les filaments se détachent dans l'eau, prennent des formes vue la vitesse avec laquelle la goutte est tombée.* »

Illustration 9



MATHIEU

Ce calligraphe contemporain

Illustration 10

SAM FRANCIS

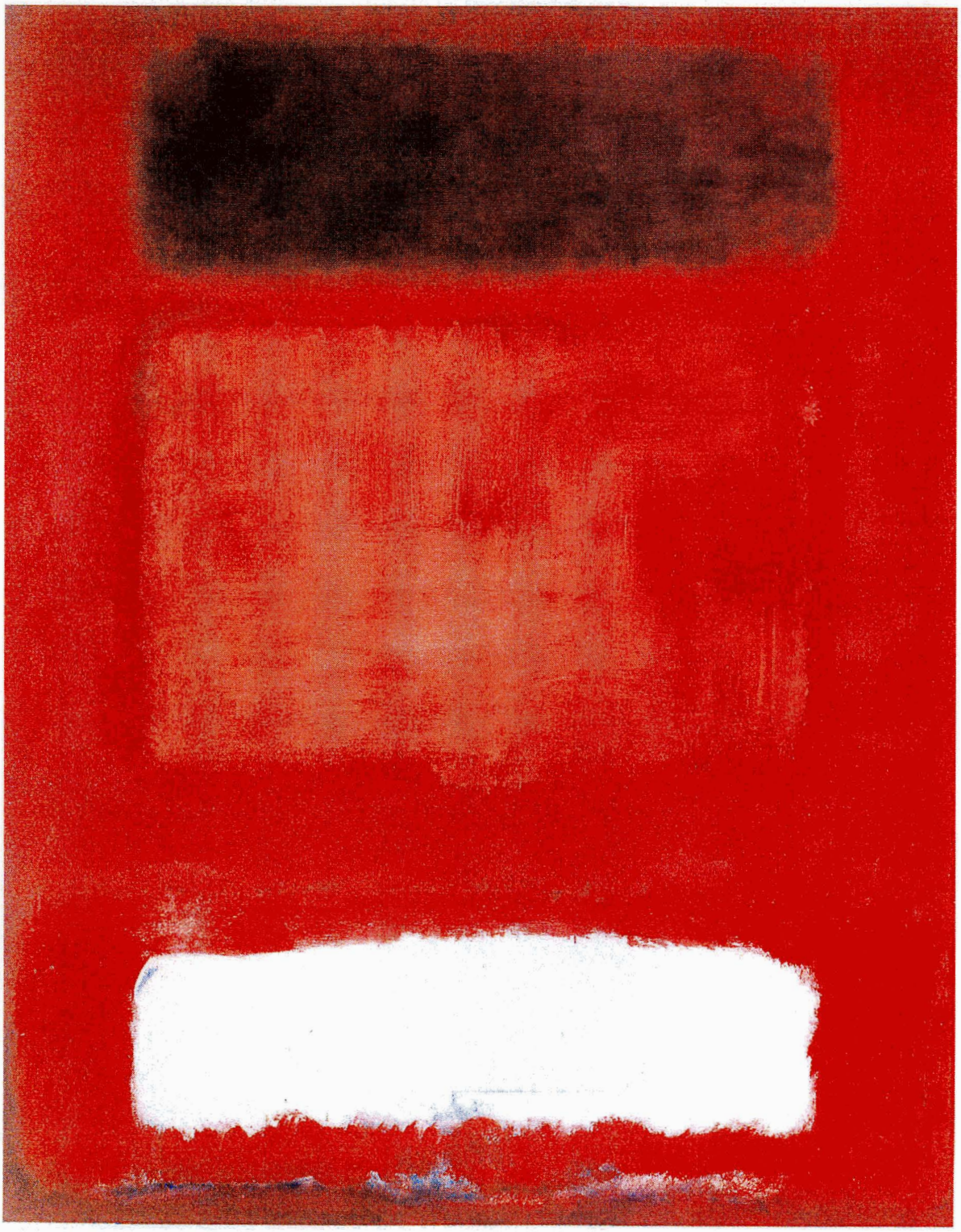
Planche IX : « *Des couleurs qui me font peur, rose violacé et ce vert tacheté qui se mélangent… C'est pas serein pour moi.* »

Illustration 11

DE KOONING

Planche II : « *Un cri… La douleur barbouillée de sang, l'impression de s'enfoncer dans quelque chose.* »

Illustration 12



ROTKHO

Planche VIII : « *On part de couleurs chaudes vers des couleurs glaciales, grises.* »

Illustration 13

MASSON

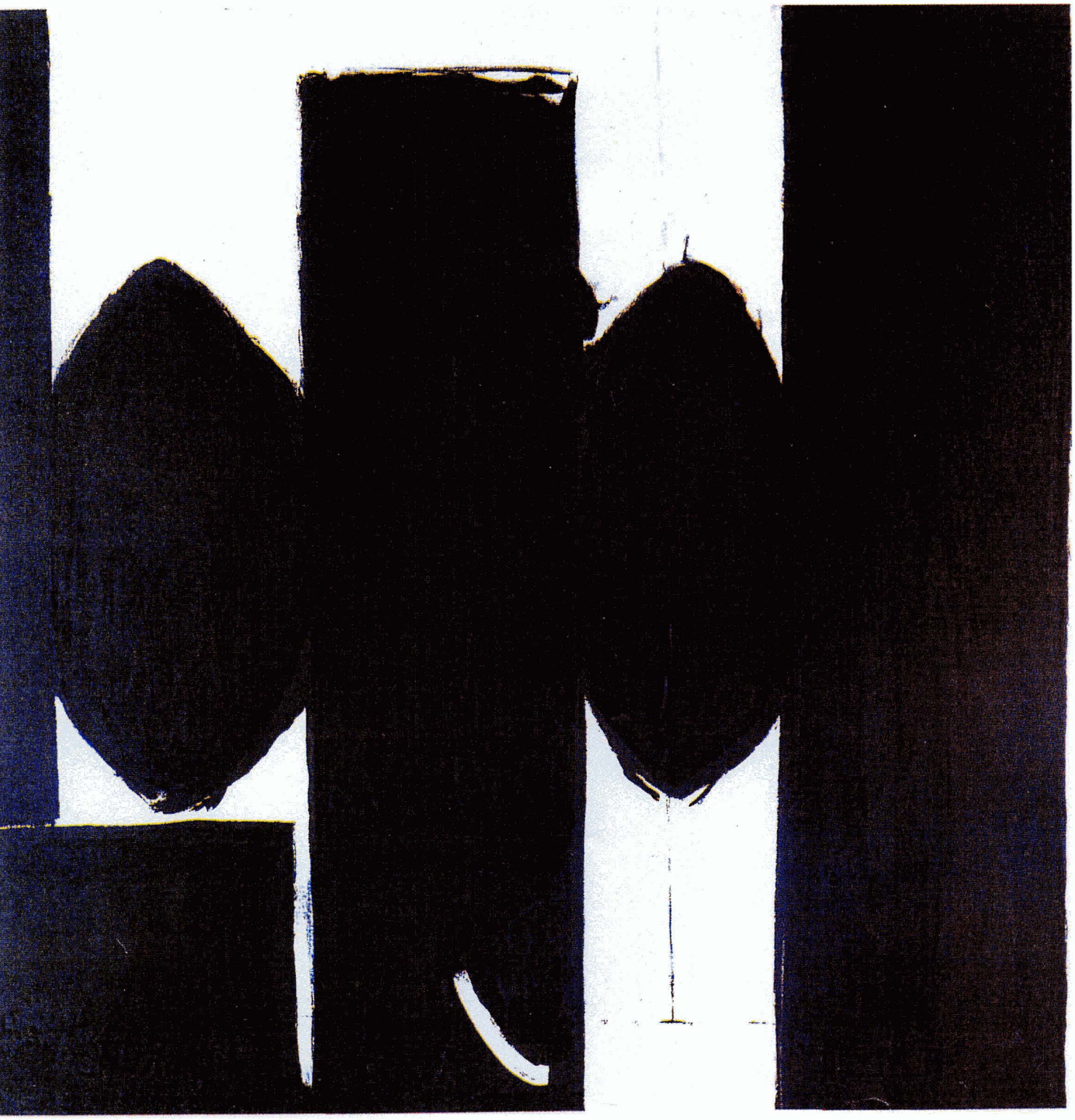
Dans la fluidité du matériel, des formes naissent

Illustration 14

KLEIN

Planche VII : « *Des traces, des traces de personnes sur les murs à Nagasaki, après le souffle d'une bombe, un pochoir.* »

Illustration 16



MOTHERWELL

Planche V : « *Une ombre, ça pourrait être l'ombre d'un papillon, cette forme je la vois en noir et gris, je me dis que c'est l'ombre parce que le papillon qu'on voit pas est en couleurs.* »

POLLOCK

Planche I : « *Je dirais une ressemblance avec un insecte, j'ai du mal à mettre cela en relation avec du ressemblant dans la réalité, une forme bizarre, curieuse, pas finie.* »

Illustration 18

II) Analyse élargie des modalités linguistiques dans la schizophrénie, dans : « étude des troubles des processus de pensée au test de Rorschach avant et après la décompensation schizophrénique »[16]

A) INTRODUCTION THEORIQUE

La pluralité des approches de la schizophrénie, ou des schizophrènes, n'a pas permis, à ce jour, la mise en évidence d'un paradigme explicatif consensuel.

L'ouvrage de GARRABÉ (2003) sur *L'histoire de la schizophrénie* tente d'en évaluer les contours amorphes et les conceptions variables pendant le siècle dernier. Comme l'évoque BOVET (1995) dans son séminaire, *« rien dans le domaine de la schizophrénie n'est assuré : sa délimitation clinique est floue et controversée, on ne trouve aucune association fiable entre symptômes et lésions ou dysfonctionnements cérébraux quelconques, aucune association fiable avec un pattern quelconque de structure relationnelle familiale (...), aucun marqueur biologique ou neurophysiologique qui soit à la fois suffisamment sensible et suffisamment spécifique ».*

Néanmoins, la majorité des chercheurs dans le domaine des neurosciences concluent que la génétique aurait un rôle important dans l'étiologie de la schizophrénie, même si la génétique est une condition nécessaire mais non suffisante du développement d'une schizophrénie.

Depuis l'origine, le terme de schizophrénie et son corrélat, « la dissociation », ont trouvé dans le temps et selon le courant de pensée, différentes définitions. Deux grandes tendances se dessinent :

- le courant organiciste neuro-anato-physiologiste dont le précurseur fut Wernicke, et à sa suite BLEULER (1911) à qui l'on doit le terme de schizophrénie,
- et un autre courant dynamique, psycho-analytique.

Le premier courant, partagé par les chercheurs actuels en neurosciences, développe *l'idée d'un déficit dans les fonctions cognitives de synthèse ;* Wernicke parlait de

[16] Ce texte a été publié dans la revue *Psychologie clinique et projective*, vol.9,2003,p.227-253. Nous l'exposons ici avec certaines modifications.

« *séjonction* » pour décrire l'éclatement des différentes fonctions mentales devenues indépendantes entre elles.

Aujourd'hui, beaucoup d'auteurs s'accordent sur le principe de l'existence de *troubles du spectre schizophrénique* et d'une vulnérabilité pré-existante à l'éclosion schizophrénique (ANDREASEN, 1989 ; EXNER, 1995), d'où l'idée d'un continuum entre pré-schizophrénie ou schizoïdie et schizophrénie au sens du DSM-IV. Cette idée que la schizophrénie est une complication, ou un mode d'évolution possible d'une pathologie de base est ancienne (MINKOWSKI,1927). C'est le thème de recherche présenté dans cet article avec la volonté de décrire les troubles de pensée schizophréniques et de les comparer avec ceux des pré-schizophrènes. Les indicateurs retenus et placés sur un vecteur changeraient alors non de nature mais d'amplitude.

Nous avions illustré cette idée dans d'autres travaux[17] à partir de l'analyse d'un cas unique en amont et en aval de la décompensation schizophrénique en repérant des constantes transversales entre les deux protocoles de Rorschach.

L'observation d'adolescents accueillis dans notre service, entre 13 et 15 ans, pour des symptômes, en premier lieu à valence polysémique (troubles du comportement, et/ou troubles de l'humeur) et suivis dans leur évolution jusqu'à l'éclosion d'une franche dissociation schizophrénique, nous a conduits à travailler dans des observations longitudinales, sur les indicateurs précurseurs ou pré-dissociatifs de la pathologie en question.

RAUSCH DE TRAUBENBERG en 1957 parlait déjà de l'intérêt des études longitudinales et se posait la question : « *Puisque nous parlons de phases, est-il possible de voir dans les 3 groupes mis en évidence (jeunes schizophrènes présentant des caractéristiques différentes au niveau de l'interprétation quantitative et qualitative du Rorschach) des stades, ou correspondent-ils à des structures morbides différentes et quel est alors le pronostic ?* »

Notre analyse linguistique des protocoles de Rorschach, inspirée des travaux de COSNIER (1975) et de ROSSEL, HUSAIN et MERCERON (1986, 2001) remet en question l'équivalence posée entre quantité de signes pathologiques et gravité du trouble à la manière du DSM-IV, dans des « constellations de signes », approche atomiste et conception additive des signes indépendants entre eux. Au niveau des signes observés, la différence nous semble

[17] Cf Annexe 11.

de nature qualitative et non quantitative. Ainsi, nous pouvons repérer des graduations possibles au sein d'un seul signe cognitif et établir une articulation en système ou structure, de signes dépendants les uns des autres (approche modulaire et structurale).

Les travaux très éclairants sur les différentes formes de schizophrénie détectables par une analyse psychodynamique du discours (DREYFUS, HUSAIN, ROUSSELLE, 1983,1984,1985 – HUSAIN,1989) nous ont conduit à envisager une analyse élargie des procédés linguistiques en jeu dans la stylistique schizophrénique.

Nous avons, à partir de là, développé nos travaux dans deux orientations différentes, une orientation neurocognitive[18] et une orientation linguistique énonciative, avec l'analyse des séquences linguistiques obtenues au Rorschach, dans leurs aspects syntaxique, sémantique et pragmatique, afin d'y repérer les *nuances* qui font la différence dans le « comment c'est dit ». Nous avons pu, par cette approche, repérer les graduations possibles des signes cognitifs au Rorschach, comme

- la « perplexité », antérieure à la « certitude » délirante ;
- la « fuite des images », antérieure à l'abstraction et la dissolution des formes ;
- la « dissonance cognitive » (tiraillement entre deux tendances contradictoires mais sans résolution), antérieure à la discordance manifeste (équivalence non critiquée entre des antagonismes simultanés).

« Pour Rorschach, et la plupart de ses continuateurs, seuls les mots substantifs ont statut de réponse, le contexte de ces mots ou les phrases sans « contenu » sont négligés (...), un tiers des mots sont codés et utilisés pour établir le psychogramme » (COSNIER, 1975).

De fait, seule la fonction *référentielle* du message est envisagée au Rorschach, faisant référence aux *contenus*, mais la fonction *conative* et la fonction *métalinguistique* sont négligées dans l'analyse.

Certaines pathologies comme la schizophrénie vont privilégier, nous le verrons, la fonction référentielle.

Beaucoup d'auteurs ont tenté des constellations de signes schizophréniques: PERSE et MASSUYEAU (1984), BOHM (1955), PALEM (1969), EXNER (1995), quand d'autres ont souligné l'intérêt de l'analyse de certaines particularités de langage et du lexique pour approcher la pathologie (MINKOWSKA, 1956 ; CONSOLI, 1979 ; COSNIER, 1975 ;

[18] Cf Annexe 12.

ROSSEL et coll., 1986). Nous rejoignons ROSSEL et coll. dans leur approche psycholinguistique d'inspiration piagétienne, mais nous ne nous attachons pas, comme ces auteurs, à définir le mode de relation d'objet, le type d'angoisse spécifique, et les mécanismes de défense propres à chaque structure de personnalité dans une orientation psychanalytique post freudienne.

Notre intérêt pour l'approche de la schizophrénie est à la fois du côté de *l'analyse des processus de pensée* très inspirée des théories neurocognitives qui posent le problème de l'articulation entre cerveau et esprit, entre processus cérébraux et processus mentaux et à la fois du côté de l'analyse des procédés linguistiques en jeu dans le discours.

Dans le premier cas, l'objectif de recherche consiste à identifier des altérations du traitement de l'information sous-jacentes aux manifestations schizophréniques sur le plan psycho-cognitif. Les informations réalisées concernent :

- le champ de la perception
- et l'idéation ;

Dans le deuxième cas, l'objectif consiste à identifier une stylistique schizophrénique et ses enjeux pragmatiques au niveau du locuteur et du destinataire.

Reprenant les travaux très éclairants de MUSIOL et TROGNON (2000) sur l'approche pragmatique en psychopathologie cognitive, qui prend le langage et la communication comme domaines princeps d'investigation, nous analyserons *« la production contextuée »* (TROGNON) que représente un protocole de Rorschach, dans le champ des troubles du spectre de la schizophrénie.

Deux sujets, un LOCUTEUR schizophrène ou pré-schizophrène, et un DESTINATAIRE-psychologue vont définir un CONTEXTE et des règles tacites de communication autour d'un matériel (le test de Rorschach) à la fois RÉPÉTITIF (10 planches symétriques et aux formes fortuites) et VARIABLE (planches achromatiques et chromatiques), à l'interface de la PERCEPTION et de la PROJECTION.

Cette expérience, PERCEPTIVE et DISCURSIVE, guidée par un but, une intention préalable, un contexte, sera évaluée dans ses différentes modalités pour observer comme WAWRZYNIAK (1986) que *« dans la psychose, ce sont les outils de l'IMAGE et du LANGAGE qui sont cassés »*.

L'expérience de la clinique nous amène à ajouter qu'il n'y a pas *« que la suite faite aux fausses notes qui compte : ce qui leur précède compte énormément »* (WAWRZYNIAK,1986, reprenant un propos de Miles Davis). Ce propos vient au soutien de l'idée qu'un dysfonctionnement cognitif préexiste à l'éclosion schizophrénique, que nous analyserons sans intention d'une recherche radicale de prédictibilité des signes, étant donné la plasticité cognitive liée à l'âge des sujets d'étude.

Nous avons travaillé sur un corpus de 170 séquences linguistiques extraites de 40 protocoles de sujets schizophrènes, âgés de 18 à 25 ans. 15 sujets parmi les 40 retenus avaient été évalués quelques années auparavant en amont de la décompensation schizophrénique. Nous exposerons les constantes et les variations observées au Rorschach dans une analyse transversale des protocoles, en définissant en première partie les caractéristiques des processus de pensée schizophréniques.

Les séquences linguistiques ont été choisies en fonction de leur lisibilité, de leur « scriptibilité » (BARTHES,1980), c'est-à-dire de leur connotation sémantique et du pouvoir que le clinicien a de leur donner un sens. Un protocole de Rorschach n'est pas un texte uni et lisse : certains fragments de discours sont évocateurs de sens, quand d'autres le sont moins.

Les formes de schizophrénie présentes à la clinique étaient simples ou paranoïdes, mais sans troubles affectifs surajoutés. Au vu de la clinique, nous pensons que, dans la schizophrénie, il est plus question de moments productifs et de moments déficitaires en alternance dans l'histoire d'un même sujet, que de familles clairement distinctes et différenciées.

Dans une première partie, nous définirons les caractéristiques rencontrées dans la population des schizophrènes et les comparerons dans une seconde partie à l'échantillon de nos pré-schizophrènes ou schizoïdes.

B) TROUBLES DES PROCESSUS DE PENSÉE CHEZ LES SCHIZOPHRENES

Nous avions dit, reprenant les termes de TROGNON (2000), que la réponse Rorschach est à considérer comme une « production contextuée » dans un cadre spécifique à l'intérieur duquel un sens et une finalité vont se dessiner.

La production discursive au Rorschach impliquerait donc :

- Une représentation du sens de sa propre action ;
- Un traitement de la situation en termes contextuels ;
- Une activité inférentielle consistant à attribuer des contenus mentaux et intentionnels à autrui pour ajuster son discours à ce contexte (GEORGIEFF,1999).

Beaucoup de travaux dans le champ des sciences neurocognitives abordent la question d'un *trouble du contexte* dans la schizophrénie.

ROCHESTER, MARTIN et THURSTON (1977), précurseurs d'une hypothèse en faveur d'un déficit dans les stratégies sémantico-pragmatiques des schizophrènes, ont montré que ceux-ci avaient une certaine inaptitude à gérer le « contexte dialogique », notamment par l'emploi de référents incertains (MUSIOL,TROGNON,2000). Les fragments discursifs sont alors déliés des actes de langage du psychologue.

Exemple (à l'enquête) :

- Question du psychologue : « Vous avez parlé d'un chat ici ? »
- Réponse d'un schizophrène : « Oui, ma grand-mère aime les jardins. »

COHEN et SERVAN-SCHREIBER (1992) font état d'une difficulté accrue des schizophrènes si l'exercice cognitif demande un traitement complexe (ex : détection d'une répétition comme la symétrie au Rorschach) nécessitant une analyse constante du contexte. *« Les schizophrènes n'exploiteraient pas la redondance des stimuli. Il en résulterait une difficulté à sélectionner et exploiter les informations pertinentes. La pertinence est définie ici par rapport à un plan d'action, un but ou une intention qui constituent les critères de sélection des stimuli et des réponses. »* (GEORGIEFF,1999)

Dans les protocoles de Rorschach, nous remarquons les commentaires itératifs autour de la symétrie ou du matériel (des taches d'encre), accompagnés de manifestations d'étonnement, et ceci à plusieurs planches successives témoignant de la non-intégration des

expériences antérieures et d'une stéréotypie cognitive. L'évidence n'est jamais intégrée puis stockée dans la mémoire pour ensuite utiliser l'énergie de penser dans l'exploration de nouvelles données.

Inlassablement et de façon répétitive, le schizophrène traite ce qui n'est plus à traiter et néglige ce qui devrait être pris en compte.

Les schizophrènes exploitent mal le contexte situationnel pour lever les ambiguïtés (COHEN, SERVAN-SCHREIBER,1992 ; HARDY-BAYLÉ,1990) et en position de locuteur, ils ne respectent pas les règles pragmatiques de conversation.

Ils s'avèrent peu aptes à communiquer à l'interlocuteur les informations pertinentes comme s'ils ne se représentaient pas le savoir du destinataire. Or, l'activité de communication présuppose un sujet capable de se représenter les états mentaux d'autrui (MUSIOL,1999), ce que le schizophrène ne peut faire.

Le locuteur ne peut tenir compte des intentions du destinataire parce qu'il perd le sens de sa propre pensée, ce que nous verrons plus tard.

De fait, le traitement d'un discours schizophrénique par un destinataire « normal » apparaît particulièrement coûteux, imposant des contextualisations permanentes (SCHWARTZ, cité par MUSIOL,1999).

Ce que RICOEUR (1990) nomme *« l'idemté »* et AULAGNIER (1984) la *« mêmeté »*, à savoir se retrouver dans l'autre comme un semblable, est ici perdu. On le retrouve dans ce défaut de SENS COMMUN propre au schizophrène, c'est-à-dire dans la perte du sens de ce qui est adéquat. Cette *perte du sens commun* pousse certains schizophrènes ou membres de l'entourage, voire le psychologue, à abuser de lieux communs, de clichés, tant l'évidence fait défaut. Nous savons, en tant que psychologue, comment certains schizophrènes, le temps de l'enquête au Rorschach, nous amènent à poser des questions absurdes voire tautologiques, analysées en tant que telles dans l'après coup.

Le système question/réponse à l'enquête amène à des *« débrayages conversationnels »*, ainsi définis par MUSIOL et TROGNON (2000), montrant chez le locuteur schizophrène une inaptitude à *« ajuster sa parole à la pensée source »* initiatrice, à l'acte de langage de l'interlocuteur ainsi qu'au contexte situationnel. MUSIOL et TROGNON parlent de *« non congruence dialogique»*.

L'absence de coordination discursive, très bien décrite dans les travaux de ces auteurs sur la pragmatique, montre l'inaptitude à gérer le « contexte dialogique » et l'incapacité à connaître les intentions du testeur et à s'ajuster à la pensée source. Dans leurs énoncés au Rorschach, les schizophrènes se particularisent par des ruptures intra- et inter-énonciatives, des changements inopinés de sujet, des enchaînements par contiguïté et des décrochages conversationnels (PACHOUD,1992).

Il y a à la fois une « rupture illogique dans la linérarité linéarité discursive » et une « rupture illogique dans la rationalité thématique ».

Ex : I : « Un scarabée, le diable, quelque chose de tragique, une tache, la vie ».

Ces référents sans « tenue » syntaxique sont égrénés sur un ton monocorde. Les registres d'appartenance sémantique de chacun de ces référents sont sans aucune isotopie commune. La localisation du référent par l'usage d'un déictique ou l'explicitation de sa connotation par une série de qualifiants sont ici totalement absentes, laissant le destinataire à son questionnement propre.

L'accordage affectif (BOVET,1995) ou le partage intersubjectif des affects et des pensées fait alors défaut, ce que l'auteur nomme « les processus d'amodalité ».

Le contexte très particulier du Rorschach propose un espace transitionnel comme en parle PELSSER (1978) : un espace ni conforme à la réalité, ni créé de toutes pièces, un *« lieu de repos précieux de l'illusion »*.

CONSOLI (1979) parle d'un matériau offert par la planche qui, au lieu d'être accepté comme un simple support pour l'imagination du patient, peut être considéré par le psychotique comme une <u>réplique infidèle</u> d'une réalité qu'il doit s'efforcer de retrouver.

Nous citons CONSOLI : *« Chez le psychotique, la FICTION n'est plus ici un jeu de possibilités créatrices, mais une divination, une exhumation (...). La réponse serait là, depuis un temps immémorial, texte sacré à exhumer et à proférer tel un oracle et qu'il faudrait deviner, reconstituer face à l'examinateur »*.

Ce propos nous ramène aux œuvres de Michaux précédemment exposées et à la notion de « figurativité allusive ».

Les rorschachiens parlent « d'absence de conscience interprétative », pour décrire ce mauvais ajustement du locuteur à la tâche.

Exemples :

IV : « Il y a beaucoup de formes là-dedans, mais je n'arrive pas à les *reconnaître* » ;

IX : « Donc là il y a quelque chose de *caché* par le vert, mes yeux diraient une forme mais laquelle je sais pas ».

Le psychotique a de la difficulté à se situer dans le registre du transitionnel, *« là où les choses sont, sans être vraiment et là où les choses ne sont pas, tout en étant »* (PELSSER, 1978). Il ne parvient pas à prendre le symbolique pour ce qu'il est vraiment et à *« considérer le symbolisant et le symbolisé comme reliés et distincts ».*

Dans le même esprit, ZENONI (1973) dit que *« le psychotique n'a pas à sa disposition ce domaine réservé où les représentations peuvent être sans être vraies. Son discours est fou parce qu'il ne sait pas prendre vis-à-vis de ses idées l'altitude de la fiction ».*

Comment sera envisagé par le schizophrène cet espace perceptivo-projectif particulier qu'est le Rorschach et le contexte interlocutif qu'il représente ?

Nous aborderons deux champs :

- le champ du VISIBLE ou champ de la PERCEPTION

avec toutes les questions posées par le schizophrène, à lui-même et à l'autre :

- est-ce moi qui vois ce qui est vu ?
- ce que je vois existe-t-il ?

Avec ce constat que : ce qui est vu ne peut être *pensé* en toute conscience par le sujet et ne tient pas dans le temps. Nous aborderons les phénomènes de *fuite des images* et *abstraction de la forme* pour décrire cet improbable rapport du schizophrène au monde des objets sensibles.

L'énergie de pensée mise à disposition alterne entre un *hyperréalisme* déjà cité par d'autres auteurs (MINKOWSKI,1953 ; AZOULAY et coll.,2002) et une *interprétativité arbitraire.*

- le champ de L'INVISIBLE ou champ des IDEES

De façon paradoxale, alors que ce qui est vu ne peut être pensé, c'est-à-dire élaboré psychiquement, ce qui est pensé est vu : l'idée prend forme dans des « concrétisations d'idées abstraites » qui deviennent au sens propre des VUES de L'ESPRIT.

Nous verrons comment les référents et les affects sont marqués par la paradoxalité selon laquelle cohabitent des contradictions flagrantes et où l'altérité s'efface alors que l'identique se clive.

a) Le champ du VISIBLE ou champ de la perception

Dès l'énonciation de la consigne au Rorschach, certains schizophrènes se trouvent confrontés à l'ambiguïté qui existe pour eux autour des termes voir – imaginer– penser, d'où des questions du type :

- « Je dois dire ce que je vois ou à quoi je pense ? »
- « Je dois dire ce que je vois ou à quoi ça ressemble ? »
- « À quoi ça ressemble ou ce que j'imagine ? »

La *perplexité* est fréquente : la formulation « je ne sais pas », itérative et stéréotypée, non pathognomonique de la schizophrénie, sera couramment accompagnée de commentaires faisant état d'un sentiment de *bizarrerie* ou *d'étrangeté* face au matériel jugé : « bizarre », « spécial », « pas connu », « pas réel », « pas normal », « inhabituel », « surnaturel », « préhistorique », « futuriste », « pas encore né », etc…

CONSOLI (1979) avait mis en évidence un *« jeu d'oscillations, de répétitions, de transformations graduées d'un noyau sémantique initial »*, pour tenter d'approcher la nature intrinsèque du référent, ce que nous retrouvons au Rorschach :
Ex : VIII : « C'est un loup, non pas un loup, un lion, non une lionne, un félin, un rat, non une souris, alors un chat peut-être, je ne sais pas. »

Cette perplexité témoigne de l'inaptitude ou de la difficulté à mettre en place un percept continu dans le temps et ferme quant à ses limites.

Mais plus grave encore, des troubles dans l'appréhension du monde des objets *visibles* et *sensibles* vont jusqu'à un questionnement en amont de la perception, à savoir : QUI VOIT, ICI ET MAINTENANT ?

La parole, comme la perception du schizophrène, restent soumises à une incertitude fondamentale quant à celui qui en serait l'auteur : qui parle, et au nom de qui, qui est l'auteur du discours qui s'énonce ?

Cette absence flagrante de locuteur, agent responsable dans l'acte d'énonciation, est très caractéristique de la schizophrénie.

Le fait marquant est l'existence d'une *rupture entre la sensorialité* (impression perceptive que « quelque chose se passe » au Rorschach) et *l'attribution d'une FORME* qui en donnerait des caractéristiques stables.

Ex : I : « Je crois voir quelque chose mais je ne sais pas si je le vois ».

Des énoncés de ce type ont été pointés 29 fois sur les 170 séquences linguistiques analysées. Dans la schizophrénie, il n'y a plus de LOCUTEUR, comme disent les linguistes mais juste un sujet parlant. Nous devons à DUCROT (1984) cette distinction entre sujet parlant, qui est l'être empirique de chair et d'os et le locuteur, qui est l'être de discours responsable du sens de l'énoncé.

Le sujet parlant schizophrène ignore qu'il est à l'origine de sa réponse. La perception est remise en question par lui et, plus encore, « l'appareil à penser les pensées » (BION,1964).

Qui pense ? qui voit ? qui sent ?

Cette *absence de métareprésentation* ou rupture entre le sujet et sa propre perception est très caractéristique de la schizophrénie.

Nous avions développé dans des travaux antérieurs[19] en neurocognition la notion de rupture, ou « Spaltung », marque de la dissociation entre les différentes fonctions psychiques : quelque chose est perçu par le sujet mais non reconnu comme lui appartenant. Le sujet aurait l'INTUITION d'une forme, ceci de façon IMMOTIVÉE, *comme si l'engramme perceptif, de façon éphémère et fugace, sollicitait la mémoire puis s'effaçait.*

Exemples :

III : « J'ai une impression d'animal, mais je sais pas si je le vois » ;

VIII : « Une fleur, je sais pas pourquoi, c'est dans ma tête mais je sais pas si je le vois » ;

IX : « ça vient de me faire penser à une fleur, mais pourquoi, je la vois pas » ;

[19] Cf Annexes 12.

V : « Un papillon, pourquoi j'ai dit un papillon là ? » ;

VIII : « Une ascension, je sens ça, c'est tout » ;

II : « Un craquement, je vois rien, ça se casse là. »

On ne peut concevoir une pensée sans un sujet pensant et un objet pensé. Or, l'approche cognitive telle qu'initiée par FRITH (1996) suggère que cette métareprésentation (c'est-à-dire représentation de l'acte de représentation lui-même ou de l'intention de l'acte) ferait défaut dans la schizophrénie.

L'hypothèse pour les cognitivistes (PACHOUD,1992) serait qu'il existe un trouble d'appréhension de la visée intentionnelle de ses actes chez le schizophrène, responsable des troubles de la communication : absence de métareprésentation de ses propres actes, pensées et affects, et absence de métareprésentation des actes d'autrui.

La lecture neuropsychologique de la schizophrénie a pour intérêt de montrer comment cette approche cognitive des troubles conduit à la question fondamentale de la *conscience de l'action* (WIDLÖCHER,HARDY-BAYLÉ,1989).

Le sujet « normal » est à priori susceptible d'intentionnalité subjective de l'expérience discursive, au sens où celle-ci est associée à une « capacité méta-représentationnelle ». MUSIOL (1999) dit : *« De nombreux symptômes positifs chez le schizophrène relèveraient d'un dysfonctionnement de la conscience de l'action intentionnelle, de sorte que le patient confondrait ses propres actions avec celles d'autrui et ne les concevrait plus comme une conséquence de sa propre volonté »*.

Le locuteur schizophrène perd le sens de sa propre pensée et perception, et vit le drame de *« l'inquiétante énigme de l'origine de l'énonciation »* (MALEVAL cité par WAWRZYNIAK, 2000).

Exemples :

I : « À vrai dire, un grand papillon je crois, mais là je vois rien, y'a rien, ça peut pas être un papillon, pourquoi j'ai dit papillon ? » ;

VII : « Quand je force mes yeux, mes yeux pensent à Pâques, mais je sais pas pourquoi. »

L'observation des neuropsychologues selon laquelle l'INTÉGRATION entre données endogènes (mémoire) et exogènes (un percept au Rorschach) serait particulièrement mise en question par la clinique schizophrénique, éclairerait les exemples précités.

Les symptômes schizophréniques de premier rang (hallucinations, automatismes mentaux) montreraient une dissociation fonctionnelle entre la perception et l'intention ou la conscience de percevoir.

Rorschach avait déjà pressenti que l'on puisse définir la perception comme une ASSIMILATION ASSOCIATIVE d'engrammes disponibles (souvenirs) à des complexes de sensations récentes (perception au test) : « *C'est cette perception intérieure d'une équivalence imparfaite entre le complexe de sensations et l'engramme qui donne à la perception le caractère d'une interprétation* ».

Or, chez le schizophrène, « l'interprétation » cède au profit du caractère implicite des éprouvés, d'origine obscure. C'est ce que nous avons appelé *l'intuition de senti.*

Dans les exemples *d'intuition de senti*, les éprouvés sont isolés les uns des autres, « hallucinatoires » et *dissociés du référent visible et sensible.* Le schizophrène « sent » que quelque chose a lieu sur l'espace de la planche mais ne peut nommer un référent quel qu'il soit.

IV : « Un sentiment de guerre, de violence, <u>on le retrouve pas</u> sur le dessin <u>mais je le sens</u> » ;

VIII : « Je <u>ressens la liberté</u> mais je sais pas ce que c'est ça » ;

II : « De la <u>douleur</u> là, et je sais pas ce que c'est » ;

VIII : « Une ascension, <u>je sens ça</u>, c'est tout » ;

II : « Un craquement, <u>je vois rien</u> mais <u>ça se casse là</u> » ;

IX : « Qu'est ce que ça peut être ça, ça <u>a l'air dur</u>, c'est tout frappé dans la masse, c'est tout ».

À partir d'un référent impossible à IDENTIFIER et NOMMER, nous trouvons l'idée d'une RUPTURE entre perception visuelle et perception proprioceptive, alors que la « normalité » voudrait un ACCORDAGE entre des perceptions provenant simultanément par des canaux sensoriels différents.

BOVET et SEYWERT (1995), de façon très intéressante, exposent cette possible entrave dans les capacités d'AMODALITÉ du jeune enfant, futur schizophrène et évoquent

un possible dysfonctionnement très précoce (avant un an) de cette amodalité qui, dans un développement harmonieux, permet de coordonner les sensations entre elles et les sensations avec les mots correspondants.

Au Rorschach, les perceptions sensorielles, visuelles et proprioceptives sont sollicitées de concert dans le processus de la réponse. La réponse au Rorschach peut donc être considérée comme un *processus intégratif des différentes fonctions corticales en jeu, avec leur synthèse simultanée*.

À l'inverse, dans la schizophrénie, nous observons *une approche séquentielle et discontinue*, avec le traitement isolé des différentes perceptions visuelles et proprioceptives.

Les différentes perceptions s'isolent et laissent le sujet dans une perplexité inquiète quant à l'origine de ses éprouvés.

Dans l'analyse du champ du PERCEPTIF et du VISIBLE opéré par les schizophrènes, nous aborderons la question de *la fuite des images*.

Cette référence au fait qu'une image surgit puis disparaît de la conscience, nous amène à introduire cette notion largement développée par le courant phénoménologique et les travaux de WAWRZYNIAK (1986,2000) et de GRILLAT (1999).

Nous observons, dans notre corpus, la production très fréquente d'énoncés sous forme de LISTING où des référents se succèdent sans syntaxe et se dévident.

Exemples :

I : « Un lézard géant, un crabe, un hippopotame, Satan, un scarabée » ;

VIII : « Un mélange de quelque chose, un chat, pas un chat, un puma ou un lion, non une lionne, quelque chose ».

Ce phénomène est répertorié 77 fois sur notre corpus de 170 énoncés dont 55 portent la marque, au terme de la réponse, de *l'abstraction de la forme*.

La forme se détériore, prend un caractère indéterminé, vague, puis ne tient pas dans le temps, se dissipe, ne laissant qu'une trace approximative pour aboutir à un graphisme élémentaire en termes de verticale, horizontale et couleurs, ce que nous avons illustré dans le chapitre antérieur sur « la peinture intérieure » et l'abstraction géométrique schizophrénique.

Nous pourrions parler d'un défaut de FIXATEUR, pour emprunter un terme au domaine de la photographie.

Exemples :

IV : « Elle fait peur, on voit beaucoup de choses dedans, bizarre à cause de trop de formes dedans, je ne sais pas expliquer » ;

IX : « Je pensais et je pense toujours à une forme tout court » ;

X : « Je voulais voir, j'ai vu mais je sais pas, je vois plus rien » ;

II : « ça aurait pu devenir une autre forme mais je le vois pas » ;

I : « Une tête, et plus on regarde moins ça fait penser à une tête ».

La rapidité de passage des formes dans l'esprit du locuteur, sans que celui-ci puisse en fixer une de façon ferme et définitive, est très explicite ici. Les phénoménologues abordent la question de la temporalité discontinue dans la schizophrénie, qui ne permet pas la permanence et la durée de l'image, ni un sentiment d'identité personnelle ou de conscience de soi continues.

WAWRZYNIAK (1986) cite Hume : *« L'identité personnelle est une FICTION. Nous n'existons pas, nous ne sommes qu'une suite de sensations, de perceptions (...). À l'inverse du sujet normal, qui fait sien le flux de ses perceptions, flux unifié par un soi durable, le sujet schizophrène vit une dislocation continuelle de son être au monde ».*

Une des composantes essentielles de notre sentiment d'identité est sa trame temporelle : la temporalité explorée au niveau philosophique par HEIDEGGER (1927), au niveau psychopathologique par MINKOWSKI (1968) et au niveau neurophysiologique par la théorie de la mémoire et de la conscience (EDELMAN, 1992).

Or, le schizophrène vit *« la folie d'une existence faite d'une suite de moments sans que la durée ne parvienne à établir la continuité nécessaire à l'avènement du sentiment de réalité »*, dit WAWRZYNIAK (2000) qui parle du schizophrène comme d'un *« Sisyphe de la durée vécue »*. Il différencie clairement les images sujettes à transformation des adolescents « normaux », des images des délirants. Dans le premier cas, non pathologique, *« l'image ne se dissout pas, elle laisse plutôt place à une autre sur le mode de l'alternative et de l'instantanéité. De plus, les adolescents, non schizophrènes, sont tout à fait conscients de ces transformations »*.

Dans notre corpus d'énoncés, la fuite des images donne lieu à des listing hétérogènes sans isotopie* ou homogénéité sémantique ni repères anaphoriques*. Les substantifs s'égrènent sans syntaxe, hétéroclites, faisant éclater toute notion de classification élémentaire entre catégories sémantiques différentes. L'activité de catégorisation est atteinte, d'où un mélange des classes. La contextualisation fait défaut.

Exemples :

I : « Un papillon, une araignée, un œuf fécond, quelque chose de tragique sur fond blanc » ;

V : « Un ibis, une chauve-souris, un cafard, un aigle, un escargot avec des ailes, après je ne sais plus, ça se passe au milieu, l'ibis je le vois plus. »

Les contenus défilent dans un mélange de catégories abstraites et concrètes, sans commentaire ni mots de liaison permettant l'explicitation du propos, sans mot adressé à l'interlocuteur qui se retrouve face à un message linguistique hermétique, « surréaliste », à la manière des « cadavres exquis », donnant lieu parfois à des effets poétiques non voulus.

Les modalités métadiscursives et métacommunicationnelles sont totalement absentes et le destinataire n'a nulle part de place désignée dans le corps du texte.

Les mots, les contenus ne respectent plus le principe de contextualisation dans un récit où tout peut être dit sans sélection pertinente ni hiérarchisation ni classement, sans schéma narratif.

L'absence d'ISOTOPIE du corpus des énoncés ou absence d'homogénéité sémantique ne permet pas une tonalité de base, perceptive maintenue tout au long du protocole, qui lui donnerait un certain ton, une certaine couleur. Ou bien à l'inverse, peut-être devrions-nous considérer cette absence d'isotopie comme la couleur particulière de la stylistique schizophrénique.

Dans un article sur *l'identification et la qualification au Rorschach* [20], nous évoquions déjà le fait que lorsque l'isotopie fait défaut, il y a de fait une hétérogénéité sémantique avec des ruptures d'ambiance dans le protocole, qui provoquent des effets de « dissonance » cognitive et affective particuliers.

[20] Cf Annexe 10.

Le discours schizophrénique est souvent elliptique, sans fonction cardinale pour un minimum d'intelligibilité, sans développement de l'axe syntagmatique, ni « chair » du texte. Les ruptures dans l'enchaînement -ou « anacoluthe »* (DUPRIEZ,1984)-, avec la suppression de toutes les conjonctions, ou bien encore un piétinement syntagmatique et des stéréotypies verbales, rendent le propos hermétique, illisible et clos sur lui-même, sans vocation communicationnelle.

« Ce qui fait surgir un mot à la conscience dépend de son contexte verbal. Le contexte d'un mot peut influencer son sens dans la mesure où certaines de ses associations sont momentanément renforcées, tandis que d'autres reculent et deviennent moins disponibles. Ainsi, certains types d'associations paraissent fort improbables du fait de leur faible occurrence dans un même contexte (...). Les psychotiques semblent moins sensibles à la force associative de certains mots dans la langue. Pour eux, tout mot peut toujours être associé à un autre, même si les liens associatifs unissant ces signes nous paraissent extrêmement relâchés » (BRACCINI, BERTAGNI, 1980).

Les auteurs citaient les associations par contiguïté, extrêmement fréquentes dans les listing de mots, ce que nous retrouvons.

La décontextualisation sémantique conduit le schizophrène à emprunter des référents à des univers très différents, d'où ce mélange hétéroclite qui n'appartient qu'à eux et à certains poètes surréalistes, mais qui, eux, l'ont souhaité comme démarche esthétique. En effet, les univers d'emprunt différents ne sont pas reconnus en tant que tels par le schizophrène.

Exemple :

II : « Une blessure, une maladie, du sang, un vampire, Adjani. » (référence à l'actrice dans le rôle de Nosferatu)

Le dévidement des contenus alterne avec des superpositions d'images ou contaminations : le temps nécessaire pour l'installation du percept étant absent, les formes se superposent et amènent à des contenus hybrides, improbables.

Exemples :

IV : « Une espèce de monstre sanglier, chien, ça peut faire d'une multitude de têtes » ;

VIII : « Un mélange de quelque chose pour moi, un chat-lion » ;

V : « Je vois un papillon avec des ailes de chauve-souris, un papillon rongeur ».

Dans le champ du VISIBLE, les contractions de différentes formes en une seule pour aboutir à un amalgame hybride (contamination) et le dévidement des contenus jusqu'à la dissolution des formes, sont très caractéristiques de la population des schizophrènes.

EXNER (1993) donne la pondération maximum de 7 à la contamination, une des 6 cotations spéciales de son Système Intégré, indicateurs pour lui de troubles sévères de la pensée. *« La contamination, pathognomonique pour lui de la schizophrénie, obéit à un principe voisin de celui qui conduit certains néologismes : tous deux sont issus d'un TÉLÉSCOPAGE »* [21]

Nous avons relevé dans notre corpus d'énoncés schizophréniques quelques formes de contamination.

Le Groupe de Lausanne (1990) et GRILLIAT (1998) ont largement développé ce type de désordre cognitif dans la schizophrénie.

La fuite des images et l'abstraction des formes, présentes dans 42% des cas, a plus particulièrement retenu notre attention.

Ainsi, les énoncés schizophréniques sont marqués par la dissolution progressive de la forme : les contenus se dévident, de plus en plus indéterminés formellement, puis résidus d'une vague trace formelle, donnée purement physique et abstraite. WAWRZYNIAK citant DELAUNAY (2000) évoque le mécanisme de la Spaltung qui préside un processus de dévidement, une logique du vide et qui aboutit à la dissolution des formes : *« Celles-ci s'altèrent, se transforment, se schématisent, là où « le réel » ne peut être analysé que du point de vue abstrait ».*

Exemples :

VII : « On voit, y'a deux êtres qui s'observent, c'est difficile à définir, ça peut être des bêtes, ça n'a pas l'air humain, ça se voit, des formes en fait c'est tout » ;

VII : « ça me fait penser à des petits fours, ce sont les restes, ils n'ont pas de forme, rien » ;

VII : « Sur cette image, je vois Napoléon Bonaparte, enfin le chapeau, non les épaulettes, enfin une forme blanche » ;

VIII : « Un conifère saupoudré de neige, il n'y a pas de conifère mais il reste la neige, le blanc là » ;

[21] Cf Annexe 3.

VI : « Une croix avec le Christ dessus, on le voit très bien, non juste la tête, aussi le corps enfin non la croix, une ligne verticale et une ligne horizontale » ;

V : « ça me rappelle un escargot, les antennes seulement, peut-être la coquille, on la voit pas, je dirai un escargot sous une feuille, on le voit pas » ;

II : « Un chat, des moustaches, des traits horizontaux » ;

II : « Une forme de danse, des danseurs peut-être, juste la forme de danse » ;

V : « ça, une chauve-souris, un oiseau, un volatile noir, je sais pas, une tache » ;

VI : « Un chat, peau de chat, peau de renard, des moustaches, une forme » ;

VI : « Je vois presque une peau de renard étendue sur le carton, la peau je sais pas mais l'ensemble de couleurs grisâtres ».

Cette dévitalisation progressive de la forme, sensible dans le glissement sémantique du « discret » à « l'indéterminé », est très présente dans les protocoles de schizophrènes et pourrait expliquer leur vécu de déréalisation. Le réel se démantèle, perd sens et fixité et renvoie le sujet à sa propre perplexité.

L'importance accordée par le schizophrène à l'appréhension perceptive du matériel a maintes fois été soulignée par les auteurs, y voyant, pour ceux du courant psychanalytique, un mécanisme de défense *« pour éliminer tout apport subjectif »* (CHABERT,1987 ; DE TYCHEY,1986).

« Nous voyons une tendance visible dans la limitation de l'expression verbale. Aux interprétations sont substituées de simples considérations intellectuelles et lointaines. À propos de ces réponses, comme détachées de la personne, nous voyons autant d'essais d'éloigner le contact direct des choses et de prouver l'attraction vers le formel, le rigide. » (RAUSCH DE TRAUBENBERG,1957)

Quant à nous, nous nous rangeons du côté de l'avis des neuro-cognitivistes qui estiment délicat de considérer les symptômes négatifs comme une stratégie d'adaptation, si celle-ci ne permet pas au patient de mieux fonctionner (FRITH, 1996).

Le « défaut » du schizophrène consisterait en un dysfonctionnement très primaire au niveau de l'enregistrement de l'information et du réel, au premier temps du « RECEVOIR les données du réel », en amont du « CONCEVOIR les données », pour reprendre les catégories phénoménologiques citées par Minkowski. *« Il faut commencer par recevoir les données du réel pour finir par les concevoir et pouvoir créer ainsi une réalité, notre réalité. »* (WAWRZYNIAK, 2000), ce que le schizophrène ne parvient plus à mettre en place.

b) Le champ de l'invisible ou champ des idées

Nous avions énoncé un paradoxe observé dans les énoncés schizophréniques, à savoir que :

- ce qui doit être mis en forme perceptivement au Rorschach, ne parvient pas à être pensé et envisagé comme une évidence par le locuteur schizophrène ;
- et, à l'inverse, ce qui appartient au champ de l'INVISIBLE, à savoir le monde des idées et des émotions, est sans difficulté « perçu » par le sujet, réalisant des « concrétisations d'idées abstraites » ou VUES de l'esprit au sens propre.

Cette caractéristique propre à la schizophrénie, est très présente dans notre corpus d'énoncés (34 énoncés sont répertoriés, soit 28% de l'échantillon).

De nombreux auteurs avaient évoqué bien avant nous l'existence pathognomonique des « concrétisations » (HUSAIN, ROSSEL et coll., 1986,2001 ; WEINER, 1966 ; KLOPFER, 1954 ; HOLT et HAVEL,1960 ; PERSE et MASSUYEAU,1984 ; EXNER,1995 ; CHABERT,1987).

Parler de concrétisations d'idées abstraites amène à rappeler les rapports entretenus entre symbolisant et symbolisé. Les mots de la langue ont valeur de symbole parce qu'ils renvoient aux choses. *« Il existe de la sorte un rapport de représentation entre les mots et les choses qui fait que ceux-ci sont à la fois reliés et distincts (...). Le mot rend la chose présente mais seulement d'une certaine façon puisque cette dernière reste finalement absente en réalité. Le symbole sépare et met ensemble. Le sens du symbole se découvre dans ce qui est à la fois brisure et lien de ses termes séparés. »* (PELSSER,1978)

Or, le psychotique ne parvient pas à prendre le symbolique pour ce qu'il est vraiment, à considérer symbolisant et symbolisé comme reliés et distincts. WEINER (1966), cité par De TYCHEY (1986) parle d'un *« déficit au niveau de la formation des concepts et de l'abstraction comme d'un indice spécifique de la schizophrénie »*.

Au Rorschach, nous citerons l'interprétation symbolique des couleurs, et l'utilisation d'images concrètes pour représenter des idées abstraites.

Dans le registre symbolique des couleurs, HOLT et HAVEL (1960) opposent le symbolisme conventionnel, héritage culturel, né de correspondances unanimement reconnues,

au symbolisme idiosyncrasique et hermétique des schizophrènes qui leur font associer certaines couleurs à certains « symboles », ceci de façon singulière, non partageable.

Exemples :

I : « c'est un danger de chaque côté, une lutte pour chercher le Bien » ;

IV : « Un sentiment de guerre, de violence, on le retrouve pas sur le dessin mais je le sens » ;

V : « Je ressens tout de suite un mot qui me saute aux yeux, c'est le paradis, la liberté » ;

VIII : « Je ressens la liberté, mais je sais pas ce que c'est là » ;

IX : « Le bleu clémence et le rose souffrance » ;

IX : « Au fond là-bas, il y a quelqu'un de méchant, on voit des yeux, souvent les gens au fond sont méchants » ;

III : « Une marmite, quelque chose qui se prépare à cuire, ça risque de bouillir, c'est les nerfs » ;

III : « Le symbole féminin » ;

IX : « Dans les couleurs équilibrées le symbole de la renaissance et du renouveau ».

Dans certains de ces exemples, la métaphore conventionnelle est rayée au profit d'une manipulation inappropriée de l'abstraction et des symboles.

Dans les troubles cognitifs observés, nous évoquerons la PARADOXALITÉ qui marque les référents dans la cohabitation d'antagonismes flagrants. Les paires d'opposés sont prises comme semblables, et les équivalents divisés en contraires. Nous avons répertorié :

- soit une contradiction entre un éprouvé et un contenu

Exemples :

X : « De belles couleurs, très douces, un dessin explosif » ;

V : « Carrément inquiétant la couleur, forme positive » ;

I : « Une tête d'animal très plaisant, la couleur est agressive, sombre » ;

V : « Un joli papillon, la couleur c'est pas supportable » ;

- soit une contradiction au sein d'éprouvés concomitants

Exemples :

IX : « C'est vraiment un cauchemar très agréable, des choses inquiétantes » ;

III : « Positif et négatif, mutation donc, impression de stabilité » ;

V : « Des formes solides, ça pèse, c'est aérien ».

- soit des contradictions au sein des contenus concomitants

Exemples :

V : « ça a le genre de papillon, ça n'en a pas l'air, c'est pas un papillon » ;

IX : « Une grotte tout à fait, mais c'est pas ça » ;

I : « Un papillon tout à fait, non une tortue, pas une tortue, c'est une poule ».

CONSOLI (1979) avait mis en évidence dans l'analyse de récits psychotiques *« la juxtaposition de contraires narratifs, la coexistence de représentations opposées dont aucune n'est plus vraie ni plus vraisemblable que l'autre »*. Il ajoute que *« la particularité du texte de psychotique ne réside pas dans la simple coexistence de possibilités narratives contradictoires, mais bien dans leur juxtaposition sans aucune transition (...). Dans d'autres récits (non psychotiques), les possibilités narratives peuvent être énoncées dans leur polymorphisme, mais d'une manière articulée par la syntaxe dans l'expression 'ou alors'. »*

Cette illustration de la dissociation psychique ou SPALTUNG, rupture au sein de l'unité psychique, ou désagrégation, renvoie à la clinique schizophrénique et ramène en permanence au concept de CONSCIENCE de soi et de METAREPRÉSENTATION, lieu de supervision et d'intégration des différentes fonctions cognitives, qui fait qu'un sujet puisse s'appréhender comme un TOUT unifié et constant - « l'ipséité » de RICOEUR (1990)- et différent de l'autre mais relié à lui comme un semblable - « l'idemté » de RICOEUR- conscient d'être à l'origine de ses actions et pensées.

C) TROUBLES DES PROCESSUS DE PENSÉE CHEZ LES PRÉ-SCHIZOPHRÈNES

HAFNER et MAURER (1991) ont, dans leurs travaux cités par BOVET (1995), montré que la période prodromique de la schizophrénie était plus longue que ce que l'on imaginait. Nous souscrivons à cette observation en relevant dans notre service d'hospitalisation l'arrivée très précoce de jeunes en difficulté (13-14 ans) dont l'attitude laisse pressentir l'évolution pathologique, confirmée par la suite.

CONRAD, cité par BOVET (1995), décrit une phase initiale au cours de laquelle le sujet se sent pris dans une élévation progressive de tension liée aux incertitudes qu'il ressent sur son avenir. Au cours de cette période, le sujet peut rechercher à l'extérieur des signes indicatifs de son futur destin : *« C'est le TRANSITIVISME qui fera glisser le sujet peu à peu dans la phase dite apophantique au cours de laquelle le sujet extrait de certains signes extérieurs une signification indicative de ce destin (thèmes à teinte métaphysique, ontologique, comme l'éternité, le bien, le mal, la nature, la vérité) ».*

La vulnérabilité, toujours selon BOVET, *« serait caractérisée par une fragilité du sens de soi avec des troubles de l'intersubjectivité et une difficulté concomitante à s'anticiper dans l'avenir ».* Les sujets manifestent une attitude d'ATTENTE face au futur, sans pouvoir s'anticiper dans un avenir qu'ils vivent pré-déterminé venant à leur rencontre. Par ailleurs, ils manifestent un défaut du sens commun, *« capacité à distinguer ce qui est pertinent de ce qui ne l'est pas, ce qui est vraisemblable de ce qui ne l'est pas ».* La peur de devenir « fou », de perdre pied est souvent exprimée, ainsi que le vécu d'une déchirure interne qui rend l'extérieur insolite ou insupportable.

Au Rorschach, la question autour de l'origine de l'énonciation n'est pas présente comme chez le schizophrène décompensé. Le sujet se sait l'auteur de ses réponses mais il méconnaît le réel et s'interroge sur ce qu'il appréhende comme « étrange » ou « bizarre ».

Dans le système de communication, le destinataire (psychologue) existe : une parole lui est adressée, même si un sens commun reste difficile.

Exemples :

I : « Vous notez tout ! c'est vous qui avez peint ? » ;

II : « Tout le monde voit la même chose ? » ;

VII : « Heureusement que vous êtes psychologue, vous jugez pas » ;

I : « ça va vous paraître idiot, je vois deux types qui s'accrochent à un scooter » ;

V : « Je dois être plus prolixe ou ça va ? »

Le destinataire a une place dans le texte, tangible dans l'usage d'indices de personne (vous) et d'indices d'ostension ainsi que dans l'usage de modalités métadiscursives et métacommunicationnelles pour inaugurer des ajustements. La fonction phatique et métalinguistique du langage se conjuguent à celle expressive.

a) Le champ du visible ou champ de la perception

Dans le champ du VISIBLE, l'inquiétude et la perplexité renvoient le schizoïde à l'idée d'une réalité intrigante, rébus à déchiffrer qu'il traitera à l'aide de certains mécanismes compensatoires, tels que :

- *les figures de l'ironie, avec une désinvolture hypomaniaque*

Exemples :
I : « Celui qui a fait ça, il avait bu ! On voit rien ! » ;
II : « Un vaisseau spatial ! le jour où vous en voyez un comme ça, vous me le dites ! »

- *la référence à l'empirisme*

Ex : I : « Un papillon bizarre, j'en ai jamais vu des comme ça, mais peut-être que ça existe quelque part ».

- *la référence à la temporalité*

Ex : I : « Une chauve-souris étrange, peut-être préhistorique, y avait des animaux tellement bizarres, on peut pas tous les connaître ».

- la référence à la télévision, la science-fiction

Exemples :

I : « Un ange négatif ... n'importe quoi !, depuis un an je lis des bandes dessinées sur les anges alors je vois plus que ça ! » ;

VI : « Un totem indien, je sais pas pourquoi je pense à ça, si, je l'ai vu à la télévision, c'est à cause de l'actualité à la télévision ».

- la référence à l'absurde

Ex : III : « Je sais pas, j'ai l'impression que ça c'est une jambe de femme avec des talons et en haut des hommes. Ça peut représenter l'ancienne domination des hommes par rapport aux femmes ... c'est absurde ce que je raconte ! »

Les gloses et commentaires multiples tentent d'éclairer le destinataire sur les raisons de sa perception ou sur son caractère improbable.

La référence à un espace « hors norme » est citée. Souvent les pré-schizophrènes feront allusion à leur appréhension de deux espaces juxtaposés, celui de la réalité et celui d'un imaginaire « inquiétant » et flou. Ils gardent à la conscience les deux espaces différenciés mais néanmoins adjacents aux frontières perméables.

La délimitation fragile mais encore présente entre soi et l'autre, intérieur et extérieur, réel et espace délirant, se retrouve au niveau du traitement des informations perceptives. On ne note aucune contamination mais beaucoup d'arrangements confabulatoires ou d'adjonctions inappropriées (INCOM d'Exner) suivis de commentaires critiques.

Certains exemples sont à la frontière de la CONTAMINATION : deux percepts sont pris dans un <u>fondu enchaîné</u> au niveau temporel, stade antérieur à la contraction temporelle où les deux percepts se superposent et fusionnent.

Exemples :

V : « Une sorte de papillon avec des ailes d'oiseau, <u>cette partie</u> là ressemble assez à un truc de papillon et <u>le reste plus</u> à des ailes d'oiseau » ;

II : « Un visage animal, en fait au premier abord un visage d'un être humain qui a finalement pris l'apparence d'un animal dans un second temps » ;

IV : « Alors on dirait une chauve-souris croisée avec un dragon, les membres ailés, une tête improbable, mais bon » ;

I : « Tout d'abord comme un loup puis après je l'aperçois tel un papillon de nuit, c'est la couleur noire qui est marquante, elle m'a suggéré le loup et le papillon de nuit »

La temporalité s'inscrit un instant entre les deux percepts. Le glissement d'un percept à l'autre n'aboutit pas à l'abstraction de la forme comme dans la schizophrénie, ni à la contamination où deux images cohabitent sans sélection dans l'espace et dans le temps, véritables figures d'inclusion perceptive, plus graves que les « fondus enchaînés » et adjonctions inappropriées qui démontrent un effort de discrimination perceptive puis de synthèse, fut-il dans le temps inefficace.

b) Le champ de l'invisible ou champ des idées

Dans le champ des idées, pour le maniement des catégories, on relève une délimitation encore possible entre une chose et son contraire, un affect et son contraire, une idée et son contraire. À l'inverse des jeunes schizophrènes pris dans des antagonismes simultanés inconciliables, les contradictions seront pointées, évaluées mais non résolues. Elles sont citées dans leur effet de contraste, mises en présence, mais sans que le sujet ne puisse se déterminer par rapport à l'une ou l'autre des propositions.

Nous appellerons *dissonance cognitive* ce brouillage conceptuel et affectif, dernière balise avant la discordance cognitive. La dissonance cognitive dont il est question dans cet article n'a pas à voir avec la définition qu'en donne la psychologie sociale. Le sujet possède la notion des deux catégories élémentaires –affirmation et négation-, la notion d'appartenance ou non à une classe, mais il ne peut résoudre l'état de tension né d'un balancement permanent entre les deux possibilités.

Exemples :

IX : « En haut, le vert m'évoque la nature et ici le brame des cerfs, là j'y peux rien c'est le rose de la chair, le haut du corps ne va pas avec le bas » ;

III : « Deux êtres humains et des cœurs accrochés, on dirait qu'ils s'aiment mais en bas ils tirent chacun, ça se contredit le haut par rapport au bas » ;

X : « Deux insectes, y'a aussi un rapport de force entre eux et éventuellement deux personnes comiques, c'est surprenant qu'il y ait sur la même image deux personnes comiques et le rapport de force, c'est pas compatible » ;

III : « J'y vois deux choses : la première, deux êtres, face à face, quelque chose de très symbiotique, mais ils se déchirent quelque chose, alors un partage à l'amiable peut-être. Ce qui m'étonne c'est que les cœurs sont réunis alors qu'ils se déchirent quelque chose » ;

II : « ça va pas ensemble, une image de fraternité, c'est calme et en même temps y'a ce sang comme s'il était rajouté après » ;

X : « C'est très complexe et très ambigu pour l'instant, une image floue parce qu'il y a à la fois des couleurs chatoyantes mais des formes désorganisées » ;

II : « Mais qu'est ce que ça pourrait être ... peut-être des éléphants qui se font un bisou avec la trompe, on pourrait trouver ça, mais dans ce cas c'est gentil, ça collerait pas avec le sang ».

L'ouvrage de JANKELEVITCH (1964) dont nous avions repris les trois catégories ,- figures d'alternance, figures d'antithèse, figures d'indivision- dans une communication sur *« la manie, une figure baroque de la maladie mentale »*[22], nous inspire cette analyse. Intentionnellement, nous ne développerons pas ici la notion de mécanisme de clivage, terme emprunté à la psychanalyse, même si elle éclaire de façon intéressante les trois catégories citées, car le champ conceptuel choisi pour cette recherche est l'approche neurocognitive et pragmatique. Mais il est évident qu'un énoncé est toujours pluriel et qu'il présente plusieurs entrées possibles et pertinentes de réflexion. Pour des raisons de clarté d'exposé, nous avons fait le choix de l'exclusivité d'un champ théorique, même si dans notre pratique clinique, d'autres champs sont mis en travail de façon conjuguée.

Nous illustrons les trois catégories de Jankélévitch en classant des énoncés appartenant à des registres psychopathologiques différents :

- Dans le cas de l'ALTERNANCE, les contraires se succèdent mais bien différenciés.

Ex : V : « Dans ce sens, une chauve-souris s'envole, et dans l'autre elle s'écrase »

[22] Cf Annexe 6.

- Dans le cas de l'ANTITHÈSE, les contraires apparaissent ensemble dans un contraste criant.

Ex : X : « Dans le visage de cet homme, quelque chose ne va pas car il fronce les yeux, il a un regard méchant, or il sourit avec la bouche. Le bas est gentil ».

- Enfin, dans l'INDIVISION, les contraires se résorbent dans *« l'au-delà d'une synthèse conciliatrice »*.

Ex : « C'est inquiétant, très positif ».

Nous avons dans d'autres travaux[23] évoqué les figures rhétoriques d'alternance que nous avions corrélées avec les troubles bipolaires de l'humeur.

Dans notre population de pré-schizophrènes, l'usage de l'antithèse est fréquente : l'antithèse est une alternance où les contraires successifs sont devenus simultanés, mais encore tenus comme étant différents.

Enfin, les figures d'indivision, ou figures de dissociation, sont très clairement relevées dans notre population de schizophrènes où se joue *« une rupture fondamentale de dialectique intraindividuelle qui nous donne le sentiment d'être confronté à un impossible indépassable »* (GRILLAT,1999).

D) CONCLUSION

Tous les marqueurs linguistiques relevés au Rorschach, analysés et développés dans notre travail de recherche valident l'hypothèse de l'existence probable d'un trouble du spectre schizophrénique où peuvent s'inscrire sur un vecteur des variations de cette pathologie. Les différences pointées entre pré-schizophrénie et schizophrénie sont d'amplitude et non de nature. Nous retrouvons des constantes dans les processus de pensée de nos deux populations qui nous permettent d'évoquer l'hypothèse d'un noyau commun schizophrénique.

La différence essentielle réside dans le niveau de conscience de soi. Un pré-schizophrène est encore un sujet PENSANT, propriétaire de son territoire psychique, même si la frontière ténue entre réalité et délire est chaque jour redéfinie et redessinée ; alors que le schizophrène, en rupture avec le monde et lui-même, n'est plus un SUJET.

[23] Cf Annexe 6.

La perplexité cognitive touche les deux populations, mais le traitement cognitif en rapport sera différent. En amont de la décompensation, le locuteur pré-schizophrène existe ainsi qu'un destinataire, à qui la parole est adressée, parole tenue dans une syntaxe, alors qu'en aval de la décompensation schizophrénique, la syntaxe éclatera et l'axe communicationnel s'en trouvera atteint. Chez le schizoïde, des pirouettes, des réponses confabulées, des arrangements, des mises en lien sont autant de réponses face à la perplexité pour aborder une ÉVIDENCE qui sera progressivement démantelée. Quand les contradictions arrivent, elles sont citées avec des points d'articulation (« et aussi... », « mais alors... », « encore que... », « même si... », « tout de même »), le sujet schizoïde conservant la conscience du caractère antagoniste improbable de son énoncé. Le sujet schizophrène, à l'inverse, « divisé », dissocié, ne commentera plus le caractère paradoxal de ses perceptions et éprouvés, car la conscience de soi et de l'autre ont volé en éclats.

Par une analyse pragmatique, cognitive de l'usage du discours dans la schizophrénie, nous avons évalué le comportement interlocutoire et l'impossible ajustement du destinataire à des énoncés sémantiquement obscurs.

La paradoxalité, l'incongruité, les ruptures d'enchaînement, l'indétermination dans l'intention de communiquer, l'atteinte des processus inférentiels, l'absence d'isotopie et d'homogénéité sémantique, l'énigme autour de l'énonciation, nous semblent constituer les enjeux pragmatiques spécifiques qui se jouent dans la communication avec un schizophrène et expliquent les stratégies d'ajustement mises en œuvre par le destinataire pour le comprendre.

QUATRIEME PARTIE :

ANALYSE LINGUISTIQUE DANS LE CHAMP DE LA PERVERSION

Plan détaillé

I/ Un effet de punctum : l'oxymore, figure antithétique dans : « Une stylistique masochiste »

A/ Introduction

B/ L'écriture de NOTHOMB ou une stylistique masochiste

C/ Les figures de contraste ou antithétiques chez NOTHOMB

D/ Les procédés linguistiques du sujet masochiste au Rorschach : grammaire du négatif, figure de l'excès et expressionnisme verbal, temporalité agie

a- Grammaire du négatif

b- Temporalité agie à visée performative

c- Figures de l'excès et « expressionnisme verbal »

E/ Conclusion : le masochisme comme défense contre le mélancolie

II/ Analyse élargie des procédés rhétoriques à l'œuvre dans : « Quand le mot devient acte au Rorschach »

A/ Introduction théorique

B/ Approche pragmatique du discours

C/ Particularités du texte Rorschach

D/ Le rorschachien décodeur de signes et sémanticien

E/ Illocutoire et perlocutoire

F/ Procédés rhétoriques à valence perlocutoire et finalité d'emprise

G/ Inversion, tangibilité et polarisation négative des syntagmes verbaux et qualifiants

a-L'inversion

b-La tangibilité

c-La polarisation négative

H/ Conclusion

I) UN EFFET DE « PUNCTUM » : L'OXYMORE, FIGURE ANTITHETIQUE DANS : « UNE STYLISTIQUE MASOCHISTE »

A/ INTRODUCTION

Dans la pratique psychiatrique adulte, une confusion diagnostique courante assimile plainte dépressive et plainte d'origine masochiste. Cette confusion conduit le plus souvent à une même réponse thérapeutique médicamenteuse. Or, parmi les patients diagnostiqués « dépressifs majeurs » par l'institution psychiatrique, nous avons pu clairement différencier deux types de tableaux cliniques à l'aide de l'outil-Rorschach, présentant, pour le premier type une *stylistique mélancolique* et, pour le second type, une *stylistique masochiste*, thème que nous nous proposons de développer ici, après avoir survolé en quelques lignes les indicateurs stylistiques de la mélancolie.

Dans la mélancolie, la pesanteur de l'être et du corps devenu inactif, l'impotence cognitive, l'impossible résolution de choix, le primat des organes douloureux dominent avec l'angoisse exacerbée du sujet devant cette fracture de l'être qui fait qu'il ne se reconnaît plus. Il n'est plus lui, plus comme avant, vivant. La dépression mélancolique est illustrée magistralement par les écrivains Styron ou ZWEIG (1930) qui, à propos de Nietzsche, dans les dernières années de sa vie, dit : *« effrayante est la dépendance de cette homme nerveux aux contingences de son corps d'autant plus effrayante que les contacts rares voire inexistants du solitaire avec autrui ne peuvent pas le distraire de l'attention qu'il porte à ce corps. Il tient constamment dans ses mains la boussole, la tremblotante aiguille aimantée de ses sensations ».*

Dans *La cruauté mélancolique*, HASSOUN (1995) parle de ce rapport obsédant au corps : *« Le mélancolique se heurte à une absence radicale, à un retrait du temps, à une nécrose qui attaque son corps d'où la vie s'est retirée avant même qu'elle ne soit inscrite. S'affronter à un semblant de vie, telle est la tâche harassante qui le rive à son incapacité de désirer. »* Nous sommes là au plus près de *« l'être en négation »* dont parle GROSCLAUDE (1992).

Nous connaissons la syntaxe minimaliste du sujet mélancolique au Rorschach, qui s'apparente de façon troublante à celui du sujet psycho-organique – « je ne sais pas… », « je ne vois pas … », « c'est difficile ! qu'est ce que ça pourrait être ? » - et sa gêne anxieuse à ne

rien voir. La concrétude de sa pensée est marquée par le registre dénotatif du type « qu'est ce que c'est ? », où le sujet *tente* d'identifier une forme, cet effort aboutissant à un échec. L'énergie vitale nécessaire à l'activité intellectuelle fait ici défaut. Le mélancolique amorcera une réponse, indéterminée, vague, hésitante, l'annulera souvent, concluant par : « je ne vois rien... ce n'est rien. »

Ce « *rien* » fait écho au rien mélancolique où le sujet absent du monde devient peu à peu absent à lui-même, mort-vivant. Le « *rien* » contraste avec le « *plein* » d'avant et marque une déchirure de l'être. La mélancolie contient en elle-même dans sa définition la dimension temporelle de finitude et de réversibilité.

Il y a un temps mélancolique transitoire ou épisodique que nous différencions du temps masochiste marqué par la chronicité.

Ainsi, chez le sujet masochiste, que nous intégrons dans le registre des aménagements pervers de la personnalité limite « inférieure », au sens de KERNBERG (1975), « rien ne va plus » depuis toujours. La plainte devenue chronique est revendiquée, exhibée et portée comme un étendard. Derrière cette plainte itérative autour de l'accumulation des échecs, des traumatismes et des blessures présentés avec érotisation, on devine une énergie vitale, qui est totalement absente dans la mélancolie. NOGUEZ (2003), dans son remarquable ouvrage sur Houellebecq, expose l'ambiguïté de l'écrivain provocateur et dépressif, mais *« un dépressif qui oublie d'être asthénique, un réaliste lyrique, un indifférent qui s'indigne, un doux qui cogne. »* La rhétorique négative masochiste met en avant, sur un mode prosélyte, le néant et l'absurde entendus comme inhérents à la condition humaine, rappelant en certains points l'œuvre de la philosophie existentialiste. Dans une démarche active, le « rien » devient un « plus », effet d'une inversion qui nous fera évoquer la *fétichisation perverse du néant et du tragique dans le masochisme*, dont le lyrisme dépressif et la jubilation iconoclaste appartiennent à un certain nombre d'écrivains contemporains, masochistes « triomphants ».

La mise en comparaison que nous opérons entre mélancolie et masochisme n'est pas fortuite. En effet, nous développerons l'hypothèse que **le masochisme pourrait être envisagé comme un mécanisme de défense actif contre la mélancolie**, au même titre que la manie, le masochisme alors entendu comme *« gardien de la vie »* (ROSENBERG, 1991), *« gardien identitaire »* (JEAMMET, 1995,2000).

Alors que la manie, dans un mouvement de déni, oblitère la mélancolie, le masochisme, dans un mouvement d'inversion, prend la pleine propriété de cette nature sombre et creuse la matière infiniment au même point pour y trouver son identité. Ce serait dans ce creux-là, mortifère, que la fonction de SUJET adviendrait. Dans un mouvement de retournement passif – actif, il passerait du statut originel d'*objet* mélancolique à celui de *sujet* masochiste. « *La souffrance peut aisément se faire la complice et l'alliée de très sérieuses résistances à l'analyse... La mise en place de conditions du souffrir constituant alors pour le sujet un de ses biens les plus précieux et un de ses liens les plus solides à la vie... Nous nous trouvons là au cœur de la fonction identifiante de la souffrance* », dit ENRIQUEZ (1984).

Nous proposons d'exposer *la stylistique masochiste perverse au Rorschach*, après un détour du côté de l'œuvre de NOTHOMB (2003), écrivain contemporain en vogue, dont les stratégies esthétiques littéraires évoquent selon nous une prose masochiste. Avant l'introduction de l'analyse de certains événements langagiers de l'écriture de NOTHOMB, « scriptibles » au sens de BARTHES (1980), nous présentons les références théoriques qui nous ont conduit à l'étude d'une stylistique propre à différentes organisations de personnalité au Rorschach.

Le stylisticien, dans l'esprit de BALLY (1932) ou SPITZER (1970), s'intéresse au texte de façon immanente, relève un détail récurrent de nature linguistique à partir duquel il construit une hypothèse herméneutique, c'est à dire d'interprétation.

Ainsi, le temps de la lecture d'un texte quel qu'il soit, y compris un texte-Rorschach, certains *écarts linguistiques* vont frapper par rapport à l'usage général. Ces écarts linguistiques, par leur répétition, réveillent l'esprit et font émettre des hypothèses. Dans l'approche stylistique, le texte Rorschach n'est pas envisagé comme la cartographie plane d'une succession d'énoncés mais comme une cartographie avec des points de relief ou « *punctum barthésien* » qui condensent la problématique du sujet. Dans le cas de NOTHOMB et des textes Rorschach produits par les sujets masochistes, ces *écarts* linguistiques perlocutoires – qui provoquent un effet extralinguistique sur le destinataire - concernent **les figures de l'excès et les figures de contraste.** Nous le développerons ici.

L'approche stylistique va appréhender les énoncés au Rorschach comme des formes-sens, le sens procédant de la forme. Et la pragmatique va s'intéresser à *l'impact de cette forme-sens sur le destinataire*. La pragmatique, une partie de la sémiotique, qui intègre le

contexte de la communication, traite précisément du rapport entretenu entre des signes linguistiques et les usagers de ces signes.

Le Rorschach, un lieu d'où jaillissent inlassablement de nouveaux textes, nous a semblé constituer un contexte *interlocutif spécifique* dont les actes d'énonciation pourraient être analysés dans leurs différents aspects sémantiques, stylistiques et pragmatiques.

Ce contexte interlocutif spécifique met en face à face un LOCUTEUR (sujet testé) et un DESTINATAIRE (sujet testeur) qui retranscrit in extenso un message, le texte du protocole produit à partir d'un matériel visuel. Ce passage du VISIBLE au LISIBLE différencie très clairement la situation projective de la situation clinique et fait du Rorschach un objet sémiotique spécifique.

Nous nous intéresserons ici à la question : comment le locuteur masochiste s'adresse-t-il au destinataire ? Quels sont ses procédés rhétoriques pour AGIR sur le destinataire ? Et qu'AGIT-il dans ses mises en scène verbales ?

Un locuteur dit quelque chose à un destinataire qui y réagit : nous observerons les modalités de ces actes d'énonciation, la valeur illocutoire et performative des énoncés qui rentrent dans la fonction conative du langage.

B/ L'ECRITURE DE NOTHOMB OU UNE STYLISTIQUE MASOCHISTE

L'œuvre de NOTHOMB nous a rendue sensible à la stylistique masochiste, plus particulièrement l'ouvrage *Antechrista* paru en 2003.

L'écriture de NOTHOMB est une écriture « blanche » peu descriptive. Le lieu, le cadre, le temps importent peu. Dans cette écriture blanche, des saillies perforent le texte à intervalles réguliers, constituées d'authentiques mises en scène perverses où la présence de deux protagonistes pris dans une relation dominant-dominé, scande le récit. Celui-ci se conclut invariablement par l'inversion inattendue des positions et le triomphe final de la victime.

Cette écriture est aux antipodes de celle de Balzac ou de Proust, chez qui le cadre, la saison, le vêtement, un détail du décor portent en eux-mêmes quelque chose de l'identité du héros. Le contenant spatial, ou cadre de l'action, et le contenant corporel du personnage sont

chez ces auteurs de nature isomorphique, en résonance constante. Ils révèlent la nature intrinsèque du héros, de son milieu socioculturel, de son époque, par un jeu d'échos et de miroirs permanents. Chez NOTHOMB, il n'y a aucun préliminaire, aucune installation progressive dans l'action mais, au contraire, l'irruption ex-nihilo de l'héroïne. Ainsi les premiers mots d'*Antechrista* :

« Le premier jour, je la vis sourire. Aussitôt, je voulus la connaître. »

Son écriture non circonstanciée et rapide use de la mise en *parataxe** : les phrases sont disposées côte à côte sans marquer le rapport de dépendance qui les unit. La nature du lexique frappe par sa connotation morbide et sa facture intensive. Nous sommes dans un corpus de figures du laid et dans des figures de l'excès, parmi lesquelles l'*hyperbole**, boursouflure emphatique, qui marque la démesure du substantif, l'exagération du référent et l'amplitude disproportionnée du qualifiant (épithète – adjectif – adverbe) attribué à l'objet.

Nous citerons à titre d'exemples :

- « tout en moi criait d'horreur, j'étais au supplice »,
- « l'antre de mon sacrifice »,
- « moment atroce et jouissance vivisectrice »,
- « je me contemplai, ce corps m'insulta »,
- « l'intuition cruelle, il y avait dans ce procédé une forme de torture »,
- « tant qu'à écouter des monstruosités, autant aller jusqu'au bout de l'horreur, toucher le fond est moins effrayant que rester à la surface de l'abject »,
- « une sono qui diffusait punition sur punition ».

La course à l'hyperbole*, figure de style pressentie chez Houellebecq, a fait l'objet d'une analyse statistique par NOGUEZ (2003) : les qualifiants les plus fréquents répertoriés sont : ignoble – insoutenable – hideux – effrayant – infect – stupéfiant – abject – éprouvant – répugnant – atroce.

Ce recours aux figures hyperboliques, ou *« vocabulaire de l'exécration »*, dit NOGUEZ (2003), se retrouve dans nos protocoles de sujets masochistes dans une rhétorique négative. Nous avons pu répertorier en fréquence dans les textes les qualifiants suivants, marqueurs d'une tonalité de base de forte intensité dramatique :

démembré, arraché, percé, perforé, troué, épinglé, amputé, éventré, éclaté, éclaboussé, détérioré, coagulé, sali, pourri, décomposé, déchiqueté, agonisant, visqueux, dégoulinant...

A la différence des qualifiants présents chez Houellebecq, qui appartiennent à la classe des qualifiants dits axiologiques, c'est-à-dire qui attribuent une valeur à l'objet, ici négative, les qualifiants répertoriés dans nos protocoles de Rorschach appartiennent à la classe des qualifiants de sensations corporelles. Ici, le corps est très présent.

Par le choix de qualifiants morbides, macabres et répulsifs, les mises en scène imposées au destinataire actualisent en direct la destruction de la matière. Les scenarii autour du contenu ainsi *exhibé* dans sa décomposition progressive provoquent, du côté du destinataire, une *régression du visuel au senti* (nausée, vertige, dégoût...), ce que ROUSSILLON (1991,1994), psychanalyste, nomme *« le transfert climatique »* ou *« transfert de représentation de choses »* qui infiltre la discursivité. Il avait évoqué, en guise de démonstration, le style « étouffant » de Proust asthmatique. Selon lui, les systèmes de réception des messages reposent sur la manière dont les contenus sont mis en forme. Il y a dans le vécu de celui qui reçoit le message (destinataire) une *corporéisation possible de celui-ci* : on est alors AGI par le locuteur, ceci renvoyant à la fonction conative du langage.

Nous avons déjà décrit l'effet choc du lexique, dont la valeur performative est indéniable, mais c'est dans l'analyse élargie des structures narratives et des procédés rhétoriques en jeu que se dégage avec le plus d'évidence la problématique masochiste et ses tentatives de manipulation langagière.

Nous évoquerons ici, comme événement langagier récurrent, marqueur de la stylistique masochiste, les figures de contraste ou antithétiques et leur fonction pragmatique dans ce type de problématique.

C/ LES FIGURES DE CONTRASTE OU ANTITHÉTIQUES CHEZ NOTHOMB

L'étude des figures de contraste dites antithétiques appartient classiquement au domaine de la stylistique en linguistique (STOLZ, 1999 ; MOLINIE,1992).

Nous avons répertorié deux types de figures antithétiques dans l'œuvre de NOTHOMB, que nous retrouverons dans les textes de nos sujets masochistes. Nous rappelons ici qu'une figure est dite « antithétique » lorsqu'elle est marquée par une *collision des contraires*. Dans les textes des sujets masochistes, il s'agit d'une collision qui va toucher ou le mot (oxymore*) ou l'articulation entre deux phrases.

Exemples : « Une insignifiance précieuse », « un bonheur effroyable », « un cristal de souffrance. »

Cette collision, de nature paradoxale, donne comme compatibles des antonymes et appelle à une interprétation. La valeur connotative des termes, qui forme le paradoxe chez le masochiste, a toujours à voir avec *le grandiose et le dérisoire*. Le contraste touche l'un des qualifiants et vient en dévoyer l'impact, en en inversant sa valeur. Ainsi, le beau devient laid ; le grand, dérisoire ; la joie, pathétique ; la douleur, vivifiante, et le trivial, sacré.

Au niveau du mot, cette figure de collision paradoxale porte le nom d'*oxymore** et marque une franche contradiction dans l'accolement de deux termes antinomiques au sein d'un même syntagme. Nous citons chez NOTHOMB :

- « une simplicité tragique »,
- « une délectation tragique »,
- « une mélopée hideuse »,
- « un personnage ridicule extatique »,
- « des sottises grandioses »,
- « de pauvres bonheurs »,
- « une perspective épouvantable de joie ».

L'impact de ces figures de paradoxe est d'autant plus saisissant qu'elles sont ramassées. Cette figure, qui fut fort appréciée des Précieux et des Romantiques en littérature, n'est pas un vice de raisonnement qui conduit à une aporie, c'est-à-dire un problème de logique sans issue, comme l'est la discordance schizophrénique. C'est un moyen de faire jaillir, dans une formule brève, une opposition sémantique en se jouant des catégories. *« Le paradoxe est une façon d'OUTRER la pensée »*, dit DUPRIEZ (1984). Le procédé contient en lui-même un effet de provocation perverse.

Au niveau de l'articulation entre deux propositions mises habilement en contraste, la deuxième proposition vient annuler l'impact de la première. Cette manipulation langagière a pour mission de dérouter le destinataire. Ce balancement rhétorique provoque, de manière brutale et inattendue, l'annulation du message compris dans la proposition initiale.

Exemples :

- « Aussitôt je voulus la connaître, je savais bien que je ne la connaîtrai pas » ;
- « Elle est intégrée. Moi, je n'avais jamais été intégré à quoi que ce fut » ;
- « Il y avait Christa. Christa qui m'avait vue. Non, c'eût été trop merveilleux, Christa ne m'avait pas vue ».

Dans le frottement de deux propositions quasi homomorphiques, l'effet de contraste est provoqué par l'introduction de la négation. L'alternance affirmation-négation vient agir sur l'interlocuteur comme un effet de surprise à fort pouvoir illocutoire. Cette facture langagière suscite une première interprétation psychologique. Il semblerait que la différenciation du sujet masochiste ne puisse naître que dans la confrontation au *même* dont il va devoir se décaler par le négatif. Entre le *je* et le *tu*, il n'y aurait qu'une différence ténue : celle du NON qui s'oppose. Tout renvoie à la nécessité de *contre-dire*. Cette quête identitaire dans le contraste et l'inversion nous semble correspondre à la problématique perverse qui consiste précisément à se définir par le *négatif*. Dans ces exemples, il s'agit pour Nothomb de dire une chose et l'inverse. Peut-être cette collision des contraires, ce jeu avec le contradictoire viennent-ils attester d'un mouvement actif de tentative de différenciation très tangible chez Nothomb. En attestent ses références à ce qu'elle nomme *l'invisibilité :*

- « Je n'existais pas, je n'avais jamais existé. Défaut de visibilité ou défaut d'existence. Cela revenait au même, je n'étais pas là. »
- « Ma chambre ne ressemblait à rien, c'était de cette manière que cette pièce me ressemblait. »
- « Je me couchais sur mon lit avec un livre et je devenais le texte. »
- « Je fis semblant d'avoir une idée. »
- « Etais-je donc masochiste au point de déclarer un goût qui correspondait au sommet de ma répugnance ? »

Dans cette figure stylistique qu'est la collision des contraires, les contraires s'entrechoquent. Deux pôles sont mis en présence. Une affirmation s'érige puis se rétracte aussitôt. Le sujet aiguise la contradiction selon une dynamique de piston.

La collision des contraires forme l'esthétique littéraire chez Nothomb tout comme chez Houellebecq, ou encore chez le poète Bernard NOËL (1998) dont BROPHY (1997) parle si bien dans l'étude de son œuvre, *La chute des temps*. Il dit de celle-ci, marquée par la même stratégie esthétique du contraste, que *« c'est au cœur de la contradiction de l'être que le moi se met en quête de sa propre identité. Le lyrisme découvre le moi par le détour de l'autre ; le je cherche son identité à travers ce tu... Dans les contradictions pour le poète, explorer les contraires, c'est toucher à l'unité de l'être. »*

Dans certains énoncés d'*Antechrista*, la mise en présence de deux propositions va permettre à l'auteur de « scénariser le contraste » : une situation de vie à l'origine ordinaire voire triviale se voit envisagée, par l'héroïne, comme un événement exceptionnel dont l'expression hyperbolique* en inverse le caractère.

Houellebecq a beaucoup nourri sa prose de ces ruptures de ton.

Exemple : « Elle changeait de robe, le fait est hallucinant. »

Nous citons certains exemples extraits d'*Antechrista* :

- « Ses yeux se posèrent sur moi. La souffrance devint intolérable. »
- « Elle est intégrée : ce mot avait une signification gigantesque. »
- « Avoir une amie me semblait incroyable. »
- « Une voix dit mon prénom. Cela me plongea dans un état de panique. »
- « Au prix d'un courage sans précédent, je parlais à Christa : tu peux loger chez moi les lundi soir. »
- « Je constatai avec ivresse qu'elle portait un sac à dos. »
- « Je regrettai de lui avoir donné le prénom de mes parents comme une victime torturée regrette d'avoir livré son réseau. »

Dans ces différentes situations triviales, les actes de la vie quotidienne prennent une dimension dramatique et grandiose du fait de l'application stratégique de l'hyperbole qui en

transforme l'impact. On peut évoquer, dans ces exemples, l'inversion, le déni des différences, la provocation et l'ironie perverse. Ce rapprochement antithétique entre deux mots ou deux propositions appartient bien, selon nous, à la fonction conative du langage qui vise à intriguer, à déstabiliser le destinataire et affirmer une position marginale du côté du locuteur[24].

D/ LES PROCEDES LINGUISTIQUES DU SUJET MASOCHISTE : GRAMMAIRE DU NEGATIF, FIGURES DE L'EXCES ET EXPRESSIONNISME VERBAL, TEMPORALITE AGIE

a) Grammaire du négatif

Dans nos protocoles de Rorschach, nous retrouvons la même dilution du sujet qui pose la question d'une problématique autour de la différenciation de soi. Dans le sens d'une dilution du sujet, nous avons pu noter comment le référent est indéterminé, banal : « une chose... », « une bête... », « un personnage... ». MILLOT (1993) parle d'écrasement grammatical du sujet et d'effacement du sujet au profit de l'action menée. En effet, la pauvreté des termes qui désignent le référent contraste avec le vocabulaire riche, descriptif, des différents états du sujet. On peut dire que le référent s'efface au profit de ses états. Est mise en valeur l'agression subie, dramatiquement exposée.
Ainsi, cet exemple :
IV : « une bête, je ne sais pas ce que c'est, peu importe, une peau de bête à poils, une guenille comme on en voyait dans les châteaux-forts ! Une bête qui a été tuée, comme si on l'avait clouée sur un mur pour la faire tenir...une vieille peau bien délavée, une guenille, un clochard ».

A l'analyse du lexique de cet exemple, une grammaire s'impose, marquée de formes récurrentes du registre du déplaisir. Le style, loin d'être seulement une forme anodine, est la mise en acte du fantasme masochiste dont le discours va privilégier le signifiant. MILLOT (1993) évoque l'attitude exhibitionniste présente dans une telle facture du discours. Par l'usage récurrent de termes à polarisation négative (registre du déplaisir), on est sensible à un effet illocutoire proche d'une psalmodie macabre jusqu'au vertige, entre horreur et extase. La

[24] Nous retrouverons, au chapitre suivant, cette même figure stylistique dans les textes-Rorschach de nos sujets

surenchère hyperbolique et le crescendo dans les termes du lexique rendent compte, comme chez NOTHOMB, de figures de l'excès.

b) La temporalité agie à visée performative

Pour scénariser l'agression subie, nos sujets masochistes vont avoir recours à la manipulation syntaxique dans l'usage de figures de contraste mises en balancement.

Très loin de l'énoncé simple, classiquement observé au Rorschach - du type sujet – verbe – complément –, le locuteur masochiste offre un récit.

La notion de récit suppose un schéma narratif pour le déroulement de l'action avec, pour ce faire, la mise en place d'une temporalité. Dans le récit masochiste, le référent est campé dans son état initial, intact, complet, puis il est décrit dans ses transformations successives jusqu'à l'état final. La fonction de cette mise en scène avec le balancement entre des propositions contrastées est de mettre l'accent sur la cinétique de la destruction. Pour les scenarii proposés, on pourrait parler de thaumaturgie du langage, terme précurseur de la notion de pragmatique, ou l'art d'agir sur les âmes et sur les corps, dixit Georgias, philosophe de l'Antiquité. Pour mettre en forme son récit, le locuteur masochiste jouera avec l'usage de deux temps :

- un temps suspendu qui crée le mystère,
- un temps conjugué, le futur péjoratif, qui crée le funeste.

Par l'usage du temps suspendu, le revirement de situation et l'inversion d'ambiance semblent se jouer dans les vides des points de suspension du discours. En effet, celui-ci s'arrête et, par cet effet artificiel scénique de mise en place d'un vide avant l'expression d'un « trop » et d'un « cru », le destinataire est saisi. Ce temps suspendu servira l'effet de contraste, contraste entre un début badin et un revirement tragique.

Exemple :

V : « Juste une tache… enfin des ailes… un animal qui déploie ses ailes, oui un aigle qui va attraper sa proie, la saisir dans ses griffes… la détruire ! »

---

pervers, dont nous développerons alors les modalités rhétoriques.

Dans l'analyse des différents énoncés de nos protocoles, nous avons été sensible à l'usage fréquent du futur péjoratif, qui semble le temps de prédilection de la fabula masochiste.

Par l'usage du futur péjoratif, le masochiste vient témoigner de l'issue funeste et inexorable du référent quel qu'il soit, de sa chute inconditionnelle.

Exemples:

V : : « Une chauve-souris.... Comme un magicien qui ouvre sa cape et enferme Aladin dans sa cape sombre. J'ai l'impression que cette bestiole va refermer ses ailes sur moi et m'étouffer, je ne sais pas si je m'en sortirai... Non ! » ;

IV : «Une chauve-souris, une bête en tout cas, quelque chose d'inquiétant... pas sympathique, inquiétant... un cancer, l'idée de cancer dans les deux sens du terme, c'est intéressant ! Le cancer va se propager ici, on n'y échappe pas ! » ;

VII : « La femme avec un grand F, sexe féminin, la maternité... mais maternité qui ne marchera pas, les ovaires sont trop éclatés pour que ça marche ».

Dans ces trois exemples, l'usage du futur péjoratif traduit l'issue fatale, funeste, et la destruction incontournable de l'objet, quel qu'il soit. La fonction conative de ce futur est de faire vivre au destinataire, par le recours à un effet de contraste – avant-après – le déroulement d'une catastrophe. Les figures en contrepoint ainsi utilisées marquent la dénaturation et la dégradation du référent. On peut alors parler d'un temps pervers agi, c'est-à-dire manipulé en vue de l'obtention d'un certain effet illocutoire sur le destinataire.

Les exemples ci-après, tout comme ceux extraits de l'œuvre de NOTHOMB, illustrent bien les effets performatifs des figures de contraste utilisées :

VI : «Un animal, un chevreuil... mais éclaté, il a été tiré par un chasseur, éventré, ouvert... tout le ventre ! Et il est devenu venaison » ;

VI : « Un vêtement... un côté guenille, des lambeaux de vêtement, une vieille chemise. J'en ferais bien un épouvantail à moineaux planté au milieu d'un champ... même si c'est des guenilles, ça devait être de la soie avant ».

Dans ce dernier exemple, on note l'inversion passif-actif avec l'exhibition perverse de l'objet dégradé qui retrouve sa puissance agressive. Dans les deux exemples, le locuteur revisionne le référent sous forme de feed-back pour mieux jouir de sa corruption. Les

revirements d'ambiance, la dénaturation de la matière infiltrent un grand nombre de récits masochistes au Rorschach. GAGNEBIN (1994) parle de fascination de la laideur rendue magnifique dans un effet de retournement pervers, dans l'esthétique de la fin du XXème siècle. L'esthétique du sujet masochiste au Rorschach concorde avec cette affirmation.

Exemples :

V : « L'envol d'un oiseau... on a tout de même l'impression que les ailes sont disproportionnées, que l'animal va s'abattre sur le sol » ;

VI : « Une peau de renne épaisse, douce au toucher... une peau sur laquelle on marcherait, une peau qu'on piétinerait » ;

III : « Deux personnes, ils se partagent quelque chose... Ils ont l'air de se partager ! Mais en réalité ils essaient de tirer chacun pour eux des bouts de viande sur un squelette, le fait de tirer ça fait sortir du sang ».

Dans les deux premiers exemples, l'expression du registre des sensations est explicite avec l'inversion du registre de celles-ci qui passent du registre du plaisir (légèreté et douceur) au registre du déplaisir et de la souffrance (chute et sadisme).

Mais dans l'ensemble de ces trois énoncés, le contraste est là entre une introduction légère et un final macabre. Le locuteur masochiste s'obstine à traquer derrière toute situation l'inéluctable détérioration et l'agonie. Par ses mises en scène, il semble vouloir démasquer l'horrible et l'illusoire derrière l'objet. Par le style hyperbolique présent dans les récits, l'expressionnisme verbal qui en résulte concourt à l'impact de la forme et de la couleur sur le destinataire dans le but d'une manipulation.

c) Figures de l'excès et « expressionnisme verbal »

Dans l'expressionnisme verbal masochiste, *« cette bouffée de haine langagière »* (SAVARY, cité par NOGUEZ,2003), la forme scandalise et la couleur aussi. Le choix délibéré d'une palette chromatique souillée, verdâtre, grise, violine, brune, accentue l'idée de la décomposition de la matière. *« Si le style, c'est la forme et si la forme est de l'ordre du voile »*, on aurait ici à faire, dit MILLOT, à un voile *« sur lequel se peindrait ce qu'il est censé cacher au regard, un peu comme une robe sur laquelle serait peinte la nudité »*.

Les locuteurs masochistes cèdent aux charmes de l'horreur : choc, suspens, dire cru et terrible à la manière de Bataille ou Houellebecq, écrivains sulfureux. Dans leurs scenarii, intrigues articulées avec effets de contraste, les catégories du laid, du mal et du funeste dominent, *« une belle vachardise contre l'humain, une grande tartinée de noir triste ! »* (HOUELLEBECQ, cité par NOGUEZ,2003).

L'objet est rendu sensible et presque palpable pour le destinataire : par les procédés rhétoriques en jeu, tout vise à restituer la chose elle-même, à supprimer tout écart impliqué par sa mise en représentation, comme s'il s'agissait de *« peindre, non la chose mais l'effet qu'elle produit. »* (MALLARME,1945)

Les stylisticiens parlent d'hypotypose*, figure majeure de la description qui feint de mettre l'objet décrit sous les yeux. Cette manipulation énonciative contient un fort pouvoir illocutoire. *« La littérature de Masoch grossit les traits, elle caricature mais le masochisme aussi est lui-même la plupart du temps caricatural. »* (ROUSSILLON,2003)

Dans le récit masochiste, une énergie est là, une vitalité, une rage, une jouissance que l'on ne retrouve jamais dans la mélancolie. Ces pics d'énergie, ces saillies font dire à NOGUEZ que chez Houellebecq, *« le dépressif cesse d'être asthénique »*.

CIORAN (1949,1992,1995), philosophe, dont les écrits sombres ont marqué une génération, disait : *« Je suis pareil au diable, un individu actif, un négateur qui met les choses en branle. J'aime gratter les blessures, les irriter, transporter les sensations au plan des idées. »*

Cette volonté de rendre sensationnelle au sens étymologique du terme, l'image, se retrouve aussi chez le poète Bernard NOËL (1998) déjà cité et qui veut, dit-il, *« rendre l'empreinte verbale de l'empreinte charnelle »*. Il poursuit : *« Les mots sont pervertis. Pourquoi ne pas les pervertir encore plus ? Pourquoi ne pas les dégrader afin de faire entendre la rumeur de ce prolétariat physique qui n'a jamais voix au chapitre : gargouillis, grognements, clapotis, borborygmes de tous ordres ! »*

Chez le masochiste, le macabre, la douleur sont convoqués, réquisitionnés et fétichisés.
Chez le mélancolique, le néant et la douleur sont dans le corps, sans mot et sans effet de style.

E/ CONCLUSION : LE MASOCHISME COMME DEFENSE CONTRE LA MELANCOLIE

Une hypothèse naît au terme de cette étude autour de l'hyperbole, figure de l'excès.

Cet acte d'énonciation à valeur performative agit et impressionne le destinataire, nous l'avons vu, mais elle témoigne aussi du fait que quelque chose ne réagit pas de façon adéquate du côté du locuteur. N'y a t-il pas un défect émotionnel, une inquiétante confusion entre les deux registres de sensation plaisir et déplaisir, voire un vide mélancolique qui condamne le sujet masochiste à une mise en scène permanente pour convoquer en lui expérimentalement une sensation ?

« L'affect, souvent absent du scénario lui-même, de sa scène, fait retour chez le spectateur, doit faire retour chez le spectateur. La scène appelle l'affect, clivé et forclos de l'éprouvé de celui qui représente le sujet dans le scénario, elle l'appelle chez le spectateur, elle le produit dans l'éprouvé de celui-ci, ou produit une réaction à son induction. » (ROUSSILLON,2003)

Peut-être faut-il, chez le sujet masochiste, torturer la matière *psychique* et corporelle pour l'exhumer de la mélancolie ?

Le corps, caisse de résonance défectueuse, *« qui ne semble pas avoir de propriétaire »*, dit ENRIQUEZ (1984), oblige à « taper » fort pour identifier plus clairement une sensation au départ confuse. D'où, peut-être, la nécessité d'une mise en présence des contraires afin d'isoler plus clairement l'une et l'autre sensation dans un effet de frottement et de proximité. La douleur, omniprésente dans le texte de Nothomb, de Houellebecq et de nos sujets masochistes, semble la seule garantie d'être au monde : *« Du corps en souffrance au corps de souffrance »*, dit ENRIQUEZ (1984). Le masochisme pourrait bien être considéré comme un aménagement défensif de la position mélancolique en termes de : je souffre donc je suis, ou je sens donc je suis. *« Ce procès de mise en souffrance corporelle et psychique est pour certains sujets le seul moyen qu'ils ont de s'inscrire dans l'ordre du vivant (...). Ces patients viennent en analyse comme des personnages en quête d'auteur, sans aucune mémoire de vie. »* (ENRIQUEZ,1984)

NOGUEZ (2003), toujours à propos de Houellebecq, a été sensible à l'irruption de saillies provocatrices, « cette méchanceté de style », dans un texte par ailleurs plat, terne,

volontairement prosaïque, qui irait dans le sens, dit-il, *« d'une certaine absence d'émotion »*. Il a été sensible également, en tant que stylisticien, à l'alternance symptomatique de *« descriptions badines de choses atroces et de mises en sourdines là où d'ordinaire on recherche les* forte *»*.

Ce déséquilibre, dans l'expression de l'axe émotionnel et affectif, pourrait témoigner, pensons-nous, de la présence d'un terrain mélancolique sous-jacent, d'où le vivant et l'animé seraient absents, et de l'étrange constitution du masochiste, *« cet enseveli vivant »* (GAGNEBIN,1987).

Nous rejoignons ROUSSILLON (2003) qui envisage *« les comportements de la perversion comme devant être compris dans la fonction qu'ils acquièrent comme solutions secondaires à certains traumatismes primaires qui ont affecté l'organisation primitive de l'identité. »*

Le choix, qui nous appartient, de nous appuyer sur des œuvres artistiques littéraires, pose dans l'après-coup la question suivante : ne pourrait-on pas considérer deux formes de perversions possibles, l'une mortifère, entraînant le sujet dans sa propre destruction et dans celle d'autrui, l'autre « gardienne de vie » et créative ? Cette interrogation, qui appartient aussi à NEAU (2003) et à ROSSEL, -qui n'a pas publié sur ce thème mais qui nous a communiqué, lors de nombreuses rencontres, son questionnement-, nous invite à envisager les structures de personnalité, quelles qu'elles soient, dans leur double polarité, positive et négative. En effet, *« il n'est pas possible de tenir pour négligeable le fait que nous sommes redevables à des pervers d'une part considérable des textes et poèmes parlant de l'amour (Socrates, Sapho, Shakespeare, etc.) ainsi que des œuvres artistiques et philosophiques qui font partie du patrimoine commun. »* (CLAVREUL *in* AULAGNIER et coll.,1967).

Nous concluons là l'exposé de ce cas particulier au sein des perversions qu'est le masochisme et nous ouvrons notre analyse, dans l'article qui suit, à d'autres figures de rhétorique dont les enjeux pragmatiques relèvent de l'emprise, du désaveu et de la manipulation du destinataire dans un déni de l'altérité.

II) ANALYSE ELARGIE DES PROCEDES RHETORIQUES A L'ŒUVRE DANS LES AMENAGEMENTS PERVERS DE LA PERSONNALITE, DANS :

« QUAND LE MOT DEVIENT ACTE AU RORSCHACH »[25]

A) INTRODUCTION THÉORIQUE

« La psycholinguistique n'existera pleinement que lorsque nous serons capables de rendre compte de la parole vivante, totale, c'est-à-dire du texte et du contexte et de leurs liaisons réciproques (...). Un point me paraît cependant acquis : le psychologue n'est plus l'observateur externe mais fait partie de la communication et son activité doit être conçue comme métalinguistique ».

Ainsi parlait COSNIER en 1969 dans son article « Psycholinguistique et techniques projectives », développant avant la lettre l'intérêt de l'approche *pragmatique* du langage, défendu par le courant philosophique analytique anglo-saxon dont les pionniers furent AUSTIN (1970) et SEARLES (1972).

En France, nous citerons les travaux très intéressants, dans le champ de la pragmatique linguistique, de SARFATI (2002), KERBRAT-ORECCHIONI (2001,2002) ainsi que TROGNON et MUSIOL (1999,2000).

Ces différents auteurs développent la notion *d'actes de langage* sur laquelle s'appuie le courant de la pragmatique qui démontre que le langage n'a pas seulement pour but de *dire* quelque chose, mais aussi de *faire*. Il est envisagé comme un moyen d'agir sur le contexte interlocutif, un moyen d'influencer la conduite d'autrui.

La théorie d'Austin est résumée ainsi par SIOUFFI et Van RAEMDONCK (1999) : *« J'énonce une phrase. Ce faisant, je lie des phonèmes, des mots, j'utilise une syntaxe ... autrement dit, je produis et j'articule des signes linguistiques selon le code interne d'une*

[25] Nous avons choisi d'intégrer dans notre hypertexte cet article qui a été accepté après expertise et qui sera publié en 2006 dans la revue *Bulletin de Psychologie*. Nous l'exposons dans sa forme originale. L'introduction, qui reprend certains aspects de notre méthode d'analyse, indispensables pour une bonne compréhension de l'esprit général de notre démarche scientifique dans le cadre d'une publication, pourra paraître ici fastidieuse pour le lecteur de ce travail qui possède déjà ces informations, présentes dans les chapitres précédents.

langue. J'accomplis ce qu'Austin nomme un acte locutoire. Mais l'énonciation de ma phrase n'est cependant pas totalement gratuite. J'attends qu'une certaine valeur d'action lui soit attribuée par mon interlocuteur. Austin dit alors que j'accomplis un acte illocutoire. Enfin, il se peut que mes paroles provoquent chez mon interlocuteur un effet plus ou moins prévisible (le rire, la peur...). Austin parle alors d'acte perlocutoire. Pour lui, toute énonciation se caractérise à des degrés divers par la mise en œuvre de ces trois actes de langage ».

La linguistique du XXème siècle a opposé une linguistique de la *langue* (analyse morphosyntaxique des éléments de la chaîne parlée) à une linguistique de la *parole*, tenant compte du locuteur, du destinataire et du contexte d'énonciation :
« Il faut dire que si la sémiotique s'est d'abord intéressée à l'organisation interne du discours, à la suite des travaux de Propp et Levi-Strauss, elle a depuis plusieurs années accordé plus d'importance à l'énonciation, à tout ce qui relève de la pragmatique : elle tente donc aujourd'hui d'associer à une analyse de type objectif (les structures narratives et sémantiques de l'énoncé) une approche de caractère plus subjectif qui fait appel à ces deux instances que sont l'énonciateur (l'émetteur) et l'énonciataire (le récepteur) » (COURTES, 1995).

Si l'énoncé ou *dictum* est le message produit, l'énonciation ou *modus* apparaît comme la manière de dire le message[26].

L'énonciation est donc envisagée comme *« acte de production d'un énoncé par un locuteur qui dit* je *dans un moment particulier auquel il renvoie par* maintenant *et dans un lieu précis auquel il renvoie par* ici. » (GARDES-TAMINE, PELIZZA,1998).

Les notions d'*énonciation* et de *subjectivité linguistique*, au centre des théories de l'énonciation, nous concernent tout particulièrement dans nos recherches sur le Rorschach appliquées à la psychopathologie clinique.

LANTERI-LAURA (1969) rappelle qu'au Rorschach, *« les éléments de la planche ne suffisent pas à imposer une reconnaissance exclusive d'un objet déterminé. La narration opérée par le sujet raconte donc comment un discours connotatif vient prendre la place d'un discours dénotatif impossible »*. La remarque est intéressante et exprime comment au

[26] Nous empruntons ces deux termes latins à Bally, cité par Kerbrat-Orecchioni (2001).

Rorschach, il n'existe qu'une réalité plurielle, virtuelle, relative, éclatée en autant de regards et d'expressions qu'il y a de sujets. Tout discours au Rorschach peut donc être entendu comme « *subjectivité rhétorique* » (GARDES-TAMINE,1998).

La linguistique de l'énonciation, qui doit beaucoup au russe BAKHTINE (1929) et au linguiste français BENVENISTE (1966), a réintégré le sujet dans sa fonction de locuteur. Selon Benveniste, le discours implique d'abord la participation d'un sujet à son langage et c'est cette indissociabilité entre la forme du discours et la nature de l'organisation psychique du sujet qui le produit, que nous analysons.

À la lumière de ces travaux en linguistique et de leur évolution dans le temps, il nous a semblé pertinent d'envisager la situation énonciative que représente la passation d'un test de Rorschach, comme un contexte interlocutif spécifique dont les actes d'énonciation pourraient être analysés dans leurs différents aspects, sémantiques, stylistiques et pragmatiques.

Ainsi, le message oral produit par le locuteur (sujet testé) et retranscrit par écrit in extenso par le destinataire (le psychologue) constitue bien un *texte* dont l'étude sera développée dans cet article, afin de démontrer comment parler au Rorschach, c'est *nommer* et *référer*, faisant appel ainsi à la fonction référentielle du langage, mais c'est aussi *agir* sur l'interlocuteur, ce qui relève de la fonction dite *conative* du langage définie par JAKOBSON (1963).

La population d'étude regroupe cinquante patients présentant une organisation perverse de la personnalité susceptible de rentrer dans le groupe des pathologies sévères du narcissisme définies par BERGERET (1974) sous le terme *d'états-limites* et envisagées par DOREY (1981) sous l'angle de la relation *d'emprise*.

Certains auteurs psychanalystes, dont EIGUER (1996), parlent de *perversion narcissique* pour distinguer ce type d'organisation de la personnalité de la *perversité* ou *perversion agie*, plus archaïque au plan psychodynamique et à *« évolution métapsychotique »* (RACAMIER,1986 ; BALIER,1996). Balier distingue clairement la *perversion*, qui se joue au plan psychique, relationnel et moral, de la *perversité sexuelle*, qui se manifeste dans le passage à l'acte violent.

Le choix d'une population qui se situe dans le champ de la perversion narcissique nous est apparu pertinent pour illustrer l'utilisation particulière que ces sujets font du langage,

utilisé en tant qu'*acte* donnant lieu à des énoncés « scriptibles » au sens de Barthes (EVRARD-TENET,1994), c'est-à-dire évocateurs de sens pour le clinicien.

Nous tenons à rappeler ici qu'il n'y a pas de correspondance bijective et systématique entre le passage à l'acte dans la réalité et la présence *d'actes de langage* dans le discours d'un sujet. Chaque sujet peut réaliser des actes de langage faisant appel à la fonction conative qui appartient à tous. Ils ne sont en aucun cas l'apanage des organisations perverses de la personnalité. Ce qui nous concerne dans ce travail, ce sont les *modalités spécifiques* que prennent ces actes de langage dans cette population d'étude.

Nos recherches sur le test de Rorschach ont connu une évolution puisque, avec le temps, notre intérêt s'est déplacé de l'analyse du *contenu* vers l'analyse de *l'énoncé*. Aujourd'hui, dans la lignée et l'esprit des travaux des pragmaticiens du langage, nous intégrons dans nos analyses linguistiques, celles des actes de parole produits dans le contexte d'énonciation particulier qu'est la situation d'évaluation psychologique, en essayant de répondre à la question :

comment le sujet locuteur s'adresse-t-il au destinataire et qu'agit-il dans cette mise en scène verbale ?

Dans nos recherches cliniques, nos références théoriques sont variées, empruntées à des champs différents et complémentaires, tous concernés par l'*Etre et le Langage* : la philosophie, la littérature, la linguistique et la psychanalyse.

Nous optons pour une perspective éclectique, celle revendiquée par GARDES-TAMINE (1992) dont les écrits font référence dans le domaine de la stylistique et qui intègrent la rhétorique, la linguistique, l'analyse d'énonciation et la pragmatique. Comme l'envisage BARTHES (1970), le texte produit (ici un travail de recherche), *pluriel*, constitue *« une galaxie de signifiants et non une structure de signifiés et ressemble à un espace aux réseaux multiples auxquels on peut accéder par plusieurs entrées »*.

Dans cet article, nous développerons une des entrées possibles du texte produit au Rorschach, à savoir : l'analyse des actes d'énonciation, tout en rappelant *« qu'interpréter un texte, ce n'est pas lui donner un sens, mais au contraire apprécier de quel pluriel il est fait »* (BARTHES,1970).

À l'origine de nos travaux, notre analyse, d'abord ciblée sur la *fonction référentielle* du discours ou analyse des contenus, s'est élargie à l'analyse de *fragments de discours*, ou analyse des énoncés encadrant le contenu référent pour ouvrir sur l'étude de *pragmatèmes* dans une perspective interactionniste. Le pragmatème* peut être défini comme le fragment de discours minimal nécessaire pour rendre compte de la relation qui existe entre deux interlocuteurs. L'unité minimale de signification n'est pas alors le mot mais un ensemble d'unités lexicales plus large. La pragmatique, qui est une partie de la sémiotique et qui intègre le contexte de la communication, traite précisément du rapport entretenu entre des signes linguistiques et les usagers de ces signes.

Un sujet locuteur dit quelque chose à un destinataire qui y réagit. Nous observerons les modalités de ces actes d'énonciation, la valeur illocutoire des énoncés qui entre dans ce que JAKOBSON (1985) appelle la fonction conative du langage : le destinataire n'est pas seulement celui à qui s'adresse le message, il est également celui dont le locuteur va attendre une réaction. *« La fonction conative et la fonction expressive ou émotive du langage ne sont pas sans lien avec ce qu'on appellera plus tard en pragmatique les actes de langage qui amènent à considérer le langage comme un moyen d'action sur le monde. »* (SIOUFFI et Van RAEMDONCK, 1999)

DURAND de BOUSINGEN et COSNIER (1969) dénonçaient l'intérêt trop restrictif des rorschachiens pour la fonction référentielle du langage : *« Les fonctions métalinguistique, conative, phatique et poétique ne sont pas systématiquement élaborées en vue de l'interprétation dans chaque test projectif... L'interprétation de Rorschach porte essentiellement sur les catégories nominales (les contenus). »* (COSNIER,1969). Or, dit Durand de Bousingen, *« c'est moins le contenu qui nous importe, que la forme et l'organisation du discours, en elle-même riche de signification sur le mode d'être du malade. Le langage et son actualisation, le discours, sont des éléments constitutifs de l'*être au monde *du sujet »*. Cet auteur envisageait dans le futur l'intérêt de l'étude d'une stylistique spécifique du Rorschach intégrant les différentes fonctions du langage mobilisées.

COSNIER (1969) émettait la même réserve quant à la restriction du nombre d'éléments du langage pris en compte, cotés et intégrés dans le psychogramme, -un quart à un cinquième du message total qu'est le texte d'un protocole- : *« On est frappé de l'arbitraire et de l'imperfection du système de codage actuel. Seules les phrases possédant un substantif sont considérées comme réponse et seul le substantif lui-même est codé. »*

L'approche quantitative de la cotation classique française et de celle, américaine, du Système Intégré d'EXNER (1995) ne sont pas aussi caricaturales : la première y adjoint chez certains auteurs, une analyse qualitative du discours (CHABERT,1987 ; De TYCHEY et al., 1987 ; De TYCHEY, 1994), et la seconde tente d'élargir la cotation quantitative à un plus grand nombre d'éléments du discours cotable (les cotations dites « spéciales » d'Exner).

Néanmoins, la critique de Cosnier prend tout son sens à la lumière des travaux du philosophe WITTGENSTEIN (1980) pour qui *« les noms n'ont pas de sens, qu'un sens dénotatif. Seules les propositions ont un sens (connotatif) »*. Selon lui, ce n'est que dans le contexte d'une proposition qu'un nom a une signification. La proposition est une transposition de la réalité telle que le sujet la pense ; à partir de là s'engage l'intérêt d'un travail sur la forme du langage et non sur les contenus. Nous pouvons le comprendre plus facilement à la seule lecture des énoncés suivants donnés à la planche V, où un même contenu « *papillon* » est envisagé à chaque fois de manière différente en fonction du locuteur. Celui-ci va lui attribuer des qualificatifs variables et encadrer le contenu dans une proposition lui donnant une connotation spécifique.

Exemples extraits de protocoles différents :
« Je vois un papillon déchiqueté, les ailes trouées »,
« Un beau papillon exotique, les ailes immenses, des couleurs vives, j'aime beaucoup ! »,
« Un papillon venu d'ailleurs qui n'existe pas encore »,
« Là alors on assiste à la chute du papillon, sinistre ! »,
« Dans ce sens, je vois bien un papillon en plein vol, beaucoup plus beau que l'autre, le premier ».

Dans le domaine du Rorschach et des méthodes projectives, les travaux de SCHAFER (1958) et HOLT (1958) sur l'intérêt d'une analyse de la formulation, et plus particulièrement ceux de ROSSEL, MERCERON et HUSAIN (1986,2001) défendent une analyse du *modus*, du « comment c'est dit ».

Nous citerons ici leurs travaux sur les aménagements pervers dans les structures limites de personnalité (1985).

B) APPROCHE PRAGMATIQUE DU DISCOURS

Notre démarche, à l'origine inspirée par celle du Groupe de Lausanne fut d'élargir cette analyse de la forme du discours à celle de l'acte d'énonciation. Nous avons observé dans d'autres travaux la facture du discours schizophrénique en analysant au plus près l'usage fait des qualificatifs, attributs et propositions encadrant le contenu référent et en nous posant la question de la place attribuée au destinataire et de celle occupée par le locuteur. Nous avons conclu que *l'absence de locuteur explicite dans l'acte d'énonciation* pouvait être entendue comme un « signe » schizophrénique.

Nous avons, dans un second temps, ouvert l'analyse linguistique à d'autres éléments « sans sémantique forte » comme les définit KERBRAT-ORECCHIONI (1980), à savoir les *déictiques* qui quadrillent l'acte d'énonciation. Dans la littérature en linguistique, nous trouverons comme équivalents sémantiques, selon les auteurs, les termes de *déictiques, shifters* et *embrayeurs*.

Les pronoms personnels ou indices de personne (je, tu, on ...), les indices d'ostension, spatiaux (ici, en bas ...) et les indices temporels (d'abord, maintenant, ensuite, avant ...), qui sont pour l'auteur des mots vides dépourvus de sémantisme propre, nous informent sur la place occupée par le sujet dans le discours et sur celle qu'il donne à l'interlocuteur. Les unités déictiques ont pour vocation, tout en appartenant à la langue, de la convertir en *parole*, c'est-à-dire de préciser quelle est la place occupée par le locuteur dans l'énoncé qu'il produit.

KERBRAT-ORECCHIONI (1980) affirme l'intérêt de l'analyse de ces déictiques ou shifters dont la fréquence varie d'un type de discours à l'autre et d'un locuteur à l'autre. Elle évoque dans certains cas la neutralisation de certains axes déictiques comme la confusion *je* et *tu*, que nous avons retrouvée, comme d'autres auteurs, dans le champ de la psychose. Dans d'autres cas, elle cite la surabondance dans l'usage des déictiques et conclut que *« l'observation du fonctionnement des déictiques est donc intéressante à plus d'un titre »*.

Deux exemples au Rorschach donnés par deux sujets présentant une organisation psychique différente, illustrent l'intérêt de la prise en considération de ces déictiques.

Un premier sujet dit :

I : « chauve-souris, papillon » ;

Un second commente :

I : « ici, donc, d'abord je peux voir une chauve-souris, ou mieux, un papillon, les ailes immenses de couleur noire … et vous ? vous suivez ? Dans ce détail-là supérieur, les antennes évoquent un papillon de nuit, exotique, j'en fais la collection. Vous notez tout ? De part et d'autre, y a des petits éléments, comme si ce papillon perdait quelque chose, comme s'il s'abîmait dans le temps … Très lyrique tout ça, non ! ? ».

Dans le premier exemple -« chauve-souris, papillon »-, deux substantifs correspondant à deux référents sont donnés par un locuteur anonyme qui ne s'attribue pas la perception par un *je*. Le destinataire est absent du discours. Aucune syntaxe, aucun qualificatif ne vient connoter les référents, aucun élément spatio-temporel ne vient éclairer le destinataire sur la *subjectivité* du locuteur. La fonction langagière mobilisée est purement dénotative, référentielle. Il est juste question pour le sujet de transmettre une information sans aucune volonté de l'expliciter. Seule la restriction de l'énoncé donné dans un style télégraphique avec la juxtaposition des termes « chauve-souris », « papillon », nous informe des difficultés nettes de communication de notre sujet. On peut légitimement se poser la question : qui parle et à qui est adressé l'énoncé ?

Dans le deuxième exemple, les indices de personne en alternance, *je* et *vous*, créent un dialogue fictif où locuteur et destinataire sont différenciés. Par l'usage de déictiques spatio-temporels (« ici », « d'abord », « dans ce détail »), le locuteur éclaire le destinataire sur les localisations où il voit le référent *papillon* et, par un parcours fléché, l'invite à le suivre. La parole a ici valeur d'action. Le référent est qualifié et connoté par les syntagmes qualifiants (« immense », « noire », « exotique »). Des modalités métadiscursives s'appliquent aux paroles tenues. Ainsi, des commentaires accompagnent l'énoncé : « je fais la collection … », « très lyrique tout ça ! » Enfin, des modalités métacommunicationnelles portent sur le déroulement de l'échange, avec des commentaires adressés au destinataire : « Vous suivez ? ». Dans cet exemple, fonctions référentielle, conative et métalinguistique sont sollicitées.

Dans une démarche de cotation quantitative, comment traduire la complexité de cet énoncé mobilisant différentes fonctions langagières ? Et où apparaîtraient dans le psychogramme ces déictiques, points d'articulation du discours et d'organisation interlocutoire ?

KERBRAT-ORECCHIONI (1980) propose d'observer d'une part les déictiques et d'autre part ce qu'elle appelle les *axiologiques** qui ont trait à la valeur esthétique ou morale des objets en termes de bien, de mal, de beau, de laid, de juste, de faux ..., comme trace du style d'un sujet, de sa subjectivité dans le discours.

C) PARTICULARITES DU TEXTE RORSCHACH

Notre intérêt pour un travail sur le *texte* et sur sa *texture* s'appuie sur les travaux en linguistique qui mettent à l'honneur le *style* du locuteur, c'est-à-dire une certaine façon de parler, de se représenter le monde, une certaine façon de positionner le rapport entre soi et l'autre, une certaine façon d'agir sur l'interlocuteur.

Nous parlons de *texte* au Rorschach, indépendamment de la longueur de l'énoncé, en respectant la définition qu'en donne BENVENISTE (1966). Le *texte* peut être un mot, une proposition indépendante, plusieurs propositions juxtaposées ou bien un ensemble de propositions coordonnées dans un récit. Les linguistes HALLIDAY et HASAN (1976) sont d'accord avec Benvéniste pour dire que *« le texte n'est pas une phrase en plus grand, c'est une unité d'une autre nature dont la condition doit être d'être énoncée dans une certaine situation de communication »*. (SIOUFFI, Van RAEMDONCK, 1999).

Notre matière d'étude dans le cadre de cet article concerne plus précisément la *texture* perverse du discours et des actes de langage qu'il contient.

Plusieurs observations préalables s'imposent quant à la particularité du matériel linguistique choisi qu'est le texte-Rorschach.

En premier lieu, nous citerons son caractère *discontinu*.

À la lecture du protocole, les énoncés se succèdent, sans lien syntaxique, au rythme de la présentation chronologique des dix planches. Les énoncés, en surface autonomes, sans temporalité établie, - à l'inverse des récits du TAT, marqués par un début, un déroulement et une fin,- sont inspirés par la succession des dix planches, *« signifiants à la recherche de signifiés »* (COSNIER, 1969). Nous verrons comment, en profondeur, ces énoncés se tiennent ensemble. Le texte final, ou protocole, discontinu dans la forme, peut être envisagé comme un tout, traversé par une dynamique interne implicite avec des constantes stylistiques, et comme

un *« système synchronique où les éléments peuvent correspondre entre eux »* (LANTERI-LAURA, 1969).

Une deuxième caractéristique du texte-Rorschach est son *« degré très bas de grammaticalité »*. DURAND de BOUSINGEN (1969) fut sensible à cette stylistique spécifique au Rorschach où l'énumération avec des phrases simples est prédominante. Néanmoins, si les fragments de discours obtenus sont souvent plus proches dans leur facture du *haïku* japonais que du récit élégiaque, certains viendront inspirer le clinicien et faire sens.

Comme troisième caractéristique, nous citerons l'hétérogénéité présente dans le corpus des énoncés d'un même protocole, donnant lieu à une *marquetterie* linguistique. Les différents énoncés produits par un même sujet ne mobilisent jamais une seule et unique fonction du langage. Ainsi, certains énoncés définissent le contenu, d'autres expriment ce que ressent le locuteur, d'autres encore font allusion au test et à la situation d'examen, certains enfin concernent des remarques adressées directement à l'interlocuteur ou qui commentent la propre production linguistique du sujet. Le lexique lui-même peut présenter une hétérogénéité dans sa composition, avec un mélange de termes usuels, familiers, littéraires, précieux ou scientifiques.

D) LE RORSCHACHIEN DECODEUR DE SIGNES ET SEMANTICIEN

Nous soutenons l'idée qu'il faut prendre l'ensemble d'un énoncé et non le seul contenu référent pour une analyse linguistique pertinente. Mais la question que nous nous posons est la suivante : faut-il pour autant traiter l'ensemble de la production linguistique, l'ensemble des énoncés d'un protocole ?

Tous les rorschachiens qui se réunissent pour des temps de supervision (lecture et analyse collective de protocoles) savent comment, le temps de la lecture d'un protocole, l'ensemble des énoncés n'est ni lu, ni entendu avec une attention et un intérêt constants. Ainsi, certains énoncés retiennent notre attention, quand d'autres nous échappent, ou pire, nous ennuient, d'autres nous étonnent et nous mobilisent ; enfin, certains sont oubliés ou négligés dans l'analyse qualitative finale.

Barthes a très bien défini cette possibilité de survol, cette manière de suspendre ou d'accélérer la lecture au rythme de son attention et de son intérêt. Il l'appelle la *tmèse*. BARTHES (1970) dit si justement : *« A-t-on jamais lu Proust, Balzac, Guerre et Paix mot à mot ? »* Nous pouvons émettre la même remarque par rapport à un protocole de Rorschach : a-t-on jamais lu mot à mot un protocole, même si le devoir nous y invite ? Que retient-on des énoncés et pourquoi ? De quelle nature sont les énoncés que nous retenons ? Ne sont-ils pas précisément, dans certains cas, ceux à valence perlocutoire ? Pourquoi tant d'éléments du discours passent-ils sous silence dans l'analyse finale et pourquoi tel énoncé vient-il *définir* le locuteur et inspirer le destinataire ?

Ce que cherche le lecteur, ici le psychologue, l'objet de sa « *drague* », terme emprunté à Barthes, c'est l'extrait, le fragment, la phrase qui pourra l'inspirer. Le terme « drague », polysémique, contient les deux idées de « aller à la pêche » et « être séduit ».

BARTHES (1970) dit : *« Le texte dans sa masse est comparable à un ciel plat et profond, lisse, sans bord et sans repère. Tel l'augure y découpant du bout de son bâton un rectangle fictif pour y interroger selon quelques principes le vol des oiseaux, le commentateur trace le long du texte des zones de lecture afin d'y observer la migration des sens, l'affleurement des codes, le passage des citations »*. Barthes, dans *La chambre claire* utilise les termes de *studium* et de *punctum* pour décrire ces phénomènes. Dans le cadre de la lecture d'un texte-rorschach, le psychologue aussi opère des sélections. Certains énoncés sont seulement *lisibles*, quand d'autres sont *scriptibles*, c'est-à-dire inspirant une lecture active, une ré-écriture qui fait du psychologue un traducteur-producteur de sens.

À l'inverse de l'approche quantitative et statistique des phrases obtenues au Rorschach, codées partiellement puis incluses dans un psychogramme dont les valeurs moyennes chiffrées aplatissent les points de relief de certains énoncés et les dissipent dans la masse, nous défendons **l'activité métalinguistique de l'analyse qualitative du discours et des actes de langage** qui font du rorschachien un sémanticien, un décodeur de signes.

Les énoncés linguistiques qui sont développés dans cet article sont ceux *scriptible*s, évocateurs de sens. Nous avons découpé, dans la masse des textes, des lexies ou fragments de discours dont la taille a été déterminée selon la densité des connotations. Les connotations, attribuées à un énoncé, si elles renseignent bien évidemment sur la subjectivité rhétorique du

locuteur, font écho également à la subjectivité du destinataire. Deux sujets sont en présence, l'un parlant, l'autre notant mot à mot les dires par écrit, et c'est ce contexte interlocutif dissymétrique comparable à nul autre que nous analysons.

Il y aurait beaucoup à dire sur la nature de l'énonciation du locuteur au Rorschach, dépendante en partie de la qualité de la présence, fut-elle silencieuse, du psychologue, voire de la représentation que ce dernier se fait de la situation, du sujet testé, de l'outil Rorschach et de sa fonction de clinicien. Nous avons pu observer comment les protocoles proposés en séances de supervision par des rorschachiens débutants sont d'une productivité inférieure et d'un niveau de grammaticalité plus bas que ceux des rorschachiens confirmés et expérimentés qui, par leur seule familiarité avec l'outil et le contexte, provoquent un déploiement du langage différent.

ANZIEU (cité par HUSAIN,1999), considère *« qu'il s'établit entre le testé et le testeur une relation transférentielle plus ou moins manifeste et plus ou moins brève »*. CHABERT (1983) analyse avec le même intérêt *« la réactivation en cours de passation de modalités relationnelles particulières dont la référence latente se rapporte aux figures parentales »*. HUSAIN (1999) précise qu' *« une des différences entre l'analyse du discours et l'approche empirique tient justement à la prise en considération ou non de l'autre, à qui s'adresse le discours généré à partir du matériel de test »*.

L'outil d'observation de ces auteurs est la psychanalyse ; le nôtre est la pragmatique linguistique. Cependant nous nous posons tous la question du contexte de la situation interlocutive qu'est la passation d'un test de Rorschach et la question de l'action du contexte sur l'énoncé produit.

BAKHTINE (1929) introduit la notion de *polyphonie* dans les années 30. Dans tout ce que nous disons, dit Bakhtine, « parle » également la personne à laquelle nous nous adressons. Notre discours est orienté dans sa forme par le destinataire auquel il s'adresse et ceci par un réajustement implicite et subtil. Le destinataire génère donc par sa seule présence des variations implicites dans la communication et dans la production linguistique.

L'exemple suivant exprime bien cette notion de réajustement au destinataire et comment « parle » du côté du locuteur, la personne à laquelle il s'adresse (le destinataire).

Il : « Bien sûr, si je vous dis un sexe féminin, vous allez interpréter que je suis un obsédé sexuel ! Freud ne disait-il pas que tout est sexuel … Alors ! »

Dans cet exemple, plusieurs voix sont à l'œuvre. La voix du locuteur, dans le déictique « je », et celle supposée du destinataire dans l'expression « vous allez interpréter », ainsi que celle d'un tiers, le psychanalyste Freud. Le discours du locuteur est ici adapté au contexte particulier de l'évaluation psychologique. Le locuteur, en s'emparant du champ de référence théorique du destinataire, s'ajuste à lui. Par cet acte de langage, le locuteur s'alloue la place du double symétrique du destinataire, dans le but de mieux le contrôler et de niveler les places. La dimension perverse est présente dans ce jeu locutoire particulier où l'un exerce une activité d'emprise sur l'autre. Il est intéressant dans tout texte d'évaluer, lorsque c'est possible, quelles sont les voix à l'œuvre et qui, au pluriel, parlent au Rorschach.

E) ILLOCUTOIRE ET PERLOCUTOIRE

Dans cette partie de l'exposé, nous développons la dimension pragmatique présente dans les énoncés retenus, afin d'illustrer comment les paroles sont aussi des actions, en nous appuyant sur les concepts d'*illocutoire** et de *perlocutoire** d'AUSTIN (1970).

Pour rendre compte de la valeur percutante d'un discours, les linguistes utilisent le terme d'*hypotypose** (BACRY, 1992 ; MAINGUENEAU, 1993 ; BERGEZ et al., 1994 ; DUPRIEZ, 1984).

DUPRIEZ (1984) propose la définition suivante : *« (Dans l'hypotypose) l'homme peint les choses d'une manière si vive et si énergique qu'elle les met en quelque sorte sous les yeux et fait d'une description une scène vivante ».*

ECO (2002), dans son ouvrage *De la littérature*, aborde très longuement la question de l'hypotypose comme procédé sémantico-pragmatique, qui contient dans sa définition à la fois l'idée d'une accumulation, d'une description extrêmement détaillée afin d'appréhender multiples aspects du sujet, et à la fois une incitation à puiser, du côté du lecteur, dans son expérience personnelle et dans ses éprouvés physiques l'ambiance décrite. Il pose la question du niveau de manipulation rhétorique que suscite cette figure stylistique.

MORRIS, cité par KERBRAT-ORECCHIONI (2001), préfère parler de *« niveau de sémiosis du signe »* qui *« permet au récepteur de se représenter l'ensemble des caractéristiques de l'objet en l'absence concrète de celui-ci et qui mobilise une forte réaction du côté du destinataire »*.

Dans le champ de la psychanalyse, BION (1964) dit d'une autre manière que la parole sert à exprimer communément des pensées mais aussi à évoquer les choses *en soi* (registre du *réel*) et non leur représentation (registre du *symbolique*). Il retient que, dans ce cas, les énoncés sont là pour *« faire* éprouver *quelque chose et* assigner *une certaine place à l'autre »*.

MAC DOUGALL (1978) nomme ce glissement dans la fonction linguistique, le *mot-acte*, parole en tant qu'acte qui cherche à atteindre, agir sur celui qui l'écoute.

DUCROT (1972), en évoquant les paroles-actes, dit qu'elles font intervenir des ressorts psychologiques particuliers, des mécanismes de persuasion et des manipulations d'affects.

Nous observons comment ces différents auteurs d'écoles de pensée différentes, certains psychanalystes, d'autres linguistes, ont été sensibles à un même procédé linguistique tout en s'accordant sur la définition et la fonction de la figure linguistique en question, au-delà de leurs formulations diverses.

Faire le choix de l'analyse du langage comme action, c'est s'intéresser plus particulièrement à la fonction conative du langage et à ses modalités. Nous avions dit précédemment que les organisations perverses de la personnalité n'ont pas l'exclusivité de l'usage de la fonction conative, mais que dans leur cas, la parole comme acte a une finalité d'emprise sur le destinataire et d'inversion des places tout à fait spécifique. Certains énoncés sont à envisager au Rorschach comme des équivalents comportementaux qui visent à atteindre directement la sensibilité du destinataire, provoquant l'effraction de son appareil psychique.

Deux fragments de discours, extraits de nos protocoles d'étude vont illustrer les modalités rhétoriques particulières que prennent les actes d'énonciation à visée manipulatoire sur un mode pervers.

IV : « Quelque chose de couché sur le ventre, écrasé, aplati par un rouleau compresseur et son sang qui bave partout ».

Dans ce premier exemple, le destinataire n'est pas pris à parti de façon explicite. Il n'y a ni « je », ni « vous », indices permettant de différencier et de positionner les différents protagonistes, locuteur et destinataire. Il y a uniquement le référent indéterminé « quelque chose » suivi d'une série de syntagmes qualifiants. La stylistique dramatique marquée par la répétition insistante des syntagmes qualifiants « couché », « aplati », « écrasé » et l'introduction du temps présent dans le syntagme verbal « qui bave » permet au locuteur de rendre la perception plus vivante, plus présente afin d'agir sur le destinataire. Dans cet exemple, la fonction conative prédomine sur la fonction référentielle. Il y a de la violence exhibée dans l'énoncé. La répétition martelante des participes passés constitue bien ici un acte d'énonciation à visée perlocutoire, en mimant, par le rythme et la forme, l'action en train de se faire.

IX : « ça me fait penser à Alien en face de quelqu'un … prêt à tuer … et cette fameuse langue gluante ! Il en faisait de la charpie de ses proies ! »

Dans ce deuxième exemple, le locuteur est représenté par le pronom personnel « me ». La manipulation de la temporalité accentue l'impression d'un destin funeste, inéluctable puisque les trois temps –passé (« il en faisait de la charpie »), présent (« ça me fait penser ») et futur (« prêt à tuer »)- encerclent la victime qui se trouve piégée. Le destinataire, suite à une mise en scène habile du locuteur, s'identifiera au groupe des « proies ». Le mélange des temps accentue le caractère dramatique de la mise en scène, avec un développement qui va du cas particulier (« quelqu'un ») vers le cas général (« ses proies »). La tension du corps et la dangerosité sont exprimées dans l'énoncé « prêt à tuer ». L'isolement de l'action (« prêt à tuer ») sur l'axe du langage, encadrée de moments de mises en suspens du discours, suggérés par les points de suspension de part et d'autre de cette séquence linguistique, lui confère une valeur perlocutoire. L'action destructrice citée prend la forme d'un *monorhème*, phrase-mot se suffisant à elle-même, sorte de « concentré » langagier ou « absolu linguistique ». La référence habile à un seul détail fétiche (« la langue ») procède d'une démarche métonymique où la partie anxiogène représente le tout de l'objet. Le qualifiant choisi (« gluante »), du registre de la sensation désagréable, connote l'objet d'une dimension répulsive.

La suspension du geste, suggérée dans l'expression « prêt à », vient créer un climat inquiétant. L'arrêt momentané sur un détail fétiche, la langue, -à vocation destructrice dans ce contexte-, donne l'occasion au locuteur de jouer sur un effet de contraste terrifiant en faisant cohabiter des syntagmes qualifiants de registre antithétiques, « fameuse » et « gluante », l'un

à valence positive, l'autre à valence négative. Le choix du terme « gluant » qui appartient au registre des sensations désagréables n'est pas innocent et joue comme *acte*. Dans le ton, l'ethos accompagne un énoncé à connotation morbide et sadique et crée par là même un décalage bouleversant à vocation perlocutoire.

Les structures perverses de la personnalité, dans leur lexique et dans leur stylistique, ont parfois recours à l'horreur pour provoquer une réaction du côté du destinataire.

Nous citons FREYMANN et PATRIS (2002) : *« Vous avez là un signe clinique évident concernant la clinique de la perversion : le pervers tente de provoquer l'angoisse quand le névrosé, lui, vient plutôt avec son angoisse ... Le sujet pervers n'a accès à l'autre que sous cette forme de provocation, exister en impressionnant »*. Les auteurs concluent : *« Vous n'êtes plus dans le monde du symbole, le monde de la création du mot, du signifiant. Vous êtes dans le monde de la mise dans une* consistance *»*. Nous développerons plus loin les caractéristiques des syntagmes qualifiants utilisés par les organisations perverses et qui posent effectivement la question du signe linguistique en tant que symbole. Nous pensons que, dans le champ de la perversion, le « signe » est plus près de l'*indice* et de l'*icône* que du symbole.

Les sujets pervers, peu impressionnables eux-mêmes dans un sens photographique, c'est-à-dire inaptes à recevoir une trace, se nourrissent des réactions d'autrui. On assiste dans l'analyse du contexte interlocutif à une communication des *sensations* plus qu'à une communication des *idées*. MAC DOUGALL (1978) avance la notion de *communication primitive* qu'elle oppose à celle de *communication symbolique*. Le locuteur fait éprouver au destinataire, utilisé comme récepteur vibrant, un vécu affectif ni contenable, ni élaborable, au plan mental. Dans la cotation classique, ces énoncés sont cotés *clob*, c'est-à-dire « marqués par un fort taux d'angoisse ».

Nous nous posons la question de l'adéquation de la cotation *clob* dans le cas de ces énoncés à forte valence perlocutoire. Si angoisse il y a, elle se situe davantage du côté du destinataire, du fait de son « expulsion » par le locuteur, inapte à la prendre en charge sur la scène mentale. Ces énoncés-actes sont à l'opposé précisément de l'indice *clob*. Nous proposons de les coter *anti-clob*.

Dans les énoncés-actes, le choix des mots est stratégique. La nature du lexique ainsi que les modalités morphosyntaxiques, et le *modus* des énoncés agissent de concert sur le destinataire. La qualification des énoncés, leur *caractérisation*, définie par l'usage intensif de syntagmes qualifiants (épithètes, attributs, participes passés, propositions) rendent le contenu de l'énoncé presque tangible, appréhensible par tous les sens. Ainsi, le destinataire voit l'objet référent, et *l'éprouve* avec son propre corps. La parole joue bien là comme action.

Le registre sémantique observé est du côté du sexuel et du scatologique, de la profanation et du dévoilement.

Les exemples suivants illustrent la force perlocutoire des énoncés.
IV : « Un bonhomme d'une bande dessinée style Berk, un gros dégueulasse qui crache dans la baignoire jusqu'à ce qu'elle déborde. »
II : « Un sexe de femme en état de décomposition, ou elle a reçu un coup de santiag dans l'utérus. »
VII : « Un sexe ouvert, une femme, les cuisses écartées, la tête plantée dans le sol. »

La stylistique ou *subjectivité rhétorique* dans le cadre de la perversion est marquée de figures de l'excès, hyperboliques, avec une crudité exhibitionniste et sado-masochiste des énoncés.

MOLINO et GARDES-TAMINE (1992) parlent du *style comme effet* et invitent à une analyse du *niveau esthésique* des énoncés. Dans les exemples précités, l'effet stylistique est créé par une prédilection pour le registre sémantique du morbide, de la provocation et du trivial. Les énoncés, sans présence de modalisateurs adverbiaux, qui adouciraient la description et marqueraient une retenue, sont livrés dans un seul souffle. On ne note aucune précaution langagière, aucun bouleversement des éléments sur l'axe syntagmatique, qui témoigneraient d'une émotion manifeste. Il y a le référent « sexe » et ses caractéristiques livrées sans ambages.

Au terme des énoncés, nous ne notons pas de modalités métadiscursives, ni métalinguistiques qui viendraient nuancer le propos, le commenter. Le locuteur ne se soucie pas de l'adéquation de ses propos aux attentes qu'il suppose chez le destinataire. Le réglage et l'ajustement au cadre de l'évaluation psychologique sont ici méprisés, voire bafoués.

Dans d'autres exemples, nous voyons de quelle manière la place du destinataire est envisagée, celui-ci étant assigné à la place de spectateur *complice et anonyme*, comme en parle MAC DOUGALL (1978), ou à la place de victime sadisée. HUSAIN (2001) cite d'autres auteurs comme Fogel et Myers qui, eux aussi, soulignent la présence d'un spectateur, réel ou imaginaire, dans le scénario pervers et *« la fascination que le sujet cherche à exercer sur l'autre, le spectateur »*, qui participe à ce que DOREY (1981) a décrit en termes de *relation d'emprise.*

Dans ce cas, la multiplication des déictiques dans les énoncés quadrille l'acte d'énonciation et façonne une véritable mise en scène, un scénario pervers. On note une surabondance dans l'usage des pronoms personnels « vous » et « je », la multiplication des indices *d'ostension* ou déictiques spatiaux (ici, en haut, sur le côté ...). Parfois, des modalités métacommunicationnelles portent sur le déroulement de l'échange, dans des commentaires adressés au destinataire, du type « ça ne vous choque pas j'espère ... », « vous suivez ... », « vous le voyez aussi ... », « je vais trop vite pour vous peut-être « , « je suis bien libre de dire tout ce que je veux ? ... ».

Au terme de ces observations sur des lexies *scriptibles* de nos protocoles de Rorschach, nous avançons l'hypothèse que plus un locuteur tisse sa syntaxe en introduisant des mots « sans sémantisme fort », tels que les déictiques spatiaux et temporels et les pronoms personnels, allusion explicite aux deux protagonistes de la communication, plus le locuteur éclaire la situation discursive. Par tous ces mots, il offre au destinataire un chemin de lecture partageable qui lui permet dès lors, à la fois de voir là où le locuteur voit, et comment il envisage subjectivement ses perceptions. Les qualificatifs utilisés et autres axiologiques permettent de déduire la tonalité de base émotionnelle ou affective du locuteur. À l'étude, il nous apparaît que plus un sujet se dégage de la fonction référentielle du langage, qui consiste à n'évoquer que le contenu, comme dans l'exemple : « c'est un papillon », plus il mobilise d'autres fonctions langagières, et plus il dit sa subjectivité, son *style*, son fonctionnement psychique.

Dans d'autres travaux sur la schizophrénie, nous avons montré la priorité accordée à la fonction référentielle du discours qui, selon nous, viendrait attester de la perte du sentiment d'évidence et de la réalité chez ces sujets. Par une suite de contenus égrenés dans un style télégraphique, les schizophrènes (versant simple et non floride) tentent de cerner au plus près une réalité impossible à fixer et qui se dérobe sans cesse

Les structures perverses de la personnalité, tout particulièrement concernées par le rapport à l'autre qu'il faut maîtriser et/ou manipuler, mettent en œuvre toutes les modalités de communication favorisant l'emprise. La fonction conative qui est un aspect général du langage est dans leur cas plus mobilisée que dans d'autres organisations de personnalité.

F) PROCEDES RHETORIQUES A VALENCE PERLOCUTOIRE ET FINALITE D'EMPRISE

Dans cette stratégie discursive précédemment évoquée, certains procédés rhétoriques décrits en linguistique sont mobilisés afin d'asseoir la prise de pouvoir sur le destinataire selon le mode dominant/dominé, sado-masochiste avec dénigrement, manipulation et inversion des rôles.

Parmi les procédés rhétoriques répertoriés, nous citerons *l'épanorthose** (CHARAUDEAU, MAINGUENEAU,2002 ; FROMILHAGE, SANCIER-CHATEAU,2002). Ce procédé rhétorique consiste à revenir sur un propos du destinataire pour en modifier le sens et lui assigner ainsi la place de l'élève.

Exemple :
III (Enquête) : « Vous proposez des personnages ici … Si vous connaissiez l'étymologie du mot … Personnage, de *persona*, qui fait allusion au simulacre car persona en latin c'est le masque … Vous auriez renoncé à cette proposition et préféré des *êtres humains* … Je vous le dis pour votre pratique, c'est une suggestion bien sûr ! » (Sourire)

Dans cet exemple, les déictiques « vous », « je », « ici », situent clairement les deux protagonistes de l'acte d'énonciation et structurent l'environnement spatio-temporel, ce qui rend possible l'activité discursive elle-même. Le locuteur, par des modalités métalinguistiques, revient sur la définition du mot « personnage » pour dévaloriser, de manière implicite, le destinataire dans son savoir.

Dans d'autres énoncés, un badinage ingénieux consiste à faire semblant de louer pour mieux blâmer, alternant le chaud et le froid, ce qui a pour effet de déstabiliser l'interlocuteur. Les linguistes appellent ce procédé rhétorique *l'astheïsme**.

Exemple :
I : « Ah ! Ben, quel chef-d'œuvre ces taches ! ... Et vous pensez que je peux faire quelque chose avec ça ! »

L'énoncé est donné sur le ton de l'ironie et du dénigrement. Le rythme de l'énoncé lui-même, marqué par une rupture dans son déroulement (points de suspension, mise en attente) marque de façon appuyée le contraste entre les deux propositions antithétiques : l'une du côté de la louange, l'autre du côté du blâme. Les termes sont pris dans une opposition flagrante « chef-d'œuvre » et « tache », « chef-d'œuvre » et « ça ». La forme de l'énoncé est ici indissociable de son contenu et signe la cohérence du texte : forme et fond se correspondent et se répondent ; ainsi le style (la forme) traduit bien la problématique (le fond) du sujet.

Le destinataire est clairement désigné par le déictique « vous », et le locuteur annonce implicitement le registre du fonctionnement interlocutif, *le faire* et *l'agir*, dans l'expression « faire quelque chose avec ça ».

Parmi les procédés rhétoriques utilisés, la manipulation du rythme, la manipulation de la mélodie et de la construction syntaxique constituent une action. Ainsi, des interruptions brusques dans le discours, qui marquent une pause avant la reprise d'un propos, vont créer un effet d'énigme. Les linguistes nomment ce procédé rhétorique l'*aposiopèse** qui s'apparente selon nous au mécanisme de *répression perverse* décrit par les psychanalystes.

Exemple :
VI : « Attendez ! Je vois quelque chose ... mais quoi ? Puis-je vous le dire ? ... Enfin ! c'est la consigne ... Regardez vous-même, vous trouverez ! (?) un sexe ! »

Le caractère volontairement énigmatique du propos, la valeur *performative* des verbes à l'impératif, la construction syntagmatique hachée, l'alternance des déictiques « je » et « vous », comme dans un échange de balles, ainsi que la résolution finale de l'énigme dans l'allusion au référent *sexe*, créent un tissu discursif manipulatoire, une mise en scène active à

forte valence illocutoire du type « jeu du chat et de la souris ». Ce jeu, autour de la problématique *voir / ne pas voir*, *cacher / montrer*, la manipulation active autour de la pulsion voyeuriste et la prise en otage du destinataire, complice malgré lui, appartiennent au registre pervers. Un seul référent, d'abord sous-entendu, le sexe, est donné à l'enquête. Toute l'énergie est présente ici dans une mise en scène stratégique et des commentaires collatéraux conduisant le destinataire à voir ce qui n'a jamais été dit et, par le fait même, à en prendre la responsabilité puisque le locuteur pourra toujours s'en dégager en disant : « je n'ai rien dit, moi ! ». Cette stratégie discursive, sorte d'écrin langagier pour la mise en valeur d'un objet paradoxalement jamais cité et curieusement très présent, concentre toute la dynamique perverse. Cette présence-absence du référent relève vraisemblablement d'un jeu avec le manque qui devient par inversion un « tout ».

Nous voyons ici tous les enjeux inférentiels présents dans la communication et comment beaucoup de choses jamais dites peuvent être entendues. Cet énoncé, totalement incotable, a pourtant une très forte valeur illocutoire. L'habileté discursive consiste ici à ne jamais aborder le référent, mais à conduire le destinataire à l'envisager tout seul.

Comme phénomène illocutoire extra-linguistique et non cotable, nous pourrions citer le *sonore.*

Le sonore joue dans certains cas comme possible procédé manipulatoire, si l'on en juge par l'impact que peut avoir la mélodie d'un énoncé sur un destinataire. Dans l'étude de la construction mélodique de certains énoncés, on note une inflexion descendante, appelée en linguistique *apodose**, qui confère une dramatisation au propos et oblige le destinataire à se rapprocher du locuteur pour mieux entendre.

Le ton, le rythme, la mélodie, le phrasé, la diction, phénomènes extra-linguistiques concourent à l'effet de la parole en tant qu'acte et entrent dans le registre du connotatif qui donne toute la valence émotionnelle au référent et au contexte.

S'il y a un jeu possible avec le sonore, il y a aussi un jeu avec le *sens*. Nous parlons alors de manipulation sémantique à visée perlocutoire. Nous sommes très près de la définition du langage par WITTGENSTEIN (1980) lorsqu'il dit : *« Le sens, c'est l'emploi »*. Au niveau paradigmatique, toujours dans le but implicite ou explicite de manipuler l'interlocuteur, nombre de figures de rhétorique témoignent d'un jeu habile et maîtrisé avec les catégories et les contraires, dans une inversion volontaire du sens.

Nous avons cité l'*oxymore**, figure linguistique qui accole des termes contradictoires avec une totale maîtrise du sens.

Exemples :
V : « Une chauve-souris, terrifiante ! ... J'adore ! Ça ne vous choque pas j'espère ? » ;
VI : « Un géant ... minable ! Pauvre type, va ! ... Immense, mais avec sa couronne de travers. »

Ce jeu avec des figures de contraste et d'antithèse constitue une action, selon la définition de la pragmatique, et déstabilise le destinataire. L'effet de contraste du type *répulsion - attraction* présent dans le premier exemple cité ci-dessus et l'effet de contraste du type *puissance – impuissance* dans le deuxième exemple, connotent les référents qui sont présentés dans leur double polarité, renvoyant au mécanisme de *clivage de l'objet.* Le déictique « je », dans « j'adore », vient clairement annoncer la position marginale prise par le locuteur par rapport au destinataire envisagé comme représentant de la pensée commune. L'interjection « ça ne vous choque pas j'espère » vient d'une part dire l'inverse (en linguistique ce procédé s'appelle la *diasyrme)*, et à la fois mettre l'accent sur l'intention d'un choc, d'un impact sur le destinataire qui s'en trouvera médusé.

Un autre procédé rhétorique, l'*antiparastase**, énoncé de l'ordre de la réfutation, consiste à démontrer que le fait cité incriminé est au contraire louable. Ce procédé entre dans la catégorie de ce que nous appelons les *inversions sémantiques.*

Exemple :
VI : « Un gibier ensanglanté, la dépouille d'un lièvre qui s'est fait tirer par un chasseur... Mais vous savez, c'est très utile la chasse ! ».

La première proposition à visée dramatique, qui amène implicitement le destinataire sur le terrain de la compassion, est composée de syntagmes qualifiants à forte connotation. Cet énoncé premier sera contredit par un second énoncé, après un moment de suspension du discours. L'effet de contraste sémantique entre les deux propositions, ainsi que la manipulation du rythme des énoncés, avec un arrêt stratégique du discours, ont ici valeur illocutoire.

Cette facture stylistique particulière où deux registres cohabitent dans un effet de contraste sémantique faisant référence au registre du *funeste*, du *laid*, et du *morbide*, en opposition au registre du *bon*, du *beau* et du *juste*, valeurs axiologiques par excellence, peut être interprétée, dans ce cas, comme l'expression de l'inversion perverse. Le sacré est dénaturé, le trivial sacralisé, le beau dénigré, le laid valorisé comme figure idéale. GAGNEBIN (1994), dans son ouvrage *Fascination de la laideur : l'en-deçà psychanalytique du laid*, illustre par un détour du côté de l'art, ce mécanisme propre à la perversion.

G) INVERSION, TANGIBILITE ET POLARISATION NEGATIVE DES SYNTAGMES VERBAUX QUALIFIANTS

Dans l'ensemble de nos énoncés, le registre du connotatif prévaut sur celui du dénotatif.

C'est par leur connotation que les différentes expressions d'un même contenu se différencient. *« En linguistique moderne, la notion de connotation s'élargit à tous les marqueurs de la subjectivité dans le langage, ce qui rend sa définition complexe. Tout ce qui, dans un énoncé, révèle la présence de l'énonciateur, relève de la connotation. »* (BERGEZ, GERAUD, ROBRIEUX,1994)

Les procédés révélant une prise de position de l'énonciateur sont très nombreux. On parle d'engagement affectif ou axiologique lorsque à travers l'énoncé un « je » exprime de quelque manière ce qu'il aime ou pas à l'aide d'adverbes et d'adjectifs. Les commentaires esthétiques ou moraux constituent le domaine axiologique de la connotation. *« Faire usage d'axiologiques*, c'est dans une certaine mesure parler de soi »*, dit KERBRAT-ORECCHIONI (2001). Elle poursuit : *« On peut même estimer que les axiologiques mériteraient, dans un modèle prétendant quantifier le taux de subjectivité à l'œuvre dans un énoncé donné, d'être affublés d'un indice variable. Ce sont des opérateurs particulièrement voyants et efficaces qui permettent au locuteur de se situer par rapport aux contenus assertés».*

Dans les fragments de discours empruntés à des sujets présentant une structure perverse de la personnalité, l'accent est mis sur les syntagmes verbaux et qualifiants, déictiques et axiologiques.

Le plus souvent, le substantif qui nomme le référent, contenu de l'énoncé, prend une forme indéterminée du type « un animal », « une personne », « quelque chose ». La nature de l'objet, sa qualité intrinsèque, est le plus souvent négligée au profit de l'action qu'il mène ou de ce qu'il subit. Le locuteur s'engage dans ce cas dans des descriptions telles qu'elles permettent une visualisation, une actualisation de la scène. Le choix des syntagmes qualifiants et axiologiques donne une connotation morbide et tragique tout à fait spécifique. Les syntagmes qualifiants et axiologiques font figure de détonateur illocutoire. Dans certains cas, les qualificatifs mentionnés viennent dégrader l'objet référent qu'ils connotent. *« La connotation linguistique vient alors renforcer les effets pragmatiques.»* (KERBRAT-ORECCHIONI, 2001)

C'est cette connotation stylistique que nous envisageons pour conclure.

Nous avons relevé trois caractéristiques spécifiques des syntagmes qualifiants les plus cités dans nos protocoles d'étude, en fonction de leur connotation stylistique.

a) L'inversion

La qualité attribuée à l'objet référent est tout à fait inattendue et inversée par rapport à la référence commune. Nous avions évoqué plus haut l'inversion sémantique.

Exemple :

V : « Très agréable, cette chauve-souris ! j'aime le noir, la nuit, pas vous ? ».

Ici, l'axiologique laudatif « très agréable » placé devant le référent « chauve-souris » pour plus d'impact, vient inverser la connotation habituelle attribuée à l'animal cité. Ce procédé, de l'ordre de l'inversion caractéristique de la provocation perverse, témoigne, avons-nous dit, d'un goût prononcé pour la marginalisation de la pensée et le non conformisme.

Il n'y a pas, dans ce cas, de *dissonance cognitive* comme celle que l'on peut retrouver dans le champ de la psychose, où l'on observe la cohabitation inadéquate de termes contradictoires, mais sans aucune conscience de leur caractère antithétique. Dans le champ de la perversion, les paires d'opposés sont manipulées en pleine connaissance de cause.

b) La tangibilité

Nous parlons de tangibilité d'un énoncé lorsque le référent, sujet de l'action, est connoté de caractéristiques qui lui donnent un caractère palpable, matériel et dont la réalité est évidente, presque charnelle. Nous avons évoqué dans une autre partie la notion de mots-actes. La tangibilité est une des expressions de ces mots-actes. GARDES-TAMINE (1992) cite ce qu'elle appelle *les figures de l'excès* comme l'hyperbole* dont la finalité est d'intensifier les énoncés. La crudité très particulière des syntagmes qualifiants utilisés concourt à la tangibilité de l'objet. Les syntagmes qualifiants montrent une prédilection pour la dégradation de la matière. La couleur citée au Rorschach est parfois dénaturée et la texture des objets fait volontiers référence à un contact suscitant la répulsion ou le dégoût (verdâtre, noirâtre, sali, poisseux, gluant, coagulé, en décomposition ...).

La crudité est présente parfois dans les énoncés de sujets psychotiques. Mais les modalités d'énonciation sont différentes, ce que nous ne développerons pas ici.

Pour rendre la parole plus active et plus vivante, la temporalité de l'énoncé est elle aussi manipulée, d'où l'analyse intéressante des syntagmes verbaux. Le locuteur conjugue au temps présent le verbe venant qualifier le contenu pour le rendre tangible et proche. La reproduction en direct de la temporalité de l'action pour mieux agir sur le destinataire est répertoriée par les linguistes sous le terme de *mimèse*. Si le temps futur est employé, il a le plus souvent une connotation péjorative afin de dramatiser le développement de l'action dans un sens inéluctable et funeste. Dans l'exemple suivant, c'est ce temps-là très particulier, dans l'entre-deux, temps frontière entre présent et futur, qui est mis en scène.

VI : « Un animal mort ... Enfin non ! On dirait qu'on assiste à son agonie, juste avant sa mort, le sang est encore rouge vif, pas tout à fait coagulé ni brunâtre ».

Après le référent « animal » qui introduit directement le propos, suivi d'un qualificatif adjacent funeste, « mort », le déictique « on » vient réunir les deux protagonistes, locuteur et destinataire, dans une position voyeuriste commune. L'indice temporel « avant sa mort » accroît l'intensité dramatique de l'énoncé et crée un état de tension par le risque de bascule imminent. Les qualificatifs contrastés « rouge vif/brunâtre » accentuent l'idée implicite de la dégradation de la matière, suggérée ici par la dégradation chromatique.

c) La polarisation négative

Dans l'analyse des syntagmes qualifiants, on remarque la récurrence des expressions qualifiantes à valence négative marquant l'usure, l'atteinte, et la dégradation des objets. Il y a une *homogénéité sémantique* du lexique, une isotopie, du fait d'une connotation récurrente qui traverse l'ensemble des énoncés et leur donne une tonalité émotionnelle commune.

Ces trois caractéristiques des syntagmes qualifiants, - l'inversion, la tangibilité et la polarisation négative-, définissent la texture particulière que peut prendre la stylistique perverse au Rorschach.

H) CONCLUSION

Notre réflexion développée dans ce travail part du constat, partagé par d'autres auteurs avant nous, des limites des systèmes de cotation quantitative actuels qui n'intègrent pas dans leur analyse la totalité des éléments du discours pourtant riches en informations pertinentes pour l'évaluation psychologique.

En revendiquant, en tant que rorschachien, une fonction de sémanticien, nous avons progressivement développé une approche qualitative du discours à l'aide de certains outils empruntés à la linguistique comme la sémantique, la stylistique et la pragmatique. Dans cet article ont été exposées la *subjectivité rhétorique* et la *stylistique* de certaines structures perverses de la personnalité en nous attachant aux modalités particulières des actes d'énonciation produits au Rorschach.

Par l'étude de la *texture* de fragments de discours choisis dans les protocoles, nous avons voulu démontrer comment parler au Rorschach, c'est nommer et référer, mais c'est aussi *agir*, ce qui vient illustrer la théorie d'AUSTIN (1970) et SEARLES (1972) et la fonction conative du langage de JAKOBSON (1963,1973).

Les paroles en tant qu'actes, qui concernent le champ de la pragmatique linguistique, font effraction dans l'appareil psychique du destinataire et viennent, dans le contexte de la perversion, d'une part mobiliser des sensations bouleversantes à l'évocation de certains

énoncés *illocutoires* et *perlocutoires*, et d'autre part assigner au destinataire la place de spectateur médusé ou de partenaire complice malgré lui.

Certaines figures de rhétorique au service de ce contexte interlocutif à visée d'emprise et de manipulation, ont été répertoriées.

Nous avons ainsi voulu montrer de quelle manière la structure formelle d'un discours et la structure psychique sous-jacente du locuteur qui le produit présentent un caractère d'isomorphisme.

CINQUIEME PARTIE

SYNTHESE ET CONCLUSIONS

Plan détaillé

I) Introduction

A/ Système Intégré d'Exner et Groupe de Lausanne : deux méthodes, deux esprits

B/ Le Rorschach : un contexte interlocutif spécifique

C/ Approche des « écarts linguistiques » par l'attention flottante

D/ La méthode linguistique énonciative

a) Un objet construit

b) Fiche analytique

II) Les marqueurs pragmatiques et stylistiques

A/ Les marqueurs pragmatiques

a) Les marqueurs d'embrayage

° Les indices de personne

° Les indices d'ostension

b) Les modalités déontiques

c) Les modalités métacommunicationnelles

B/ Les marqueurs stylistiques

a) Les modalités épistémiques

b) Les modalités métadiscursives

c) Les modalités rhétoriques

° Le dénotatif : registre de l'identification

° Le connotatif : registre de la qualification

III) Conclusions autour de l'esprit général de la méthode

A/ Mode d'existence sémiotique

B/ Destinataire : contrainte sur le locuteur

C/ La manière de dire dans une manière d'être

D/ Le fait de parole

E/ Hétérogénéité énonciative

F/ Sens en fonction du niveau de conscience présent derrière la figure

G/ Sens linguistique différent du sens voulu par le locuteur

H/ L'interprétation d'un texte est liée à l'auteur mais aussi à l'objet

I) INTRODUCTION

L'objet de cet essai ne fut rien d'autre que la recherche d'une *« mathesis singularis »* (BARTHES,1980) selon laquelle un auteur, porteur d'un certain nombre d'influences théoriques différentes, exprime sa version personnelle du Rorschach et son parcours de chercheur, sans prétention d'universalité. Dans la « dramatisation » de sa méthode d'analyse, il choisit de *« se compromettre dans une expérience brûlante du discours »* (BARTHES, 1980).

L'écriture « fragmentaire » de l'auteur, au sens barthésien, a donné lieu – respectant ainsi la définition du terme – à un rassemblement d'articles, d'essais, de communications, d'études de cas dont la dispersion n'exclut pas l'idée d'une cohérence interne puisqu'une thématique récurrente domine : l'intérêt pour une analyse formelle et pragmatique du discours et son application au Rorschach.

Etant donné l'extension des recherches en sciences humaines, il est évident qu'un texte, - dans le cas qui nous occupe, le texte Rorschach –, pour être correctement analysé présuppose le recours à des disciplines complémentaires, ici la psychanalyse et la linguistique énonciative et, dans le domaine de la linguistique, la sémantique (analyse du texte), la stylistique (analyse des figures de rhétorique) et la pragmatique (analyse du contexte).

Dans le corpus des travaux de recherche, consignés en annexes, plusieurs voix sont à l'œuvre, qui relèvent de l'interdisciplinarité, d'où sa nature en apparence hybride et néanmoins non syncrétique : un sens transversal, une logique interne traversent l'ensemble des textes et concernent la « lecture du SENS ».

Tout au long de la pratique clinique, la perpétuation d'une même question fut poursuivie avec des détours, des aménagements, des rectifications et des enrichissements qui forment le corpus « fragmentaire » des travaux de recherche considérés comme autant d' «hypotextes », prémices balbutiantes de « l'hypertexte » que constitue cet essai. Précisons que le terme d' «hypertexte » emprunté à la linguistique ne contient aucune connotation prétentieuse mais qu'il désigne simplement le texte final produit, porteur des ébauches précédentes systématisées.

La question scientifique traite ici à la fois d'une réflexion autour de l'objet iconique-Rorschach comme instrument appliqué au domaine de la psychopathologie adulte et à la fois au matériel linguistique qui en naît.

Deux courants de pensée, très contrastés dans la méthode, dans l'esprit et dans la définition même du test, vont marquer l'auteur :

- celui, américain, représenté par Exner et ses collaborateurs à l'origine de l'élaboration du Système Intégré Informatisé, qui met en avant l'analyse du Rorschach comme épreuve de résolution de problèmes ;
- celui, initié par le Groupe de Lausanne, dont les auteurs Rossel, Merceron et Husain, se sont attachées à développer une approche psychodynamique du discours marquée par l'apport de la psychologie génétique, tout particulièrement la théorie piagétienne et celui de la psychanalyse.

L'initiation complète à ces deux méthodes d'analyse, puis leur pratique successive, ont justifié une présentation critique princeps à cet essai afin d'exposer leurs spécificités et leurs différences, et définir comment chacune a su choisir l'outil méthodologique le mieux adapté pour répondre à la question scientifique qu'elle se posait. Deux monographies viennent au soutien de l'exposé.

Nous résumons l'esprit de ces deux méthodes, dont la confrontation théorique illustre le débat toujours polémique dans le milieu du Rorschach entre l'approche *quantitative* et celle *qualitative* du discours.

A) SYSTEME INTEGRE D'EXNER ET GROUPE DE LAUSANNE : DEUX METHODES, DEUX ESPRITS

Le Système Intégré d'EXNER permet une analyse quantitative informatisée des données avec l'introduction dans le répertoire du psychogramme de nouveaux symboles de cotation. Cette méthode de combinatoire de signes n'a pas pour vocation de définir tel ou tel type de fonctionnement psychique à l'œuvre dans la réponse. Elle se centre sur les processus cognitifs (traitement de l'information – idéation – perception conventionnelle ou non), les

processus affectifs (perception de soi – perception des relations interpersonnelles – affect) et le style de caractère dominant dans cette tâche de résolution de problème.

Le Groupe de Lausanne prône une analyse qualitative du discours et de certaines *particularités du langage* repérables dans le maniement des catégories suivantes : référents spatiaux et temporels, constitution d'invariants, liens de causalité, raisonnement logique et maniement des rapports de classes (HUSAIN,1992). L'objectif de la démarche est d'évaluer la nature intrinsèque et structurelle de l'organisation psychique sous-jacente dans le processus de pensée en action.

Plusieurs auteurs américains (SMITH,1990 ; JAFFE,1991 ; SUGARMAN,1991) introduisent une différenciation entre le « testing », procédé qui tendrait à répertorier et à isoler des traits et des comportements, démarche scientifique qui correspond clairement à l'esprit du Système Intégré, et « l'assessment », tâche fondamentalement intégrative, axée sur la compréhension de la complexité de l'individu. HUSAIN (1985) parle de l'«assessment » comme démarche scientifique inhérente à la méthode d'analyse de la forme du discours préconisée par le Groupe de Lausanne.

Le courant suisse va marquer l'auteur, introduisant une orientation définitive dans son parcours de chercheur autour de la question du langage et de la notion de *subjectivité rhétorique*. Cette affiliation théorique privilégiée explique la bibliographie exhaustive du Groupe de Lausanne, située à la fin de ce mémoire, et qui constitue son fond de pensée.

La psychanalyse et la philosophie sont peu présentes dans les références bibliographiques parce qu'elles n'ont pas été les instruments privilégiés permettant d'éclairer le travail ici présenté. Ces références sont néanmoins vivantes chez l'auteur, constituant les fondations de sa pensée de psychologue clinicienne, et que l'on retrouve dans les premières publications produites[27]. Elles permettront des allers-retours fructueux au plan de la compréhension du fonctionnement psychique dans des mises en correspondance incessantes entre la nature du texte produit, sa stylistique, ses enjeux pragmatiques et la nature de la problématique de personnalité qui les sous-tend.

[27] Cf Annexes 1, 7, 8.

La question du *modus* ou du « comment c'est dit », inspirée par SCHAFER (1954), succédant à celle du *dictum* ou du « qu'est ce qui est dit » va, à partir de la collaboration avec le Groupe de Lausanne, s'ouvrir vers le champ très vaste de la linguistique pour se fixer à un moment sur celui de la *linguistique énonciative* et de l'acte d'énonciation dans une visée pragmatique.

Pour aborder le registre du fonctionnement psychique, l'auteur partage avec le Groupe de Lausanne une même vision de la structure, celle du courant post-freudien représenté par BERGERET (1974) et KERNBERG (1975) qui reconnaît l'existence d'un troisième type de fonctionnement psychique : le fonctionnement limite avec ou sans aménagement pervers.

Ce modèle taxonomique défend la notion *de structure de personnalité* comme catégorie « *discrète* », c'est-à-dire clairement délimitée par des lignes de force architecturales du fonctionnement psychique et des frontières fermes : la fracture de la structure, si elle a lieu, suit des lignes préétablies. A titre de comparaison, l'Ecole de Paris (CHABERT,1987) se reconnaît davantage dans la notion *d'organisation de personnalité* appréhendée comme catégorie « *continue* » avec des niveaux de fonctionnement psychique variables et souples et des zones frontières larges voire perméables d'une organisation à l'autre.

Notre approche méthodologique se veut *holistique*, axée sur la cohérence interne dans la recherche de relations constantes et d'axes organisateurs qui parcourent le texte Rorschach. Nous parlons donc d'une approche linguistique énonciative structurale appliquée au Rorschach, censée répondre à notre téléologie : analyser le DIT de ce qui est VU et ses effets pragmatiques sur le destinataire.

B) LE RORSCHACH : UN CONTEXTE INTERLOCUTIF SPECIFIQUE

Le Rorschach, objet sémiotique spécifique, favorise un contexte interlocutif et un rituel bien définis. Ainsi la transitivité de la situation d'énonciation avec la mise en présence d'un JE (locuteur) qui s'adresse à un TU (destinataire) autour d'un IL (matériel icônique) va provoquer certains effets pragmatiques que nous avons approchés.

L'intervention monologale du locuteur, qui adresse un texte oral à un tiers muet, constitue une des particularités de ce contexte interlocutif. Faisant suite à une seule question inaugurale du destinataire (consigne), le locuteur va générer une succession d'énoncés au fur

et à mesure de la présentation du matériel. Au Rorschach, la discontinuité narrative semble prévalente, ce qui pousse à la « déliaison », dit CHABERT (1987). Abordant les techniques projectives sous l'angle psycholinguistique, GORI et BEAUVOIS (1969, 1970) proposent une compréhension très semblable : la fonction mise en jeu par le matériel et la consigne du Rorschach serait de nature paradigmatique, fonction définie dans le discours comme *« la sélection d'unités substituables »*.

Quant à nous, nous avons envisagé le texte-Rorschach comme une suite signifiante non fragmentée dont les répétitions stylistiques viennent signifier quelque chose de l'auteur.

A l'inverse d'autres situations interlocutives, comme l'entretien clinique par exemple, il n'y a pas de tour de parole, pas d'unité dialogale, pas de discours imbriqué ou enchâssé dans celui du destinataire permettant des réajustements réciproques et des remises à niveau sémantiques pour une meilleure compréhension. La parole est émise en « aveugle », pariant sur l'empathie naturelle présupposée du destinataire. La nécessité du côté du locuteur d'expliciter ses énoncés pour être compris, et ceci à l'aide d'instruments langagiers à sa disposition tels que les connecteurs, les modaliseurs et les déictiques, est fortement induite par ce contexte dissymétrique. Nous avons vu toutes les variations possibles comme réponse à cette contrainte-là : de la négligence totale du destinataire et son absence de représentation dans le texte jusqu'à l'excès dans l'usage d'indicateurs langagiers pour s'assurer de se faire bien comprendre par le destinataire.

C) APPROCHE DES « ECARTS LINGUISTIQUES » PAR L'ATTENTION FLOTTANTE

Nous avons dans le temps de la pratique classé plus de 7 000 textes de Rorschach considérés comme autant de peintures intérieures irréductibles mais néanmoins constitutives de « déjà entendu », de voix qui insistent et qui vont devenir des *« punctum »* (BARTHES, 1980), flèches qui viennent percer l'entendement. Ces « punctum » ou écarts stylistiques sont des événements langagiers qui vont définir des styles différents.

Nous nous réclamons d'une approche holistique (DIESING, 1971) qui veut que, équipé de son attention flottante, le chercheur attend de se laisser impressionner par la réapparition de certains « écarts ». Ces écarts une fois découverts seront assemblés dans un réseau de significations : c'est l'étape de la construction du modèle de type « pattern model ».

LEVY (1974), cité par HUSAIN (1992) à propos de l'interprétation des discours, défend *« un mode de lecture caractérisé par une attention flottante »*, du découpage des textes en unités, du classement de celles-ci en catégories descriptives en fonction des liaisons aperçues entre elles et de la mise à jour de rapports entre les catégories selon des réseaux de plus en plus complexes et compréhensifs. Dans notre approche holistique fondamentalement axée sur la cohérence interne, l'invariant, tout au long de la démarche interprétative, a été la linguistique énonciative. Après l'écoute de *« bruits »* (PONCE,1986) ou de « punctum », nous avons relié ces bruits et ces écarts en un réseau de significations pour constituer ce que PONCE (1986) dénomme une *« grammaire de fonctionnement »*. Parmi les grammaires de fonctionnement envisagées, nous citons celles psychotique et perverse qui sont clairement définies dans cet essai.

D) LA METHODE LINGUISTIQUE ENONCIATIVE

a) Un objet construit

Par des coupes sémiotiques dans le texte, qui vont être analysées par une approche structurelle et intégrative, nous faisons de la méthode un objet construit. Notre démarche scientifique fut d'aller du plus simple au plus complexe : de l'aspect sémantique (texte) à celui pragmatique (contexte). A la manière de l'enfant, lors de l'apprentissage du langage, nous avons « buté » sur les contenus, premiers mots du Rorschach ; puis, nous avons élargi l'étude à l'énoncé, fragment de réponse lisible et scriptible qui encadre le contenu. Aujourd'hui, nous prenons en considération l'acte d'énonciation ou *pragmatème*, unité minimum de sens et d'interaction qui permet des découpes du texte en « parties de discours ».

Nous sommes passée d'un intérêt pour le « contenu », c'est-à-dire le référent de l'énoncé, à celui pour tous ces petits mots « insignifiants », jamais cotés, comme les déictiques et les modaliseurs de l'énoncé, ainsi que pour la ponctuation, les silences, la prosodie, tous les effets de sens et de son qui forment le tissu discursif et la chair du texte et qui définissent le STYLE du sujet, cette *« poussée intérieure »* (BARTHES,1980). Nous sommes bien passée là du visible des contenus au lisible du discours.

Nous dirons comment nous envisageons, dans nos travaux futurs, d'appréhender *l'invisible du discours*, ce que nous avons nommé *les ombres des mots,* faisant référence à l'implicite et l'inférentiel, ces zones obscures et clandestines du langage qui travaillent dans

tout contexte interlocutif et qui posent la question : « qu'est ce qui n'est pas dit mais qui est entendu ? ».

Nous résumons par le tableau ci-dessous l'évolution de nos axes d'analyse liés aux différentes méthodes utilisées.

Analyse du CONTENU	**Analyse de l'ENONCE**	**Analyse de l'ACTE D'ENONCIATION**
Question : Qu'est ce qui est VU et COMMENT ?	*Question :* Comment c'est DIT et PENSE ?	*Question :* Qu'est ce qui est DIT de ce qui est VU, COMMENT (stylistique) et A QUI (pragmatique) ?
Méthode : Cotation quantitative ; Système synthétique EXNER ; Combinatoire de signes ; Constellation de signes ;	*Méthode :* Analyse qualitative du discours ; Cf. particularités du langage ; Approche piagétienne ; Ecole de Lausanne ;	*Méthode :* Analyse qualitative de fragments de discours ; Approche sémantique, stylistique et pragmatique.
Approche atomiste	Approche intégrative et structurale	Approche intégrative et structurale
Binôme testeur/testé : Testé = seul pôle évalué	Binôme examinateur/ examiné : Analyse du binôme	Binôme locuteur/ destinataire : Analyse du contexte interlocutif : notion d'efforts et d'effets rhétoriques ;
Absence de modèle taxonomique ; Notion de trait.	Présence d'un modèle taxonomique ; Notion de structures comme entités discrètes.	Présence d'un modèle taxonomique ; Notion de structures comme entités discrètes.

b) Fiche analytique

Nous illustrons sous forme de fiche analytique les spécificités des trois méthodes d'analyse que sont : le Système Intégré d'Exner, la méthode d'analyse du discours du Groupe de Lausanne et la méthode linguistique énonciative appliquée au Rorschach en nous attachant, pour des raisons de clarté, à définir pour chacune leurs *axes d'analyse* (lieu d'observation, moyens méthodologiques et buts) ainsi que *la place du destinataire* telle qu'elle est évaluée par la méthode et *les modèles théoriques de référence.*

Système Intégré Exner	Analyse du discours – Groupe de Lausanne	Analyse linguistique énonciative et pragmatique
AXES D'ANALYSE a) lieu (*quoi* est observé ?) → le contenu -par cette méthode est analysé ce qui est VU -l'activité psychique privilégiée est la PERCEPTION - le matériel verbal analysé est LA PHRASE comme ACTE LOCUTOIRE b) Moyens - analyse morpho-syntaxique du référent (contenu), des qualifiants (déterminants), de la localisation de la réponse et de son niveau d'organisation perceptive - cotation quantitative avec l'introduction de nouveaux symboles - analyse de certains événements langagiers et combinaisons perceptives (COTATIONS SPÉCIALES	AXES D'ANALYSE a) lieu (*quoi* est observé ?) →l'énoncé - cette méthode analyse le *modus* pour accéder aux différents processus de pensée en relation avec le niveau de fonctionnement psychique du sujet - l'activité psychique privilégiée est LE PENSER - le matériel vernal analysé est L'ENONCE comme ACTE LOCUTOIRE b) Moyens - analyse du référent (contenu) pris dans une structure logique de raisonnement (notion d'isomorphisme de la nature des processus de pensée à l'œuvre et de la nature de l'organisation psychique sous-jacente). - mise en évidence des catégories piagétiennes : temps, espace, causalité et catégorisation dans une analyse formelle des processus de pensée. - théorie psychanalytique appliquée à l'outil en vue d'une recherche de registre de l'angoisse des mécanismes de défense et de la relation d'objet qui définissent le type d'organisation de personnalité de jeu.	AXES D'ANALYSE a) lieu (*quoi* est observé ?) →L'acte d'énonciation - cette méthode analyse ce qui est PROVOQUÉ chez le destinataire par ce qui est dit et ce qui est vu du côté du locuteur - l'activité psychique privilégiée est L'EFFET PAR LE DIRE - le matériel verbal analysé est L'ÉNONCÉ-ÉNONCIATION comme ACTE ILLOCUTOIRE. b) Moyens - analyse du tissu discursif ou STYLE (figures de rhétorique) - analyse des marqueurs d'embrayage qui quadrillent l'acte d'énonciation (place du locuteur JE et du destinataire TU dans le contexte interlocutif + usage des déictiques spatiaux et temporels) - analyse du rapport du locuteur à sa perception (marqueurs de modalités épistémiques et méta-discursives) - analyse du rapport du locuteur au contexte et destinataire (modalités déontiques et méta-communicationnelles - analyse de la fonction de langage prévalente (référentielle, conative, expressive, phatique, méta-linguistique)

c) But - mise en évidence des capacités cognitivo-affectives d'un sujet dans une tâche de résolution de problème - méthode combinatoire de signes dans le but d'évaluer certains SYNDRÔMES et certains traits de caractère	c) But - évaluation du sujet dans le but de le situer dans l'une des trois structures de personnalité définies par le courant post-freudien - application d'un MODÈLE TAXONOMIQUE qui permet un diagnostic différentiel intra- et inter-structures	c) But - analyse des actes et des intentions illocutoires qui passent dans le langage - évaluation des effets pragmatiques propres à chaque structure de personnalité - analyse de la SUBJECTIVITÉ LINGUISTIQUE mise ne rapport avec les différentes organisations de personnalité - approche INTÉGRATIVE ET STRUCTURALE dans une visée diagnostique différentielle psycho-pathologique.
PLACE DU DESTINATAIRE - phrase produite par le sujet testé, analysée par un tiers qui n'entre pas dans un processus communication-nel - en amont de la passation du test, multiplication des consignes et des contraintes sur le cadre de la passation, les critères de cotation, les termes de la consigne et de l'enquête pour ANNULER ou RÉDUIRE les effets du destinataire sur la réponse produite	PLACE DU DESTINATAIRE - énoncé adressé à un examinateur-psychologue qui analyse les axes organisateurs du discours. - place attribuée à l'examinateur par le sujet examiné, évaluée dans le discours	PLACE DU DESTINATAIRE - poids du contexte interlocutif sur l'énoncé produit par le locuteur - analyse des effets induits implicitement par la place occupée par le destinataire - prise en compte du poids de L'IMPLICITE et de L'INFÉRENTIEL - analyse de la synthèse que constitue au cœur de l'énoncé la présence conjointe du locuteur, du destinataire et du contexte d'énonciation
MODÈLES THÉORIQUES DE RÉFÉRENCE Théorie de la Gestalt	MODÈLES THÉORIQUES DE RÉFÉRENCE Théorie piagétienne et psychanalytique	MODÈLES THÉORIQUES DE RÉFÉRENCE -Théorie linguistique des actes de langage - approche stylistique du discours - approche sémiotique - théorie psychanalytique

A la lecture de ce triptyque, nous voyons très clairement les points de convergence entre la méthode linguistique énonciative et la méthode d'analyse du Groupe de Lausanne ainsi que leurs points de spécificité.

Les deux populations d'application de la méthode ici présentée appartiennent au champ de la psychose, plus particulièrement celui de la schizophrénie et à celui de la perversion incluse dans le groupe des fonctionnements dits limites inférieurs de la personnalité

(KERNBERG,1975). Nous avons envisagé chacun des groupes séparément afin de mettre en évidence certains écarts stylistiques qui leur appartiennent et qui rendent compte de leur problématique intrinsèque. Chaque type d'organisation de discours a été entendu comme un système cohérent de signes dépendants les uns des autres.

Nous avons observé comment le choix des figures de rhétorique utilisées - selon que ce choix est conscient ou non - nous renseigne sur les intentions pragmatiques du locuteur : dans le cas de la perversion, le choix est orienté ; dans le cas de la psychose, l'usage est involontaire sans visée pragmatique avec une absence totale de responsabilité dans son énonciation.

Le choix de la stylistique appliquée à un objet non littéraire, le Rorschach, nous appartient.

La stylistique s'est longtemps occupée d'écarts, autrement dit d'individuations verbales et d'idiolectes d'auteurs. Dans le cadre de notre méthode, elle nous a permis de dégager et de classer des modèles ou pattern de phrases censés nous éclairer sur la nature du fonctionnement psychique des sujets étudiés. Les textes obtenus, indépendamment de la longueur des énoncés, constituent des « formes-sens » étudiées avec les outils à disposition de la linguistique, à savoir les figures de rhétorique qui appartiennent à la stylistique et la pragmatique.

Avant d'aborder le développement des huit points de notre méthode d'analyse linguistique énonciative et structurale, qui en constituent l'esprit et les postulats, nous résumons les deux pôles d'analyse que nous envisageons à la lecture d'un texte Rorschach : les marqueurs pragmatiques et les marqueurs stylistiques.

Ces deux pôles pourraient à l'avenir constituer les lignes architecturales d'une grille d'analyse qualitative définitive applicable à l'ensemble des organisations de personnalité.

II) LES MARQUEURS PRAGMATIQUES ET STYLISTIQUES

A) LES MARQUEURS PRAGMATIQUES

Dans les marqueurs pragmatiques qui régissent la relation locuteur-destinataire, nous incluons :

- les marqueurs d'embrayage,
- les modalités déontiques,
- les modalités métacommunicationnelles.

Ces termes vont être définis dans la présentation ci-après.

a) Les marqueurs d'embrayage

Les marqueurs d'embrayage sont les traces de la déixis qui quadrillent l'acte d'énonciation. Ils situent la place respective occupée dans le texte par le locuteur apte à dire JE et du destinataire présent sous forme de l'indice VOUS ou des déictiques spatiaux et temporels qui visent à dire OU le locuteur voit et QUAND il voit.

Deux types de marqueurs d'embrayage sont répertoriés :

° Les indices de personne (JE, VOUS)

L'indice JE concerne le locuteur et l'indice VOUS le destinataire. La question posée est : quelles traces du destinataire apparaissent spontanément dans le texte et sous quelles formes ? Quelle position adopte le locuteur par rapport à la prise de responsabilité de l'acte d'énonciation ? Y a-t-il un locuteur ou non ?

° Les indices d'ostension (déictiques spatiaux et temporels)

Les déictiques spatiaux concernent toutes les expressions qui situent le référent dans l'espace de la planche de Rorschach (ici, là, en bas, au milieu, au-dessus, à droite, dans le détail supérieur, latéralement...).

Les déictiques temporels concernent toutes les expressions qui situent le référent sur le vecteur temps des énoncés (d'abord, ensuite, enfin, premièrement, en second lieu, puis...).

Ces indices d'ostension permettent au destinataire de parcourir le chemin de lecture opéré par le locuteur et lui en facilitent l'exercice.

b) Les modalités déontiques

Elles concernent les expressions qui règlent et gouvernent la relation du locuteur au destinataire en termes d'obligation, de permission ou de contrainte (puis-je ? je suis obligé de ?... il faut que ?...)

c) Les modalités métacommunicationnelles

Elles concernent les commentaires adressés au destinataire pour garder le contact, tisser un lien discursif, s'assurer que le destinataire ait compris, le solliciter de quelque manière que ce soit, autant de modalités qui concernent la fonction phatique du langage (c'est clair ? vous avez compris ? vous le voyez ? vous connaissez ce mot ? je ne dicte pas trop vite ? je ne suis pas trop ennuyeux ? vous me suivez ? je dois épeler ? Il y en a pour longtemps ? ...).

B) LES MARQUEURS STYLISTIQUES

Ils concernent les modalités des énoncés et indiquent le rapport du locuteur à sa perception.

Ces marqueurs regroupent :

- les modalités épistémiques,
- les modalités métadiscursives,
- les modalités rhétoriques.

Ces différents termes vont être définis.

a) Les modalités épistémiques

Elles concernent à la fois les adverbes « modalisateurs » d'énoncés et les verbes qui pointent le niveau de conviction du locuteur par rapport à l'énoncé.

Pour les adverbes, nous citons : peut-être, vraiment, tout à fait, pas du tout, à peu près, vraisemblablement…

Pour les verbes, nous citons : estimer, penser, croire, considérer, avoir l'impression, être sûr, avoir l'air…

b) Les modalités métadiscursives

Elles s'appliquent aux commentaires tenus sur les énoncés produits, pour témoigner de leur validité ou de leur relativité et concernent l'ensemble des commentaires annexes, les gloses, les références personnelles, les définitions.

c) Les modalités rhétoriques

Elles concernent le registre de la fonction du langage prévalent utilisé (fonction référentielle, expressive, conative…) ainsi que les figures de rhétorique mobilisées par le locuteur.

Ces modalités rhétoriques sont classées en deux groupes :

° le **dénotatif :** avec la prévalence de la fonction référentielle du langage qui consiste à nommer, désigner, décrire le référent et mettre l'accent sur l'IDENTIFICATION

Le dénotatif est évalué dans une analyse des syntagmes nominaux utilisés dans le texte (analyse des substantifs et des qualités intrinsèques du référent).

° le **connotatif**, avec la prévalence de la fonction expressive du langage qui consiste à dire au destinataire son impression subjective, émotionnelle et affective qui connote le référent en mettant l'accent sur la QUALIFICATION.

Le connotatif est évalué dans une analyse des syntagmes verbaux (verbes d'action subie, agie, réflexive ou réciproque) et dans l'analyse des syntagmes qualifiants (adjectifs, attributs, propositions qui encadrent le référent pour le qualifier), qui ont à voir avec les qualités extrinsèques, contingentes, circonstancielles et réversibles du référent.

En ce qui concerne la qualification, sont analysés les critères d'adéquation ou d'inadéquation du qualifiant attribué au référent.

Une qualification est dite inadéquate lorsqu'elle est paradoxale, immotivée ou instable dans le temps.

Une qualification est dite perturbée lorsqu'elle est inversée par rapport à un critère collectif, non modulée ou polarisée dans un seul registre. Nous évaluons la polarisation du registre :

. registre à pôle positif avec l'exclusivité des catégories du beau, du bien, de l'extraordinaire ;

. registre à pôle négatif avec l'exclusivité des catégories du laid, du mal, de l'horreur, du sinistre.

Cette grille d'analyse, avec deux pôles privilégiés d'évaluation, étant posée, nous abordons, pour conclure, les points qui définissent l'esprit général de la méthode d'analyse linguistique énonciative et structurale, qui en font l'originalité.

III) CONCLUSIONS AUTOUR DE L'ESPRIT GENERAL DE LA METHODE

Nous abordons maintenant les points en question.

A) MODE D'EXISTENCE SEMIOTIQUE

Le contexte d'énonciation que représente la passation du test de Rorschach a une incidence radicale sur son mode d'existence sémiotique.

Un locuteur porte des choses visibles au regard d'un destinataire muet mais néanmoins présent qui consigne in extenso le texte dit : le visible devient lisible puisque transmis par le langage. Ce jeu verbal détourné, présent dans le contexte d'énonciation, a des effets pragmatiques particuliers et opère une double contrainte sur le locuteur. Ainsi, sa production finale doit être à la fois visible et entendue par le destinataire. Une défaillance, une négligence ou une ambiguïté dans l'un ou l'autre paramètre va provoquer un trouble du côté du destinataire qui soit ne parviendra pas à voir ce que le locuteur voit, soit ne parviendra pas à

comprendre ce que le locuteur dit. L'ensemble des variations possibles du contexte interlocutif qui va de l'hermétisme au partage implicite est un des pôles d'analyse.

B) DESTINATAIRE : CONTRAINTE SUR LE LOCUTEUR

La présence du destinataire opère une contrainte sur le locuteur qui adaptera son propos à l'image qu'il se fait du destinataire et du contexte.

Le destinataire psychologue, interpellé le temps du test, n'est pas seulement un individu qui se voit proposer des réponses et qui les consigne fidèlement. BRELET (1986) avait pressenti l'importance et l'impact de la présence du destinataire sur la nature de la réponse du côté du locuteur : *« Au sein de cette dyade, sujet-clinicien, la contre-position du psychologue, son malaise ou son plaisir à habiter cette situation ont un effet important sur la production du sujet. La projection des images internes de ce dernier pourra en être altérée. »*

Nous disons que la mise en contexte ou contextualisation de la réponse Rorschach du côté du locuteur témoigne, quand elle a lieu, d'une adaptation positive à la situation. Ainsi, certains énoncés vont être sélectionnés et retenus, quand d'autres seront éliminés en fonction de ce contexte. Certains énoncés, admissibles dans un autre contexte, pourront avoir valeur de provocation ou d'inadéquation dans le contexte interlocutif du Rorschach. Le niveau d'ajustement possible au destinataire est un poste d'analyse important de notre outil, ce que les linguistes nomment « la pertinence ».

C) LA MANIERE DE DIRE DANS UNE MANIERE D'ETRE

Le destinataire est aussi quelqu'un qui accède au DIT à travers la manière de dire, cette dernière s'enracinant dans une MANIERE D'ETRE.

La voix, l'intonation, la prosodie, le geste, la mimique, les silences, le débit sont des dimensions de la formation discursive. Le discours est inséparable de l'*éthos* ou la manière d'être dans le dit. Notre méthode analyse la parole *vive* et activée du locuteur quand le Système Intégré d'Exner informatise une parole « désincarnée ». Le discours est indissociable

de la manière dont il « prend corps » : la voix, la mimique ont une valeur pragmatique qui contribue par sa dimension illocutoire à signifier quelque chose. Du côté du destinataire, il convient de trouver des signes calligraphiques pour faire apparaître « la manière d'être » du locuteur. Ainsi, la retranscription des silences par l'usage de points de suspension, ou de l'enthousiasme par des points d'exclamation, ou de parenthèses pour indiquer les changements de ton, les mimiques, les reculs du corps, les moues dubitatives, les grattements de gorge, les regards de biais, le clin d'œil, les sollicitations anxieuses par le regard, les respirations difficiles, etc... est indispensable. La ponctuation est une façon de recréer l'ambiance autour de l'énoncé et de traduire une partie de la prosodie.

Le lyrisme faux-self, l'exaltation baroque maniaque, l'absurde poétique psychotique, l'obséquiosité paranoïaque, l'ironie perverse, la dramatisation masochiste et l'extinction vocale mélancolique ont des accents particuliers qui passent dans le sens mais aussi dans le son, dans le langage et dans le corps.

Cette intrication essentielle d'une formation discursive et de son *ethos* passe dans le procédé énonciatif et nous le retenons dans le cadre de l'analyse.

L'ironie est un bon exemple d'événement langagier qui éclaire l'importance de rendre compte de l'esprit, de l'ambiance et de l'intentionnalité implicite présente dans l'énoncé. L'ironie pourra dans certains cas n'apparaître que dans le ton qui est associé à l'énoncé. La non-consignation de ce ton, par un point d'exclamation par exemple, pourrait faire croire à un trouble de la logique ou à une inadéquation pragmatique. L'ironie, qui joue si souvent avec *l'écart sémantique* et le contexte, n'a de pouvoir pragmatique identifiable que dans l'observation vigilante de ce qui se joue dans l'interstice silencieux et implicite entre ce qui est énoncé et l'esprit dans lequel il est dit.

Une expression telle que : « quel chef d'œuvre cette tache d'encre ! » pourra, en fonction de l'ethos, être entendue comme une figure d'ironie ou comme une figure d'excès de type hyperbolique qui prendra, selon l'option, une orientation sémantique très différente, et par là même une orientation diagnostique différente.

D) LE FAIT DE PAROLE

L'objet d'étude de notre méthode n'est pas la LANGUE et la PHRASE, au sens morphosyntaxique et saussurien, mais le FAIT DE PAROLE, ou style que constituent l'énonciation et l'acte d'énonciation.

Ainsi, les énoncés ne seront pas envisagés comme des phrases-modèles de grammairien ou des générativistes, ce qu'envisage la méthode synthétique d'EXNER pour sa cotation. Cette méthode américaine met au centre de son analyse le *dictum*, le contenu asserté et l'acte locutoire. Notre méthode d'analyse linguistique énonciative s'attache à identifier le *modus* du contenu asserté, sa valeur illocutoire et son style. Dans la tradition de la linguistique énonciative, nous ne distinguons pas l'énoncé et l'énonciation. Il s'agit d'une seule et même donnée : « *l'énoncé-énonciation* » ou «*forme-sens*».

E) HETEROGENEITE ENONCIATIVE

Le tissu discursif irrégulier d'un texte-Rorschach mérite une approche de son hétérogénéité énonciative.

Les hésitations, annulations, alternatives, répétitions, commentaires et gloses sont entendus comme autant d'éléments métadiscursifs qui viennent traverser le texte Rorschach et qui manifestent un travail d'ajustement des termes dont on doit rendre compte. Le métadiscours, ensemble d'ajouts contingents destinés à rectifier la trajectoire de l'énonciation, appartient à l'acte dénonciation et a, dans l'analyse discursive, autant de poids que l'énoncé référentiel lui-même.

La *marquetterie linguistique* présente au Rorschach témoigne de la multiplicité des fonctions du langage utilisées au sein d'un même texte. Cette hétérogénéité provoque des effets pragmatiques variables du côté du destinataire qui se trouvera réveillé par certaines pointes illocutoires. Notre méthode d'analyse prend en considération le poids respectif des différentes fonctions du langage mobilisées, ces fonctions ayant été définies par JAKOBSON (1963) et que nous recitons ici : fonctions référentielle, expressive, conative, métalinguistique, poétique ou phatique. La prévalence de l'une de ces fonctions sur les autres vient nous

signifier le rapport du sujet au monde et au destinataire. Ce rapport nous semble variable d'une organisation de personnalité à l'autre. La mise en jeu préférentielle de l'une ou l'autre de ces fonctions concerne la problématique posée par l'organisation de personnalité sous-jacente.

S'il est établi que la fonction référentielle est largement sollicitée par la consigne du Rorschach, nous avons vu que les locuteurs l'investiront de manière différente selon leur problématique personnelle. Ainsi, l'hypertrophie de la fonction référentielle et de la fonction métalinguistique dans le champ psychotique nous a semblé correspondre à une problématique autour de *l'identification des formes* au Rorschach et de la recherche maladroite souvent inefficace d'une évidence perdue ou jamais vécue.

La volonté, ou tout du moins l'énergie pour fixer le réel dans une forme définitive, alors que celui-ci se dérobe et menace d'effondrement, conduit le sujet psychotique à des tentatives souvent vaines de saisir un référent stable après en avoir envisagé tous les contours et tous les possibles par l'usage quasi exclusif de la fonction référentielle. Cela peut donner lieu, comme nous l'avons vu, à des énumérations de contenus dévidés les uns derrière les autres, sans aucune syntaxe pour les tenir ni qualifiant pour les connoter.

Dans cette activité mentale, où le *dénotatif* prime, le sujet psychotique schizophrénique nomme et nomme encore les référents perçus, allant parfois jusqu'à l'usage stérile de la tautologie. Dans la stylistique schizophrénique, la chair du texte a disparu. Reste l'ossature, donnée par la fonction strictement référentielle. Ont disparu : déictiques, modalisateurs et qualifiants, qui sont ce que les linguistes appellent les « subjectivèmes » qui permettent de sentir la présence du sujet dans son discours.

Dans un autre contexte psychopathologique, on peut noter la prévalence sur les autres fonctions linguistiques de la fonction dite conative qui consiste à *agir* sur le destinataire, ceci dans le but de tenir le destinataire assujetti au référent cité et sous l'emprise manipulée du locuteur. Cette prévalence de la fonction conative dans le registre du langage a été retenue par nous comme un indicateur actif du registre de la perversion.

Pour aboutir au mécanisme d'emprise dans des mises en scène actives où les référents sont « exhibés » dans leur crudité, voire dans leur inconvenance, le recours multiple à des figures rhétoriques dites macrostructurales témoigne des intentions manipulatoires du

locuteur : une figure macrostructurale n'a pas d'autre existence que pragmatique, c'est-à-dire en tant qu'elle est ressentie par le destinataire.

Dans la psychose schizophrénique, le destinataire n'est pas, ou peu, sollicité ; il est récepteur de la parole close d'un sujet-parlant, pas toujours conscient d'être *locuteur* dans toute la prise de responsabilité de l'énonciation que suppose cette position. Nous observons, dans le registre de la psychose schizophrénique, la faible présence de figures macrostructurales dont la vocation est de créer un effet rhétorique. S'il y a beaucoup d'*efforts* du côté du locuteur psychotique, il y a peu d'*effets rhétoriques*, son rapport au langage ne permettant pas la distance nécessaire à la création volontaire de figures stylistiques.

A l'inverse, l'importance de la place du destinataire allouée par le locuteur pervers est réelle mais extrêmement ambiguë. Ainsi, cette place est à la fois surinvestie, car le destinataire est tenu d'être là avec toute sa vigilance, mais dans le même temps déniée : ainsi, le destinataire, s'il est tenu d'être là, n'a d'autre mission que d'occuper la place de « *spectateur anonyme et complice* » (MAC DOUGALL,1982) de l'énoncé exhibé. Sa propre différence est déniée. La forte présence de l'usage de figures de rhétorique marque le contexte interlocutif d'effets pragmatiques particuliers. L'exercice privilégié de la fonction conative va clouer le destinataire à sa place, pris à témoin et rendu complice de l'abjection du monde et de son désordre. Face aux procédés rhétoriques mis en œuvre, qui présentent le référent ou contenu sur un mode quasi tangible et palpable, le destinataire ne peut puiser dans ses propres images véhiculées par le référent en question. L'appareil psychique ainsi colonisé par l'impact des figures de rhétorique en usage dans la fonction conative ne permet pas au destinataire d'être ce que les linguistes appellent le co-auteur d'un énoncé ou son co-énonciateur. Ces deux derniers termes renvoient à la notion d'un partage tacite autour de la représentation véhiculée le temps de l'échange.

Nous pourrions aussi évoquer la fonction poétique privilégiée dans tout texte faux-self produit par un locuteur chez qui l'abstraction, autre figure de style, joue comme énigme et *punctum* qui attisent la curiosité. La prévalence de la fonction poétique témoigne de la parole désincarnée d'un sujet qui quitte le monde des référents objectivables. Le destinataire alors saisi, envoûté ou agacé par le *sonore* du texte, se trouve là aussi assigné à être là, absent dans sa différence mais jamais oublié, car pris comme témoin d'un jeu réflexif sonore entre le

locuteur et lui-même. Le locuteur faux- self s'habille de sons, se berce seul, dans un holding érotisé.

Enfin, le masochiste, figure particulière de la perversion, abusera, nous l'avons vu, de figures de l'excès comme l'hyperbole* et de figures de contraste telles que l'oxymore pour « scénariser », là encore de façon manipulatoire, la chute inexorable de l'homme et de son agonie, dans une ambiance de dramatisation résolue : hyperbole*, antithèse*, paradoxe*, hypotypose*, gradation*, ironie sont les principales figures macrostructurales* répertoriées dans nos textes masochistes. Fonctions expressive et conative sont ici prévalentes et conjuguées dans une visée pragmatique alors que la fonction référentielle est, quant à elle, négligée.

F) SENS EN FONCTION DU NIVEAU DE CONSCIENCE PRESENT DERRIERE LA FIGURE

Dans le champ de la pragmatique, une même figure de rhétorique verra son impact et son sens modifiés en fonction du niveau de conscience présent derrière la figure.

Un même énoncé au plan morphosyntaxique verra sa dimension pragmatique modifiée en fonction de l'esprit dans lequel est cité l'énoncé.

Dans le champ psychotique schizophrénique, l'énoncé est produit par un sujet-parlant souvent peu conscient de l'impact des morphèmes sur le destinataire, qui lui-même peut rester « sourd » au niveau sémantique tant l'échange est hermétique ou obscur.

Dans les autres cas de figure, le plus souvent à l'œuvre dans les situations interlocutives, le sujet locuteur pleinement conscient d'être à l'origine de son énonciation s'adresse à un destinataire différencié, même si parfois tenu d'être semblable (symétrie des places locuteur-destinataire).

Enfin, le destinataire, dans les cas où le contexte interlocutif met en présence un locuteur d'un niveau de fonctionnement psychique très évolué (structures névrotiques et limites supérieures), pourra être envisagé comme un co-énonciateur de la réponse, libre d'imprimer dans les mots entendus ses propres références. Alors respecté dans sa différence et

sa place, il sera identifiable dans le corps du texte, dans les déictiques utilisés et autres modalisateurs : les marqueurs d'embrayage, les modalités déontiques et celles métacommunicationnelles qui portent respectivement sur les expressions qui gouvernent la relation locuteur-destinataire et sur celles qui portent sur le déroulement de l'échange. Par le recours à ces modalités, le locuteur s'avise qu'il est entendu dans les deux sens du terme. Le tableau ci-dessous résume les trois types de relations possibles envisagés au Rorschach entre les deux protagonistes du contexte interlocutif.

Sujet parlant	→	Récepteur
Locuteur	→	Destinataire
Enonciateur	→	Co-énonciateur

La place occupée, de part et d'autre du binôme interlocutif, a une valeur pragmatique analysable.

G) SENS LINGUISTIQUE DIFFÉRENT DU SENS VOULU PAR LE LOCUTEUR

Le sens linguistique est souvent différent du sens voulu par le locuteur. Le décodage du sens linguistique d'un énoncé n'est qu'un aspect de la compréhension. Il se produit toujours quelque chose de plus. Intervient un processus d'*inférence* tel qu'en parle SPERBER (1989, 2002). Spontanément et inconsciemment, nous inférons le sens approprié d'un énoncé dans le contexte dans lequel il est produit de telle sorte que l'énoncé peut être compris intuitivement et par empathie. La capacité métareprésentationnelle, qui est l'aptitude de se représenter mentalement les représentations d'autrui, guide notre compréhension d'un texte. Ainsi, nous comprenons plus qu'il n'est dit mais aussi autrement que ce qui est dit, d'où la marge non négligeable de malentendus dans le langage qui rend complexe toute cotation. Celle-ci peut être envisagée comme une sorte de traduction simultanée en langue Rorschach.

Les linguistes (BONNEFOY,1993,1998 ; FOLKART,1991 ; BREUGNOT,1997 ; DOMINO,1987 ; GENETTE,1982 ; GIGNOUX,2003) ayant travaillé dans le domaine de la traduction ou « traductologie », expriment une idée commune autour de la traduction comme, selon les écoles, un processus de re-création ou un processus de ré-énonciation. Ils expriment par là le fait que le texte traduit contient toujours une large part du traducteur et qu'il ne

saurait refléter la seule réalité psychique du locuteur à l'origine du texte inaugural. Ceci vaut pour notre outil Rorschach.

L'inférentiel est peu analysé ou questionné par les autres méthodes d'analyse. Notre méthode forme le vœu audacieux de saisir dans la matière des mots ce que nous nommerons les « ombres du langage ou l'invisible des mots » et qui concerne le domaine de la pragmatique impliquée dans l'analyse de l'implicite.

Ce que nous cotons au Rorschach, quelle que soit la méthode d'analyse à l'œuvre, c'est ce que nous avons cru comprendre et ce que nous avons saisi des effets pragmatiques produits par la situation.

L'enquête au Rorschach aide parfois à dissiper ce jeu d'ombres où, dans un dialogue locuteur-destinataire, le destinataire approche la réalité évoquée par le locuteur par le biais d'un questionnement progressif et orienté.

Nous avons pu observer que dans la schizophrénie, l'enquête conduit à la verbalisation d'énoncés de plus en plus obscurs, amenant le destinataire à des questions absurdes ou tautologiques, « schizophréniformes », tant le sens de l'énoncé lui échappe. Ce phénomène de *« débrayage conversationnel »*, fort bien décrit par les pragmaticiens MUSIOL et TROGNON (2000), est tout à fait inhérent à la problématique communicationnelle schizophrénique.

A l'inverse, l'enquête du texte faux-self favorisera un moment de rencontre au niveau du langage entre locuteur et destinataire où l'obscur et l'énigme du texte premier se trouveront dessillés.

L'ombre des mots, envisagée comme un espace transitionnel au sens winnicottien, nous semble pouvoir constituer dans le futur de nos recherches un point d'analyse fructueux.

Dans l'ombre du mot, il y aurait d'autres mots non dits mais entendus par inférence et qui font se rejoindre locuteur et destinataire dans un espace de complicité et d'entendu implicite. La plus belle preuve de ce processus inférentiel est présente dans la figure de l'ironie. Nous l'expliquons.

Dans l'ironie, un autre mot, un autre sens, une autre réalité existent derrière l'énoncé. La feinte, le masque, la parodie, le détournement, la minimisation ou la caricature appartiennent à la définition même de l'ironie. Ainsi, dans l'ironie, la notion d'*écart* est toujours présente, écart :

- entre ce qui est dit et ce qui doit être entendu (parfois l'inverse) ;
- entre l'amplitude qualifiante du mot et la réalité de la chose nommée : expression du plus pour dire le moins ou du moins pour dire le plus.

L'écart sémantique ou consonnantique, dans le cadre des jeux de mots, peut être large, jusqu'à l'invraisemblable à force d'amplification qui creuse la distance.

Mais dans cet écart, locuteur et destinataire se rejoignent et s'entendent. L'ironie n'existe pas sans un esprit qui la conçoive et sans un esprit qui la reçoive : elle suppose de la même manière toujours quelque part une conscience qui rapproche des situations, qui s'étonne de leurs divergences et qui s'en raille.

Dans l'ironie, il y a toujours un locuteur actif et conscient, d'où le fait que cette figure ne peut en aucun cas appartenir au champ de la schizophrénie.

La trace d'une ponctuation dans le texte écrit par le destinataire va permettre d'exprimer l'écart sémantique possible entre ce qui est dit et ce qu'il y a à entendre. Les linguistes ont imaginé un point de ponctuation particulier pour l'ironie, ainsi calligraphié : [ ] . La ponctuation peut être un moyen d'exprimer sur papier certaines formes d'implicite et de sous-entendu.

Comme autre figure de rhétorique intéressante dans l'écart qu'elle suggère et qu'elle annule dans le même temps, nous avons choisi l'oxymore*.

Cette figure contient dans sa définition même l'idée d'une *collision des contraires*, avec l'annulation précisément de l'écart obligé que supposent deux énoncés contradictoires. Exemple : l'énoncé le « clair-obscur ». Dans cette figure, l'écart est annulé, gommé par l'accolement audacieux de deux énoncés contradictoires. Nous avons vu, dans cet essai, quelques expressions possibles de cette figure antithétique* dont la force illocutoire va varier

en fonction de l'organisation de personnalité à l'œuvre et de l'esprit dans lequel elle est utilisée.

L'oxymore*, dans son alliance provocatrice de deux termes de sens opposé, figure contradictoire par excellence, fait fi de la notion d'*écart* en mettant en présence et en juxtaposition ce qui a pour usage d'être tenu à distance et différencié. En fonction du contexte d'énonciation, du niveau de conscience du locuteur et de son aptitude ou non au jeu langagier, l'oxymore pourra renvoyer :

- à la discordance schizophrénique,
- à l'ironie perverse ;
- à la bouffonnerie maniaque.

L'oxymore schizophrénique contient en elle l'effet d'une caractérisation non pertinente et inadéquate d'un énoncé sans conscience aucune du côté du locuteur, de l'incompatibilité de la mise en présence simultanée d'antagonismes flagrants.

Exemples :
« un cauchemar tranquille » ;
« un fossile vivant… ».

Dans le contexte psychotique schizophrénique, l'effet provoqué par cette figure de style sur le destinataire est un sentiment d'absurde et d'incongruité.

L'oxymore perverse joue avec les catégories et les valeurs, amenant ainsi un effet de confusion et d'inversion. La dérision autour de la puissance ou son inverse, la sacralisation du trivial et du banal sur un mode ironique parfois masqué, marqué par la feinte, le semblant et le jeu, témoigne d'une pleine conscience du côté du locuteur de l'enjeu de sa figure de style et de sa volonté de se démarquer du destinataire en bouleversant ses catégories mentales. Le locuteur pervers s'empare de la contradiction et en joue, éradiquant toute échelle de valeurs et de repères, questionnant le sens jusqu'à l'absurde en laissant au final l'idée du chaos et du dérisoire comme seules définitions possibles de toute vie.

Exemples :
« une gloire piteuse… » ;

« un superbe éclairage au néon, propre aux classes populaires… ».

Dans un autre registre, l'oxymore maniaque, par un effet de bouffonnerie, dans son contraste tient ensemble deuil et vie, mélancolie et rire.

Exemple :
« Quand le cerf est vidé, c'est la chute de l'élan ! »

Derrière la figure humoristique consonnantique (cervidé) et paradoxale (chute de l'élan), l'ombre de la mélancolie plane.

Enfin, l'oxymore faux-self va provoquer des effets esthétiques fortement érotisés où deux impressions contrastées vont être volontairement mêlées, comme dans la peinture clair-obscur, pour créer une ambiance poétique où la confusion des sens domine. Cette alliance illustre la volonté d'une conjugaison subtile d'éléments contradictoires pour amener à l'impression mêlée d'un nouvel alliage.

Exemple :
« cette obscure clarté…».

En conclusion, l'effet de contraste, inhérent aux figures d'antithèse puisqu'il les définit, provoque un *punctum* du côté du destinataire qui s'interrogera aussitôt : quel est l'esprit de cette figure antithétique ? Y a-t-il jeu ? Y a-t-il conscience ? Destinataire et locuteur se retrouvent-ils ensemble dans un rire ou bien s'observent-ils dans la distance, étrangers l'un à l'autre ?

En rapprochant deux mots ou expressions contradictoires, l'un paraissant exclure logiquement l'autre, le locuteur attire l'attention sur une opposition criante, amenant à une hérésie sémantique (s'il ne contrôle pas la dimension antagoniste présente dans son énoncé) ou à une provocation sémantique (s'il a le plein contrôle de la contradiction en usage).

Le destinataire devra toujours prendre garde à l'état d'esprit dans lequel s'affrontent les pôles de l'oxymore et à l'implicite qui en découle.

Dans une ambiance poétique, l'oxymore tend à la fusion active et consciente des contraires, tandis que dans l'accusation comique maniaque elle dénonce le ridicule et que, dans la psychose, elle accuse l'effet de discordance.

H) L'INTERPRETATION D'UN TEXTE EST LIEE A L'AUTEUR MAIS AUSSI A L'OBJET

Dans ce qui nous semble appartenir au domaine de l'inférentiel, à savoir l'interprétation inconsciente du texte reçu par le destinataire, nous retenons comme valide scientifiquement l'expérience herméneutique des stylisticiens qui évoquent comment l'interprétation d'un texte est aussi liée à la nature de celui-ci. Dans une sorte de réajustement réciproque tacite et inconscient, destinataire et locuteur se retrouvent dans une facture commune de langage. Le locuteur et sa production inspirent le destinataire, qui se voit malgré lui amené à produire un texte sur le texte, présentant une texture commune. C'est ainsi que, porté par le sonore du texte faux self, nous avons emprunté à la poésie mallarméenne. De la même manière, l'essayiste NOGUEZ (2001), critique littéraire de Duras, est surpris dans ses développements, par l'usage multiple de la parataxe* propre au style durassien.

Il dit : «*Chez Duras, l'écriture dans son avancée était une conquête sur l'abstraction.... Comme s'il y avait une incarnation progressive. Abstraction. Nuit première. Mouvement vers le concret. Incarnation.* »

Dans un autre temps, nous avions été sensible au style du critique d'art Stéphane GUEGAN (1992,1997), responsable du service culturel du Musée d'Orsay, commentant l'œuvre de Gautier, dont le style flamboyant, pittoresque, épithétique, n'a pas échappé à l'auteur et dont, par un effet réflexif d'ajustement, il usera lui-même dans ses commentaires, leur conférant un style hyperbolique fortement connotatif. Nous citons GAUTIER puis GUEGAN :

- GAUTIER : « *Lumières roses, tranchées d'ombres bleues, poussières d'or, traversées de soleil (...) ciel d'un bleu azur incandescent, vous devez paraître invraisemblables aux hommes du nord (...) les armes, les harnais, les bijoux, les étoffes tramées d'or et la poudre lumineuse soulevée par la caravane* ».

- GUEGAN : *« Pour restituer la saveur du tableau, ses vertus synesthésiques comme son au-delà poétique, Gautier convoque l'éclat de la pierre précieuse, les connotations fluides et lumineuses les plus variées en écho aux procédés du peintre ».*

GUEGAN, cité par ROESLER (2003), dit que le texte de Gautier se fait tableau et que sa plume remplace le pinceau, passant de la position de narrateur-descripteur à celle de *« daguerréotype littéraire ».*

Ce terme vaut pour Gautier et Guegan, pris l'un et l'autre dans le même frémissement du langage.

Nous en avons conclu que les textes d'analyse produits par le destinataire contiennent en partie l'ambiance des textes émis par le locuteur. Leurs lexiques respectifs s'ajustent insidieusement. Le style de l'interprétation est lié à son objet comme par une harmonie préétablie. D'où l'intérêt d'une écoute flottante du texte qui va permettre au destinataire de « sentir » quelque chose de sa musique implicite et qui va la retranscrire dans son analyse, alors porteuse d'un sens inférentiel. Cette démarche va dans le sens de celle de BONNEFOY (2000) et des concepts contemporains de la traductologie, qui défendent l'approche de la substance d'un texte avant celle de ses aspects formels et qui condamnent, dans les traductions, les « myopies du mot à mot » sans intention de communication d'une expérience et d'une réflexion métaphysique sur l'esprit général de la pensée à l'œuvre.

Nous défendons l'idée, dans le champ de la clinique, d'écouter les formes activées et vivantes du langage, nous conduisant comme SPITZER (1970) à rompre les barrières disciplinaires *« dans l'élan qui transforme le linguiste en stylisticien puis en poète d'idées ».*

Cette démarche herméneutique vaut pour l'analyse de nos textes Rorschach, chaque fois singuliers et néanmoins susceptibles d'appartenir à une classe commune de textes où l'on peut désigner l'*étymon* commun, la racine psychologique des particularités du langage. Il n'est rien dans le style qui n'ait été dans l'esprit de nos sujets au Rorschach.

Cet essai est une des entrées possibles du texte-Rorschach, *sémiosis illimitée*, où nous sommes partie du *visible* des contenus vers l'*invisible* du langage.

Nous partons maintenant vers « l'ombre des mots » où d'autres choses se disent et se nouent au niveau pragmatique.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1) Dans le domaine de la psychologie, de la psychanalyse et des méthodes projectives

André J., et al. *Les états-limites*. Paris : PUF, 2005 (1999).

Andreasen N.C., The american concept of schizophrenia. *Schizophrenian bulletin*, 15, p.519-531.

Anzieu D., L'enveloppe sonore du Soi. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1976, n°13, p.161-180.

Anzieu D., Un soi disjoint, une voix liante : l'écriture narrative de Samuel Beckett. *Nouvelle Revue de Psychanalyse,* 1983, 28, p.71-85.

Anzieu D., *Le Moi-Peau*. Paris : Dunod, 1985.

Anzieu D., *Beckett et le psychanalyste*. Paris : Mentha-Archimbaud, 1992.

Anzieu D., Chabert C., *Les méthodes projectives*. Paris : PUF, 2004 (1961).

Anzieu D., Dir. *Psychanalyse et langage. Du corps à la parole*. Paris : Dunod, 2003 (1989).

Aulagnier P., *La violence de l'interprétation*. Paris : PUF, 1975.

Aulagnier P., *L'apprenti historien et le maître sorcier*. Paris : PUF, coll. « Le Fil Rouge », 1984.

Aulagnier-Spairani P., et al., *Le désir et la perversion*. Paris : Seuil, 1967.

Azoulay C., et al., *Processus de la schizophrénie*. Paris : Dunod, 2002.

Balier C., *Psychanalyse des comportements sexuels violents*. Paris : PUF, 1996.

Balier C., De l'acte et son récit à la réalité du sujet. *Revue Française de Psychanalyse*, 1998, 3, T. LXII, p.764-779.

Bergeret J., *La personnalité normale et pathologique*. Paris : Dunod, 1974.

Bergeret J., Reid W., *Narcissisme et états-limites*. Paris : Dunod, 1986.

Bernicot J., Trognon A., Guidetti M., Musiol M., *Pragmatique et psychologie*. Nancy : PUN, 2002.

Bernaud J.L., *Les méthodes d'évaluation de la personnalité*. Paris : Dunod, 1998.

Bertagni M., Bracini M., Etude des écarts sémantiques observés dans le discours de sujets psychotiques. *Perspectives psychiatriques*, 1979, 74, p. 30-36.

Binswanger P., *Mélancolie et manie*. Paris : PUF, 1967.

Blatt S., An evaluation of some methodological issues in research with projective techniques. *Rorschachiana*, IX, p.120-130.

Bleuler E., *Dementia Praecox oder Gruppe des Schizophrenien*. Aschaffenburg : 1911. Traduction française d'Alain Viallard, parue sous le titre : *Dementia praecox ou groupe des schizophrénies*. Paris : Epel/Grec, 1993.

Bion W.R., Théorie de la pensée. *Revue Française de Psychanalyse*, 1964, T. XXVIII, p.75-84.

Boekholt M., « Hystérie et confins de l'hystérie au Rorschach : modalités de l'organisation psychique dans les manifestations de type hystérique. » *Thèse de Doctorat*, 1985, Université Paris V René Descartes, Sciences Humaines. Sorbonne.

Bohm E., *Traité du psychodiagnostic de Rorschach*. Paris : Masson, 1985 (1955).

Bovet P., Seywert F., La schizophrénie et son spectre. Une perspective bleulérienne. *Information psychiatrique*, mai 1995, 5, p.19-34.

Braccini T., Bertagni N., Etude du mécanisme des associations verbales chez les psychotiques à l'aide d'un test sémantique. *Psychologie Médicale*, 1980, 12, 9, p.1859-1864.

Castarède M.F., *Le miroir sonore*. Lyon : Césura, 1989.
Castarède M.F., L'enveloppe vocale. *Psychologie clinique et projective*, 2001, 7, p.17-33.
Cattell R.B., Principles of design in « projective » or misperceptive tests of personality. *In* Anderson H., Anderson G., *Projective Techniques*. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice-Hall, 1951.
Cattin J.P., « Organisation de la personnalité et demandes d'exemption du service militaire ». *Mémoire de diplôme de spécialisation en psychologie*, 1993 (manuscrit non publié). Faculté de psychologie, Université de Genève.
Cedraschi C., Merceron C., Rossel F., Un cas particulier d'apparente divergence Rorschach-TAT. *Bulletin de psychologie*, 1990, T. XLIII, 396, p.726-729.
Chabert C., *La psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*. Paris : Dunod, 1987.
Chabert C, et al., Evaluation des processus de changement au cours du traitement d'adolescents psychotiques. *La psychiatrie de l'enfant*, 1990, 33, 1, p.189-285
Chabert C., *Psychanalyse et méthodes projectives*. Paris : Dunod, 1998.
Chabert C., La psychanalyse au service de la psychologie projective. *Psychologie clinique et projective*, 2001, 7, p.55-68.
Chazaud J., Quelques considérations sur la métapsychologie de la psychose maniaco-dépressive. *Evolution Psychiatrique*, 1977, T. XLII, 1, p.53-62.
Choulat M., Eperon D., Les expressions de la confusion agresseur-agressé aux tests projectifs (Rorschach, TAT). *Bulletin de la Société du Rorschach et des méthodes projectives de langue française*, 1990, 35, p.87-93.
Clavreul J., Le couple pervers. *In* Aulagnier-Spairani P., et al. *Le désir et la perversion*, Paris : Seuil, 1967.
Cohen J.D., Servan-Schreiber D., Context, cortex and dopamine : a connectionnist approach to Behavior and Biology in Schizophrenia. *Psychological review*, 1992, 99, 1, p.45-77.
Consoli S., Le psychotique en position de narrateur. *Psychologie médicale*, 1979, 11 (12), p.2549-2556.
Cosnier J., Psycholinguistique et techniques projectives. *Bulletin de la Société Française du Rorschach et des Méthodes Projectives*, 1969, 23, p.5-13.
Cosnier J., Le test de Rorschach comme épreuve de génération de phrases. *Psychologie Médicale*, 1975, 7, 5, p. 967-975.

Dalery J., d'Almato T., *La schizophrénie : recherches actuelles et perspectives*. Paris : Masson, 1995.
Dammame-Gilbert B., Remarques sur les manifestations de la subjectivité dans les comparaisons du discours narratif. *Verbum*, 1993, 1-2-3.
Dorey J., La relation d'emprise. *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 1981, 24, p.117-139.
Dreyfus A., Quelques conceptions récentes au sujet de la dépression : Revue de questions. *Bulletin de psychologie*, 1987, T. XLI, 384, p.305-318.
Dreyfus A., Husain O., Rousselle Gay Crosier I., Schizophrénie simple et schizophrénie paranoïde à travers le Rorschach : Etude comparative. *Psychologie médicale*, 1984, 21 (7), p.831-841.
Dreyfus A., Husain O., Rousselle Gay Crosier I., Schizophrénie et TAT : Quelques considérations sur les aspects formels. *Psychologie française*, 1987, 32 (3), p.181-186.
Duboz M.M., Duerrmeier C., Rebourg C., Le contenu animal au Rorschach. *Bulletin de la Société du Rorschach et des méthodes projectives de langue française*, 1990, 34, p.205-224.
Duerrmeier C., Fleig C., A propos d'un phénomène particulier de Bohm : La référence

personnelle au Rorschach. *Bulletin de la Société du Rorschach et des méthodes projectives de langue française*, 1990, 35, p.67-76.

Eiguer A., *La folie de Narcisse. La double conflictualité psychique*. Paris : Dunod, 1991.
Eiguer A., *Le pervers narcissique et son complice*. Paris : Dunod, 1996.
Eiguer A., *Petit traité des perversions morales*. Paris : Bayard, 1997.
Enriquez M., *Aux carrefours de la haine*. Paris : DDB, 1984.
Enriquez M., *La souffrance et la haine*. Paris : Dunod, 2001.
Exner J.E., *Le Rorschach, un système intégré*. Trad. franç. par Andronikoff-Sanglade A. Paris : Frison-Roche, 1995.

Fleig C., Rebourg C., Six cotations spéciales du système synthétique d'Exner comme indicateurs de troubles de la pensée chez les schizophrènes paranoïdes. *Psychologie médicale*, 1989, 21, 7, p.843-849.
Freymann J.R., Patris M., *Du délire au désir. Les dix propriétés de la clinique psychanalytique*. Ramonville : Erès, 2001.
Frith D., *Neuropsychologie cognitive de la schizophrénie*. Paris : PUF, coll. « Psychiatrie ouverte », 1996.

Gagnebin M., *Les ensevelis vivants. Des mécanismes psychiques de la création*. Seyssel : Champ Vallon, 1987.
Gagnebin M., *Fascination de la laideur. L'en-deçà psychanalytique du laid*. Seyssel : Champ Vallon, 1994.
Garrabé J., *La schizophrénie. Un siècle pour comprendre*. Paris : Seuil, 2003.
Georgieff N., Recherches cognitives et schizophrénie. In *La schizophrénie. Recherches actuelles et perspectives*. Paris : Masson, 1999, p.207-251.
Gibello B., *L'enfant à l'intelligence troublée*. Paris : Centurion, 1984.
Gillibert M., De la manie : une étude psychanalytique. *Evolution psychiatrique*, 1970, T. XXXV, 3, p.563-593.
Graber J.L., Le langage du schizophrène. *Psychologie médicale*, 1973, 5, 2, p. 455-460.
Grala C., The concept of splitting and its manifestation on the Rorschach test. *Bulletin of the Menninger Clinic*, 1980, 44 (3), p.253-271.
Grilliat D., « La Spaltung : scission, coupure, clivage, division. Etude théorique et clinique de sa diversité de psychopathologie. » *Thèse*, Université de Savoie, 1998-1999.
Grilliat D., Etude différentielle des réponses contaminées : retour à H. Rorschach. *Bulletin de psychologie*, 1998, T. 51 (4), n°436, 1998.
Grosclaude M., Toutes les techniques sont projectives. Et pourtant...Divergences et convergences dans le bilan. In « Le cas particulier du Wechsler » (1987), communication au Symposium de la Société du Rorschach et des Méthodes Projectives de langue française, Strasbourg.
Grosclaude M., Le TAT comme indicateur de réalité. *Psychologie française*, 1987, 32 (3), p.151-156.
Grosclaude M., Dépression(s) et Rorschach. Un trait commun : la négation. *Psychologie médicale*, 1992, 24, 11, p.1109-1114.
Grosclaude M., Objet Rorschach et fascination. *Psychologie médicale*, 1992, 24, 11, p.1173-1176.

Hardy-Baylé M.C., et coll., Déficit dans l'exploitation des stratégies cognitives et schizophrénie. *Actualités psychiatriques*, 1990, 5, p.29-33.
Hassoun J., *La cruauté mélancolique*. Paris : Flammarion, 1997.

Holt R.R., Havel S.A., Method for assessing primary and secondary process in the Rorschach. *Rorschach Psychology*, N.Y., Wiley, 1960, p.263-315.
Hulak F., La dissociation, de la séjonction à la division du sujet. *Evolution psychiatrique*, 2000, 65, p.19-30.
Husain O., La linéarité du temps et sa non-intégration chez le schizophrène. Exemple d'application : le TAT. *Psychologie médicale*, 1989, 21 (7), p.851-857.
Husain O., Le Wechsler comme support d'un discours psychopathologique. *Bulletin de psychologie*, 1990, T. XLIII, 396, p.767-772.
Husain O., Méthodologie projective et sélection de l'échantillon. Pour une défense du groupe unique à faible visibilité groupale. *Rorschachiana*, 1991a, T. XVI, 64, p.81-84.
Husain O., Sélection de l'échantillon en recherche projective. Pour une défense du groupe unique à faible visibilité groupale. *Bulletin de psychologie*, 1991b, T. XLIV, 402, p.465-468.
Husain O., Des projectifs au Wechsler : Une étude transversale des troubles de l'espace. *Psychologie médicale*, 1992a, 24 (11), p.1153-1156.
Husain O., Pour un décloisonnement des tests. *Bulletin de psychologie*, 1992b, T. XLVI, 409, p.146-152.
Husain O., Réflexions autour de deux cas de dépression. *Bulletin de la Société du Rorschach et des méthodes projectives de langue française*, 1992c, 36, p.101-113.
Husain O., Approche différentielle de l'acte délinquant : À propos de deux voleurs toxicomanes. *Bulletin de psychologie*, 1994a, T. XLVII, 415, p.338-348.
Husain O., Le Rorschach des psychopathes est-il le même des deux côtés de l'Atlantique ? *Bulletin de psychologie*, 1994b, T. XLVII, 415, p.377-381.
Husain O., L'interprétation du Rorschach et du TAT : Un parcours de la déliaison à la liaison. *Bulletin de psychologie*, 1994c, T. XLVII, 416, p.419-425.
Husain O., Les déterminants de la verbalisation aux techniques projectives : De l'inconscient au consensus en passant par le test. *Bulletin de psychologie*, 1994d, T ; XLVII, 416, p.462-465.
Husain O., Réflexions sur la convergence projective des techniques dans l'examen psychologique. *Bulletin de la Société du Rorschach et des méthodes projectives de langue française*, 1994e, 38, p.91-106.
Husain O., Structure de fonctionnement d'un penser sans « je » : À propos du penser psychotique aux techniques projectives. *Psychologie clinique et projective*, 1996, 2 (2), p.219-244.
Husain O., Approche analytique et système intégré : Tous les chemins mènent-ils à Rome ? *Psychologie clinique et projective*, 1999, 5, p.313-323.
Husain O., Dreyfus A., Rousselle I., « Schizophrénie simple et schizophrénie paranoïde : étude comparative du Rorschach ». Communication au symposium du Groupement Français du Rorschach et des Méthodes Projectives. Montpellier, novembre 1983.
Husain O., Merceron C., Rossel F., *Psychopathologie et polysémie : Etudes différentielles à travers le Rorschach et le TAT*. Lausanne : Payot, 2001.
Husain O., Rossel F., Paranoïaques, défendez-vous ! Le magma paranoïde vous guette ! *Bulletin de psychologie*, 1998, t. LI, 1, p.67-78.
Husain O., Rossel F., Merceron C., À propos de certains phénomènes particuliers de Bohm, exemple : Les réponses « ou ». *Psychologie française*, 1987, 32 (3), p.197-202.
Husain O, Rossel F., Merceron C., Une méthode d'analyse des techniques projectives centrées sur le discours. *In* Sociedade portuguesa de Rorschach (ed.), *XIVè Congrès international du Rorschach et des méthodes projectives*, 1995, p.187-

194. Proceedings book.
Husain O., Rousselle I., À propos d'un test-retest : un cas de psychose recompensée. *In* Sociedade portuguesa de Rorschach (ed.), *XIVè Congrès international du Rorschach et des méthodes projectives*, 1995, p.367-368. Proceedings book.
Husain O., Rousselle-Gay Crosier I., Dreyfus A., Le discours paranoïaque au Rorschach. *Le Journal des psychologues*, 1987, 46, p.40-42.
Husain-Zubair O., *Essai sur la convergence des techniques dans l'examen psychologique : Rorschach, TAT et Wechsler d'adultes psychotiques à faible efficienc e intellectuelle*. Lausanne : Payot, 1992.

Irigaray L., Négation et transformation négative dans le langage des schizophrènes. *Langages*, 1969, 5, p.84-95.
Israël L., *Marguerite D. au risque de la psychanalyse*. Strasbourg : Erès, 2003.

Jaffe L., « Writing psychological testing with psychoanalytic theory to develop a more enjoyable and rewarding approach to psychological assessment ». Communication au symposium de la Society for Personality Assessment, New Orleans, 1991.
Jeammet N., Neau F., Roussillon R., *Narcissisme et perversion*. Paris : Dunod, 2003.
Jeammet P., Dépendance et dépression. *In* Braconnier A., Chiland C., Choquet M., *Dépression : adolescentes, adolescents*. Paris : Bayard, coll. « Païdos », 1995, p.133-148.
Jeammet P., Les conduites addictives : pansement pour la psyché. *In* Le Poulichet S., *Les addictions*. Paris, PUF, 2000, p.93-108.
Joule R.V., Beauvois J.L., *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*. Grenoble : PUG, 2002.

Kaes R., *L'effet trompe-l'œil dans l'art et la psychanalyse*. Paris : Dunod, 1988.
Kernberg O., *Les troubles limites de la personnalité*. Paris : Dunod, 1997 (1975).
Klein M., Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniaco-dépressifs. *International Journal of Psycho-Analysis*, 1968.
Klopfer B., et al., *Developments on the Rorschach technic*, Vol. 1, Yonkers-on-Hudson, World Book, 1954.
Kristeva J., *Recherches pour une sémanalyse*. Paris : Seuil, 1969.
Kristeva J., *Pouvoirs de l'horreur*. Paris : Seuil, 1980.

Lanteri-Laura G., Syntagme et paradigme, concepts opératoires en techniques projectives. *Bulletin de la Société Française du Rorschach et des Méthodes Projectives*, 1969, 23, p.23-31.
Laplanche J., Pontalis J.B., *Vocabulaire de la psychanalyse*. (Dictionnaire). Paris : PUF, 1967.
Lerner P.M., Lerner H.D., Rorschach assessment of primitive defenses in borderline personnality structure. In *Borderline phenomena and the Rorschach test*. N.Y. : International Universities Press, 1980, p.257-274.
Levin M.M., The two tests in the Rorschach. *Journal of Projective Techniques*, 1953, 17, p.471-473.
Lindner P., The Rorschach Test and the diagnosis of psychopathic personality. *Journal of Criminal Psychopathology*, 1943, 1, 69.

Mac Dougall J., *Plaidoyer pour une certaine anormalité*. Paris : Gallimard, 1978.

Mac Dougall J., *Le théâtre du je*. Paris : Gallimard, 1982.
Meltzer D., *Le développement kleinien de la psychanalyse*. Paris : Privat, 1987.
Merceron C., Husain O., Rossel F., Aménagement particulier des états-limites : Les organisations perverses de la personnalité à travers le Rorschach. *Psychologie française*, 1985, 30 (2), p.202-212.
Merceron C., Perron F., Rossel F., Viloux D., Du vécu des personnalités dites psychopathiques à travers le Rorschach. *Bulletin psychologique de l'Université de Paris*, 1978, 32 (339), p.283-289.
Merceron C., Ponce L., Rossel F., Aménagement particulier des états-limites : Les troubles du comportement à caractère délictueux. *Psychologie française*, 1983, 28 (2), p.156-163.
Merceron C., Rossel F., Processus de pensée : Entre psychose et perversion. *Psychologie clinique et projective*, 1996, 2 (2), p.205-218.
Merceron C., Rossel F., La question de la simulation dans l'hypocondrie. *Psychologie clinique et projective*, 1999, 5, p.83-94.
Merceron C., Rossel F., Cedraschi C., Aménagement particulier des états-limites : Les organisations faux-self de la personnalité à travers le Rorschach et le TAT. *Psychologie médicale,* 1989, 21 (7), p.871-878.
Merceron C., Rossel F., Matthey M.L., La plainte douloureuse chronique et son approche à travers les techniques projectives. *Psychologie médicale*, 1990, 22 (8), p.681-686.
Merceron C., Rossel F., Piolino-Hoffer P., Usage du questionnaire en psychopathologie : Réflexions critiques sur ce mythe et ses abus. *Médecine et hygiène*, 1978, 1300 (36), p.2998-3005.
Minkowska F., *Le Rorschach. À la recherche du monde des formes*. Paris : DDB, 1956.
Minkowski E., *La schizophrénie*. Paris : DDB, 1927.
Minkowski E., *La schizophrénie, psychopathologie des schizoïdes et des schizophrènes*. Paris : DDB, 1953.
Minkowski E., *Le temps vécu. Etude phénoménologique et psychopathologique*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1968.
Murray H.A., *Explorations in Personality*. New York : Oxford University Press, 1938.
Musiol M., De l'incohérence du discours au désordre de la pensée chez le schizophrène. *Psychologie française*, 1992, 37 (3-4), p.221-233.
Musiol M., Trognon A., Dirs. *L'Assertion en débat. La description du monde dans la conversation*. Paris : L'Harmattan, 1998.
Musiol M., Neuropsychologie et tentatives de modélisation des déficits de la cognition schizophrénique. *Intellectica*, 1999, 28, p.251-273.
Musiol M., Trognon A., Dirs. Une théorie de la conversation est-elle possible ? *Verbum*, 1999, T. XXI, N°2, p.133-146..
Musiol M., Trognon A., *Eléments de psychopathologie cognitive. Le discours schizophrène*. Paris : Armand Colin, 2000.

Nasio J.D., *Enseignement de sept concepts cruciaux de la psychanalyse*. Paris : Rivages, 1988.

Pachoud B., Pour une théorie unifiée des troubles de la communication, de la pensée et de l'action des schizophrènes en termes de troubles du traitement des intentions. *Psychologie française*, 1992, 37 (3-4), p.207-275.
Palem P.M., *Le Rorschach des schizophrènes*. Paris : Ed. Universitaires, 1969.
Pelsser L., Le transitionnel et le psychotique. *Bulletin de psychologie,* 1978, T. XXXV, 353,

p.333-339.
Perse J., Massuyeau Y., Existe-t-il des signes pathognomoniques de schizophrénie dans le test de Rorschach ? *Revue de Psychologie Appliquée*, 1984, 34, 1, p.59-74.
Petot J.M., *Melanie Klein : le moi et le bon objet. 1932-1960.* Paris : Dunod, 1982.
Pigeaud J., *Folie et cures de folie chez les médecins de l'antiquité gréco-romaine : la manie.* Paris : Les Belles Lettres, 1987.
Ponce L., « Discours d'une perversion au test de Rorschach, L'acte d'exhibitionnisme : un rite initiatique. » *Thèse de doctorat*, 1986, Faculté de Psychologie, Université de Liège.

Racamier P.C., La perversion narcissique. *Gruppo*, 1986, 3, p.11-23.
Racamier P.C., Entre agonie psychique, déni psychotique et perversion narcissique. *Revue Française de Psychanalyse,* 1986, V, p.1299-1309.
Racamier P.C., *Les schizophrènes*. Paris : Payot, 1990.
Rapaport D., Gill M., Schafer R., Holt R., *Diagnostic psychological testing*. New-York : International Universities Press Inc, 1984.
Rausch de Traubenberg N., Rorschach d'adolescents schizophréniques et pré-schizophréniques. *Bulletin du groupement français du Rorschach*, juin 1957, N°9.
Rausch de Traubenberg N., *La pratique du Rorschach*. Paris : PUF, 2000 (1970).
Rebourg C., La manie au Rorschach ou l'exaltation sensorielle : les éprouvés corporels bruts. *Psychologie médicale*, 1992, 24, 11, p.1134-1136.
Rebourg C., Etude longitudinale d'un cas de psychose en amont et en aval de la décompensation délirante : analyse des constantes et des variables. *Bulletin de psychologie*, sept-oct 2001, T. 54 (5), p.529-534.
Rebourg C., Identification et qualification au Rorschach. *Bulletin de psychologie*, sept-oct 2001, T. 54 (5), p.487-492.
Rochester S.R., Martin J.R., Thurston S., Thought-process disorder in schizophrenia. *Brain and language*, 1977, 4, p.95-114.
Roman P., Troubles somatiques et catastrophes de symbolisation. *Psychologie clinique et projective*, 1997, vol. 3, p.75-87.
Roman P., Des enveloppes psychiques aux enveloppes projectives : travail de la symbolisation et paradoxe de la négativité. *Psychologie clinique et projective*, 2001, Vol.7, p.72-84.
Roman P., Cinquante ans de publications de la « Société du Rorschach » : essai d'un parcours analytique et critique. *Psychologie clinique et projective*, 2003, vol. 9, p.19-28.
Roman P., « Créativité et création à l'épreuve du Rorschach et des méthodes projectives : approche clinique et psychopathologique ». Communication présentée au colloque international de Chambéry, 2003.
Rorschach H., *Psychodiagnostic*. Paris : PUF, 1976 (1947).
Rossel F., Darbellay A., Merceron C., Les troubles psycho-organiques et le test de Rorschach hier et aujourd'hui. *Psychologie clinique et projective*, 1999, 5, p.1-20.
Rossel F., Husain O., Merceron C., Réflexions critiques concernant l'utilisation des techniques projectives. *Bulletin de psychologie*, 1986, T. XXXIX, 376, p.721-728.
Rossel F., Husain O., Merceron C., Dirs. *Les phénomènes particuliers au Rorschach.* Lausanne : Payot, 2005.
Rossel F., Matthey M.L., Merceron C., Degré d'adéquation des liens d'ordre logique étudiés sous l'angle de la contamination. *Bulletin de psychologie*, 1990, T. XLIV, 402, p.227-241.
Rossel F., Matthey M.L., Merceron C., Les réponses contaminées au Rorschach. *Bulletin de*

psychologie, 1991, t. XLIV, 402, p.475-482.
Rossel F., Merceron C., Contribution à l'analyse du phénomène kinesthésique. *Bulletin de la Société des techniques projectives de langue française*, 1990a, 34, p.185-203.
Rossel F., Merceron C., Réflexions sur l'usage des techniques projectives en psychopathologie. *Bulletin suisse des psychologues*, 1990b, 11 (2), p.17-21.
Rossel F., Merceron C., Usage et formes de l'hypothétique. *Bulletin de psychologie*, (1993-1994), T. XLVII, 416, p.450-456.
Rossel F., Merceron C., Cedraschi C., Réflexions sur la notion de faux-self : Etude comparative de deux protocoles Rorschach. *Revue de psychologie appliquée*, 1990, 40 (2), p.183-206.
Rossel F., Merceron C., Ponce L., Aménagement particulier des états-limites inférieurs : Les psychopathes à travers le Rorschach. Communication personnelle.

Rousselle Gay-Crosier I., Dreyfus A., Husain O., Le statut du réel et de la représentation chez le paranoïaque à travers le Rorschach et le TAT. *Psychologie médicale*, 1989, 21 (7), p.887-890.
Rousselle I., Husain O., Dreyfus A., Les prudents et les méfiants. Diversité de la paranoïa au Rorschach. *Bulletin de psychologie*, 1990, T. XLIII, 396, p.716-719.
Roussillon R., *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris : PUF, 1991.
Roussillon R., Héroïsme, masochisme, réaction thérapeutique négative. *Trans,* 1994, 4, p.163-171.

Schachtel E.G., Subjective definitions of the Rorschach test situation and their affect on test performance. *Psychiatry*, 1945, 8, p.419-448.
Schafer R., *Psychoanalytic interpretation in Rorschach testing. Theory and application.* Grune and Stratton, 1954.
Schafer R., How was this story told ? *Journal of projective techniques*, 1958, 22 (2), p.181-210.
Schmid-Kitsikis E., Une théorie psychanalytique de la pensée peut-elle intégrer les découvertes piagétiennes ? *Psychologie clinique et projective*, 1996, 2 (2), p.171-182.

de Tychey C., Test de Rorschach et mécanismes de défense dans les états-limites. *Psychologie médicale*, 1982, 14 (12), p.1865-1874.
de Tychey C., Test de Rorschach et diagnostic différentiel de l'angoisse. *Bulletin de psychologie*, 1986, 376, p.671-679.
de Tychey C., Les modes d'expression de l'angoisse au test de Rorschach dans les organisations « névrotiques », « limites » et « psychotiques » de la personnalité. *Bulletin de psychologie*, 1986, T. XXXIX, n°376, p.671-679.
de Tychey C., Crise dépressive « limite » et agir suicidaire : quelques réflexions sur les modalités de prise en charge. *Psychologie médicale*, 1992, 24 (11), p.1131-1133.
de Tychey C., *L'approche des dépressions à travers le test de Rorschach.* Issy les Moulineaux : EAP, 1994.
de Tychey C., Lighezzolo J., A propos de la dépression « limite » : contribution du test de Rorschach en passation « classique » et « psychanalytique ». *Psychologie française*, 1983, 28 (2), p.141-155.
de Tychey C., Lighezzolo J., A propos de la dépression mélancolique : contribution du test de Rorschach en passation « classique » et « psychanalytique ». *Psychologie médicale*, 1984, 16 (14), p.2441-2450.
de Tychey C., Sagnes L., Violence fondamentale et schizophrénie : contribution du test de

Rorschach en passation « classique » et « psychanalytique ». *Psychologie médicale*, 1987, 19, (13), p.2453-2455.
de Tychey C., Cahen T., Sagnes L., Capacités d'élaboration symbolique et passage à l'acte suicidaire : approche comparée à l'aide du test de Rorschach. *Psychologie médicale*, 1990, 22 (8), p.744-749.
de Tychey C., Rebourg C., Vivot M., Etude comparée des conceptions de l'imaginaire et de la mentalisation : réflexions sur leur opérationnalisation au test de Rorschach. *Bulletin de la société du Rorschach et des méthodes projectives,* 1991, n°35, p.45-66.
de Tychey C., Bacqué M.F., « Approche comparée de la mentalisation à travers le test de Rorschach chez des malades somatiques, héroïnomanes et chez des patients névrotiques. » Communication au 14ème congrès international du Rorschach et des méthodes projectives, 1993.

Timsit M., Le test de Rorschach dans les névroses et les états-limites. *Bulletin de psychologie*, 1974, 314, 18, (1-6), p.19-37.
Tisseron S., *Psychanalyse de l'image, de l'image aux images usuelles*. Paris : Dunod, 1995.
Trognon A., Musiol M., Les régimes d'inférence en conversation. *Verbum*, 1994, 2, p.11-31.

Wawrzyniak M., Pour une approche des aléas du sentiment de réalité à l'adolescence : leur étude à partir du Rorschach dans les moments psychotiques. *Bulletin de psychologie*, 1986, 376, p.643-650.
Wawrzyniak M., Dissociation et temps vécu dans les psychoses débutant à l'adolescence. Approche phénoméno-structurale. *Evolution Psychiatrique*, 2000, 65, p. 37-54.
Weiner I.B., *Psychodiagnostic in schizophrenia*. New York : John Wiley & sons, 1966.
Widlöcher D., *Métapsychologie du sens*. Paris : PUF, 1986.
Widlöcher D., Hardy-Baylé M.C., Cognition and control of action. *Psychopathology, Cahiers de Psychologie Cognitive*, 1989, 9 (6), p.583-616.

2) Dans le domaine de la linguistique, de l'art et de la littérature

Acquien M., Molinié G., *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*. Paris : La Pochothèque, 1996.
Adam J.M., *Eléments d'analyse textuelle*. Liège : Mardaga, 1990.
Adam J.M., *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*. Paris : Nathan, 1999.
Adam J.M., *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris : Armand Colin, 2005.
Adam J.M., Petitjean A., *Le texte descriptif*. Paris : Nathan, 1989.
Alberti L.B., *Della pittura et de statua,* trad. franç. de Poppelin. Paris, 1868.
Althusser L., Idéologie et appareils idéologiques d'Etat. *Editions sociales*, 1976.
Ancet J., *Bernard Noël ou l'éclaircie*. Pessac : Opales, 2002.
Arcand R., *les figures de style*. Québec : Les Editions de l'Homme, 2004.
Atelier d'esthétique (L'), *Esthétique et philosophie de l'art. Repères historiques et thématiques*. Bruxelles : De Boeck, 2002.
Audouze J., Carrière J.C., *Regards sur le visible*. Paris : Plon, 1996.
Austin J.L., *Quand dire c'est faire*. Paris : Seuil, 1970.

Auerbach E., *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale.* Paris : Gallimard, 1968.
Authier J., Paroles tenues à distace. In *Matérialités discursives*, Lille : PUL, 1981, p.128- 141.
Authier J., Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive, éléments pour une approche de l'autre dans le discours. *DRLAV*, 1982, 26, p.91-151.
Authier-Revuz J., Doury M., Reboul-Touré S., *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*. Paris : Sorbonne Nouvelle, 2003.

Bachelard G., *Lautréamont*. Paris : PUF, coll. « La poétique de la rêverie », 1960.
Bacry P., *Les figures de style*. Paris : Belin, coll. « Sujets », 1992.
Bakhtine M., *La poétique de Dostoïevski*. Paris : Seuil, 1970 (1929).
Bakhtine M., *Esthétique de la création verbale*. Gallimard, 1984.
Bally C., *Précis de stylistique*. Genève : Eggiman, 1905.
Bally C., *Linguistique générale et linguistique française*. Berne : Franck, 1932.
Barthes R., *Œuvres complètes*, T. I à V. Paris : Seuil, 2002.
Barthes R., La théorie du texte. In *Œuvres complètes*, T. IV, Paris : Seuil, 2002,p.191-193.
Barthes R., *S/Z*. Paris : Seuil, 1970.
Barthes R., *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Seuil, 1972 (1953).
Barthes R., *Vers une esthétique sans entrave*. Paris : 10/18, 1975.
Benvéniste J., *Problèmes de linguistique générale*. T. I et II. Paris : Gallimard, 1974 (1966).
Bergez D., Géraud V., Robrieux J.J., *Vocabulaire de l'analyse littéraire*. Paris : Dunod, 1994.
Bertrand D., *Précis de sémiotique littéraire*. Paris : Nathan, 2000.
Beugnot B., La réécriture, entre histoire et théorie. *In* Gauvin L., dir., *Jean Giraudoux. L'écriture palimpseste*. Montréal : Paragraphes, 1997, p.277-287.
Blanchet P., *La pragmatique d'Austin à Goffman*. Paris : Bertrand-Lacoste, 1995.
Bonnefoy Y., *Entretiens sur la poésie*. Paris : Mercure de France, 1990.
Bonnefoy Y., *Préface de Poésies de Stéphane Mallarmé*. Paris : NRF, coll. « Poésie Gallimard », 1992, p.7-35.
Bonnefoy Y., *Shakespeare et le poète français*. Paris : Mercure de France, 1998.
Bonnefoy Y., La traduction de la poésie (1). Strasbourg : PUF, coll. « Communauté des traducteurs », 2000, p.45-65.
Bonnefoy Y., Chasseguet-Smirgel J., et al., *Pouvoirs du négatif dans la psychanalyse et la culture*. Seyssel : Champ Vallon, 1988.
Bonnefoy Y., et al., *Roland Barthes au Collège de France. 1977-1980*. Paris : IMEC, coll. « Inventaires », 2002.
Bourdieu P., Le fétichisme de la langue et l'illusion du communisme linguistique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1975, 4, p.2-32.
Boutet de Monvel M., *les procédés du discours*. Paris : Magnard, 1984.
Bréal M., *Essai de sémantique*. Genève : Slatkine, 1976 (1897).
Brophy M., Bernard Noël : entre chute et élan. *Dalhousie French Studies*, 1997, vol.38, p.127-133.
Buci-Glucksmann C., *La folie du voir. De l'esthétique baroque*. Paris : Galilée, 1986.
Buffard-Moret B., *Introduction à la stylistique*. Paris : Nathan, 2004 (2000).
Butler J., *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*. Paris : Amsterdam, 2004.

Caws M.A., Bonnefoy traduit Yeats. In *Yves Bonnefoy et l'Europe du XXème siècle*. Strasbourg : PUS, 2003, p.423-430.

Cervoni J, *L'énonciation*. Paris : PUF, 1992 (1987).
Changeux J.P., *Raison et plaisir*. Paris : Odile Jacob, 1994.
Changeux J.P., *L'homme de vérité*. Paris : Odile Jacob, 2002.
Charaudeau P., Maingueneau D., *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil, 2002.
Charolles M., Courbettes B., Contribution pour une histoire récente de l'analyse du discours. *Langue Française*, 1999, n°121, p.76-116.
Charolles M., *La référence et les expressions référentielles en français*. Paris : Ophrys, 2002.
Chiss J.L., Filliolet J., Maingueneau D., *Introduction à la linguistique française. T. II : syntaxe, communication, poétique*. Paris : Hachette, 2001.
Cioran E.M., *Précis de décomposition*. Paris : Gallimard, 1949.
Cioran E.M., *Le livre des leurres*. Paris : Gallimard, 1992.
Cioran E.M., *Entretiens*. Paris : Gallimard, 1995.
Cohen J., *Structures du langage poétique*. Paris : Flammarion, 1966.
Court R., et al., *L'effet trompe-l'œil dans l'art et la psychanalyse*. Paris : Dunod-Bordas, 1998.
Courtes J., *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*. Paris : Hachette, 1991.
Courtes J., *Du lisible au visible : initiation à la sémiotique du texte et de l'image*. Bruxelles : De Boeck, 1995.
Courtes J., *Du lisible au visible. Analyse sémiotique d'une nouvelle de Maupassant, d'une bande dessinée de B. Rabier*. Bruxelles : De Boeck, 1995.
Courtes J., *La sémiotique du langage*. Paris : Nathan, 2003.
Culioli A., Sur quelques contradictions en linguistique. *Communications*, 1973, 20, p.83-91.
Culioli A., Valeurs modales et opérations énonciatives. *Modèles linguistiques*, 1979, 1-2, p.39-59.
Culioli A., *Pour une linguistique de l'énonciation. T 2 : formalisation et opérations de repérage*. Paris : Ophrys, 1999.

Damisch H., La prise de langue et le faire signe. In *Prétexte : Roland Barthes*. Paris : Christian Bourgeois, CCIC, 2003, p.439-453.
Darrieussecq M., Qu'est-ce que le style ? *In* Michaud Y., *Le cerveau, le langage, le sens*. Paris : Odile Jacob, 2002, p.329-343.
Debray R., *Vie et mort de l'image : une histoire de l'image en occident*. Paris : Folio, 1992.
Deleuze G., *Francis Bacon. Logique de la sensation*. Paris : Seuil, 2002.
Derrida J., *Revue poétique N°47*, 1981.
Dictionnaire de la Philosophie. Paris : Albin Michel, 2000.
Didier B., Ponnau G., Dirs. *Fiction de l'intime. Schnitzler, Larbaud, Woolf*. Cahiers de Littérature Générale et Comparée, Paris : Sedes, 2002.
Ducrot O., *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*. Paris : Hermann, 1972.
Ducrot O., *Le dire et le dit*. Paris : Minuit, 1984.
Ducrot O., Le sens. *In* Michaud Y., *Le cerveau, le langage, le sens*. Paris : Odile Jacob, 2002, p.271-287.
Dupriez B., *Gradus. Les procédés littéraires* (Dictionnaire). Paris : 10/18, 1984.
Durand de Bousingen R., Considérations générales sur la linguistique et les techniques projectives. *Bulletin de la Société Française du Rorschach et des Méthodes Projectives*, 1969, n°23, p.15-21.

Durozoi G., *Regarder l'art du XXème siècle. Cent chef-d'œuvre*. Paris : Hazan, 1998.
Dürrenmatt J., *Stylistique de la poésie*. Paris : Belin, 2005.

Eco U., Lector in fabula. Paris : Livre de Poche, coll. « Biblio Essais », 1985.
Eco U., *Sémiotique et philosophie du langage*. Paris : PUF, 1988.
Eco U., *Les limites de l'interprétation*. Paris : Livre de Poche, Grasset, 1992.
Eco U., *De la littérature*. Paris : Grasset et Fasquelle, 2003.
Edwards M., Yeats dans la traduction d'Yves Bonnefoy. *Critique*, 1991, n°535, p.917-930.
Evrard F., Tenet E., *Roland Barthes*. Paris : Bertrand Lacoste, 1994.
Edelman G.M., *Bright Air, brilliant fire. On the matter of the mind.* New York : Basic Book, 1992.

Farago F., *Le langage*. Paris : Armand Colin, 1999.
Farago F., Guillot I., *Mesure et démesure*. Paris : Armand Colin, 2003.
Ferrier J.L., *L'aventure de l'art au 20ème siècle*. Paris : Chêne, Hachette, 1988.
Ferry L., *Le Sens du Beau. Aux origines de la culture contemporaine.* Paris : Cercle d'Art, 1998.
Flahaut F., *La parole intermédiaire*. Paris : Seuil, 1978.
Folkart B., *Le conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*. Québec : Balzac, coll. « l'univers du discours », 1991.
Foucault M., *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard, 1966.
Foucault M., *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard, 1969.
Fromilhage C., Sancier-Château A., *Analyses stylistiques. Formes et genres.* Paris : Nathan, 2000.
Fromilhage C., Sancier-Château A., *Introduction à l'analyse stylistique.* Paris : Nathan, 2002 (1991).

Ganidel G., Esquisse d'une étude sur le langage de Baudelaire. *Evolution psychiatrique*, 1956.
Gardes-Tamine J., *La stylistique*. Paris : Armand Colin, 1992.
Gardes-Tamine J., *La rhétorique*. Paris : Armand Colin, 1996.
Gardes-Tamine J., Pellizza M.A., *La construction du texte. De la grammaire au style.* Paris : Armand Colin, 1998.
Genette G., *Figures II*. Paris : Seuil, 1969.
Genette G., *Figures III*. Paris : Seuil, 1972.
Genette G., *Introduction à l'architexte*. Paris : Seuil, 1979.
Genette G., *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris : Seuil, coll. « Poétique », 1982, p.7-17.
Glock H.J., *Dictionnaire Wittgenstein*. Paris : Gallimard, 2003.
Gombrich E.H., *L'art et l'illusion. Psychologie de la représentation picturale*. Paris : Phaidon, 2002.
Greimas A.J., *Du sens*. Paris : Seuil, 1970.
Greimas A.J., *Sémantique structurale*. Paris : PUF, 2002 (1986).
Greimas A.J., Courtes J., *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage.* Paris : Hachette, 1994.
Guégan S., Orients : l'insolite de la vie barbare. Gautier, La critique en liberté. *Catalogue de l'exposition du Musée d'Orsay*, 1997, p.97-113.

Haar M., *L'œuvre d'art. Essai sur l'ontologie des œuvres*. Paris : Hatier, 1994.

Hadot P., *Wittgenstein et les limites du langage*. Paris : PUF, 2004.
Halliday M., Hasan R., *Cohesion in English*. London : Longman, 1976.
Heidegger M., *Sein und Zeit*. Tübingen : Niemeyer, 1927.
Heidegger M., L'être et le temps (1927). *In* Mourral I., Millet L., *Histoire de la philosophie par les textes*. Paris : Gamma, 1988.
Heisenberg W., *La partie et le tout. Le monde de la physique atomique*. Paris : Flammarion – Albin Michel, 1972.
Hénault A. Dir., *Questions de sémiotique*. Paris : PUF, 2002.
Hénault A., Beyaert A., Dirs. *Ateliers de sémiotique visuelle*. Paris : PUF, 2004.
Herschberg Pierrot A., *Stylistique de la prose*. Paris : Belin, 2003.

Jackson J., *Yves Bonnefoy*. Paris : Seghers, 2002.
Jakobson R., *Essai de linguistique générale. 1. Les fondations du langage*. Paris : Minuit, 2003 (1963).
Jankélévitch V., *L'ironie*. Paris : Flammarion, 1964.
Julien F., *Eloge de la fadeur*. Paris : Philippe Picquier, Livre de Poche, 1991.

Kandinsky W., *Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier*. Paris : Denoël, 1989.
Kerbrat-Orecchioni C., *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*. Paris, Nathan, 2001.
Kerbrat-Orecchioni C., *L'énonciation*. Paris : Armand Colin, 2002 (1999).
Kerbrat-Orecchioni C., *Le discours en interaction*. Paris : Armand Colin, 2005.
Klein Y., Mes écrits. In *Le catalogue de l'exposition Yves Klein*. Paris : éd. Du Centre Georges Pompidou, 1983.

Labov W., *Sociolinguistique*. Paris : Minuit, 1976.
Lacoste J., Une cause désespérée : Yves Klein et Wittgenstein. In *Le beau aujourd'hui*. Paris : éd. Du Centre Georges Pompidou, 1993, p.53-65.
Laneyrie-Dagen T., *Lire la peinture dans l'intimité des œuvres*. Paris : Larousse, 2002.
Le Lannou J.M., *Soulages, la plénitude du visible*. Paris : Kimé, 2001.
Leuwers D., *Introduction à la poésie moderne et contemporaine*. Paris : Bordas, 1990.

Mallarmé S., *Œuvres Complètes*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1945.
Mallarmé S., *Poésies*. Paris : Gallimard, 1992 (1954,1959).
Maingueneau D., *Nouvelles tendances en analyse du discours*. Paris : Hachette, 1987.
Maingueneau D., *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*. Paris : Dunod, 1993 (1986).
Maingueneau D., *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*. Paris : Dunod, 1993.
Marcadé B., *Isidore Ducasse*. Paris : Seghers, 2002.
Martinet A., *Eléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin, 1970.
Mazaleyrat J., Molinié G., *Vocabulaire de la stylistique*. Paris : PUF, 1989.
Masson A., *La mémoire du monde*. Genève : Skira, 1974.
Mendo Zé G., *Abrégé de stylistique pratique*. Paris : de Guibert, 2002.
Merleau-Ponty M., Le langage indirect et les voix du silence. *Signes*, Paris : Gallimard, 1960.
Meyer M., *Questions de rhétorique. Langage, raison et séduction*. Paris : Livre de Poche, 1993.
Michaud Y., *Le cerveau, le langage, le sens*. Paris : Odile Jacob, 2002.
Millot C., La nature fétichiste du beau. In *Le beau aujourd'hui*. Paris : éd. Du Centre

Georges Pompidou, 1993, p.85-93.
Moeschler J., Auchlin A., *Introduction à la linguistique contemporaine*. Paris : Armand Colin, 2000 (1997).
Molinié G., *Dictionnaire de la rhétorique*. Paris : Livre de Poche, 1992.
Molino J., Le nom propre. *Langages,* 1982, n°66, p.42-49.
Molino J., Gardes-Tamine J., *Introduction à l'analyse de la poésie*. Paris : PUF, 1992.
Morier H., *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*. Paris : PUF, 1998.
Mounin G., Dir. *Dictionnaire de la linguistique*. Paris : PUF, 1974.
Mourral I., Millet L., *Histoire de la philosophie par les textes*. Paris : Gamma, 1988.

Neveu F., *Lexique des notions stylistiques*. Paris : Nathan, 2000.
Noël B., *L'Espace du poème : entretiens avec Dominique Sampiero*. Paris : POL, 1998.
Noguez D., *Duras, Marguerite*. Paris : Flammarion, 2001.
Noguez D., *Houellebecq, en fait*. Paris : Fayard, 2003.
Nothomb A., *Antéchrista*. Paris : Albin Michel, 2003.

Ors E., *Du baroque*. Paris : Gallimard, 1983.

Paulhan F., *La double fonction du langage*. Paris : Alcan, 1929.
Paulhan J., La peinture informelle (1910). *In* Ferrier J.L., *L'aventure de l'art au 20ème siècle*. Paris : Chêne-Hachette, 1988.
Paveau M.A., Sarfati G.E., *Les grandes théories de la linguistique. De la grammaire comparée à la pragmatique*. Paris : Armand Colin, 2003.
Peirce C.S., *Ecrits sur le signe*. Paris : Seuil, 1978.
Perec G., *Je me souviens*. Paris : Hachette, 1998.
Pontremoli E., *L'excès du visible. Une approche phénoménologique de la photogénie*. Grenoble : Millon, 1996.
Prellier T., *Petit dictionnaire de mots rares*. Paris : le cherche midi, 2000.
Prinzhorn H., *Expressions de la folie*. Paris : Gallimard, 1964.

Rancière J., *Le destin des images*. Paris : La Fabrique, 2003.
Rancillac B., *Voir et comprendre la peinture*. Paris : Bordas, 1991.
Ricalens N., Pourchot N., *Lexique des figures de style*. Paris : Armand Colin, 1998.
Ricardou J., Nouveau roman, tel quel. *Poétique*, 1970, 4, p.365-383.
Ricoeur P., *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990.
Ricoeur P., *La métaphore vive*. Paris : Seuil, coll. « Points Essais », 1997.
Riffaterre M., *Essais de stylistique structurale*. Paris : Flammarion, 1971.
de Rijcke E., La traduction et le devenir de la poétique chez Yves Bonnefoy. Paris : *Degrés*, 1998, 96.
Risset J., Le dialogue circulaire : Bonnefoy traducteur de Yeats. In *La traduction-poésie : à Antoine Berman*. Strasbourg : PUS, 1999, p.161-171.
Rodriguez A., *Le pacte lyrique. Configuration discursive et interaction affective*. Sprimont : Mardaga, 2003.
Roesler S., « Théophile Gautier critique des peintres de l'Algérie (1848-1872) ». *Diplôme de Recherche Appliquée (D.R.A.)*, 2002-2003, Ecole du Louvre.
Roesler S., « La traduction de la poésie, processus de réécriture. » *Thèse de Lettres* en cours à l'Université Mac Gill, Montréal, Canada, 2004.
Roudiez L.S., L' imposture. *In* Damisch H., *Prétexte : Roland Barthes*. Cerisy : Christian Bourgeois, CCIC, 2003.
Roy C., *Arts baroques*. Delpire, 1963.

de RUDDER O., *Aperto libro ou le latin retrouvé*. Paris : Larousse, 1989.

Sarfati G.E., *Précis de pragmatique*. Paris : Nathan, 2002.
Sarfati G.E., Paveau M.A., *Les grandes théories de la linguistique : de la grammaire comparée à la pragmatique*. Paris : Armand Colin, 2003.
Schefer J.L., *Scénographie d'un tableau*. Paris : Seuil, coll. « Tel Quel », 1969.
Searle J., *Les actes de langage*. Paris : Hermann, 1972.
Searle J., *Sens et expression*. Paris : Minuit, 1982.
Simonin J., De la nécessité de distinguer énonciateur et locuteur dans une théorie énonciative. *DRLAV, Revue de linguistique*, 1984, n°30, p.56-62.
Siouffi G., Van Raemdonck D., *100 fiches pour comprendre la linguistique*. Rosny : Bréal, 1999.
Sperber D., Rudiments de rhétorique cognitive. *Poétique*, 1975, n°23.
Sperber D., Wilson D., *La pertinence. Communication et cognition*. Paris : Minuit, 1989.
Sperber D., La communication et le sens. *In* Michaud Y., *Le cerveau, le langage, le sens*. Paris : Odile Jacob, 2002, p.301-315.
Spitzer L., *Etudes de styles*. Paris : Gallimard, 1970.
Starobinski J., Léo Spitzer et la lecture stylistique. *In* Spitzer L., *Etudes de style*. Paris : Gallimard, 1970, p.7-39.
Starobinski J., *Les Mots sans les mots*. Paris : Gallimard, 1971.
Starobinski J., Les rimes du vide. Une lecture de Baudelaire. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1975, n°1.
Starobinski J., *La mélancolie au miroir. Trois lectures de Baudelaire*. Paris : Julliard, 1989.
Stolz C., *Initiation à la stylistique*. Paris : Ellipses, 1999.
Suhamy M., *Les figures de style*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? », 1981.

Tisset C., *Analyse linguistique de la narration*. Paris : Sedes, 2000.
Todorov T., *Poétique de la prose*. Paris : Seuil, coll. « Points », 1978.
Traverso V., *L'analyse des conversations*. Paris : Nathan, 1999.

Varnedoe K., Karmel P., *Jackson Pollock*. Catalogue du Museum of modern Art, New York.
Védrine H., *Les grandes conceptions de l'imaginaire. De Platon à Sartre et Lacan*. Paris : Livre de Poche, 1990.
Vigouroux R., *La fabrique du Beau*. Paris : Odile Jacob, 1992.
Voisin M., *Le soleil et la nuit : l'imaginaire dans l'œuvre de Théophile Gautier*. Bruxelles : éd. De l'Université de Bruxelles, 1981.

Wittgenstein L., *Les investigations philosophiques*. Paris : Gallimard, 1961.
Wittgenstein L., *Grammaire philosophique*. Paris : Gallimard, 1980 (1969).
Wittgenstein L., *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*. Paris : Gallimard, 1992, (1971).

Zweig S., *Nietzsche*. Paris : Stock, 1996 (1930).

GLOSSAIRE

REMARQUES GENERALES

Ce glossaire rassemble des définitions empruntées à différents champs : la stylistique, la rhétorique, la sémiotique, la linguistique.

Les ouvrages de référence sont :

Arcan R., *Les figures de style*. Paris : Les Editions de l'Homme, 2004.

Bergez D., Géraud V., Robrieux J.J., *Vocabulaire de l'analyse littéraire*. Paris : Dunod, 1994.

Bertrand D., *Précis de sémiotique littéraire*. Paris : Nathan, 2000.

Charaudeau P., Maingueneau D., *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil, 2002.

Dürrenmatt J., *Stylistique de la poésie*. Paris : Belin, 2005.

Herschberg Pierrot A., *Stylistique de la prose*. Paris : Belin, 2003.

Mazaleyrat J., Molinié G., *Vocabulaire de la stylistique*. Paris : PUF, 1989.

Morier H., *Dictionnaire de poétique et de rhétorique,* Paris : PUF, 1998 (1961).

Mounin G., *Dictionnaire de la linguistique*. Paris : PUF, 2004.

GLOSSAIRE

ANACOLUTHE :

Figure de construction, l'anacoluthe (du grec *anakolouthon*, « absence de liaison ») est une rupture de l'enchaînement syntaxique.

ANAPHORE :

Répétition d'un mot ou d'un groupe de mots en tête de phrases, de membres de phrases ou de vers successifs.

ANTANACLASE :

Figure de dialectique consistant en la reprise, avec un sens différent, d'un mot prononcé par un interlocuteur ou un adversaire.

ANTIPHRASE :

Figure qui désigne une expression dont l'esprit s'oppose à la lettre, une formulation qui transmet une information à l'opposé de l'expression littérale.

ANTITHESE :

Figure qui établit une opposition entre deux idées dont l'une met l'autre en relief.

APODOSE :

Désigne l'inflexion descendante dans l'étude de la courbe mélodique de la phrase.

APOSIOPÈSE :

Interruption brusque dans un discours, marquant une réticence à continuer une phrase qui traduit une émotion, exprime une menace ou, plus généralement, n'a pas besoin d'être terminée pour être comprise.

ASTEISME :

Figure qui compte au nombre des procédés de l'ironie et qui consiste à déguiser un compliment en reproche en utilisant l'antiphrase.

ASYNDÈTE :

Terme qui désigne l'absence de conjonction, le refus de la subordination associé à celui de la coordination ; les phrases, propositions ou constituants de la phrase, ne sont que juxtaposés. Cette figure participe d'une esthétique de l'implicite. Elle peut paradoxalement renforcer l'effet pathétique en produisant un rythme haletant.

L'asyndète est opposée à la polysyndète, figure qui consiste à multiplier les coordinations.

AXIOLOGIQUE :

Trait sémantique, linguistique ou non linguistique révélant un jugement de valeur ou un affect du locuteur.

DEICTIQUE :

Les déictiques ont pour origine la déixis, terme emprunté au grec ancien et signifiant l'action de montrer.

Les déictiques spatiaux permettent de localiser un référent dans l'espace en fonction des gestes de désignation du locuteur.

Les déictiques temporels servent au repérage dans le temps à partir du présent du locuteur (moi – maintenant).

EMBRAYEURS :

Terme de linguistique emprunté à R. JAKOBSON et traduit de l'anglais *shifters* : les embrayeurs s'articulent, « embrayent » sur la situation d'énonciation ; ils manifestent dans l'énoncé la présence du locuteur, sujet de l'énonciation.

EPANORTHOSE :

Cette figure consiste à revenir sur un propos pour le modifier.

FORME-SENS :

Texte dans lequel certaines particularités formelles sont en concordance étroite avec le sens.

GRADATION :

Procédé qui consiste à présenter une suite de mots ou d'idées selon une progression de sens ascendante (*climax*) ou descendante (*anticlimax*).

HOMEOTELEUTE :

Effet de ressemblance, par leur finale, de mots situés à proximité les uns des autres.

HYPERBOLE :

Terme qui désigne l'ensemble des procédés d'exagération de l'expression. Il s'agit d'augmenter ou de diminuer excessivement la réalité que l'on veut exprimer de manière à produire plus d'impressions. Parmi les procédés hyperboliques, les plus courants sont les superlatifs, de nombreux adverbes, des préfixes.

Les effets produits par l'hyperbole sont ceux de la flatterie, le style précieux, la glorification et la volonté d'émouvoir.

HYPOTYPOSE :

Description telle qu'elle permet au lecteur de se représenter un objet, un être, un paysage ou une scène, comme s'il les voyait ; l'actualité de ce qui est décrit devient celle du lecteur ; ce qui était passé a soudain le relief du présent.

ILLOCUTOIRE et **PERLOCUTOIRE :**

On peut étudier le discours en posant comme principe qu'il est formé d'*actes* : on distingue alors un acte locutoire (le fait de dire quelque chose) et un acte illocutoire, lorsque le discours s'efforce de changer la position de l'interlocuteur. L'acte perlocutoire désigne la fonction du langage qui n'est pas explicitement inscrite dans l'énoncé mais dépend de la situation de parole.

IMPLICITE :

Qui ne figure pas explicitement et dont l'interprétation nécessite le recours à des éléments situationnels extra-linguistiques.

INTERTEXTUALITE :

Ensemble des relations qu'un texte entretient avec un ou d'autres textes. Cette notion a été approchée par le formaliste russe BAKHTINE, pour qui les mots que nous employons sont toujours « habités par des voix autres ». Il nommait « dialogisme » le rapport qu'un énoncé entretient toujours avec d'autres énoncés. A partir de ce constat

d'intersubjectivité dans la langue, BARTHES a proposé, pour la littérature, le terme d' « intertexte » : « tout texte est un tissu de citations ». De même, pour KRISTEVA, un texte « se construit comme une mosaïque de citations, il est absorption et transformation d'un autre texte ».

ISOTOPIE :

L'isotopie (du grec *isos* signifiant « égal » et *topos,* « lieu ») est une récurrence, une homogénéité sémantique : divers termes s'apparentent ou se recoupent pour former dans un texte un réseau, un système cohérent d'échos. On peut considérer les deux dénominations - isotopie et champ lexico-sémantique – comme équivalentes.

Réseau qui permet la lecture d'un texte en établissant son homogénéité.

METALEPSE :

En rhétorique, figure de substitution qui signifie étymologiquement « permutation », et qui consiste à remplacer une chose par une autre qui la précède, la suit ou s'y rattache de quelque manière.

En narratologie, la métalepse, terme proposé par GENETTE, est le glissement d'un niveau d'énonciation à un autre. La métalepse narrative peut consister, par exemple, en l'intrusion subite du narrateur dans la fiction, alors qu'il était jusque là extradiégétique, c'est à dire non intégré à l'action.

MODALITE – MODALISATION :

Expression de l'attitude du locuteur par rapport au contenu de son énoncé.

MORPHEME :

Dans l'analyse linguistique, le morphème désigne la plus petite unité de sens, le segment minimal porteur d'une signification.

OXYMORE :

Figure qui consiste à accoler des termes apparemment contradictoires dans un même syntagme. Son synonyme est : « alliance de mots ».

PARADOXE :

On appelle ainsi un raisonnement qui contredit une idée généralement admise. Les figures du paradoxe sont le paradoxisme - qui associe des termes contradictoires dans une phrase pour choquer le sens commun – et l'oxymore.

PARATAXE :

Le mot désigne en rhétorique l'absence de subordination, par opposition à l'hypotaxe qui marque une prédilection pour la subordination.

PARONOMASE :

Figure établie sur la ressemblance phonique de mots rapprochés dans un contexte. Echo ou rapprochement sémantique.

PERFORMATIF :

Par ce terme, on désigne des verbes qui, à la première personne du présent, constituent l'acte même qu'il énonce : « je le jure ». Le performatif est employé de façon plus large pour désigner un acte illocutoire, une parole efficiente, l'acte coïncidant avec l'énonciation de cet acte. (Ex. : regardez ici !).

PHATIQUE :

Terme forgé par MALINOVSKI pour désigner la fonction, ou mieux l'usage, du langage lorsqu'il sert non plus à communiquer un message, mais à maintenir le contact entre deux locuteurs (échange de politesses banales, borborygmes d'acquiescement…).

POLYPHONIE :

Désigne les différentes voix qui se font entendre dans un même discours ; il arrive en effet que le sujet parlant ne soit pas le locuteur et que ce dernier ne soit pas l'énonciateur.

SEMANTIQUE – SEMIOLOGIE – SEMIOTIQUE :

La sémantique désigne l'étude du langage du point de vue du sens que celui-ci soit analysé au niveau des mots ou encore des phrases.

La sémiologie et la sémiotique apparaissent a priori synonymes : elles désignent l'étude des signes, c'est à dire des systèmes de signification, que ces systèmes soient verbaux (dans le cas de la sémiotique verbale qui rejoint la linguistique) ou non verbaux (musique, peinture, etc…).

SÈME :

En sémantique structurale, le sème est un trait sémantique particulier, une unité de signification différentielle, c'est à dire opposant et distinguant les morphèmes entre eux.

STYLE :

Le style est la manière particulière dont un sujet parlant met en œuvre le langage, le choix qu'il fait parmi les moyens d'expression.

ANNEXES

PROTOCOLES DE RORSCHACH

- de Mr L. (cas Exner)
- de Mme A. (cas Groupe de lausanne)

Figure 5. Le protocole de L.S.

I	1	On dirait une chauve-souris qui plane	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Elle a les ailes étendues, et des petites pattes, et au centre ce serait son corps	*Wo FM^{p}o A P 1.0*
	2.	Ça pourrait aussi être un genre de danse moderne, avec une femme au milieu les bras en l'air et 2 créatures qui dansent autour	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Oui, on dirait que ses mains sont levées dans une sorte de supplication et ces créatures sur les côtés sont un symbole de ce qu'elle fait *E :* Un symbole ? *S :* Elles me rappellent ces animaux ailés de la mythologie grecque, je ne me souviens plus du nom	*W+ M^{p-a}o (2) H,(A) 4.0 AB, C(*
	3.	Et là, en bas, ça pourrait être une cloche	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* On voit bien la forme ici, avec le battant	*Ddo Fo Sc*
I	4.	Ça pourrait être deux chiens qui se touchent le museau	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Ce sont ces parties plus sombres, on dirait le haut de 2 chiens, leurs museaux se touchent, ça ce serait l'oreille *E :* Le haut de 2 chiens ? *S :* On voit juste leur cou et leur tête, on ne voit pas le reste	*D+ FM^{p}o (2) Ad P 3.0*
	5.	Le centre pourrait être un vaisseau spatial en train de décoller, ce rouge, ça serait le feu d'échappement	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Les ailes en forme de delta, et cette couleur, on dirait l'échappement de feu et un mouvement vers le haut	*DS+ m^{a}.CFo Sc, Fi 4.5*
I	6.	Deux hommes qui se penchent pour ramasser quelque chose	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* On voit bien leur forme, le front et un long nez, le cou et le corps, le bras tendu, ils sont penchés vers l'avant, leurs hanches bien en arrière, les jambes, on dirait qu'ils sont sur le point de soulever quelque chose, mais je ne sais pas ce que c'est, probablement des grosses pierres	*D+ M^{a} + (2) H, Ls P 3.0 COP*

protocole de L.S. (suite)

7.	Le centre rouge pourrait être un nœud papillon	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* C'est le rouge qui a attiré mon attention, ça m'a fait penser à ces gros nœuds papillon rouges que portent parfois les clowns	*Do FCo Cg*
8.	Çà pourrait être un gorille assis sur un tronc d'arbre	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* On dirait de la fourrure, comme celle d'un gros animal, comme un gorille avec ses pieds ici (montre), comme s'il était couché en arrière, parce que ses pieds sont tellement plus gros *E :* Vous avez dit de la fourrure ? *S :* Oui, toutes ces variations de couleurs, ça fait fourrure	*W+ FM^{p}.FD.FTo A, Bt 4.0*
9.	Une fleur délicate	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Je ne connais pas le nom, ma femme en fait pousser, on dirait presque du velours, avec cette forme et cet effet de couleurs *E :* Cet effet de couleurs ? *S :* Toutes ces nuances dans la couleur	*Do FYo Bt PER*
10.	Ça pourrait être une chauve-souris, ou un papillon, mais plutôt un papillon parce que j'ai déjà dit chauve-souris	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* On voit les ailes et les antennes et la queue bifide comme chez certains papillons *E :* Je n'ai pas bien compris où vous le voyez. *S :* Tout ça, je suppose, en entier	*Wo Fo A P 1.0 DR*
11.	Une peau d'animal, le croiriez-vous ?	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Je ne sais pas quel genre d'animal, probablement de la famille du chat à cause des trucs sur la tête *E :* Les trucs sur la tête ? *S :* En fait, on dirait de la fourrure partout, une fourrure tachetée, comme celle d'un tigre peut-être, et il y a des moustaches	*Wo FTo Ad P 2.5*

Le protocole de L.S. (suite)

	< 12.	On pourrait voir là un sous-marin qui passe dans la nuit	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Ça a bien la forme d'un sous-marin, et c'est tout sombre, c'est comme une ombre dans la nuit, on a une bonne vue de la superstructure, du kiosque et de l'étrave très longue	*Do* m^a*.FYo Sc*
	13.	Et là, on pourrait aussi voir un totem	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* La forme générale me fait penser à ces sortes de sculptures qu'on voit sur les totems, avec cet effet d'ailes	*Do Fo Ay*
VII	14.	Deux enfants	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Juste leurs têtes, avec une sorte de plume sur la tête	*D+ Fo (2) Hd, Id P* 1.0
	< 15.	De ce côté, on dirait un caniche	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* La forme du museau, des pattes courtes, et là, la queue	*Do Fo A*
V	16.	De ce côté, on dirait deux femmes qui dansent le french-cancan	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Elles ont d'énormes coiffures, une tête un peu plate, on voit leur cou ici (montre) et le haut de leur corps, et leur jupe ou robe va jusqu'ici, elles dansent sur un pied, on dirait qu'elles se jettent en arrière	*W+* M^a *+ (2) H, Cg* 3.0 *CG*
VIII	17.	Le tout, ça pourrait être un emblème, très coloré	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Comme des armoiries, très symétriques et colorées	*Wo CFo Art* 4.5
	18.	Sur le côté, ça pourrait être un genre d'animaux	*E:* (Lit la réponse du sujet) *S :* Il y en a 2, un de chaque côté *E* : Pouvez-vous me dire comment vous les voyez ? *S* : Et bien, ça pourrait être des souris, ou quelque animal du genre rongeur, vous voyez (montre) on voit les pattes, la tête, la queue	*Do Fo (2) A P*

.e protocole de L.S. (suite)

	19.	Vous savez, le haut, là pourrait être un crabe de sable, qui s'échappe en sautant	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Les pinces là (montre) et l'endroit des yeux, les pattes toutes droites comme s'il sautait plus loin, les proportions font cet effet	*Do* FM^a*.FDu A*
X	20.	On dirait la tête de T. Roosevelt	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Ici dans le rose, il y a la moustache et le front plat, juste la tête, ça ressemble vraiment	*Do Fo Hd*
	21.	Au centre, on pourrait voir un vase	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Tout à fait la forme d'un vase	*Do Fo Hh*
	< 22.	Vous savez, dans ce sens, on dirait quelqu'un sur une moto ou une bicyclette	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Dans le vert, là, on dirait une personne, comme un homme assez lourd, il tient le guidon. La bicyclette n'est pas très visible, mais on a l'impression que ses cheveux flottent au vent	*D+* M^a *.*m^p*+ H, bicycl.* 2.5
	23.	Cette chose bleue ressemble à des crabes	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* On dirait bien, avec toutes ces pattes	*Do Fo* (2) *A P*
	24.	Ce brun, ça pourrait être un cerf qui saute	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* Les pattes tendues, et on voit ses bois ici (montre)	*Do* FM^a*o A*
V	25.	Dans ce sens, ça ressemble à une scène florale, avec une grande fleur au milieu et des plus petites fleurs autour	*E :* (Lit la réponse du sujet) *S :* C'est surtout la fleur centrale qui m'y a fait penser, et j'ai extrapolé pour le reste *E* : Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris ce que vous avez vu *S* : C'est très coloré, le rose pourrait être une tulipe, et le bleu des bleuets, mais je ne peux pas vraiment identifier le reste. C'est très joli pourtant, comme un arrangement floral	*W + CFo* (2) *Bt* 5.5

Protocole de test

Cas N° 22 : Protocole A (femme de 28 ans)

Rorschach

I. ...Papillon, chauve-souris ... sexe féminin ouvert ... envol ... scarabée écrasé ... ▶ ... ... (tourne théâtralement) ... ▼ ... ... c'est tout.

E: [Sexe ?] C'était celle-là ? Parce qu'après j'ai trouvé le sexe féminin ouvert beaucoup plus évident sur les autres ... plutôt la partie juste centrale, mais maintenant j'y vois aussi des mains ... presque maternelles, presque plutôt matrice que sexe ... j'ai des sentiments ... je l'aime pas du tout.

II. ... Sang ! ... Éclatement ! ... ▼ ... ▲ ... j'ai aussi une sorte de malaise confus ... quelque chose dans le ventre ! ... voilà !

E: [Animaux ?] Deux animaux ?! ... seulement le foncé hein ? à la rigueur ... pas tellement.

III. Rituel ! Narcisse ! Miroir ! Danse ! Enfermement ... mais aussi échange ! (ton emphatique) Oui le double ! Moi et mon double ... et puis mort et sexe ! ... Pieds fourchus et becs d'oiseaux ... ▼ ...

E: [?] Je vois deux personnes qui évidemment se ressemblent beaucoup, d'où Narcisse, d'où miroir, ici une ... partie manquante, un sexe masculin, une poitrine et un bassin au milieu (= panier) ... je trouve plutôt ironique qu'agressif, c'est peut-être celle qui m'amuse le plus. [Rouge latéral ?] Là c'est une forme d'hippocampe mais dans l'autre sens un personnage avec un petit vêtement, un sexe prolongé ou alors une longue jambe en point d'interrogation.

IV. ... Apparence d'un monstre ... Laideur et fascination (rythme très lent) ... ▼ ... ... ▲ ... ... force négative ... ... rejet.

E: [Peau d'animal ?] Ah oui, bien sûr...

V. ... ▼ ... ... Hosannah ! ▲ ... Adieu ... Avenir ! ... ... une virgule entre les deux, y laisser de soi (épelle) ... Ambivalence ! Possible(s) au pluriel.

E: [Banalité ?] Oui oui, chauve-souris avec les épingles.

VI. ... ▼ ... ▲ ... Nature, terre, jointure ... hermaphrodite ... ◀ ... ▼ ... très beau. Ce sont les seuls tests que je dois faire ?

VII. ... Ouverture ... ▼ ... ▲ ... il y a des visages partout ... deux femmes ... noires, se regardent (D1) ... deux monstres à cornes ... le regard sur ... le vide,

le passé ! ... Renier ! ... Comprendre ! ... Prendre ... et toujours un sexe féminin central ... et un ventre vide.

E: [Femmes noires ?] Elles ont des lèvres très épaisses et cette coiffure ...

VIII. Lumière ! Couleurs ! Joie ! Puissance ! Félins ... Harmonie avec ... l'animalité ... Effacement de soi ... Plénitude dans le silence ! ... Étape(s), pluriel ... ▼ ... ▲ ... Colonne vertébrale ... oublier la raison, vivre son corps.

E: [félins ?] L'animal en question ? C'est plus puissant qu'un chat ... si je regarde de près, je dirais un ours, mais il y a une force qui est celle du tigre ...

IX. ...Cérébralité ... les mots parlent-ils ? ... Arc ... ▼ ... Effusion ... Ivresse, profusion ... piège ... ▲ ... harmonie et dérision ...

E: [Détail rose ?] Là, juste ça ? ... Juste le cercle là ? Ça me fait penser à un enfant ...

X. Jeu ... Rires ... Danse ! Au-delà de ... ▼ ... Anatomie ... Cancrelats ... Vomissures ! Tumeur ! Y (la lettre de l'alphabet) ... Petit bonhomme vert ... Naissance ... Divorce ... Envol !

E: [Détail bleu ?] Oui, alors ça c'est ... agressif. [banalité ?] Tout à fait (ça va de soi), mais crabe-cancer, maladie, tumeur, mort ! Je dois en dire plusieurs dans l'ordre ?

Choix positif:

VI. Parce qu'elles sont belles, elles sont ...

IX. Celle-ci (VI) a quelque chose de parfait ... d'absolu ... puissance ... volonté ... certitude (l'examinateur l'arrête) (et l'autre ?) Éclat ! Douceur ...

Choix négatif:

II. Celle-là m'apparaît comme très ... négative, je me méfie d'elle, enfermement ...

IV. Désespoir, souffrance (et l'autre ?) Peur de soi, inconnu, détresse.

TABLE DES MATIERES

Première partie
INTRODUCTION GENERALE

Préambule : l' « éthos » de l'auteur 10

I) Approche critique du corpus des travaux de recherche 13
A) Isotopie du corpus et polyphonie énonciative 13
B) Quête ontologique de l'objet-Rorschach 14
C) Choix de l'objet unique en recherche 15
D) Choix de l'outil-Rorschach 18
E) Particularités de l'outil-Rorschach 20
La transitivité de la situation d'énonciation 20
Le Rorschach : objet de la famille icônique 20
Le Rorschach comme « texte » : spécificités 23
Le Rorschach : un présent et une présence 25
F) Histoire d'une filiation 29
Intertextualité 29
La pluralité des langues : esprit « sémioclaste » puis fédérateur 30
L'auteur « logoklepte » ou preneur de langues 32
Filiation et affiliation 32

II) De l'empirique au scientifique : du contenu au discret 36
A) Recherche d'articulations signifiantes : approche structurelle et analyse des « écarts » stylistiques 36
B) La sémiotique : de l'analyse narrative et sémantique à l'analyse pragmatique .. 39
C) La démarche herméneutique : la *« dramatisation »* comme méthode d'analyse 42

Deuxième partie
MISE EN CONTREPOINT DE DEUX METHODES D'ANALYSE APPLIQUEES AU TEST DE RORSCHACH

I) Analyse du Système Intégré d'Exner : approche quantitative informatisée 52
A) Remarques préliminaires sur la méthode 52
Le processus de la réponse Rorschach comme processus de perception ... 53
La relation examinateur-examiné 54
La complexité de l'outil-Rorschach 56
La traduction du langage en code Rorschach 57
Traitement de la verbalisation 58
Hétérogénéité du matériel verbal : son traitement 61
Les verbalisations inhabituelles ou Cotations Spéciales 62
Les réponses co-déterminées ou Blends 64
La continuité discursive 66

La confrontation de la lecture verticale et horizontale du Rorschach 69
L'ambiguïté du langage et son traitement 71
Intérêt d'une lecture fragmentaire 73
Conclusions 73
B) Monographie du cas de Mr L. ou « l'effacement du JE » 79
Introduction 79
Etude de la déïxis impliquée dans l'acte d'énonciation : les marqueurs pragmatiques 84
Analyse du style de Mr L. : les marqueurs stylistiques 90
Conclusion 95

II) Analyse de la méthode psychodynamique du discours du Groupe de Lausanne : approche qualitative 97
A) Remarques préliminaires sur la méthode 97
B) Monographie du cas de Mme A. : « Le miroir sonore » 100
Analyse de la forme du discours de Mme A. par le Groupe de Lausanne .. 100
Analyse du texte de Mme A. selon la méthode linguistique énonciative structurale 102

C) Conclusions 120

Troisième partie
ANALYSE LINGUISTIQUE
DANS LE CHAMP DE LA SCHIZOPHRENIE

I) Un effet de « punctum » : l'abstraction schizophrénique et son analyse dans « Le Rorschach : une peinture intérieure » 126
A) Introduction 126
B) Repères historiques esthétiques 127
C) Renonciation au figuratif 130
L'abstraction lyrique 130
L'abstraction géométrique formelle 132
D) Le Rorschach, une pâte à modeler mentale 133
E) La mise en peinture des mots au Rorschach 133
L'abstraction géométrique formelle 134
L'abstraction lyrique 137
F) Conclusion 141

II) Analyse élargie des modalités linguistiques dans la schizophrénie, dans : « Etude des troubles des processus de pensée au test de Rorschach avant et après la décompensation schizophrénique » 159
A) Introduction théorique 159
B) Troubles des processus de pensée chez les schizophrènes 164
Le champ du visible ou champ de la perception 168
Le champ de l'invisible ou champ des idées 178
C) Troubles des processus de pensée chez les préschizophrènes 181
Le champ du visible ou champ de la perception 182
Le champ de l'invisible ou champ des idées 184

D) Conclusion 186

Quatrième partie

ANALYSE LINGUISTIQUE DANS LE CHAMP DE LA PERVERSION

I) Un effet de « punctum » : l'oxymore, figure antithétique dans « Une stylistique masochiste » 190
A) Introduction 190
B) Ecriture de Nothomb ou une stylistique masochiste 193
C) Les figures de contraste ou antithétiques chez Nothomb 195
D) Les procédés linguistiques du sujet masochiste au Rorschach 199
Grammaire du négatif 199
Temporalité agie à visée performative 200
Figures de l'excès et « expressionnisme verbal » 202
E) Conclusion : le masochisme comme défense contre la mélancolie 204

II) Analyse élargie des procédés rhétoriques à l'œuvre dans : « Quand le mot devient acte au Rorschach » 206
A) Introduction théorique 206
B) Approche pragmatique du discours 212
C) Particularités du texte Rorschach 214
D) Le rorschachien décodeur de signes et sémanticien 215
E) Illocutoire et perlocutoire 218
F) Procédés rhétoriques à valence perlocutoire et finalité d'emprise 224
G) Inversion, tangibilité et polarisation négative des syntagmes verbaux et qualifiants 228
L'inversion 229
La tangibilité 230
La polarisation négative 231
H) Conclusion 231

Cinquième partie

SYNTHESE ET CONCLUSION

I) Introduction 235
A) Système Intégré d'Exner et Groupe de Lausanne : deux méthodes, deux esprits 236
B) Le Rorschach : un contexte interlocutif spécifique 238
C) Approche des « écarts linguistiques » par l'attention flottante 239
D) La méthode linguistique énonciative 240
Un objet construit 240
Fiche analytique 242

II) Les marqueurs pragmatiques et stylistiques 245
A) Les marqueurs pragmatiques 245
Les marqueurs d'embrayage 245
Les modalités déontiques 246

Les modalités métacommunicationnelles 246
B) Les marqueurs stylistiques 246
Les modalités épistémiques 246
Les modalités métadiscursives 247
Les modalités rhétoriques 247

III) Conclusions autour de l'esprit général de la méthode 248
A) Mode d'existence sémiotique 248
B) Destinataire : contrainte sur le locuteur 249
C) La manière de dire dans une manière d'être 249
D) Le fait de parole 251
E) Hétérogénéité énonciative 251
F) Sens en fonction du niveau de conscience présent derrière la figure 254
G) Sens linguistique différent du sens voulu par le locuteur 255
H) L'interprétation d'un texte est liée à l'auteur mais aussi à l'objet 260

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES 262

GLOSSAIRE 277

ANNEXES (Protocoles de Rorschach) **..... 284**

TABLE DES MATIERES 289

SCD NANCY 2
46, av de la Libération
B.U. LETTRES

RESUME
Dans cet essai d'application sémiotique et linguistique sur le texte-Rorschach, dans une perspective diagnostique différentielle, la question scientifique traite d'une réflexion à la fois sur l'objet icônique Rorschach et à la fois sur le matériel linguistique qui en naît. La passation d'un test de Rorschach propose un contexte interlocutif particulier ayant une incidence radicale sur son mode d'existence sémiotique avec un passage opéré du VISIBLE des contenus au LISIBLE du discours.
Après une étude comparative de deux autres méthodes d'analyse très contrastées dans l'esprit et la démarche méthodologique –le Système Intégré d'Exner et l'analyse psychodynamique du discours du Groupe de Lausanne-, l'auteur développe sa propre méthode. Celle-ci est inspirée directement de la linguistique énonciative qui place la notion de subjectivité rhétorique au cœur de son modèle. Le texte-Rorschach est considéré comme une « forme-sens » : la stylistique du texte produit par le locuteur testé nous renseigne sur la nature de son organisation psychique sous-jacente.
Le matériel verbal analysé est l'acte d'énonciation et les effets par le dire.
Cette méthode combine une approche STYLISTIQUE qui permettra l'analyse du tissu discursif dans l'usage des figures de rhétorique à l'œuvre dans le texte produit et une approche PRAGMATIQUE qui permettra l'analyse des modalités quadrillant l'acte d'énonciation, à savoir la place occupée par le locuteur et celle attribuée au destinataire (analyse des *shifters*).
Les deux champs d'application de cette méthode linguistique énonciative et structurale sont la schizophrénie et la perversion.

Mots-clés : Rorschach – pragmatique – psychopathologie – linguistique - stylistique- perversion – schizophrénie.

ABSTRACT
This work is an attempt to apply semiotic and linguistic methods to the Rorschach text as an aid to differential diagnosis. A scientific approach requires consideration both of the « iconic » Rorschach object and of the linguistic material it gives rise to. Administering a Rorschach Test offers a unique interview context having radical implications for its semiotic mode of existence, through the transformation of VISIBLE content into READABLE speech.
After a comparison of the two other methods available for analysis, very different in their conception and their methodology –Exner's Integrated System, and the Lausanne Group's Psychodynamic Analysis of Discourse - , the author presents her own method. This is directly inspired by enunciative linguistics, placing the idea of rhetorical subjectivity at the heart of the model. The Rorschach text is considered as a « form-meaning » : stylistic properties of the text elicited from the subject during the test provide information about his underlying psychic structure.
The verbal material analysed consists of the act of enunciation and of the effects produced by speech.
This method combines a STYLISTIC approach, permitting analysis of the spoken material by considering usage of rhetorial figures at work in the elicited text, and a PRAGMATIC approach, permitting analysis of the modalities that mark out the act of enunciation, in other words, of the place occupied by the speaker and that attributed to the listener (shifter analysis).
This integrative and structural approach can be applied in two domains : schizophrenia and perversion.

Key words : Rorschach – psychopathology – linguistics – pragmatic – stylistic – perversion – schizophrenia.